



PROVINCE DE QUÉBEC

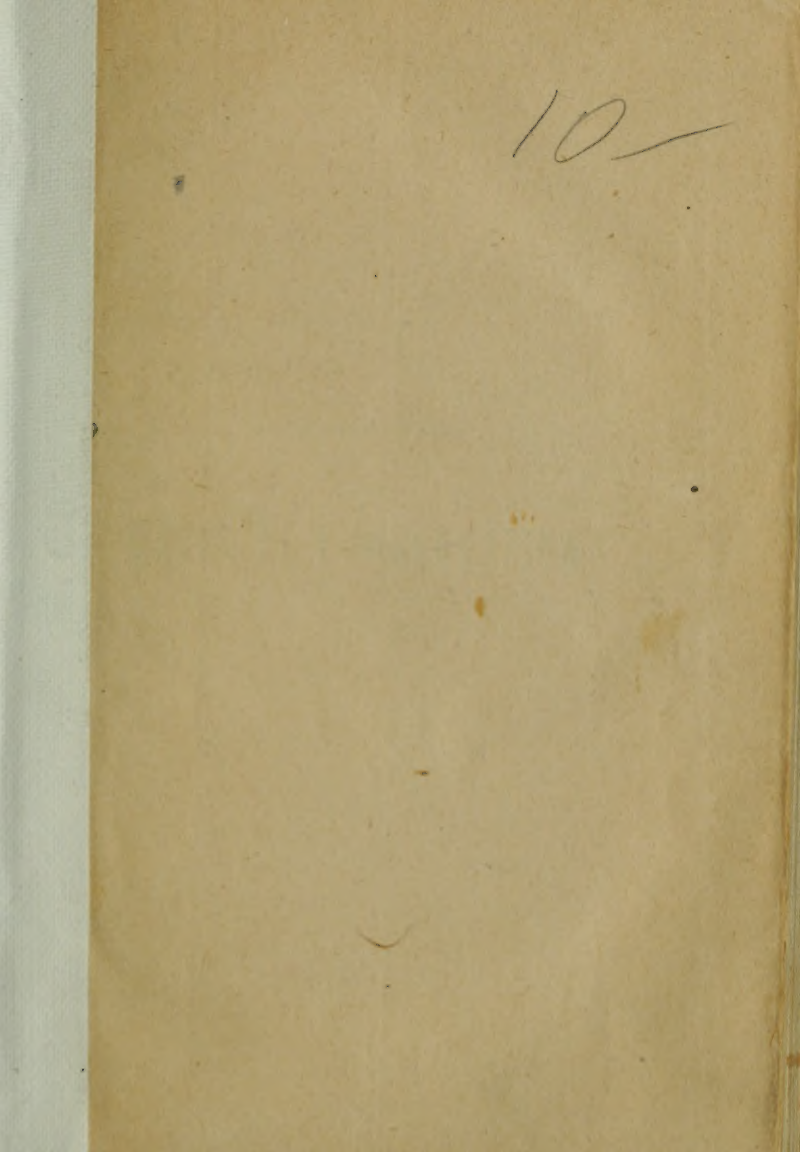
Département de l'Instruction Publique

Offert à l'élève M. Louise
Renaud

comme récompense pour la
langue Anglaise

par l'Inspecteur [illegible]

à sa visite du 25 juin 188[illegible]


10—

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Légendes Canadiennes, 1 vol. in 8°.

Biographies Canadiennes, 1 vol. in 8°.

Une Paroisse Canadienne au xviie siècle, 1 vol. in 12°.

Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, 1 vol. in 8°.

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DES URSULINES

DE LA

NOUVELLE-FRANCE

par

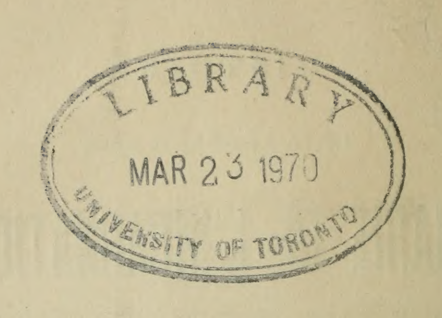
L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

Docteur-ès-Lettres

TOME PREMIER

QUEBEC
IMPRIMERIE DE LÉGER BROUSSEAU

1882



INTRODUCTION.

———o———

Il existe au monastère des Ursulines de Québec un petit tableau qui rappelle une touchante tradition des premiers temps du Canada : c'est une peinture, faite par un artiste canadien, d'après d'anciens croquis conservés depuis longues années au monastère. Le sujet, du reste, en est bien connu ; car un grand nombre d'élèves des Ursulines en ont crayonné des miniatures que nous retrouvons aujourd'hui suspendues dans leurs salons en souvenir de leur vie de couvent.

La toile représente l'antique forêt qui couronnait le promontoire de Québec à la naissance de la colonie. Au centre du tableau s'élève, à travers les érables et les grands pins, le premier monastère fondé, en 1641, par Madame de la Pel-

trie.[1] Sur l'avant-scène se dessine, en perspective, la maison que cette fondatrice fit bâtir, pour son propre usage, trois années plus tard. L'espace compris entre ces deux édifices est occupé par un champ défriché, entouré d'une palissade [2], où l'on voit paître un troupeau de brebis. A gauche du tableau, une large issue perce la forêt : c'est la Grande-Allée, devenue depuis la rue Saint-Louis, qui conduisait alors au village de Sillery. Deux cavaliers, vêtus à la Louis XIV, se rencontrent sur cette voie : l'un est M. d'Aillebout, gouverneur de la colonie, et l'autre M. Du Plessis-Bochart, gouverneur des Trois-Rivières. Ils sont interrompus au milieu de leur conversation par un chef sauvage, qui leur présente une peau de castor.

A quelques pas de son habitation,

1. Le monastère des Ursulines fut incendié le 31 décembre 1650, rebâti l'année suivante, incendié de nouveau en 1686, et reconstruit peu de temps après.

2. Cette palissade fut élevée en 1659, lorsque Monseigneur de Laval vint habiter la maison de Madame de la Peltrie.

Madame de la Peltrie se tient debout auprès d'un autre chef sauvage qui l'écoute, la tête inclinée, dans l'attitude du plus profond respect, pendant que, d'un air plein de noblesse et d'autorité, elle l'instruit des saintes vérités de la foi. Cette scène contraste admirablement avec une autre qui se passe à deux pas de là : c'est un guerrier sauvage qui, d'un air dédaigneux et impératif, donne des ordres à une sauvagesse qui parait être sa femme, mais qu'à son attitude soumise et humiliée, on prendrait plutôt pour une esclave. A elles seules, ces deux scènes formeraient un tableau. On y voit en présence les deux religions : le paganisme et la religion du Christ. L'une qui, par l'orgueil, abaisse l'homme jusqu'à la férocité, et abrutit la femme en la rendant esclave ; l'autre qui humanise et relève l'homme par l'humiliation, et ennoblit la femme en lui mettant au front l'auréole de la sainteté.

Non loin de ce groupe, un mission-

naire,[1] après avoir visité quelques cabanes de sauvages réunies autour de la maison de Madame de la Peltrie, s'achemine dans un petit sentier qui s'enfonce sous les sombres arcades de la forêt.

L'heureux rapprochement de ces cabanes de sauvages du monastère des vierges chrétiennes est plein d'harmonies. Ces farouches Indiens, devenus plus doux que des agneaux, et dont les tentes se dressent autour de cette palissade où paissent des brebis, symboles des vierges du cloître, n'offrent-ils pas l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : *On verra le loup et la brebis habiter ensemble ; le lion et le léopard reposer auprès de l'agneau ?*

Mais ce qui surtout attire et charme les regards dans ce tableau, c'est un groupe de jeunes enfants attentives aux leçons d'une religieuse que l'on voit, à droite, assise à l'ombre d'un frêne.

L'impression qu'éveille cet antique

1. Le Père Jérôme Lalemant.

souvenir est d'autant plus délicieuse et plus vive, qu'en détournant un instant la vue du tableau, on aperçoit encore aujourd'hui, dans l'enceinte du cloître, la tête chenue du vieux frène sous lequel la tradition nous montre la Vénérable Mère de l'Incarnation catéchisant les petites sauvagesses, et instruisant les jeunes filles de la colonie. [1]

Lorsque vous avez étudié, pendant quelques instants, cette peinture, vous demeurez involontairement tout pensif ; car elle vous raconte toute l'histoire des temps héroïques du Canada, avec ses alternatives de joies et de sacrifices, d'allégresse et de deuil, de sang et de triomphe :—l'arrivée des premières flottilles remontant les eaux vierges du Grand Fleuve qui s'étonne de refléter le mirage de ces canots étranges venus d'au delà du *grand lac* ; l'admiration des

---

1. Ce vétéran de la forêt, resté seul debout de tous ses compagnons, compte aujourd'hui plus de 300 ans d'existence. (*Note de la première édition.*)

Le vieux frène a été renversé par une tempête le 24 Juillet 1867.

naturels du pays se penchant au-dessus des caps et s'avançant parmi les joncs du rivage pour contempler ces hommes d'une autre race qui portent le tonnerre dans leurs mains ;—les premiers coups de hache retentissant sous les voûtes des bois séculaires. On croit encore entendre le long frémissement qui fit tressaillir les flancs de la forêt à l'heure où le Verbe de l'Evangile fut annoncé, pour la première fois, sur ces plages inconnues. Les missionnaires martyrs vous apparaissent, au milieu de cette vision, —comme autrefois le Christ prêchant sur la montagne,—les regards au ciel, les bras étendus, et faisant descendre la rosée du ciel sur les innombrables tribus accourues des extrémités de l'aurore et du couchant pour entendre la bonne nouvelle. Enfin, après un demi-siècle de combats, la Vérité se lève, encore ruisselante du sang de ses martyrs ; et l'hymne de la victoire, répété par les échos des Alléganys et des Laurentides, retentit depuis les rivages des grands lacs jusqu'au golfe Saint-Laurent.

Mais au-dessus de toutes les apparitions que fait éclore la contemplation du tableau des Ursulines, surgit et plane une douce et pure image : c'est la figure de la Vénérable Mère de l'Incarnation, de cette femme forte de l'Evangile, si bien nommée la Thérèse de la Nouvelle-France. C'est autour de cette grande figure que convergent toutes les autres pensées du tableau. que viennent se ranger tous les autres personnages.

Bien souvent, accoudé au mur du monastère, nous nous sommes pris à méditer en face de ces vieux souvenirs ; nous laissant d'autant plus volontiers bercer au charme de leurs silencieux entretiens qu'ils avaient pour nous, comme pour tant d'autres Canadiens, un motif personnel.

Parmi ce groupe d'enfants rangées autour de la Mère de l'Incarnation, il nous semblait reconnaitre une de nos ancêtres, qui eut le bonheur de recevoir ses saintes leçons, et de contempler ses grands exemples. Aussi cette histoire

est-elle, à la fois, pour nous, une œuvre de reconnaissance, et un faible monument élevé à la mémoire de la VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION.

Mais avant d'entreprendre d'écrire sa vie, nous croyons nécessaire de tracer une rapide esquisse du temps où elle a vécu, afin de mieux faire ressortir la grandeur de ce caractère qui nous apparaît entouré de tant d'héroïsme, même au milieu de cette pléïade d'âmes fortes qui ont valu à cette époque la gloire d'être reconnue comme les temps héroïques de la Nouvelle-France.

D'ailleurs la vie de la Mère de l'Incarnation est tellement liée à l'histoire des premiers temps de la colonie, qu'on ne saurait l'envisager d'une manière complète, sans avoir présents à l'esprit au moins les événements les plus importants de cette partie de notre histoire.

Notre intenvention n'est pas cependant de faire connaître toute l'histoire religieuse de cette époque ; mais seulement d'en tracer les principaux linéa-

ments, et de détacher de cet ensemble les traits les plus saillants.

Avant la découverte du Nouveau Monde, les peuples de l'Amérique étaient dans l'attente d'envoyés qui devaient venir de l'Orient. Les enfants du soleil viendront de l'aurore, — annonçaient d'anciennes prophéties, — les sacrifices humains seront abolis, et les peuples régénérés. Cette espérance, dernier lambeau de la révélation, s'est retrouvée chez toutes les nations de l'univers ; car les ténèbres de l'idolâtrie, amoncelées sur la tête des sociétés, ne purent jamais intercepter entièrement toute lumière venue d'en haut. Chaque peuple, plié sous le joug de l'erreur, est venu à son tour, secouer ses chaines devant l'autel invisible du Dieu inconnu, et faire éclater le cri de la délivrance. A mesure que l'heure approche, on voit ces lueurs d'espérance se multiplier et s'accroitre : ce sont les premiers rayons de l'aube qui précède le grand jour de la Vérité.

Pendant bien des siècles, les enfants de l'extrême Occident,—de cette Atlantide qu'avaient rêvée jadis les Voyants du vieux monde—tournèrent en vain, dans l'attente, leurs regards vers l'Orient.

L'heure n'était pas encore venue.

L'Europe, prédestinée de Dieu pour aller porter le rameau de la croix au nouvel hémisphère, devait d'abord se rendre digne d'un si glorieux privilège, et mériter cette gloire en accomplissant quelque grande œuvre en faveur de la vérité. Ce jour arriva enfin.

Plusieurs fois, à la voix du chef de l'Eglise, toute la chrétienté s'était précipitée sur l'Asie pour écraser le Croissant et reconquérir le sépulcre du Sauveur. L'enthousiasme de la foi avait accompli des prodiges d'héroïsme et de dévouement.

C'était le sacrifice exigé de Dieu.

L'Europe chrétienne avait pris la croix pour conquérir un tombeau, en récompense Dieu lui donna tout un monde. [1]

---

1. Histoire de l'Eglise par Rorbacher.

En effet, la découverte du continent américain fut l'œuvre des croisades. Le résultat de ces grandes expéditions, impénétrable d'abord aux regards des hommes, était prévu dans les desseins de Dieu. Les croisades développèrent cet esprit chevaleresque et aventureux qui donna l'impulsion à une foule de voyageurs, dont un grand nombre pénétrèrent alors jusqu'aux extrémités de l'Orient. Les récits qu'à leur retour ces voyageurs firent des pays qu'ils avaient parcourus, des merveilles qu'ils avaient admirées, enflammèrent les imaginations. L'amour des découvertes fermenta dans tous les cœurs. C'est alors que l'homme qui personnifie toute cette époque, Christophe Colomb, se lève, et que debout sur les rivages européens, il scrute du regard les horizons des mers où l'esprit d'en haut, qui l'illumine, lui découvre les terres nouvelles promises à son génie.

Ce fut à Ferdinand le Catholique et à Isabelle, son épouse, que Dieu réserva

l'honneur de comprendre la pensée de ce grand homme. Car ces deux souverains venaient de mettre la dernière main à l'œuvre des croisades, en rejetant de l'Espagne sur les côtes d'Afrique, le dernier Sultan de Grenade, Boabdil avec ses Maures.

Sur les traces de Christophe Colomb, s'élancèrent bientôt d'autres découvreurs, qui, chaque jour, levèrent un nouveau pan du voile mystérieux qui, pendant tant de siècles, avait dérobé à l'univers ancien cette moitié du monde. Alors s'ouvre la première page de l'Histoire de de la Nouvelle-France.

Ici, l'on nous pardonnera de nous arrêter quelques instants, et de baiser. avec amour et respect, cette première page de nos annales, si fervente et si pure, qui prophétise toute la suite de notre histoire ; — de nous prosterner tout ému devant ces premiers vestiges qu'ont laissés nos pères sur la route d'une conquête qui fut plus encore celle de Dieu que celle de leur roi.

C'était par une matinée du printemps de l'année 1535. Toute la ville de Saint-Malo était dans une sainte allégresse, car on célébrait la solennité de la Pentecôte. Dans ces temps heureux où la société était encore tout imprégnée de l'idée religieuse, un profond recueillement et une tendre piété sanctifiaient toutes les fêtes de l'Eglise. Cependant, ce jour-là, la vieille cathédrale gothique de Saint-Malo était remplie d'une foule encore plus nombreuse qu'à l'ordinaire ; car à l'issue de l'office du matin devait avoir lieu une touchante cérémonie.

Au milieu de la nef était réunie une troupe, composée de plus de cent hommes, qu'à leur air et à leur accoutrement, il était facile de reconnaitre pour des marins. A la veille de partir pour une longue et dangereuse expédition, ils venaient, par une démarche solennelle, implorer la protection de Celui qui commande aux vents et aux tempêtes. Un cercle de plusieurs gentilshommes entourait leur chef, qui, appuyé sur le

pommeau de son épée, était absorbé dans la méditation et la prière. Ce chef, on l'a reconnu, c'était Jacques-Cartier, accompagné de ses braves marins ; ces gentilshommes, c'était Claude de Pontbriand, fils du seigneur de Montcevelles et échanson du Dauphin ; — c'étaient Garnier de Chambeaux, Charles de la Pommeraye, de Goyelle, Philippe de Rougemont et plusieurs autres jeunes gens de distinction qui, par amour pour les aventures, avaient voulu s'associer, comme volontaires, à l'expédition.

A l'heure de la communion, tous. Cartier en tête, vinrent s'asseoir à la table sainte. Il faisait beau voir, agenouillés sur les dalles du temple, comme de simples enfants, ces fiers gentilshommes aussi chevaleresques que François I ; et ces vieux loups de mer, qui, toute leur vie, avaient affronté la furie des flots et l'horreur des tempêtes. Ces âpres visages, dont les traits, hâlés par le soleil et l'écume des vagues, se détendaient sous les rayons de la prière,

apparaissaient épanouis, transfigurés, doux comme des visages d'enfants.

Elle est grande et belle aujourd'hui la France, drapée dans sa force et sa gloire ; —mais était-elle moins grande et moins belle en ces jours où ses enfants, dignes fils des croisés, venaient tous courber leur front dans les temples ; quand son roi s'agenouillait sur le champ de bataille : quand, arrivé aux dernières étapes du malheur, il pouvait encore dire : *Tout est perdu, fors l'honneur !*

Après la célébration des saints mystères, toute la troupe s'avança jusque dans le chœur de la cathédrale, et vint se ranger autour du trône où l'évêque de Saint-Malo, Monseigneur Bohier, revêtu des ornements pontificaux, appela sur eux et sur leur expédition toutes les grâces du ciel, et leur accorda sa bénédiction.

Cet acte solennel fut le sacre de la France Américaine, à son berceau. Ainsi fut écrite, aux clartés du sanctuaire, la première page de son histoire. Plus

tard, bien d'autres pages de cette histoire furent écrites au pied des autels, et souvent avec le sang des martyrs. Car c'était encore *les gestes de Dieu*, que faisaient *les Francs*, en créant une France Nouvelle sur les rivages canadiens. Israël, au désert, marchait à la lumière de la colonne de feu ; — la Croix, cette autre colonne lumineuse, guida toujours nos pères au désert du Nouveau Monde. Et lorsqu'on ouvre aujourd'hui le sépul cre des générations où dorment ces preux chevaliers de la civilisation, l'odeur de l'encens et les parfums de l'autel nous embaument encore.

Trois jours après l'imposante cérémonie que nous venons de décrire, le mercredi, 19 mai 1535, trois voiles disparaissaient, au loin, sur la ligne de l'océan. C'était la petite flottille de Cartier, la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine*, et l'*Emerillon* qu'une brise favorable venait de pousser hors de la rade de Saint-Malo, aux acclamations de la foule accourue sur le rivage.

On se figure difficilement aujourd'hui l'audace et la témérité de ces voyages sur des mers inexplorées, vers des mondes inconnus, que l'imagination surexcitée des peuples enveloppait de fables et de mystères effrayants.

Peu de jours après leur départ, les trois vaisseaux furent assaillis par une violente tempête. " Le temps, dit naïvement Cartier, se changea en ire et tourmente qui nous a duré.... autant que jamais navires qui passassent la dite mer eussent sans aucun amendement, tellement que le vingt-cinquième jour de juin.... nous entreperdimes tous trois. "

Enfin les navires, réunis, remontèrent les eaux du Saint-Laurent.

Le Canada était découvert.

Bientôt la Croix, plantée sur les rives du Grand Fleuve, étendit ses bras vers les nations sauvages, et les invita à venir se reposer sous son ombre.

Ici se termine la mission de l'immortel navigateur de Saint-Malo.

La noble figure de Cartier, d'une grandeur et d'une simplicité antiques, ouvre dignement la longue galerie de portraits héroïques qui illustrent les annales canadiennes. Jamais la civilisation chrétienne, en mettant le pied sur le sol américain, n'eut de plus digne représentant. La foi naïve et ardente des beaux jours du christianisme coule à pleins bords à travers la vie et les écrits de ce chef auguste de la hiérarchie des héros canadiens.

Avec lui commence cette glorieuse odyssée de la France, à la recherche et à la fondation d'une patrie nouvelle. Le premier, il pénètre au cœur du continent américain, en remontant, avec une poignée d'hommes, les eaux du Saint-Laurent, — arborant partout le drapeau du Christ et de la France, et dotant ainsi le royaume des Lis de contrées plus vastes que l'Europe entière. A son passage, les peuplades descendent de leurs montagnes, apportant leurs malades aux pieds de ce grand pèlerin de la

civilisation, qui leur impose les mains à l'exemple du Divin Maitre, *priant Dieu qu'il leur donnât grâce de recouvrer chrétienté et baptesme.*

Après avoir accompagné Cartier dans ses courses aventureuses, on aime encore à le suivre dans sa paisible retraite de Limoilou, quand de retour de ses longues pérégrinations, et anobli par son roi, l'illustre capitaine, la pensée attachée au ciel, l'œil sur l'océan, remonte vers le passé ; tantôt évoquant, au murmure si mélancolique de la plage armoricaine, l'ombre exilée de Donnacona ; tantôt *menant merveilleuse joie* à rèver encore aux royaumes de Saguenay, de Canada, et d'Hochelaga.

Le portrait de l'illustre marin, conservé pieusement par sa ville natale, est devenu aujourd'hui populaire parmi nous. L'artiste qui crayonna ce tableau, avait bien compris le grand caractère de Cartier. L'attitude méditative du héros, ses traits énergiques, son œil inspiré, perçant les bornes de l'horizon, réalisent

bien l'idéal et le prestige au milieu desquels il nous apparaît aujourd'hui à travers le lointain des âges. C'est bien ainsi que nous aimons à revoir, sous le costume si pittoresque du Roi chevalier, cette mâle figure qui conserve encore, plus tard, sous sa couronne de cheveux blancs, cette fraîcheur de l'âme qui rejaillit sur les traits, quand la foi et le génie se sont embrassés, pendant toute une vie, dans un noble cœur.

Après d'opiniâtres et infructueuses tentatives, Cartier était descendu au tombeau sans avoir vu s'accomplir un des rêves les plus chers de sa vie, sans avoir pu contempler une colonie française assise sur le sol qu'il avait découvert.

Bien des années après, le 3 Juillet 1608, un autre chef français, Samuel de Champlain, arborait le drapeau blanc sur le promontoire de Québec. Une nation nouvelle allait naître à l'ombre de ce drapeau.

Le mouvement et la vie succèdent

tout à coup au silence et à la solitude ; les premiers coups de hache éveillent les échos endormis depuis tant d'années sur cette plage déserte ; et bientôt une spacieuse habitation s'élève et abrite le premier noyau de la colonie. L'étendard des lis, planté au sommet du nouveau fort, se déploie au souffle de la brise.

Si alors Champlain eût pu plonger son regard dans l'avenir, quel noble orgueil eût fait tressaillir sa grande âme en voyant tomber des plis de ce glorieux drapeau tous les lauriers et les palmes qui devaient bientôt fleurir autour du berceau du jeune peuple qui commençait à surgir de terre ! Du moins en regardant flotter, pour la première fois, les blanches couleurs de la France au-dessus de cette riche nature, le fondateur de Québec dut-il concevoir d'heureuses espérances.

Quelques années après cette prise de possession du territoire canadien par Champlain, une autre prise de possession solennelle avait lieu au nom de Dieu et

de la religion. Le 25 Juin 1615, tous les colons, en habits de fête, étaient réunis dans une petite chapelle récemment construite auprès du fort de Québec, et assistaient avec recueillement au saint sacrifice de la messe célébrée par un vénérable missionnaire récollet, le R. P. Dolbeau.

" Rien ne manqua, dit le P LeClerq, pour rendre cette action solennelle, autant que la simplicité de cette petite troupe d'une colonie naissante le pouvait permettre ; s'étant préparés par la confession, ils y reçurent le Sauveur par la communion eucharistique. Le *Te Deum* y fut chanté au son de leur petite artillerie, et, parmi les acclamations de joie dont cette solitude retentissait de toutes parts, l'on eût dit qu'elle s'était changée en un paradis, tous y invoquant le roi du ciel, et appelant à leur secours les anges tutélaires de ces vastes provinces. "

Cet acte religieux de quelques pauvres émigrés européens, perdus au milieu d'un immense désert, est de bien peu

d'importance aux yeux de quiconque n'a pas conservé ardente en son cœur la vie de la foi. Mais pour le chrétien, dont le regard s'ouvre au-delà du monde visible, cet acte, si simple en apparence, est un événement. Derrière chaque détail de cette cérémonie se cache un mystère, toute une révolution morale.

Au moment où l'aurore de ce jour apparaissait au-dessus des forêts du Canada, l'aube d'un autre jour se levait aussi, dissipant des ténèbres bien autrement obscures. A l'instant où le prêtre éleva, pour la première fois, l'hostie sainte au-dessus de la foule prosternée dans l'adoration, un soleil nouveau répandit ses rayons sur cette terre. La nature entière se réjouit. Chaque feuille des bois frémit et palpite avec amour au passage de la brise parfumée d'encens et de prière. Le flot radieux se déroule et baise avec respect cette plage devenue sacrée. Les échos embrassent avec transport, et renvoient au loin les chants mêlés aux salves d'artillerie, qui annon-

cent à ces contrées le jour de la régénération et de la délivrance. Désormais abritée sous les deux ailes de la France et de la religion, la petite colonie française pourra lutter contre les ennemis qui la menacent de tous les points de l'horizon. Car, à peine sorti de terre, ce faible arbrisseau sera assailli par mille tempêtes qui joncheront le sol de ses rameaux et de ses feuilles. Bien souvent, à moitié déraciné, près de mourir, il penchera tristement sa tête flétrie et désolée vers l'abîme ; mais sans cesse battu par l'orage, toujours il se relèvera pour soutenir de plus violents assauts ; chaque fois un rayon de soleil, un souffle de la brise le fera reverdir de nouveau. Enfin. vainqueur de tous les combats, il plongera de fortes et profondes racines, et élèvera son front au-dessus de nuages, jusqu'au jour (déjà venu) où il étendra ses vastes rameaux, chargés de fleurs et de fruits, sur les deux rives du plus beau fleuve du monde.

Nous venons d'assister à la naissance

de la nation canadienne. Mais à peine avons-nous le temps de saluer, en passant, son berceau, que déjà nous heurtons contre un cercueil. Triste privilège de l'histoire ! En écartant les langes, elle découvre un tombeau.

A la fin de l'année 1635, Champlain, frappé de paralysie, s'éteignait au milieu des compagnons de son entreprise. Un long cri de deuil suivit le Père de la Nouvelle-France rappelé vers un séjour meilleur. Jamais, dans la suite, le Canada ne fit de plus grande perte. Aujourd'hui que nous avons appris à admirer autre chose dans l'histoire que les héros qui ont laissé après eux un sillon de sang, nous pouvons plus facilement apprécier la grandeur du caractère de l'œuvre de Champlain.

Lorsque nous rêvons la perfection chez l'homme, nous nous plaisons à le créer entouré des dons les plus précieux de l'esprit et du cœur : intelligence vaste et éclairée, vues hautes et larges, expérience consommée des hommes et des

choses, honneur, désintéressement, loyauté, courage, fermeté dans les revers, grandeur d'âme, persévérance. Or l'énumération de ces qualités résume toute la vie et le caractère de Champlain. Que sont tous ces brigands de l'histoire, qu'on est convenu d'appeler héros, auprès de tels bienfaiteurs de l'humanité ? Tandis que les premiers ont semé chacun de leurs pas de larmes et de sang, les autres ont laissé derrière eux une trace féconde où germent la reconnaissance et l'amour.

Quand, aux heures de solitude, dans le silence et le recueillement de l'âme, nous remontons vers le passé, et que, saisis d'une religieuse émotion, nous pénétrons dans le temple de notre histoire ; parmi tous ces héros, dont les robustes épaules soutiennent les colonnes de l'édifice, nul mieux que Champlain ne porte sur un visage plus serein de plus majestueuses pensées. Type et modèle de tous ces héros qu'un même honneur assemble, il occupe le rang suprême près

de l'autel de la patrie. Nul, en effet, parmi ces rois de notre histoire, ne réunit plus d'éminentes qualités, ne déploya un caractère plus énergiquement trempé, ne fit éclater plus d'intrépidité et de persévérance. Car c'était l'œuvre de Dieu que le gentilhomme saintongeois avait eu la conviction d'accomplir, lorsque, la croix sur le cœur, et le regard au ciel, il descendit les degrés du château de ses pères pour s'enfoncer dans les solitudes américaines. En portant pendant plus de trente-cinq ans le fardeau de notre avenir, l'âme déchirée par les soucis, les fatigues et les obstacles sans nombre, il sut toujours rafraichir son front brûlant et baigné de sueurs, aux sources pures et limpides de la Foi Aussi, lorsqu'à son lit de mort il promena un dernier regard d'adieu sur le cercle de vaillants hommes qu'il avait formés, qu'il appelait ses enfants, et qui le regardaient comme leur père, dut-il avoir foi dans l'avenir de son œuvre. Car il leur léguait le plus sûr gage d'immortalité : la

sève vigoureuse des mœurs austères, la pratique de toutes les vertus chrétiennes qu'il leur avait constamment enseignées de paroles et d'exemples.

La discipline qu'il avait établie parmi cette petite société était admirable. " Le fort, dit un chroniqueur du temps, paraissait une académie bien réglée... Bon nombre de très-honorables personnes viennent se jeter dans nos bois, comme dans le sein de la paix, pour vivre ici avec plus de piété, plus de liberté... Les exactions, les tromperies, les vols, les rapts, les assassinats, les perfidies, les inimitiés, les malices noires ne se voient ici qu'une fois l'an, sur les papiers et sur les gazettes que quelques-uns apportent de l'ancienne France."

A l'exemple de leur chef, tous menaient la conduite la plus édifiante, et s'approchaient régulièrement des sacrements de l'église. Pour rappeler plus souvent à chacun la pensée du ciel, Champlain établit la coutume si pieuse et si touchante, conservée jusqu'à nous,

de sonner l'angelus trois fois par jour L'intérieur du fort ressemblait plus à une communauté religieuse qu'à une garnison. La lecture se faisait régulièrement à chaque repas ; au diner, on lisait quelque livre d'histoire ; au souper, c'était la vie des saints. Une douce et franche gaité assaisonnait les moments de loisir ; et, chaque soir, le vénérable patriarche de la colonie rassemblait tous ses enfants dans ses appartements pour réciter la prière en commun et faire l'examen de conscience.

Telle était la vie des premiers colons. L'Eglise, dont la jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle, ramenait ici l'âge d'or de ses années primitives.

Cette étincelle du foyer catholique, à peine jetée sur la montagne de Québec, répandait déjà bien loin ses premiers rayons. Dès l'année 1616, le premier apôtre des Hurons [1] pénétrait avec Champlain à plus de trois cents lieues dans les terres, et célébrait les mys-

1. Le P. Le Caron, missionnaire récollet.

tères sacrés parmi ces tribus barbares, au cœur même de l'dolâtrie sauvage. " Il serait difficile, écrivait-il en parlant de son voyage, de vous dire la lassitude que j'ai soufferte, ayant été obligé d'avoir tout le long du jour l'aviron à la main et de ramer de toute ma force avec les sauvages. J'ai marché plus de cent fois dans les rivières, sur des roches aiguës qui me coupaient les pieds, dans la fange, dans les bois, où je portais le canot et mon petit équipage...... Je ne vous dirai rien du jeûne pénible qui nous désola, n'ayant qu'un peu de sagamité, espèce de pulment composé d'eau et de farine de bled-d'inde, que l'on nous donnait soir et matin, en très petite quantité. " Ainsi ce courageux enfant de Saint-François ouvrait par des fatigues et des souffrances inouïes ce chemin vers les Hurons que d'autres apôtres devaient clore avec leur sang. La moisson allait être abondante ; mais avant d'avoir défriché ce nouveau champ du père de famille, couvert de ronces, les

ouvriers du Seigneur devaient arroser chaque pierre de leurs sueurs, cueillir une douleur sur chaque épine. Enfin après avoir longtemps semé dans les larmes, les moissonneurs devaient revenir courbés sous les gerbes.

Plusieurs missionnaires suivirent, à divers intervalles, les traces du P. Le Caron, tandis que l'évangile était annoncé à d'autres peuplades sauvages. Ce ne fut toutefois qu'en 1634 que trois religieux de la Compagnie de Jésus, les Pères de Brebeuf, Daniel et Davost, fondèrent définitivement la mission huronne qui ne fut interrompue que par la destruction de cette nation (1649).

Nous nous trouvons ici en présence d'un des plus beaux phénomènes que la terre ait jamais offerts au ciel, et qui fera l'éternelle admiration des anges et des hommes : la vie du missionnaire dans les bois au milieu des nations sauvages ! Qui dira les inénarrables travaux de son apostolat, ses dangers, ses longues et pénibles marches, ses

privations, ses jeûnes, ses veilles, ses incomparables vertus ? A peine descendu au rivage de sa nouvelle patrie, il s'enfonce dans le dédale de la forêt. Il a dit adieu à tout ce qu'il avait de plus cher au monde ; —adieu aux cheveux blancs de sa mère, qu'il a baignés de ses larmes dans une suprême et dernière étreinte ;—adieu au seuil de ses ancêtres, où il laisse peut-être une opulente fortune et un beau nom, car souvent cet humble soldat du Christ est le rejeton d'une noble lignée [1]—; adieu au beau pays de France dont le souvenir attendri vivra longtemps dans son cœur, et sera l'holocauste quotidien qu'il immolera sur l'autel de ses affections parmi tant d'autres sacrifices.

Il s'avance entouré d'êtres barbares,dont il ne comprend pas même encore la langue, qui l'abandonneront sans pitié et le laisseront expirer seul au bord du che-

1. Le P. de Brebeuf, entre autres, descendaient d'une ancienne et noble famille de Normandie, que l'on dit avoir été la souche de l'illustre maison d'Arundel, en Angleterre.

min, si la lassitude, la misère, quelque blessure viennent à exténuer ses forces ; ou qui peut-être, dans une heure de défiance et de férocité, l'assommeront à coups de tomahawk, ou l'exposeront sur quelque rapide à une mort inévitable. [1] Assis au fond d'un frêle canot d'écorce, le bréviaire suspendu au cou, l'aviron à la main, dans une posture incommode, sans avoir la liberté de se tourner d'un côté ou d'un autre de crainte de chavirer et de se noyer, ou de se briser sur les rochers, il rame tout le long du jour avec des fatigues inouies,—rendues encore bien plus pénibles par le manque d'habitude. Il remonte ainsi les fleuves, les lacs, les rivières jusqu'à ce qu'une cascade ou un rapide l'oblige de mettre pied à terre et de charger sur ses épaules engourdies le canot, le bagage, ou les provisions. Souvent un soleil brûlant darde ses rayons entre des rives encaissées

---

1. C'est ainsi que périt en 1625 le P. Nicolas Viel, qui se noya avec un jeune néophyte, près de Montréal, sur le rapide qui depuis a porté le nom de Saut-au-Récollet.

et l'enveloppe d'une atmosphère de feu ; ou bien une pluie torrentielle le surprend pendant une longue marche à travers la forêt. Peut-être un heureux hasard lui offrira-t-il quelquefois un abri ; mais si, après l'orage, il veut continuer sa course, pendant que ses pieds plongeront dans la fange jusqu'aux genoux, il ne pourra remuer une branche d'arbre sans être inondé d'un déluge d'eau. Enfin lorsque harassé, baigné de sueurs, ou trempé jusqu'aux os, il s'asseoit le soir au feu du bivouac, il n'a pour toute nourriture qu'une poignée de blé-d'Inde moulue entre deux pierres et cuite avec un peu d'eau ; pour abri que les étoiles ; pour lit où reposer ses membres endoloris, ses pieds écorchés, que la terre nue et humide, ou bien des roches inégales et raboteuses. Encore avant de s'étendre sur cette rude couche lui faut-il réciter son bréviaire à la lueur du bûcher. Bien souvent la nuit ne fait que varier son supplice ; étouffé par la fumée, ou dévoré par les moustiques, à peine

peut-il clore la paupière. Heureux encore si l'insomnie, le forçant malgré lui à faire sentinelle, lui laisse le temps de crier aux armes et d'éviter la hache que lève sur sa tête l'Iroquois rôdant furtivement derrière les broussailles. [1]

Il voyagera ainsi pendant des mois entiers avant d'arriver au village de la mission. " Nous vous recevrons, écrivait du pays des Hurons le P. de Brebeuf à quelques personnes qui brûlaient du désir de venir partager ses labeurs apostoliques, nous vous recevrons dans une si chétive cabane que je n'en trouve point quasi en France d'assez misérables pour vous pouvoir dire, voilà comment vous serez logé. Tout harassé et fatigué que vous serez, nous ne pouvons vous donner qu'une pauvre natte et tout au plus quelque peau pour vous servir de lit ; et de plus vous arriverez en une saison où de misérables petites bestioles,

1. Le P. Bressani échappa ainsi à la mort, et sauva la vie à ses compagnons en donnant l'alarme au moment où les Iroquois, qui s'étaient glissés près d'eux pendant la nuit, allaient fondre sur leur camp.

que nous appelons ici *taouhac*,... vous empescheront quasi les nuits entières de fermer l'œil... Et puis comment penseriez-vous passer ici l'hyver ?... Je le dis sans exagération, les cinq et six mois de l'hiver se passent dans ces incommodités presque continuelles, les froidures excessives, la fumée, et l'importunité des Sauvages ; nous avons une cabane bastie de simples écorces, mais si bien jointes que nous n'avons que faire de sortir dehors pour savoir quel temps il fait ; la fumée est bien souvent si espaisse, si aigre et si opiniastre, que les cinq et six jours entiers, si vous n'estes tout à fait à l'épreuve, c'est bien tout ce que vous pouvez faire que de cognoistre quelque chose dans votre bréviaire... Adjoustez à tout cela que votre vie ne tient qu'à un filet... Un mescontent vous peut brusler ou fendre la tête à l'escart. Et puis vous estes responsable de la stérilité ou fécondité de la terre, sous peine de la vie ; vous estes la cause des sécheresses ; si vous ne faites pleuvoir, on ne

parle pas moins que de se défaire de vous."

A travers tous ces périls, le nouvel apôtre, à peine remis du voyage, se livre avec ardeur à l'étude d'une langue informe, hérissée de mille difficultés et entremêlée de divers dialectes. Cet homme, aussi distingué par sa science que par ses vertus, devient l'humble disciple d'enfants de la nature ignorants et grossiers. Il ira ensuite rompre le pain de la divine parole à quelques néophytes dispersés çà et là en différents villages, ou bien durant la saison d'hiver, il suivra en raquettes les partis de chasse, marchant le jour enveloppé dans un tourbillon de neige, dormant la nuit sur un lit de sapin. Un canot sauvage abordait un soir aux Trois-Rivières ; les Français accourus au rivage furent touchés jusqu'aux larmes en reconnaissant parmi les Indiens le P. Daniel qui arrivait d'une de ces missions. Il avait l'air gai et joyeux, le regard rayonnant et illuminé ; mais la figure amaigrie, brûlée et

toute défaite. Pieds nus,[1] le bréviaire suspendu au cou, l'aviron à la main, il était vêtu d'une vieille soutane déchirée en lambeaux ; sa chemise était toute pourrie sur son dos. Mais il était heureux, car il avait eu le bonheur de baptiser un pauvre malheureux qu'on menait à la mort. Tous se jetèrent à son cou et embrassèrent avec attendrissement ce glorieux apôtre de Jésus-Christ. *Qu'ils sont beaux sur les montagnes* et sur les âpres sentiers du désert *les pieds de ceux qui annoncent la paix !*

Ainsi furent évangélisées, en moins de quinze ans, les diverses tribus sauvages disséminées depuis les sources des grands lacs jusqu'au golfe Saint-Laurent, et depuis les glaces de la Baie d'Hudson jusqu'aux rivages de l'Atlantique ;—à une époque où les colons de la Nouvelle-Angleterre n'osaient encore perdre de vue le seuil de la forêt.

---

1. Les sauvages obligeaient les voyageurs de se déchausser en entrant dans les canots d'écorce, de crainte de les briser.

Mais de toutes ces missions, la plus célèbre par le nombre de chrétiens et de martyrs qu'elle a donnés au ciel autant que par ses touchantes infortunes, c'est la petite église huronne. L'histoire de toutes les autres missions se résume dans les différentes phases qui accompagnèrent la conversion de cette tribu et sa destruction si pleine de péripéties et de larmes.

Nous en tracerons ici une esquisse un peu détaillée, afin de donner au lecteur une idée complète de l'œuvre des missions, qui occupe une des pages les plus importantes et les plus admirables des annales canadiennes. L'histoire du Canada, en effet, est, pour ainsi dire, l'histoire de la religion et de la civilisation sur les rivages du Saint-Laurent.

Bien longtemps la nation huronne résista à tous les traits de la grâce. Déjà huit années s'étaient écoulées depuis la fondation de cette mission, et à peine quelques rayons de lumières avaient-ils lui dans les ténèbres de l'idolâtrie, à

peine de loin en loin quelques néophytes avaient-ils demandé le baptême. Les ouvriers de cette vigne du Seigneur, toujours entre la vie et la mort, avaient beau remuer ces sillons arides et les tremper de leurs sueurs, ils ne produisaient que des ronces. En traçant la vie du missionnaire, nous avons dit les meurtrissures du corps ; mais qui dira les saignements du cœur, les déchirements de l'âme ? Tant de sacrifices allaient donc être inutiles ? Le Seigneur n'écoutait donc pas leurs gémissements et leurs soupirs ? Mais voici venir l'innocente et pure victime, l'holocauste sans tache, dont le sang va fertiliser les précieux germes confiés à la terre. C'est le séraphique Pères Jogues. Ceint pour le combat, il descend des montagnes de l'Occident où il a annoncé la parole du salut aux Ojibewais [1] ; il quitte les bords du lac Huron, séjour de cette nation huronne, objet de tant de solli-

1. Dans une mission qui le fit pénétrer jusqu'au Saut-Sainte-Marie.

citude, et pour laquelle, depuis cinq ans, il élève ses mains suppliantes vers le ciel.

Le voilà tombé entre les mains des féroces Iroquois avec plusieurs captifs français et sauvages (1642). Comment peindre ici l'héroïsme de ce grand témoin de la foi ? Il faudrait citer en entier les pages admirables où lui-même a tracé d'une main mutilée et sanglante le récit de sa captivité et de ses souffrances ;—pages tombées du ciel, qui arrachent des cris d'admiration aux ennemis de la foi, et devant lesquelles le chrétien tombe à genoux, ravi en extase. Pendant le combat où il est fait prisonnier, il ne songe ni à fuir, ni à se défendre. S'oubliant entièrement lui-même, il ne s'occupe que de ses compagnons d'infortune ; il entend l'aveu de leurs fautes, les absout et les prépare à la mort. Quelques sauvages catéchumènes reçoivent le baptême. L'un d'eux était un vieillard octogénaire ; lorsqu'on voulut l'entraîner avec les autres captifs, il dit

à ses bourreaux : “ A mon âge, comment puis-je aller dans un pays lointain et étranger ? Non, je mourrai ici. ” Et il reçut la couronne du ciel à l'endroit même où il venait de recevoir celle du baptême.

Les Iroquois assouvirent leur férocité sur le P. Jogues en lui arrachant avec leurs dents presque tous les ongles, et en lui mâchant les deux index. Ils l'accablèrent tellement de coups qu'il demeurera longtemps privé de sentiment et presque sans vie.

Pendant le voyage qui dura treize jours, chacun de ses pas fut marqué par quelques tortures. Aux horreurs de la faim s'ajoutaient les chaleurs excessives pendant le jour, le froid pendant la nuit, les fatigues, les menaces et des cruautés dont le récit seul fait frémir. Les vers naissaient dans ses plaies encore ouvertes et envenimées, et il pouvait dire avec Job : *J'ai dit à la pourriture vous êtes mon père, et aux vers vous êtes ma mère et ma sœur.*

Le cœur navré du saint martyr était en proie à de bien plus vives douleurs encore, lorsqu'il considérait cette marche funèbre de chrétiens trainés avec lui au supplice et à la mort.

Enfin ils arrivèrent au premier village iroquois, où ils furent reçus par une grêle de coups de bâtons, de massues, et de baguettes de fer. Respirant à peine, le Père fut traîné sur un échafaud où, après avoir subi de nouveaux tourments, il eut le pouce gauche coupé par un sauvage. " Je pris alors, dit-il, ce pouce avec l'autre main, et je vous le présentai, ô Dieu vivant et véritable, en mémoire des sacrifices que, depuis sept ans, je vous offrais dans votre Eglise ; mais un de mes compagnons m'avertit de ne pas en agir ainsi, dans la crainte que mes ennemis ne me le missent dans la bouche et ne me forçassent à le manger tout sanglant."

Des jours et des nuits sans fin s'écoulèrent ainsi dans d'inénarrables souffrances, presque sans aucune nourriture et sans sommeil.

“ Une nuit, on nous réunit dans une cabane, où les jeunes gens nous attendaient. Ils nous ordonnèrent alors de chanter, comme c'est l'usage des prisonniers, et nous nous mîmes à chanter *les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère*, (pouvions-nous chanter autre chose ?) Au chant succéda le supplice... Ils jetèrent sur moi des cendres et des charbons ardents.

“ Avec des cordes, faites d'écorce d'arbres, ils me suspendirent par les bras à deux poteaux plantés au milieu de la cabane. Je m'attendais à être brûlé ; car c'est la porture qu'ils donnent ordinairement à leurs victimes. Le Seigneur, pour me faire reconnaître que si jusque-là j'avais pu souffrir avec un peu de courage et de patience, je le devais non à ma propre vertu, mais à Celui qui *donne la force aux faibles*, m'abandonna pour ainsi dire à moi-même pendant ce nouveau tourment. Je poussai des gémissements (*car je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu*

de Jésus-Christ habite en moi), et l'excès de mes douleurs me fit conjurer mes bourreaux de relâcher un peu mes liens ; mais Dieu permettait, avec raison, que plus je faisais d'instances, plus ils me serrassent étroitement. Après environ un quart d'heure de souffrance, ils me détachèrent ; sans cela je serais mort. ”

A tous ces tourments, venait se joindre à chaque instant l'appréhension de l'horrible supplice du feu. Enfin le Père fut relégué dans un village avec un autre prisonnier français, René Goupil, jeune chirurgien, d'une admirable piété, qui était venu en Canada pour se consacrer à l'œuvre des missions. Après tant de coups et de blessures, tant de jeûnes multipliés et de veilles continuelles, et surtout après tant de poignantes angoisses et de peines intérieures, n'étant plus occupés pour ainsi dire qu'à sentir leurs douleurs, les deux captifs exténués pouvaient à peine marcher ou se tenir debout. Leurs membres, qui n'étaient plus qu'une plaie, ne leur laissaient de

repos ni le jour ni la nuit. Enfin, réduits à la dernière extrémité, ils crurent pendant quelque temps que chaque jour allait être le dernier. Leur unique consolation, parmi tant de maux, était de se traîner péniblement sur une colline qui dominait le village, et dans cette solitude, loin du tumulte et des importunités, de répandre leurs âmes devant Dieu en de tendres épanchements, et de déposer à ses pieds leurs croix, leurs tristesses et les amertumes de leurs cœurs. Un jour qu'ils rentraient au village en récitant le chapelet de la Sainte-Vierge, un sauvage, apercevant René, l'étendit mort à ses pieds d'un coup de hache.

A la vue du tomahawk ensanglanté, le Père Jogues se jette à genoux, ôte son bonnet, recommande son âme à Dieu, et attend le même sort ; mais le sauvage lui ordonne de se relever.

Le cadavre de René fut traîné dans le village, abandonné aux chiens, puis jeté dans un torrent. A la première occasion

favorable, le père Jogues se mit à la recherche des restes de son infortuné ami, afin de lui donner la sépulture. " Je partis de bonne heure, dit-il, avec une bêche pour creuser une fosse ; mais on m'avait enlevé mon frère. Je vais à l'endroit où il était. Je gravis la colline, au pied de laquelle coule le torrent ; j'en descends, je parcours la forêt qui est de l'autre côté : tout est inutile...... Que de gémissements je poussai alors ! Que de larmes, pendant que je vous adressais, ó mon Dieu, le chant des psaumes d'usage dans notre sainte Eglise, pour l'office des morts !

" Cependant après la fonte des neiges, j'appris de quelques jeunes gens qu'ils avaient vu les ossements épars du cadavre de ce Français. Je me transporte alors sur les lieux. Je recueille quelques os à demi rongés, restes des chiens, des loups et des corbeaux, et en particulier une tête brisée en plusieurs endroits. Je baise avec respect ces saintes reliques et je les cache en terre."

Resté seul au milieu des Iroquois, l'héroïque martyr eut à subir, pendant près d'une année encore, un esclavage mille fois pire que la mort. En proie à d'éternelles angoisses, objet du mépris de ses bourreaux, *lui dont le monde n'était pas digne*, mourant de faim et de froid, il ne fut plus bientôt qu'un squelette ambulant. La vie lui était un tourment, *et la mort un véritable gain*. Son unique refuge était la prière et la méditation des Saintes Ecritures. Tous les matins, dès qu'il pouvait s'échapper, il se retirait, à l'exemple du Sauveur, *sur la montagne*, au milieu de la forêt. Là, agenouillé au pied d'une grande croix qu'il avait tracée sur un gros arbre en lui enlevant son écorce, il passait la plus grande partie des journées dans l'oraison et l'union avec Dieu qu'il était seul à adorer et à aimer dans ces vastes déserts. Il fit même, malgré les rigueurs du froid, une retraite de quarante jours dans les bois.

" Que de fois, écrivait le sublime ana-

chorète, *nous nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone et nous avons versé des larmes au souvenir de Sion*, non seulement de la Sion triomphante dans les cieux, mais de celle qui glorifie Dieu sur la terre ? Que de fois, bien que *sur une terre étrangère, nous avons chanté le cantique du Seigneur*, et nous avons fait retentir les forêts et les montagnes des louanges de leur Auteur, qu'elles n'avaient pas entendues depuis leur création ! Que de fois j'ai gravé le nom de Jésus sur les arbres élevés des forêts, afin que les *démons qui tremblent en l'entendant prononcer* prissent la fuite en le voyant ! Que de fois en découpant l'écorce, j'ai tracé sur les arbres, la très sainte croix de mon Dieu, pour faire fuir ses ennemis, et que *par elle*, ô mon Seigneur et mon Roi, *vous régnassiez* au milieu des ennemis de la croix, les hérétiques et les païens, habitants de ces contrées, et sur les démons qui y dominent au loin."

Les habitants de la Nouvelle-Hollande

qui travaillaient depuis longtemps à sa délivrance, lui offrirent un jour les moyens de s'évader ; mais quelle ne fut pas leur stupéfaction, lorsqu'au lieu de saisir cette chance de salut avec empressement, il leur demanda quelques jours de réflexion. Car, ayant eu le bonheur de baptiser un bon nombre de captifs et d'enfants, il avait résolu de vivre et de mourir sur cette croix *où le Seigneur l'avait attaché.* Et ce ne fut qu'après s'être bien convaincu que sa présence ne serait d'aucune utilité à ses ennemis, qui venaient de former la résolution de le mettre à mort, qu'il se décida à prendre la fuite.

Enfin, après bien des dangers et des traverses, il aborda sur les côtes de la Bretagne, où il reçut l'hospitalité chez un paysan breton. Toute la famille fondit en pleurs au récit de ses infortunes, et le Père lui-même ne put retenir ses larmes lorsque les deux jeunes filles dela chaumière vinrent, en sanglotant, lui offrir un ou deux sous, leur unique trésor.

Son séjour en France fut à peine de quelques mois. Enivré de la folie de la croix, ce sublime insensé ne soupirait plus qu'après ses chères missions du Canada, n'avait d'autres désirs que d'y consommer son sacrifice. De retour dans la colonie, il fit, par l'ordre de ses supérieurs, trois voyages chez les Iroquois. Au dernier, il eut le pressentiment de sa mort. " *Ibo et non redibo ;* " j'irai et je ne reviendrai pas, écrivait-il ; mais je serais heureux si Notre-Seigeur voulait achever le sacrifice où il l'a commencé, et que ce peu de sang que j'ai répandu sur cette terre fût comme les arrhes de celui que je donnerais de toutes les veines de mon corps et de mon cœur."

A peine arrivé chez les Iroquois, il fut dépouillé de ses vêtements, accablé de coups, et peu temps après assommé à coups de hache à l'entrée d'une cabane (18 octobre 1646).

En parcourant la vie de ce grand crucifié de Jésus-Christ, ne croirait-on pas lire une page dérobée aux Actes des

Martyrs ? En lui revit tout entière la fraîcheur des anciens jours, de cette aurore du Christianisme, dont les premiers rayons resplendissent encore d'un éclat si radieux.

L'astre du nouveau martyr, à peine apparu au firmament de l'Eglise. ramena le printemps dans les sillons de la mission huronne.[1] Une merveilleuse germination se révéla tout à coup et couvrit bientôt le sol, jusque-là si stérile, d'une riche floraison. Moins de deux ans après la mort du père Jogues, la nation entière avait embrassé la foi. Mais le ciel semblait craindre les orages pour la nouvelle moisson, car sans attendre la maturité, il voulut la cueillir encore en fleur, et la mettre à l'abri dans les célestes greniers.

La nation iroquoise, qui était en guerre depuis plusieurs années avec les

1. La Mère de l'Incarnation racontant la conversion des Hurons disait : " L'on attribue cette fécondité aux mérites et aux prières du R. P. Jogues, dont le sang répandu a été comme la semence de tant de généreux néophytes. " (*Lettres Historiques*, 10 Sept. 1648.)

tribus huronnes, avait enfin acquis sur elles, après bien des alternatives de succès et de défaites, une supériorité incontestable. Elle entreprit alors une dernière lutte d'extermination. Pendant l'hiver de 1649, une nombreuse armée d'Iroquois se présenta aux portes du village Saint-Ignace. Déjà l'année précédente, ils avaient détruit deux bourgades et massacré le P. Daniel. Le fort, attaqué à l'aube du jour avec une hardiesse et une habileté incroyables, fut emporté sans presqu'aucune résistance. Les Hurons ne soupçonnaient pas même la présence de l'ennemi et étaient plongés dans un profond sommeil. Le village fut livré aux flammes et tous les habitants, hommes, femmes, enfants, furent passés par le fer et le feu. Trois hurons seulement parvinrent à s'échapper demi-nus, et coururent à une lieue sur la neige et la glace donner l'alarme au village Saint-Louis.

Au milieu de la consternation générale, le cri de guerre des Iroquois reten-

tit dans la forêt et glaça toutes les âmes d'épouvante. Les ennemis ne voulaient pas donner à leurs victimes le temps de se reconnaître. Ils cernèrent la place de tous les côtés et montèrent à l'assaut. Deux fois les guerriers hurons, qui se défendaient en héros, les repoussèrent avec pertes ; mais enfin, écrasés par le nombre, ils tombèrent sous les débris des palissades. Les féroces vainqueurs pénétrèrent alors par toutes les brèches et firent un horrible carnage. Bientôt une colonne de fumée, qui s'éleva des cabanes en flamme, annonça la fatale nouvelle aux bourgades voisines.

Les Pères de Brebeuf et Lalemant se trouvaient alors au village Saint-Louis. Malgré les pressantes sollicitations des Hurons, qui les suppliaient de prendre la fuite, ils aimèrent mieux se vouer à une mort certaine, plutôt que d'abandonner leur troupeau à l'heure du danger. Dans l'horreur de la mêlée, parmi les flèches et les balles, les couteaux et les tomahawks qui tournaient

sur leurs têtes, les hurlements des vainqueurs et les lamentations des mourants, ils baptisent les catéchumènes et donnent l'absolution aux néophytes, les confirmant tous dans la foi. Chargés de liens avec les autres prisonniers, ils sont conduits sur les ruines fumantes du village Saint-Ignace pour y être torturés. On les accueille à leur arrivée par une grêle de coups de bâtons. Le Père de Brebeuf se jette à genoux au pied du poteau où il va être attaché, et comme autrefois l'apôtre Saint André à la vue de la croix après laquelle il soupirait depuis si longtemps, il l'embrasse avec amour et respect. Puis apercevant autour de lui une foule de chrétiens condamnés comme lui au supplice, il lève les yeux au ciel, et dans une fervente prière, adressée à Dieu, il les exhorte à souffrir courageusement en leur montrant les palmes qui les attendent là-haut. " Echon,[1] lui répondent les bons sauvages, notre

---

1. Nom que les sauvages donnaient au P. de Brebeuf.

esprit sera dans le ciel, lorsque nos corps souffriront sur la terre. Prie Dieu pour nous, qu'il nous fasse miséricorde, nous l'invoquerons jusqu'à la mort."

Le caractère du P. de Brebeuf est unique par sa grandeur dans l'histoire de l'héroïsme en Canada. Nous avons assisté avec un frémissement mêlé d'horreur et d'inexprimable pitié au martyre du P. Jogues. Sa constance admirable dans les tourments, son héroïsme uni à une candeur et à une simplicité angéliques nous arrachent des larmes. Parfois cependant un soupir, un gémissement trahissent en lui les défaillances de la nature ; c'est l'agneau résigné, mais suppliant, sous la griffe du tigre. Le P. de Brebeuf, au contraire, c'est le lion dans toute sa force et sa majesté. Chez lui, l'âme est tout entière souveraine et maîtresse de son enveloppe mortelle ; l'humanité semble avoir perdu tous ses droits. Tandis qu'on suspend autour de son cou un collier de haches rougies,—qu'on l'enveloppe d'une ceinture

d'écorce enduite de gomme et de résine enflammées,—qu'en dérision du baptême on lui verse de l'eau bouillante sur la tête,—qu'on taille sur ses membres des lambeaux de chair qui sont grillés et dévorés devant lui,—qu'on lui perce les mains avec des fers rouges, qu'après lui avoir arraché la peau de la tête, on jette sur son crâne de la cendre chaude et des charbons embrasés,—que sa peau rôtie se fend en larges blessures rouges et sanglantes,—que le fer en feu siffle sur ses muscles agités de spasmes convulsifs et s'enfonce jusqu'aux os,—que de tout son corps carbonisé s'échappe une vapeur comme d'une chaudière en ébullition,—pas un cri, pas un soupir ne s'exhale de sa poitrine. Sa figure illuminée conserve l'expression d'une sérénité parfaite ; et les jets de flamme, qui voltigent autour de sa tête, semblent déjà le couronner du nimbe mystique des bienheureux. Son regard, attaché au ciel, plonge au-delà des sphères visibles et parait absorbé dans la contemplation d' une céleste

vision ; il l'abaisse de temps en temps sur ses bourreaux avec tant de calme et de fermeté qu'ils reculent d'effroi comme devant un être surnaturel. D'une voix forte et assurée, il leur annonce la vérité, et encourage les infortunés captifs qui partagent son supplice. Les Iroquois redoublent de fureur et de cruauté, afin de le faire taire. Quelques hurons apostats joignent l'insulte à la férocité. " Tu nous a dit, Echon, s'écrient-ils, que plus on souffrait dans cette vie, plus la récompense serait grande dans l'autre. Remercie-nous donc, puisque nous embellissons ta couronne."

Exaspérés de ne pouvoir ni lui arracher le moindre signe de faiblesse, ni l'empêcher de parler, ils lui fendent la mâchoire en deux d'un coup de hache, lui coupent les lèvres, le nez, une partie de la langue, et lui enfoncent un fer rouge dans la bouche. Dans cet affreux état, il parlait encore par signes pour consoler et fortifier les autres captifs et surtout le P. Lalemant dont les soupirs

lamentables, les plaintes déchirantes lui fendaient l'âme. Nature frêle et délicate, le P. Lalemant n'était qu'un faible enfant auprès du P. de Brebeuf, colosse doué d'une organisation physique exceptionnelle. C'était un spectacle navrant pour le vieux missionnaire de voir son jeune compagnon, qu'il aimait comme son enfant, se tordre dans d'intolérables douleurs. Au plus fort de ses tourments, il joignait les mains, levait les yeux au ciel, et poussait de profonds soupirs vers Dieu, en invoquant son secours. Ses bourreaux le couvrirent d'écorces de sapin et avant d'y mettre le feu le traînèrent devant le P. de Brebeuf ; le jeune martyr se jeta à ses pieds, et se recommanda à ses prières en répétant les paroles de l'apôtre Saint Paul : " *Nous avons été donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes.*"

Ivres de carnage et de sang, les Iroquois inventèrent contre lui des raffinements de cruauté dignes de l'enfer. Ils lui arrachèrent les yeux et mirent à la

place des charbons ardents. Son supplice fut prolongé pendant un jour et une nuit entière ; et ce ne fut que le lendemain de sa captivité, vers neuf heures du matin, que l'un d'eux fatigué de le voir languir si longtemps, mit un terme à ses maux en lui fendant la tête d'un coup de hache.

Le P. de Brebeuf avait cueilli sa couronne avant lui. Il rendit le dernier soupir après trois heures de tortures. Les barbares lui arrachèrent le cœur et le dévorèrent entre eux, croyant ainsi s'incorporer une partie de son courage. [1]

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche de nous être arrêté trop longtemps devant cette douloureuse peinture. Le regard de l'historien ne se détache qu'à regret de ces scènes à la fois déchirantes et radieuses, surtout de cette majestueuse figure du P. de Bre-

---

1. On conserve encore, chez les Dames Hospitalières de Québec, le crâne du P. de Brebeuf, enchâssé dans le socle d'un buste d'argent, qui fut envoyé en Canada par la famille de l'illustre martyr, dans le but d'y renfermer cette précieuse relique.

beuf, qui rayonne d'une grandeur sans rivale, debout sur les cendres fumantes de la nation huronne. Il avait été le fondateur de cette petite église, et il en fut le dernier apôtre ; après l'avoir tenue dans ses bras à son berceau, il l'ensevelit avec lui dans sa tombe. La mort du P. de Brebœuf, en effet, sembla creuser un abîme sous ses pas. Le vertige s'empara de la nation entière, saisie d'épouvante à la vue des cruautés inouïes des Iroquois. Elle se crut perdue. S'imaginant toujours voir derrière elle le fantôme implacable de son ennemi, elle se dispersa dans les bois où la famine, la guerre, l'épidémie s'acharnèrent à ses pas, et décimèrent ses tristes débris.

Ainsi fut anéantie cette petite chrétienté, enfantée avec tant de douleurs et de larmes, au moment même où elle croissait en grâce et donnait les plus belles espérances. Le Sauveur, au jour de sa visite, n'avait eu qu'une couronne d'épines à poser sur le front de sa nouvelle épouse. Mais la jeune néophyte

s'était montrée digne de son bien-aimé ; agenouillée et soumise, elle l'avait reçue de ses mains en la baisant avec amour. Elle gravit courageusement tous les degrés de la souffrance, cette autre échelle de Jacob qu'avaient montée, les premiers, ses glorieux missionnaires. Aussi lorsqu'ils la déposèrent, toute meurtrie et sanglante, au pied du trône de Dieu, sa couronne d'épines avait fleuri sur son front et était devenue la couronne de roses des martyrs.

Selon les vues humaines, les désastres qui avaient englouti la mission des Hurons, avaient détruit en grande partie l'œuvre si laborieusement élaborée de la civilisation et de la conversion des sauvages. Mais ce qui paraissait la tempête n'était que le souffle de l'Evangile. Les faibles débris des Hurons, échappés à la mort, en se dispersant de tous côtés, allèrent déposer les premiers germes de la foi chez plusieurs nations. et jusqu'au milieu de leurs mortels ennemis. Ainsi Dieu se plait à confondre la

sagesse de l'homme ; ses plus beaux édifices surgissent des ruines ; et c'est au moment même où toute vie paraît éteinte pour jamais, que l'oiseau de l'espérance chante sur les décombres l'hymne de la résurrection.

Lorsque les missionnaires, bien des années plus tard, pénétrèrent dans les villages iroquois, ils furent ravis d'admiration d'entendre retentir la forêt des chants sacrés de l'Eglise. C'étaient quelques familles huronnes qui, pour charmer leur exil, psalmodiaient, dans leurs rudes cantiques, les hymnes de Sion. “ Je ne pouvais m'empêcher de verser des larmes, dit un des missionnaires, en voyant ces pauvres exilés si fervents, et si constants dans la foi. ” Ils avaient formé, au milieu de la gentilité, une colonie chrétienne, et quoique privés de tout secours religieux, ils avaient conservé toutes leurs pieuses habitudes. “ Les chants sacrés, la prière en commun, l'enseignement de la doctrine chrétienne se perpétuèrent dans les familles. Ces

bons néophytes ne se contentaient même pas d'entretenir parmi eux ces pieux sentiments ; ils avaient le zèle de la foi et cherchaient à la répandre.

“ Un de ces chrétiens, vieillard d'une foi éprouvée, qui avait autrefois reçu le P. Lemoine dans sa cabane, avait sanctifié toute sa famille, et converti bien des païens. Privé depuis vingt ans de l'assistance d'un prêtre, il demandait toujours à Dieu de ne pas mourir sans confession. Il fut exaucé ! En voyant le P. Frémin, il s'écria : “ Enfin le bon Dieu m'a exaucé ; confesse-moi et je meurs content.

Nous sommes entrés dans ces détails au sujet de la mission des Hurons, parce que, comme nous l'avons déjà remarqué, elle offre dans un cadre restreint, le tableau complet des origines chrétiennes parmi les sauvages.

Toutefois l'histoire de l'apostolat indien ne révèle qu'un côté du plan divin dans la fondation de la Nouvelle-France. Ce n'est, pour ainsi dire, que le rayon-

nement de la pensée providentielle qui présidait à la naissance d'une nation chrétiene. Nous avons déjà vu quels purs éléments avaient été réunis pour en former le premier noyau ; quels hommes choisis la main divine avait groupés autour de Champlain.

Depuis le jour où le Verbe de Dieu s'est associé une Vierge dans l'œuvre de la rédemption du monde, rien de grand ne s'opère dans l'Eglise sans l'intervention de la femme. Elle apparaît à l'origine de toutes les sociétés chrétiennes, exerçant une puissance inconnue aux âges païens. Car, de même que Dieu, le christianisme est amour ; et nulle part sur la terre le fleuve de l'amour ne jaillit avec tant d'abondance que du cœur de la femme ; aussi est-ce sur ses genoux que le christianisme est venu déposer les générations naissantes pour les abreuver du lait de cet amour, après l'avoir purifié et sanctifié.

Tel est le secret de la grandeur et de la puissance de la femme chrétienne.

Les artistes représentent le manteau d'azur de la Reine du ciel tout parsemé d'étoiles : n'est-ce pas l'emblême de cet essaim de vierges et de femmes héroïques qui forment son cortège ? Toutefois en faisant asseoir la femme à côté de l'homme sur le trône de la vertu, le christianisme ne l'a pas arrachée au foyer domestique. Son triomphe est d'avoir brisé ses chaînes et de les avoir ensuite tressées en couronne sur sa tête. D'esclave de la famille, il l'en a faite la reine. Son action sur la société est tout intérieure, comme sa gloire ; l'éclat n'en pénètre au dehors qu'à travers le voile du sanctuaire domestique. C'est la vie humble, cachée, invisible, mais toute-puissante de Marie dans l'Evangile. Parfois seulement, aux jours suprêmes, elle apparaîtra au premier rang pour le salut des peuples. Elue de Dieu dans le palais ou sous le chaume, elle portera alors le bandeau royal ou la houlette, et s'appellera Hélène ou Geneviève de Paris ; Clotilde, Blanche de Castille ou

Jeanne d'Arc. Autour du berceau du peuple canadien, un cercle de vierges et d'héroïnes la saluera, avec Bossuet, du nom de Thérèse de la Nouvelle-France.

C'est cette mère de l'Incarnation, dont le nom béni s'est déjà rencontré plus d'une fois sous notre plume, et qui fut la première en date comme en génie et en sainteté à la tête de cette armée d'épouses du Christ qui vinrent dresser leurs tentes dans les bois, au milieu des sauvages du Canada. Jalouses des grands travaux des missionnaires, ces saintes femmes ne voulurent pas se montrer moins fortes et moins généreuses, et laisser les hommes cueillir seuls les palmes du sacrifice. A peine, en effet, la colonie avait-elle pris naissance et ouvert les portes des missions, qu'un long murmure partit des divers points de la France. C'était le signal du départ de ces colombes du Seigneur, qui, emportées par le souffle de l'apostolat, s'élevaient du sein des cloitres et des cités et venaient s'abattre sur nos rivages. Rien

ne put effrayer leur charité ; ni la vaste étendue des mers, ni les récifs inconnus, ni l'horreur des tempêtes, ni les glaces des hivers, ni la crainte des plus affreux supplices. Elles s'avancent sur les montagnes de l'océan, et viennent bâtir leurs nids féconds dans les cavernes des serpents et des ours. Enfants des bois, quels ne furent pas votre étonnement et votre admiration en voyant ces timides vierges affronter tant de périls par dévouement pour vous, par amour pour vos âmes ! Et toi, petite église naissante du Canada, lève-toi, étends les bras, *et regarde autour de toi ;.... tes filles viendront de toutes parts. Alors tu verras et ton cœur admirera et sera inondé de délices. . . . Elles volent comme des nuées et comme des colombes. . . . et peupleront tes lieux déserts .... parce que le Seigneur a mis en toi ses complaisances. . . . et que tu donneras naissance à un grand peuple.*[1]

La charité incomparable de tant d'illustres servantes de Dieu s'est réunie

1. Isaïe, LX et suiv.

dans une seule âme ; l'éclat de tant de vertus a brillé dans une même vie.

L'histoire de la Mère de l'Incarnation nous montrera quelle charité, quel amour du sacrifice et de l'immolation, quelle énergie morale, quelle persévérance, il avait fallu à cette courageuse femme, et à ses compagnes, pour venir s'exiler, sous un ciel nouveau, et consumer leur vie parmi les peuplades les plus féroces de l'univers, afin de les amener aux pieds de Jésus-Christ, après les avoir enchainées par les liens de l'amour divin. Nous verrons la Mère de l'Incarnation initiée d'abord, d'une manière providentielle, à sa carrière apostolique, conduite comme par la main à travers tous les états de la vie, fille, femme, mère, veuve, novice, religieuse, nous la verrons depuis le jour où, abordant la terre du Canada, elle se prosterne et l'embrasse avec transport, jusqu'au jour où trente-trois ans plus tard, elle rend son âme à Dieu, déployant sans cesse le même héroïsme, servant les barbares,

instruisant les colons, s'agenouillant aux pieds des petites sauvagesses, les nettoyant, les catéchisant et ouvrant leurs âmes aux lumières du ciel.

Les peuples sauvages, témoins de cette charité de la Mère de l'Incarnation et de ses sœurs, se sentent attirés par un charme invisible et apprivoisés. Accoutumés aux mœurs les plus cruelles, ignorant même le nom de la pitié, ils voient ces créatures célestes essuyer leurs larmes, vêtir leur misère, panser les plaies de leurs âmes en même temps que celles de leurs corps ; ils sont ravis, le ciel s'ouvre à leurs yeux, ils croient voir les anges descendre d'en-haut, ils se jettent à genoux, baisent les pans de leurs robes, et adorent Dieu qu'ils voient si ostensiblement en elles.

On n'est pas étonné après cela de voir la solitude fleurir de toutes parts et une Jérusalem nouvelle sortir du désert. En peu d'années, plus de cinquante mille sauvages furent évangélisés, et plusieurs milliers d'entre eux reçurent le baptême.

Toutefois la Providence ne bâtissait pas sur eux l'avenir de sa nouvelle Eglise. Elle ne faisait que glaner, en passant, sa gerbe d'élus au milieu de ces races aborigènes, destinées à s'éteindre peu à peu. A côté d'elles, grandissait la colonie canadienne, héritière future de leurs dépouilles, et dont elle surveillait la mâle éducation.

Nous allons maintenant étudier son action sur ce petit peuple qui sera plus tard la nationalité la plus vivace de l'Amérique, en même temps que le héraut de la vérité sur ce continent. Nous allons voir quelle sève immortelle elle infiltrait au cœur de cet élément français, trempé dans la souffrance et le travail.

Pour ne pas entrer dans des détails qui dépasseraient les limites d'une simple introduction, nous nous contenterons d'indiquer, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, cette nouvelle phase de notre histoire ; et nous essayerons de la résumer, dans un fait caractéristique,

qui, mieux qu'aucun commentaire, nous fera connaître la situation morale qui nous occupe. Nous choisirons, entre mille, un de ces traits d'héroïsme qui révèle à lui seul l'espèce de transfiguration qui s'opérait sous l'action religieuse.

En parcourant cette époque de nos annales, l'exemple le plus frappant qui s'offre tout d'abord, comme type de grandeur d'âme et d'élévation morale, c'est l'épisode de Daulac et de ses compagnons, de ces vaillants soldats, suscités par l'enthousiasme religieux, qui sauvèrent la colonie aux dépens de leur vie, et auxquels il n'a manqué qu'un Homère pour inscrire leur exploit à côté de tout ce que l'antiquité a célébré de hauts faits et d'actes de dévouement.[1] Cette expédition de quelques représentants de la civilisation, marchant contre la barbarie après s'être armés au

1. Certaines pages de l'histoire du Canada semblent le récit renouvelé des commencements héroïques de Rome au milieu des tribus latines ; l'expédition de Daulac rappelle à s'y méprendre le dévouement des Coclès et des Curtius. (E. Rameau, *La France aux Colonies.*)

pied des autels, semble un épisode renouvelé du temps des croisades.

On était au printemps de l'année 1660. La colonie était presque épuisée après un demi-siècle de luttes sanglantes contre les Iroquois. Les succès réitérés de ces féroces ennemis avaient tellement accru leur audace qu'elle leur avait inspiré le projet d'exterminer jusqu'au dernier Français. Cette nouvelle répandit la terreur et la consternation parmi tous les colons. On crut que tout était perdu. Le pays, en effet, semblait sur le penchant de sa ruine. L'ennemi était déjà aux portes ; chaque jour des escarmouches annonçaient sa présence. Dans chaque village, on érigea des forts, ou on restaura les anciens ; on se barricada dans toutes les maisons. A Montréal, à Québec, aux Trois-Rivières, on multiplia les moyens de défense.

En ce moment critique, une poignée de braves résolut de se dévouer pour la patrie en danger. Montréal était l'avant-poste de la colonie : c'est là qu'ils se réunirent.

Par une matinée du mois d'avril de la même année, l'église de Villemarie [1] présentait le spectacle le plus attendrissant. Seize braves colons, entourés de leurs familles en pleurs, ayant à leur tête un jeune militaire du nom de Daulac, s'agenouillaient à la table sainte. Ils venaient de prendrê la résolution de sacrifier leur vie pour sauver la colonie. Après avoir fait leurs testaments, et s'être confessés, ils étaient venus se nourrir du pain des forts et jurer au pied des saints autels de rester fidèlement unis jusqu'à la mort et de ne jamais demander quartier. Certains de ne plus revoir leurs foyers, ils serrèrent une dernière fois, entre leurs bras, tout ce qu'ils avaient de cher ici-bas, et s'éloignèrent accompagnés des larmes et des bénédictions de ceux pour qui ils allaient mourir.

Ils arrivèrent le premier mai suivant au pied du Saut-des-Chaudières, situé

1. C'est le nom primitif que la piété des fondateurs avait donné à Montréal.

sur la rivière des Outaouais. Un fort y avait été construit l'automne précédent par les Algonquins. Ce fort avait le double désavantage d'être éloigné de l'eau et dominé par une colline. Les Français prirent cependant le parti de se retrancher derrière ce faible rempart formé d'une simple palissade en partie détruite, et d'y attendre les Iroquois, qui devaient suivre cette voie au retour de leurs chasses d'hiver dans les forêts du nord.

Après quelques jours d'attente, ils virent venir à eux une troupe de sauvages, qu'ils reconnurent bientôt pour des amis. C'étaient quarante guerriers de cette nation huronne, dont nous avons raconté les touchantes infortunes et dont quelques débris s'étaient réfugiés près de Québec. Ils étaient commandés par un vieux héros chrétien de la même nation, nommé Anahotaha. Un fameux chef algonquin, suivi de six de ses guerriers, s'était joint à eux aux Trois-Rivières ; et ils venaient tous deman-

der la faveur de combattre à leurs côtés contre l'ennemi commun, et de verser leur sang avec eux.

Le lendemain de leur arrivée, qui était un dimanche, deux Hurons, envoyés en éclaireurs, rapportèrent qu'ils avaient vu cinq Iroquois qui marchaient aussi à la découverte dans la direction du camp. On tint aussitôt conseil, et il fut décidé qu'on élèverait, le lendemain, une seconde palissade autour de la première.

C'était vers le soir. En attendant l'heure du souper, pendant que les chaudières bouillaient au-dessus des feux du bivouac, la petite armée, groupée à l'entrée du fort, récitait en commun la prère du soir. La voix grave et solennelle de Daulac s'élevait au milieu du silence de la troupe et du désert, et, par intervalles, un long murmure se prolongeait au loin, emporté par la rafale sous les voûtes des bois : c'était le concert de toutes les voix de l'armée mêlées au sourd grondement de la chûte et qui

répondaient en chœur à la prière. Tout à coup des hurlements épouvantables, accompagnés de décharges de coups de fusils, interrompirent cette imposante cérémonie ; et l'on vit apparaître une flottille de canots sauvages, portant deux cents chasseurs iroquois, qui descendait la rivière. Les alliés n'eurent que le temps de leur répondre et de se retirer précipitamment dans l'intérieur du fort pour se préparer à la défense.

Un des chefs iroquois mit pied à terre, et déposant ses armes sur le rivage, il s'avança jusqu'à la portée de la voix, et demanda à quelle nation appartenaient les guerriers qui défendaient le fort. "Ce sont des Français, des Hurons et des Algonquins, leur répondit-on ; si notre frère l'Iroquois veut entendre des paroles de paix, qu'il aille camper avec ses guerriers de l'autre côté de la rivière." Les alliés espéraient par ce stratagème gagner assez de temps pour compléter leurs travaux de fortification. Mais les Iroquois ne se laissèrent pas prendre à

ce piège et commencèrent immédiatement à dresser une palissade en face du camp. La lutte allait donc devenir inévitable. Les alliés profitèrent des quelques heures de répit qui leur restaient pour se fortifier de leur mieux, coupant des pieux, consolidant les endroits les plus faibles, entrelaçant les palissades de branches d'arbres et remplissant les intervalles de terre et de pierre, tout en ayant le soin de ménager des meurtrières de distance en distance. Les ouvrages n'étaient pas encore terminés que les ennemis montèrent à l'assaut en poussant, selon leur habitude, leur terrible cri de guerre. Les assiégés se défendirent avec une bravoure sans égale. A chaque meurtrière étaient postés trois tireurs qui décimaient les rangs des Iroquois en dirigeant sur eux un feu continuel. Tout étonnés de rencontrer une aussi vigoureuse résistance, ils commencèrent à plier, mais confus de se voir repoussés par une poignée d'hommes, ils s'élan-

cèrent de nouveau à l'attaque. D'autres décharges aussi bien dirigées que les premières les accueillirent. Un grand nombre furent tués, un plus grand nombre blessés, et le reste, saisi de frayeur, prit la fuite en désordre, sans que les assiégés eussent à déplorer la perte d'un seul homme. Quelques-uns des alliés sautèrent alors par-dessus les remparts, allèrent couper la tête d'un chef iroquois qui avait été tué durant le combat, et l'érigèrent en trophée sur la palissade au bout d'un pieu.

Cette première victoire enflamma l'enthousiasme des vainqueurs ; ils se jetèrent à genoux pour en remercier le ciel, et reprirent avec une nouvelle ardeur leurs travaux de défense, décidés plus que jamais à combattre jusqu'au dernier soupir. Les ennemis, revenus de leur première frayeur, tinrent conseil et députèrent quelque-uns d'entre eux pour aller demander du secours à la grande armée iroquoise alors cachée en embuscade dans les îles du Richelieu,

et attendant le moment favorable pour envahir la colonie.

Cependant le fort fut investi de tous les côtés, et, durant sept jours et sept nuits, les alliés soutinrent le feu continuel que les Iroquois ne cessèrent de diriger contre eux dans la crainte de les voir s'échapper. Ils brisèrent les canots d'écorce des Français, qui avaient été abandonnés à quelque distance du fort, et en firent des flambeaux pour mettre le feu aux palissades ; mais toutes leurs tentatives furent inutiles ; car le feu des assiégés était toujours si bien nourri qu'ils ne purent jamais en approcher.

Un deuxième assaut plus furieux que le premier fut donné contre la place, mais il fut repoussé avec une telle vigueur que l'ennemi n'osa plus revenir à la charge. Voyant qu'ils ne pouvaient réussir par la force ouverte, les Iroquois tentèrent alors d'employer la ruse. Connaissant l'inconstance des sauvages, ils feignirent de vouloir faire la paix. En effet, les Hurons commencèrent à hési-

ter ; mais les Français connaissaient trop bien la perfidie des Iroquois pour se laisser leurrer par ces belles promesses ; ils demeurèrent inébranlables. Ils ne furent pas longtemps sans s'apercevoir de la ruse, car, pendant qu'on cherchait à attirer leur attention d'un côté, une bande d'Iroquois se glissaient secrètement derrière eux et s'avançaient déjà pour les surprendre.

Il est impossible de peindre toutes les souffrances qu'eurent à endurer les courageux défenseurs du fort pendant tout le temps que dura le siège. Le froid, la faim, la soif, l'insomnie les tourmentèrent plus encore que les Iroquois. Pendant les cours instants de sommeil qu'ils pouvaient prendre entre les veilles de nuit, ils étaient obligés de coucher à la belle étoile, sur la terre glacée, au milieu des balles qui sifflaient sans cesse autour de leur tête. Mais leur tourment le plus cruel provenait de la disette d'eau ; elle devint si grande qu'ils se virent réduits à avaler toute

sèche la farine de maïs qui leur servait de nourriture. Ils avaient découvert un peu d'eau boueuse dans un trou de la palissade, mais à peine y en avait-il suffisamment pour que chacun d'eux pût y tremper ses lèvres. Lorsqu'ils ne pouvaient plus résister aux tortures de la soif, un petit détachement, protégé par quelques tireurs, faisait une sortie et allait puiser un peu d'eau à la rivière ; mais leurs chaudières étant tombées dès le premier jour entre les mains des ennemis, ils ne pouvaient en rapporter qu'une petite quantité à la fois. Pour comble de malheur, les Hurons et les Algonquins n'ayant pas eu la prudence de ménager suffisamment leurs munitions, elles vinrent à leur manquer. Les Français leur en fournirent pendant quelque temps ; mais les leurs finirent aussi par devenir rares. Au milieu de tant de fatigues et d'angoisses, ces héros chrétiens puisaient, dans la prière, une force et un courage toujours renaissants. " Car dès que l'ennemi faisait trêve, dit

la Mère de l'Incarnation,[1] ils étaient à genoux, et sitôt qu'il faisait mine d'attaquer, ils étaient debout les armes à la main. ''

Une semaine entière s'était écoulée ainsi, lorsqu'ils entendirent tout à coup une immense clameur dans le camp ennemi. Toute la forêt retentit en même temps de hurlements sauvages et d'innombrables décharges de coups de fusils, qui, multipliés par les échos, produisirent mille bruits et des roulements de tonnerre capables de glacer d'épouvante les cœurs des plus intrépides. Chaque arbre semblait avoir soudain donné naissance à un ennemi. Les Iroquois saluèrent par de longues salves l'arrivée de plus de cinq cents de leurs guerriers. Tous les assiégés se jetèrent à genoux pour recommander leur âme à Dieu et se préparer à la lutte suprême. Alors le grand chef huron Anahotaha adressa à tous les saints cette prière que nous empruntons avec toute sa naïveté au

1 Lettres Historiques de la Mère de l'Incarnation.

récit de la Mère de l'Incarnation : " Vous scavez, ô bienheureux habitans du ciel ce qui nous a conduits icy : Vous scavez que c'est le désir de réprimer la fureur de l'Hiroquois, afin de l'empêcher d'enlever le reste de nos femmes et de nos enfans, de crainte qu'en les enlevant ils ne leur fassent perdre la foy et ensuite le paradis, les emmenant captifs en leur païs. Vous pouvez obtenir notre délivrance du grand Maître de nos vies, si vous l'en priez tout de bon. Faites maintenant ce que vous jugerez convenable, car pour nous, nous n'avons point d'esprit pour scavoir ce qui nous est le plus expédient. Que si nous sommes au bout de notre vie, présentez à notre grand Maître la mort que nous allons souffrir en satisfaction des péchez que nous avons commis contre sa loy, et impétrez à nos pauvres femmes et à nos enfants la grâce de mourir bons chrétiens, afin qu'ils nous viennent trouver dans le ciel."

Telle avait été la vigueur de la défense

que les Iroquois, malgré leur supériorité numérique, n'osèrent monter à l'assaut. Ils investirent de nouveau la place, et firent pleuvoir une grêle de projectiles contre les meurtrières. Les assiégés n'avaient plus un instant de repos, et ils étaient tourmentés par une soif toujours de plus en plus ardente. Les sauvages surtout devinrent si exténués qu'ils commencèrent à perdre courage et songèrent à se rendre.

Ils chargèrent de présents un prisonnier iroquois, et le firent accompagner dans le camp des ennemis par deux de leurs chefs. Ceux-ci furent accueillis par de grandes acclamations, et en même temps quelques Hurons apostats, réfugiés parmi les Iroquois, s'avancèrent vers la palissade pour engager leurs compatriotes à se rendre, leur représentant que c'était le seul moyen d'échapper à la mort. Malheureusement plusieurs Hurons se laissèrent gagner par ces perfides promesses, et malgré toutes les représentations des Français et les

sanglants reproches d'Anahotaha, vingt-quatre d'entre eux s'élancèrent par-dessus la palissade. Les cris de triomphe redoublèrent, et les Iroquois, instruits désormais de la faiblesse de la garnison qui ne comptait plus que quatorze Hurons, quatre Algonquins et les dix-sept Français, crurent en faire une proie facile. Il s'avancèrent hardiment pour les faire prisonniers ; mais les assiégés firent feu sur les plus avancés et en étendirent un grand nombre morts sur la place ; le reste prit la fuite.

Honteux de se voir tant de fois vaincus par une poignée d'hommes, les Iroquois, ne respirant plus que la rage de la vengeance, et vociférant d'affreux hurlements, s'élancèrent tous à la fois à travers les balles. Les Français en firent un horrible carnage, mais ne purent les empêcher de s'avancer jusqu'au pied de la palissade, où ils se cramponnèrent à l'abri des meurtrières et se mirent à couper les pieux à coups de hache. Dans l'impossibilité où l'on

était de les y atteindre, Daulac imagina de remplir de poudre plusieurs canons de fusils, d'y mettre le feu et de les jeter parmi les assiégeants pour les faire éclater au milieu d'eux. Cet expédient ayant assez bien réussi, il ajusta une fusée à un baril de poudre et le lança par-dessus la palissade. Par malheur, le projectile fut arrêté par une branche et retomba dans l'intérieur du fort où il fit explosion, tuant les uns, blessant les autres, et mettant presque tout le reste hors de combat en leur brûlant la vue, ou les étouffant dans la fumée. En entendant le bruit de la détonation, les Iroquois comprirent tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de la confusion produite par cet accident, et s'emparèrent des embrasures, d'où ils firent un feu écrasant sur les derniers défenseurs. Ceux-ci se battirent jusqu'à la fin comme des lions. Ils inspiraient une telle frayeur à l'ennemi qu'il n'osait pénétrer dans la place. Ces hommes aux figures hâves, aux regards illuminés

par l'ardeur du combat, leur parais-saient comme des fantômes dont ils tremblaient d'approcher.

Cependant Anahotaha blessé bondis-sait de toutes parts, assommant tous ceux qui s'avançaient jusqu'à la portée de son tomahawk.

—“ Rends-toi, si tu veux sauver ta vie, ” lui cria un de ses neveux trans-fuge chez les Iroquois.

—“ J'ai juré ma parole aux Français, répond le héros chrétien, je meurs avec eux ; ” et il tombe frappé à mort.

—“ Mets-moi la tête sur les charbons, murmure-t-il à un de ses compagnons en se traînant vers le feu, l'Iroquois n'aura pas ma chevelure. ”

Cependant des monceaux de cadavres jonchaient tout l'extérieur du camp ; les Iroquois s'en servirent pour escala-der la palissade, et massacrèrent les derniers braves qui, sourds à toute proposition, voulaient mourir les armes à la main. Un moment auparavant, un Français, par un sentiment de pitié

malentendue, assomma à coups de hache ceux de ses compagnons blessés qui respiraient encore, afin de leur épargner les tortures que leur réservaient leurs féroces vainqueurs. Quatre Français seulement et quatre Hurons tombèrent vivants entre leurs mains.

Les Iroquois furent terrifiés de leur victoire ; en comparant le nombre de leurs morts et celui de leurs victimes, ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Comment un si petit nombre d'hommes, exténués de fatigues, mourants de soif, privés de nourriture, avaient-ils pu soutenir une lutte aussi longue et aussi acharnée sans prendre un instant de repos ? Cette résistance était pour eux un mystère.

Après avoir assouvi leur vengeance sur deux blessés français qui avaient conservé un souffle de vie, ils prirent le chemin de leurs villages, n'osant aller attaquer un pays peuplé de tels héros.

Lorsqu'on apprit les détails de cette sanglante tragédie par des captifs hurons,

qui avaient réussi à s'échapper, un long cri de deuil s'éleva dans toute la colonie.

Mais la nation canadienne était sauvée : ses défenseurs étaient tombés ensevelis dans leur triomphe.

Voilà les hommes que la religion avait formés ; voilà le peuple canadien, tel que l'avaient fait les missionnaires martyrs et l'éducation religieuse.

Cette société naissante, nous l'avons étudiée dans sa triple hiérarchie du prêtre, de la femme et du soldat-colon. Nous avons admiré l'organisation vigoureuse de cette race en qui nous avons vu circuler un sang virginal et une foi sans mélange. Nous nous sommes extasiés devant cette transformation merveilleuse qui s'était opérée sous l'action de l'Eglise.

Nous pourrions pousser plus loin cette étude, suivre la Nouvelle-France dans sa carrière, indiquer à grands traits l'accroissement de sa puissance

matérielle, morale et intellectuelle, et montrer surtout le développement de ses superbes institutions, qui font aujourd'hui sa force et sa gloire. Mais cette courte esquisse suffit pour faire voir ce qu'était devenue cette société façonnée par la main de Dieu.

Après avoir médité l'histoire du peuple canadien, il est impossible de méconnaître les grandes vues providentielles qui ont présidé à sa formation ; il est impossible de ne pas entrevoir que, s'il ne trahit pas sa vocation, de grandes destinées lui sont réservées dans cette partie du monde.

La mission de la France américaine est la même, sur ce continent, que celle de la France européenne sur l'autre hémisphère. Pionnière de la vérité comme elle, longtemps elle a été l'unique apôtre de la vraie foi dans presque toute l'Amérique du Nord.

Depuis son origine, elle n'a cessé de poursuivre fidèlement cette mission ; et aujourd'hui elle envoie ses missionnaires

et ses évêques jusqu'aux extrémités de ce continent. C'est de son sein, nous n'en doutons pas, que doivent sortir les conquérants pacifiques qui, en se liguant avec les légions d'apôtres répandues aujourd'hui sur tout cet hémisphère, ramèneront sous le joug du catholicisme les peuples égarés du Nouveau Monde. Loin de douter de son avenir, comme quelques hommes de peu de foi, loin de trembler devant le flot des races étrangères qui semble menacer de la déborder de toutes parts, nous avons l'intime conviction qu'elle continuera de grandir, qu'elle conservera sa langue, ses institutions et sa foi, et qu'elle n'est qu'à l'aurore de l'ère de prospérité qui va s'ouvrir devant elle.

Messagère de l'Evangile, elle portera au loin la bonne nouvelle, et secondée par les races celtiques du midi, elle promènera le drapeau de Jésus-Christ de l'un à l'autre océan.

Ici, comme en Europe, et plus vite encore qu'en Europe, le protestantisme

se meurt. Fractionné en mille sectes, il tombe en poussière, et va se perdre dans le rationalisme. Bientôt, — pour nous servir d'une expression du Comte De Maistre,—l'empire du protestantisme, pressé du côté du Golfe Mexicain et du Saint-Laurent, fendra par le milieu ; et les enfants de la vérité, accourant du nord et du midi, s'embrasseront sur les rives du Mississipi, où ils établiront pour jamais le règne du catholicisme.

INDICATION DES OUVRAGES CITÉS

DANS LA VIE DE LA MÈRE DE L'INCARNATION.

---

1. *La Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, par le R. P. Dom Claude Martin, Paris, 1677, in-4o. 760 pages.

A deux époques différentes, les directeurs de la Mère de l'Incarnation, afin de mieux juger de ses dispositions intérieures, lui ordonnèrent d'écrire tout ce qui s'était passé en elle depuis son enfance. La première de ces Relations date de l'année 1633 ; elle l'écrivit pour obéir au R. P. George de la Haye. La seconde fut écrite en 1654, par l'ordre du R. P. Jérôme Lalemant, pendant que la Révérende Mère était en Canada. Ce sont ces deux Relations qui ont été recueillies par son fils, et qui forment l'ouvrage de Dom Claude Martin. Il y a ajouté, sous le titre d'Additions, tout ce qu'il connaissait lui-même touchant la vie de sa mère.

Nous ferons remarquer ici, pour l'intelligence des citations que nous tirerons des écrits de la Mère de l'Incarnation, que, lorsqu'elle rend compte des opérations de Dieu dans son âme, elle emploie parfois des expressions surannées qui, à son époque, pouvaient être correctes, mais qui aujourd'hui

n'auraient pas tout à fait la même valeur dans le langage théologique.

2. *Lettres Spirituelles et Historiques de la Mère de l'Incarnation*. Paris, 1681, in-4o. 675 pages.

3. *La Vie de la Mère Marie de l'Incarnation*, par le R. P. DE CHARLEVOIX, Paris, 1724, in-12.

Dans cette histoire, l'auteur a passé légèrement sur les faits historiques, et s'est attaché presqu'exclusivement à raconter la vie intérieure de la Mère de l'Incarnation. Ce livre nous a été très utile pour la partie mystique de notre travail.

4. *Les manuscrits du Monastère des Ursulines de Québec.*

Nous offrons ici nos remercîments aux Dames Ursulines, qui nous ont communiqué tous les documents nécessaires à notre ouvrage, et nous ont aidé dans nos recherches avec une bienveillance que nous n'oublierons pas.

5. *Les Relations des Jésuites*, Québec, 1858, 3 vol. gr. in-8o.

6. *L'Histoire des Ursulines de Québec*, Québec, 1863-4, vol. 1 et 2, in-8o.

7. *Cours d'Histoire du Canada*, par M. l'ABBÉ FERLAND, Québec, 1861, vol. 1, in-8o.

8. *Vie des premières Ursulines de France*, par M. CHARLES SAINTE-FOI, Paris, 1856, in-12.

9. *Life of Madame de la Peltrie*, New-York, 1859, in-12.

———

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Si nous donnons à la Mère de l'Incarnation et à d'autres personnages, dont il est parlé dans cette *Histoire*, le titre de *vénérable* ou de *saint*, nous déclarons que c'est uniquement pour nous conformer à l'usage reçu parmi les fidèles, qui donnent quelquefois cette qualification aux personnes d'une piété universellement reconnue ; et qu'en cela nous n'avons eu nullement intention de prévenir le jugement de l'Eglise.

HISTOIRE

DE LA MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE ÉPOQUE

VIE DOMESTIQUE

1599-1631

CHAPITRE PREMIER

Ancêtres de la Mère de l'Incarnation — Son enfance — Sa jeunesse.

Il existe, au centre de la France, une contrée charmante entre toutes celles qui l'environnent, et dont le nom seul réveille d'agréables souvenirs. Le doux pays de la Touraine, qui fut le berceau de plusieurs familles de la Nouvelle-France, a de tout temps été célèbre par

la fertilité de ses vastes prairies, la richesse de ses vignobles, la douceur de son climat et l'aménité de ses habitants. Arrosées par l'un des plus beaux fleuves de la France, ses campagnes sont émaillées de riants bocages et de villages pittoresques qui s'élèvent au bord des vallées, ou couronnent les collines dont les courbes harmonieuses se prolongeant au loin jusqu'à l'horizon, encadrent tout le paysage dans un cercle de gracieuses ondulations.

Les grands seigneurs du royaume, attirés par la beauté du pays, aimèrent de tout temps à y fixer leur séjour ; et l'on voit encore aujourd'hui surgir, du sein des massifs de verdure, les tourelles élancées de leurs antiques châteaux. Longtemps aussi les rois de France tinrent leur cour dans la capitale de cette province, qui a été surnommée *le jardin de France et le plaisir des roys.* [1]

La ville de Tours est assise, au milieu de cette belle contrée, sur la rive gauche

1. Belleforest.

de la Loire, dont le cours sinueux serpente à travers la plaine, en se dirigeant de l'orient à l'occident.

C'est dans cette ville que vivait, vers la fin du seizième siècle,une de ces familles patriarcales, à la piété solide et aux mœurs austères, que le christianisme seul peut former, et d'où sont sorties ces fortes races qui ont rendu les nations chrétiennes si puissantes. Le père de la vénérable Marie de l'Incarnation appartenait, par sa naissance,à la classe moyenne de la société, et avait été plus enrichi des dons du ciel que ceux de la fortune. Engagé dans le commerce des soieries, M. Florent Guyard n'avait réussi, par son travail, qu'à se créer une modeste aisance ; mais, en revanche, il avait su acquérir, parmi ses concitoyens, une telle réputation de justice et de probité qu'il était souvent choisi comme arbitre de leurs différends.

Ces précieuses qualités semblaient héréditaires dans cette famille bénie. La réputation de piété qu'elle s'était acqui-

se, était si répandue en France, qu'en 1485, ce fut à un membre de cette famille que fut dévolu l'honneur d'être député en Italie, auprès du grand solitaire de la Calabre, Saint François de Paule, et de le ramener en France pour consoler les derniers moments du roi Louis XI, alors étendu sur sa couche funèbre dans son château de Plessis-les-Tours. La Mère de l'Incarnation rappelait plus tard ce pieux souvenir de famille à son fils, comme une grave et austère leçon de vertu.

" Je crois que vous n'ignorez pas que ce fut notre bisaïeul qui fut envoyé par le roi Louis XI, pour demander Saint François de Paule au Pape, et pour l'amener en France. J'en ai bien entendu parler à mon grand-père ; et même ma tante, qui est morte lorsque j'avais quinze ans, avait vu sa grand'mère, fille de ce bisaïeul, qui la menait souvent à Plessis-les-Tours pour visiter ce saint homme, qui, par une pieuse affection, faisait le signe de la croix sur le front

de cette petite en la bénissant. C'est ce qui a toujours donné une grande dévotion à notre famille envers ce grand saint. Mon grand-père nous racontait cela fort souvent, afin d'en perpétuer après lui la mémoire et la dévotion, comme il l'avait reçue de son aïeul."

M. Guyard était allié par sa femme à une noble famille de France, l'illustre et ancienne maison des Babou de la Bourdaisière, aussi distinguée, par les hommes éminents qu'elle a donnés à l'Eglise et à l'Etat, sous le règne de François I, que par ses alliances avec les plus nobles familles du royaume.

L'épouse de M. Guyard était de tout point digne de la haute piété de son époux ; aussi l'ordre le plus harmonieux régnait-il dans l'intérieur de cette famille, où l'on respirait une atmosphère tout imprégnée des douces émanations de la vertu.

La bénédiction du ciel ne tarda pas à se répandre sur eux ; et le 18 octobre 1599, Dieu leur donna une enfant qu'il

destinait à devenir l'objet de ses prédilections, la merveille de la grâce et l'étonnement de son siècle. Elle fut présentée au baptême, dès le lendemain de sa naissance, à l'église de Saint-Saturnin de Tours ; et reçut le nom de Marie, " comme un heureux présage, dit un historien, de la tendre dévotion qu'elle devait avoir toute sa vie envers la Sainte-Vierge, et des faveurs extraordinaires que cette divine Mère devait lui accorder. "

Les regards de la jeune enfant, en s'ouvrant pour la première fois à la lumière, furent témoins des exemples les plus édifiants et des mœurs les plus pures ; les premiers mots qui frappèrent son oreille furent ceux de Jésus et de Marie ; ils furent aussi les premiers qu'elle essaya de bégayer, lorsque sa langue commença à se délier. Avec le lait, sa mère lui fit sucer la sève de toutes les vertus. Et à mesure que son intelligence s'ouvrait à la raison et que ses facultés commençaient à s'épanouir,

cette pieuse mère les tournait vers Dieu, et implantait dans sa jeune âme ces précieux germes d'une éducation chrétienne qui produisent toujours d'heureux fruits. Remontez en effet, au berceau de toute vie noble et sainte, et vous trouverez infailliblement une mère chrétienne veillant au réveil de l'intelligence et de l'âme, pour déployer aussitôt leurs ailes, et diriger leur essor vers Dieu. Grande et austère leçon pour toutes les mères, qui doivent y voir la sublimité de leur devoir, et l'immortelle magnificence de leur vocation. " Je bénis Dieu, dit elle-même la Mère de l'Incarnation, des grâces qu'il lui a plu de me faire en ce point, d'autant que c'est une grande disposition pour la vertu, et pour être vraiment disposé à la vocation d'une haute piété, que de tomber en des mains qui fassent prendre un bon pli dès les plus tendres années. "

Le Seigneur, qui prédestinait cette jeune fille à devenir un vase d'élection

dont les riches trésors devaient se répandre sur l'Ancien et le Nouveau Monde, voulut la prévenir, dès son enfance, de faveurs privilégiées, et l'attirer à lui par ces attraits extraordinaires de la grâce qu'il ne communique qu'à ceux qu'il veut faire servir à ses grands desseins. Voici comment elle raconte elle-même, avec une candeur et une simplicité angéliques, une vision qu'elle eut, lorsqu'elle était encore tout enfant, et qu'elle a toujours regardée comme le principe de sa vocation à la vie mystique.

"Je n'avais qu'environ sept ans, dit-elle, lorsqu'une nuit, pendant mon sommeil, il me sembla que j'étais dans la cour d'une école champêtre, où, avec une de mes compagnes, je faisais quelque action innocente : ayant levé les yeux vers le ciel, je le vis ouvert, et Notre-Seigneur Jésus-Christ, en forme humaine, qui en sortait, et qui par l'air s'en venait droit à moi ; le voyant, je m'écriai à ma compagne : Ah ! voilà Notre-Seigneur, c'est à moi qu'il vient...... Cette sura-

dorable Majesté s'approchant de moi, mon cœur se sentit tout embrasé de son amour, et je commençai à étendre les bras pour l'embrasser. Alors ce plus beau des enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicibles, m'embrassa, et, me baisant amoureusement, me dit : Voulez-vous être à moi ? Je lui répondis : oui ; et ayant eu mon consentement, nous le vîmes remonter au ciel."

L'effet de cette première visite du céleste Epoux fut de dégager le cœur de la jeune vierge de toute affection pour les amusements si naturels à son âge, et de lui imprimer une vive inclination pour la vertu, en même temps que l'esprit de retraite et de prière. Ce premier rayon de l'éternelle lumière s'était réfléchi avec tout son éclat dans cette âme, dont aucun souffle terrestre n'avait terni le miroir limpide et sans tache.

Docile à l'esprit intérieur, elle faisait ses délices de se retirer dans les lieux

solitaires, et dans les églises les plus recueillies pour vaquer à la prière et à l'oraison, quoiqu'elle n'eût encore aucune idée de la vie intérieure. " Le divin Sauveur, en remontant doucement au ciel à sa vue, avait emporté avec lui son cœur et son esprit, en sorte que l'un et l'autre s'y élevaient continuellement ; et ce divin baiser remplit son âme d'une telle dévotion qu'elle ne cessa plus de courir après lui à l'odeur de ses parfums." Durant ses longues visites au pied des saints autels, elle regardait prier les personnes pieuses, et voyant leur posture humble et leur maintien respectueux, elle se prenait à penser que Dieu devait certainement les exaucer. Alors elle s'appliquait à les imiter, et passait ainsi de longues heures agenouillée modestement, tenant ses petites mains enfantines élevées vers le ciel, et absorbée dans une sorte d'extase. Elle traitait ainsi avec Dieu de ses besoins spirituels avec une naïve simplicité, certaine d'obtenir tout ce qu'elle demanderait avec humilité.

Un charme invisible et secret, dont elle ignorait la cause, lui faisait désirer ardemment et savourer avec ivresse ces communications avec Dieu.

Tout son être était tellement épris des choses du ciel, que, même pendant ses petites récréations, elle se plaisait à imiter les actions de piété et de dévotion Elle se mettait à genoux, se prosternait, joignait les mains, élevait les yeux au ciel, se frappait la poitrine, en un mot, faisait, par amusement, ce qu'elle voyait faire à l'église, ou faisait elle-même dans ses prières.

Ces pieux amusements, que les parents regardent souvent, dans les enfants ordinaires, comme des signes de vocation à la vie ecclésiastique ou religieuse, lui causèrent plus tard de cuisants remords. et lui furent un grand sujet de larmes pendant de longues années. Quoiqu'elle n'eût en cela aucune intention qui ne fût louable, elle s'en faisait cependant d'amers reproches, les regardant comme des défauts qui élevaient dans son âme

de légers nuages et interceptaient l'éclat des rayons célestes dont l'Esprit-Saint voulait l'inonder.

Cette flamme divine du pur amour, qui embrasait déjà le cœur de la jeune Marie, ne tarda pas à s'épancher au dehors en œuvres de charité et de bienfaisance envers le prochain, et surtout envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Elle était émue de compassion chaque fois qu'elle voyait un pauvre ou un infirme. Elle trouvait un charme indicible à les assister, à les vêtir et même à les servir dans leurs besoins. Elle était heureuse de se trouver au milieu d'eux, de rester en leur compagnie pour leur donner des paroles de consolation, et faire briller un rayon de lumière dans la nuit de leur misère, une étincelle de chaleur, sur leurs membres endoloris. Elle aimait à s'asseoir à table avec eux, et ne trouvait aucune répugnance à se nourrir de leurs restes. Elle était contristée lorsqu'elle se trouvait dans l'impossibilité de les assister, et elle se serait

dépouillée avec bonheur pour les couvrir. Son extrême charité lui fit quelquefois commettre des excès qu'elle avoue elle-même avec naïveté ; mais son intention était toujours pure ; et d'ailleurs Dieu lui révéla plus tard qu'elle agissait en cela selon son inspiration.

Un jour qu'elle allait porter l'aumône à quelques pauvres, elle passa par hasard près d'une voiture que l'on était occupé à charger. Les travailleurs qui ne la voyaient pas, ayant relevé tout à coup la voiture, la manche de sa robe s'accrocha au timon ; elle fut enlevée en l'air et retomba avec violence sur le pavé. Les voituriers la crurent morte, et coururent vers elle tout épouvantés ; mais elle n'avait reçu aucun mal. Dieu lui fit connaître alors intérieurement qu'elle devait son salut à sa charité pour les pauvres.

Elle quitta bientôt tous les livres profanes ou purement récréatifs, pour s'adonner à la lecture des ouvrages de piété ; et elle cherchait à s'éloigner,

aussitôt que la charité le lui permettait, de la conversation des personnes de son âge, pour se retirer dans la solitude, et se livrer, dans ses lectures pieuses, à la recherche du bien invisible vers lequel elle se sentait attirée invinciblement sans pouvoir le comprendre. Tous ceux qui la connaissaient étaient étonnés et édifiés de voir tant de sagesse et de vertu dans un âge si tendre. Elle-même ne se rendait pas compte des divines opérations de Jésus-Christ dans son âme ; elle se contentait d'écouter la voix intérieure qui s'élevait du fond de son être et que lui murmuraient toutes les créatures, de suivre l'attrait de la grâce qui l'entraînait vers l'oraison et la pratique de toutes les vertus. " Comme une abeille qui ramasse la rosée des plus belles fleurs, afin d'en faire son miel, elle pratiquait avec une merveilleuse fidélité tout le bien qu'elle voyait faire ; elle se portait à cela non-seulement sans peine, mais encore avec le plaisir qui accompagne pour l'ordinaire la vertu consommée." L'Esprit-

Saint, qui n'avait pas permis qu'elle eût d'autre directeur que lui-même, l'éleva ainsi à une éminente sainteté, dont les premiers fruits furent une innocence et une pureté d'ange, une patience à toute épreuve, et une humilité que l'éclat des plus insignes faveurs ne put jamais ébranler un instant.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire vers l'âge de quatorze ou quinze ans, qu'elle se sentit entraînée par une inclination irrésistible vers la vie religieuse. Elle se rendait souvent en visite de piété à l'abbaye de Beaumont, dont Madame Anne de Babou de la Bourdaisière, proche parente de sa mère, était abbesse. Ce monastère, dont les religieuses suivaient la règle de Saint Benoit, était le seul qui fût connu dans la ville de Tours ; car les Carmélites ne faisaient alors que de commencer à y former un établissement.

En contemplant ces pieuses vierges dont la vie pure et toute spirituelle s'écoulait sous le regard de Dieu, dans le silence et la prière, son imagination

s'enflammait, et elle se serait crue en paradis s'il lui eût été donné de se mêler pour toujours au chœur de ces anges consacrés au Seigneur. Elle s'en ouvrit à sa mère qui lui en témoigna beaucoup de joie, et lui dit que la supérieure, madame de Beaumont, étant sa parente, serait certainement fort heureuse de l'admettre au nombre des religieuses de son monastère ; mais elle ajouta qu'elle était bien jeune encore, et que c'était une affaire importante qui demandait du temps et de la réflexion.

Il est certain que si à cette époque la jeune Marie avait eu un directeur, elle eût embrassé dès lors la vie du cloître : mais la direction spirituelle lui était absolument inconnue, et elle ne s'imaginait nullement qu'elle dût s'ouvrir à personne, même à son confesseur, des affaires de sa conscience qui ne regardaient pas la confession. Comme elle était fort craintive, elle n'osa pas insister davantage. Sa mère, d'un autre côté, voyant qu'elle ne faisait plus d'allusion

à ce sujet, crut, comme il était naturel de le supposer, qu'elle avait oublié son premier dessein ; et comme l'enfant était d'ailleurs d'une humeur enjouée et d'un caractère fort gai, il n'est pas surprenant que sa mère ait pu croire que son inclination pour le cloître n'avait été qu'une ferveur passagère.

Cette conduite était du reste conforme aux vues de la divine Providence qui voulait faire passer sa servante par tous les états, afin qu'elle pût devenir en tout un véritable modèle de la femme forte de l'Evangile. " Il m'est évident, écrivait-elle de la Nouvelle-France à son fils, que la bonté de Dieu ne me voulait pas à Beaumont, ni pour lors en quelque religion que ce fût, eu égard à tout ce qui m'est arrivé depuis dans le cours du temps par la disposition de sa divine providence sur moi ; vous en seriez étonné, mon très cher fils, si vous en saviez les particularités. Vous les saurez dans l'éternité."

CHAPITRE DEUXIÈME

Mariage—Epreuves—Communications avec Dieu.

Lorsque la jeune Marie eut atteint l'âge de dix-sept ans, ses parents lui proposèrent d'entrer dans l'état du mariage, et de s'unir à un jeune homme, d'un heureux avenir, qui lui offrait sa main. A cette proposition, la sainte enfant demeura interdite ; car elle éprouvait une répugnance extrême à embrasser une carrière dont les sollicitudes étaient si opposées à la vie de recueillement et de prière après laquelle elle soupirait depuis si longtemps. Néanmoins, par suite d'une crainte respectueuse qu'elle avait toujours eue pour son père et sa mère, elle n'osa pas élever la voix ni contrarier leur volonté ; elle crut d'ailleurs y voir un ordre de Dieu, manifesté par la bouche de ses parents, auquel elle se serait fait un scrupule de résister.

“ Ma mère, dit-elle en apprenant ce dessein, puisque c'est une résolution

prise et que mon père le veut absolument, je me crois obligée d'obéir à sa volonté et à la vôtre ; mais si Dieu me fait la grâce de me donner un fils, je lui promets dès à présent de le consacrer à son service ; et si ensuite il me rend la liberté que je vais perdre, je lui promets de m'y consacrer moi-même."

Ces paroles étaient une véritable prophétie, comme la suite de cette histoire le fera voir.

Après avoir vu ainsi s'évanouir tout espoir de sacrifier sa vie en holocauste au Seigneur, elle ne songea plus qu'à obéir à la voix de Dieu, et à recevoir dans les dispositions les plus saintes le sacrement qui allait lui ravir la liberté, et dont les chaines devaient peser si lourdement sur elle. La Providence l'appelait à servir encore de modèle dans la réception de ce sacrement trop souvent, hélas ! indignement profané. Elle comprenait toute l'importance qu'il y a d'éclairer des rayons de la grâce, cette voie semée de si dangereux préci-

pices, et qui cache sous des fleurs tant de ronces et d'épines. Jamais peut-être depuis le jour où le bienheureux Saint Joseph gravit avec Marie les degrés du temple de Jérusalem, aucun époux ne conduisit à l'autel une vierge plus chaste et plus pure. Sa robe d'innocence était aussi éblouissante de blancheur qu'au jour de son baptême, et pas une fleur n'était tombée de cette couronne de lis que les anges avaient posée sur son front à son entrée dans la vie.

Aussitôt qu'elle se vit chargée de la conduite de sa maison, elle se livra tout entière à l'examen des devoirs que son nouvel état l'obligeait de rendre à Dieu, à son époux, à ses domestiques et à elle-même. Fermant toutes les avenues de sa demeure aux attraits des plaisirs et aux dangereuses frivolités du siècle, elle y fit entrer avec elle la crainte de Dieu et l'ordre le plus parfait. M. Martin, son mari, possédait une manufacture de soieries qu'il dirigeait lui-même ; il était en conséquence obligé de garder

un grand nombre de domestiques et d'ouvriers. Le premier soin de son épouse fut d'étudier le caractère de chacun d'eux, de les entourer de prévenances et d'affection, et de s'en faire aimer, afin d'acquérir de l'ascendant sur eux, pour les guider ensuite dans les voies de la vertu. Elle les réunissait chaque soir pour faire la prière en commun ; et elle veillait avec soin à ce qu'ils s'acquittassent de tous leurs devoirs comme de bons chrétiens. Souvent elle les faisait approcher du sacrement de pénitence, afin de conserver leurs âmes dans l'innocence. Et pour les exciter davantage à la pratique des bonnes œuvres, elle allait écouter la parole de Dieu, "d'où, continue son fils, retournant, comme Moïse, la tête toute remplie de lumière, elle leur répétait ce qu'elle avait entendu, en y ajoutant ses propres pensées."

Elle sut si bien s'insinuer en peu de temps dans leur esprit qu'ils finirent par la regarder plus comme leur mère que

comme leur maîtresse. Et lorsque, dans la suite, ils la virent courbée sous le fardeau des croix les plus accablantes et conserver toujours le même visage calme et souriant, la même inaltérable douceur, leur vénération et leur tendresse filiale ne connurent plus de bornes. Ravis d'admiration, ils la suivaient furtivement du regard, lorsqu'ils croyaient n'être pas observés ; et de grosses larmes coulaient le long de leurs joues en voyant tant de courage et de sérénité au milieu de si poignantes angoisses. Toute sa consolation alors était dans la prière où elle venait sans cesse retremper ses forces, et dans l'union avec Dieu qu'elle ne perdait jamais de vue.

Dès le matin, après avoir consacré à Dieu de longues oraisons, elle se rendait à l'une des églises de la ville, pour y assister au saint sacrifice de la messe, d'où elle revenait dès l'heure que le devoir la rappelait sous le toit domestique. Car son amour pour la retraite ne la détournait nullement de l'exactitude

à ses affaires de famille ; sa piété éclairée était, en effet, bien éloignée de cette dévotion mal entendue, qui fait souvent " substituer à de chimériques obligations les devoirs essentiels, " qui met le trouble dans les ménages, et discrédite la vertu. Elle comprenait que sacrifier à ses obligations d'épouse son attrait pour la solitude, c'était quitter Dieu pour Dieu. Aussi toujours prête à l'heure convenable, elle conduisait tout avec une douceur, une prudence et une élévation d'esprit qui témoignaient que l'Esprit-Saint, qui la dirigeait intérieurement, la guidait aussi dans ses occupations extérieures. L'harmonie admirable qu'elle faisait régner dans sa maison peut donner l'idée de la perfection de sa conduite à l'égard de son époux. Depuis le jour où elle lui avait juré sa foi au pied des saints autels, elle lui avait consacré toute son affection ; et elle l'aimait uniquement, en Dieu et pour Dieu. Mais son amour était toujours accompagné d'un profond respect, car la foi lui

disait que son mari lui tenait la place de Dieu, qu'il était son chef comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, et qu'elle devait lui être soumise comme l'Eglise l'est à son chef. Aussi obéissait-elle au moindre signe de sa volonté, et cherchait-elle à lire dans ses regards ses plus légers désirs, qui devenaient des ordres pour elle. Au reste, le joug qui unissait les deux époux était un joug de tendresse et de paix ; car M. Martin avait pour son épouse l'affection la plus sincère. Doué des plus belles qualités de l'âme et du corps, il était digne de posséder le précieux trésor que Dieu lui avait mis entre les mains ; et il avait su l'apprécier dès le premier instant. Son admiration se changea en enthousiasme, lorsqu'il l'eut connue davantage ; car chaque jour lui révélait une nouvelle qualité de cette vertueuse épouse ; et il finit par avoir pour elle tout le respect et la vénération dus à une sainte. Leur union offrait ainsi le modèle le plus parfait d'un mariage chrétien ; car l'a-

mitié surnaturelle qui les unissait ne provenait pas de cet enthousiasme fragile et éphémère qui naît de l'admiration de la beauté physique et des dons de la nature, mais du sentiment du devoir et des principes de la foi. Leurs cœurs, unis ensemble et appuyés sur Dieu, s'élevaient vers le ciel, comme deux ceps de vigne enlacés au même tronc.

Pendant les deux années que dura cette union, la servante de Dieu eut à souffrir de cruelles épreuves, dont son mari fut la cause innocente. Sa vertu parut alors plus éclatante que jamais, surtout aux yeux de son époux ; car elle ne cessa pas un seul instant de lui témoigner l'attachement le plus inviolable, la tendresse la plus expansive et en même temps la plus respectueuse. Refoulant, avec toute l'énergie d'une grande âme, ses peines et ses angoisses au fond de son cœur, elle ne laissait paraitre au dehors qu'un visage serein, un caractère ouvert et une douceur inaltérable. Tout le monde était dans le ravissement de

voir, dans une jeune personne de dix-huit ans, une patience si héroïque et une vertu si consommée ; " mais l'on ne voyait pas, dit-elle, ce que j'expérimentais dans l'intérieur de mon âme, ni comme la bonté de Notre-Seigneur y opérait ; et moi-même je ne concevais pas comment cela se faisait, sinon que je suivais son attrait dans l'oraison, et lui obéissais pour pratiquer les vertus dont il me faisait naître l'occasion."

Quelles furent ces croix dont il plut alors au ciel de la visiter ? Nul ne le sait. L'ingénieuse charité de l'épouse et la piété filiale du fils ont su les dérober aux regards, et les ensevelir dans un éternel oubli, de crainte de nuire à la mémoire d'un époux et d'un père. " Mais peu importe, ajoute son fils, que la main qui blessait fût innocente ou criminelle ; ce coup fut donné et la plaie ne laissa pas de saigner longtemps et de causer de la douleur."

Son mari ne pouvait se consoler ni se pardonner à lui-même d'avoir été la

cause involontaire de son chagrin ; il en versait des larmes amères, et plus d'une fois il se jeta à ses genoux pour lui en demander pardon ; mais elle le relevait avec bonté et le rassurait en lui disant qu'elle l'en aimait davantage, car cet incident lui avait donné l'occasion de connaitre sa vertu et son attachement.

Un courage si admirable ne rappelle-t-il pas l'idéal de la femme forte tracé par l'Ecriture ?

Mais où cette âme virile puisait-elle tant d'héroïsme ? Ah ! c'est qu'elle allait chaque jour se prosterner aux pieds du Seigneur, qui, chaque jour aussi, relevait sa servante avec amour, et lui donnait la force de relever à son tour son époux prosterné dans l'affliction ! c'est qu'elle nourrissait chaque jour son âme de ce double aliment qui fait les forts : la parole de Dieu et la sainte Eucharistie ! " La divine Majesté, dit-elle, non contente de m'avoir donné le dégoût des choses vaines et la force pour porter les croix qu'elle avait permis m'arriver, me

fortifia l'esprit intérieur, et me donna une grande inclination pour la fréquentation des sacrements. Ces approches fréquentes me donnaient un grand courage et une grande suavité dans l'âme, avec une foi très vive qui établissait en mon esprit une ferme créance des divins Mystères.

" Cette foi vive me faisait opérer plusieurs bonnes œuvres et engendrait en mon âme un esprit d'oraison qui perfectionnait ce que j'avais de bon en moi par les grâces et faveurs que j'avais reçues auparavant. Je n'avais plus de cœur ni d'esprit que pour le bien ; plus j'approchais des sacrements, plus j'avais de désir d'en approcher ; parce que je connaissais par expérience que j'y trouvais ma vie et tout mon bien, et que mon attrait pour l'oraison s'y fortifiait beaucoup.

" Dès mon enfance, continue-t-elle, ayant appris que Dieu parlait par la bouche des prédicateurs, cela me semblait admirable ; et j'avais une grande inclination à les aller entendre.

" Etant devenue plus grande, la foi que j'avais dans le cœur, jointe à ce que j'entendais de cette divine parole, opérait de plus en plus dans mon âme le désir de l'écouter. J'avais une si grande vénération pour les prédicateurs, que lorsque j'en voyais quelqu'un par les rues, je me sentais portée d'inclination à courir après lui, et à baiser les vestiges de ses pieds. Une petite prudence me retenait ; mais je le conduisais de l'œil jusqu'à ce que je l'eusse entièrement perdu de vue. Je ne trouvais rien de plus grand que la parole de Dieu ; et c'était ce qui produisait en mon cœur l'estime de ceux auxquels Notre-Seigneur en avait commis le ministère. Lorsque j'écoutais cette parole sainte, il me semblait que mon cœur était comme un vase dans lequel cette divine parole découlait comme une liqueur. Ce n'était point une imagination, mais un effet réel de l'Esprit de Dieu qui était en cette prédication, et qui par une effusion de ses grâces opérait de la sorte dans

mon âme, laquelle ayant reçu cette plénitude abondante, ne la pouvait contenir et était obligée de l'évaporer dans l'oraison. Il me fallait même en parler, parce que mon esprit ne pouvait contenir cette abondance : ce que je faisais à Dieu et aux personnes de la maison, avec une grande ferveur et un grand zèle, en y ajoutant mes propres pensées qui me rendaient éloquente.

" Une fois en un sermon sur le Saint Nom de Jésus que le prédicateur avait nommé plusieurs fois, cette divine parole, comme une manne céleste, remplit mon cœur si abondamment que tout le jour ma respiration ne disait autre chose que : Jésus, Jésus, sans pouvoir finir.... Dieu me donnait de grandes lumières en cette assiduité d'entendre sa sainte parole, et mon cœur était tout embrasé jour et nuit, ce qui me faisait parler à lui d'une façon intérieure qui m'était nouvelle et inconnue.

" Maintenant que j'ai plus de connaissance et d'expérience en la vie spirituelle,

je reconnais que la bonté divine me prévenait par de grandes grâces et me remplissait des bénédictions de sa douceur, pendant que, d'un autre côté, j'avais de grands sujets de croix dans une condition qui m'en produisait de continuelles."

Ce n'était pas sans dessein que la sagesse divine, dont l'invisible main dispose de tout avec force et suavité, conduisait sa servante à travers ce chemin d'aspérités et de ronces, où ses pieds s'ensanglantaient si cruellement ; elle voulait raffermir ses pas à l'entrée de cette voie sublime qu'elle lui avait tracée de toute éternité. La Mère de l'Incarnation reconnut plus tard ce dessein providentiel. En consumant ainsi dans son cœur toute affection terrestre par la flamme des tribulations, et en lui inspirant cette soif de la parole de Dieu en même temps que ce zèle et cette facilité de l'épancher au dehors, la divine Providence la préparait à son insu à la vie d'apostolat.

" Dès mon enfance, écrivait-elle des Ursulines de la Nouvelle-France, il me semble que Dieu me disposait à la grâce que je possède maintenant, car j'avais plus l'esprit dans les pays éloignés, pour y considérer les généreuses actions de ceux qui y travaillaient et souffraient pour Jésus-Christ, que dans les lieux que j'habitais. Mon cœur se sentait uni aux âmes apostoliques d'une manière tout extraordinaire. Il me prenait quelquefois des saillies si excessives que si le respect humain ne m'eût retenue puissamment, j'eusse couru après ceux que je voyais portés au salut des âmes. Je ne savais pas pourquoi j'avais tous ces mouvements, car je n'avais ni de la conduite ni de l'esprit pour le reconnaître. Aussi n'était-il pas temps, parce que Celui qui dispose les choses doucement voulait que je passasse par divers états et par des voies différentes avant que de manifester sa sainte volonté à la plus indigne des créatures. "

L'Esprit-Saint, qui lui parlait sans

cesse au cœur par des gémissements ineffables, lui faisait aussi entendre sa voix par la bouche de tous les êtres de la création. Elle entendait sans cesse s'élever de tous les objets de la nature un concert de suaves accents qui murmurait à son oreille le nom du Seigneur et les merveilles de son amour. Mais de tous les objets extérieurs dont Dieu se servait pour l'instruire, nul ne lui faisait une impression aussi vive, nul ne la ravissait davantage que les saintes cérémonies de l'église. En lui mettant sous les yeux ces augustes symboles, l'Esprit-Saint lui découvrait la manne cachée qu'ils renferment. Eclairant son intelligence d'une lumière surnaturelle, il lui en révélait le sens mystérieux et les rapports qui les rattachent à la Divinité.

" L'admiration qu'excitaient en mon esprit la sainteté et la majesté des saints mystères, fortifiait ma foi, augmentait mon amour et me liait à Notre-Seigneur d'une manière tout extraordinaire. Je

m'épanchais en actions de grâces de ce qu'il lui avait plu de me faire naître de parents chrétiens et catholiques, et de ce qu'il m'avait appelée à la vocation de fille de l'Eglise. Plus j'avançais en connaissance, plus j'avais de sentiments d'amour pour ces saintes cérémonies de l'Eglise ; et lorsque je voyais aux processions la croix et la bannière que les chrétiens ont coutume de suivre, mon esprit et mon cœur tressaillaient de joie. J'avais vu un chef militaire logé dans nos quartiers, et j'avais remarqué que ses soldats le suivaient avec leur drapeau lorsqu'ils allaient à leurs exercices. Voyant donc le crucifix attaché à la croix et la bannière avec ses figures, je disais en moi-même : Ah ! voilà aussi mon chef, voilà sa bannière, je la veux suivre, comme les soldats suivent la leur. Et ainsi je suivais la procession avec un grand sentiment de ferveur. J'avais les yeux fixés sur le crucifix et j'allais répétant sans cesse dans mon cœur : Ah ! c'est là mon chef, je le veux suivre.

“ J’avais une foi si vive pour tout ce qui se fait à l’église, qu’il me semblait que c’était ma vie et mon aliment.

“ En ce temps-là, je me hâtais d’entrer des premières dans les églises, afin d’y voir les saintes cérémonies et l’office solennel qui s’y faisait. Toute mon occupation dans l’intérieur du temple était de voir et d’entendre. Un jour dans une procession du Très Saint-Sacrement, mon cœur et mon esprit furent si ravis en Dieu au sujet de ce sacrement d’amour, que je ne voyais pas à me conduire. J’avais la vue couverte, en sorte que je marchais au hasard et comme une personne ivre. ”

CHAPITRE TROISIÈME

Veuvage—Extase—Vie de Solitude—Elle entre chez sa sœur.

Le premier noviciat de notre héroïne touche maintenant à sa fin ; après avoir été le modèle des épouses, elle va désor-

mais devenir celui des veuves chrétiennes. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis son mariage que Dieu rompit les liens qui l'enchaînaient au monde. Son mari lui fut enlevé par la mort, lui laissant un jeune enfant de six mois. Douée d'une exquise sensibilité, et attachée à son époux par une union d'autant plus étroite et plus forte qu'elle provenait d'un principe surnaturel, son âme fut brisée par cette cruelle séparation. Cependant l'épreuve n'était pas encore suffisante, car à cette première croix vinrent s'ajouter la perte de biens temporels, des procès, et un dénûment presque entier. Mais le courage de la pieuse veuve fut plus grand que ses malheurs. S'élevant au-dessus de tous les sentiments de la nature, elle essuya ses larmes et ne songea plus qu'à se soumettre aux ordres de la Providence. “ Quoique j'aimasse beaucoup votre père, écrivait-elle plus tard à son fils, et que la perte que j'en fis me fût très sensible, toutefois me voyant libre et

dégagée, mon âme se liquéfiait en actions de grâces de ce que je n'avais plus que Dieu à qui mon cœur et mes affections se pussent dilater et se dilataient en effet sans cesse dans ma solitude, où je n'avais qu'à penser intérieurement à lui, et à vous élever pour son saint service. Votre aïeule paternelle, voyant son fils unique mort, eut une si grande crainte que je ne la quittasse, qu'elle en mourut un mois après ; ce que je n'eusse pas fait, d'autant que j'étais résolue de lui tenir compagnie et de l'assister autant qu'il eût plu à la divine bonté de me le permettre en vous élevant. Mais elle en ordonna autrement pour mon bien et pour le vôtre, parce que cela m'aurait engagée dans le trafic, et mise en danger, dans la jeunesse où j'étais, de ne pas suivre la route par laquelle Notre-Seigneur nous voulait conduire vous et moi. "

Elle n'était en effet alors âgée que de dix-neuf ans. Les dons naturels dont elle était douée, sa haute intelligence et sur-

tout la grande vertu qui éclatait en elle, ne tardèrent pas à la faire rechercher par des partis très avantageux, qui lui promettaient une fortune plus considérable que celle dont elle avait joui jusqu'alors. D'ailleurs tous ceux avec qui elle avait eu quelques rapports, pénétrés pour elle de la plus haute estime, entreprirent de relever les débris de sa fortune et de la favoriser de tout leur pouvoir. Il semblait que la prudence la dût porter à ne pas laisser échapper des occasions si favorables que le ciel lui présentait ; mais la pesanteur de son premier joug était encore si présente à sa mémoire qu'elle avait une extrême aversion pour toutes les propositions qu'on lui faisait. Cet éloignement invincible provenait cependant moins des croix qu'elle avait eu à souffrir et qui avaient été pour elle des occasions précieuses de vertu et de mérite, que de l'attrait intérieur qui ravissait son cœur et la pressait de se dégager entièrement du monde pour s'attacher uniquement à Dieu.

Néanmoins quelque aversion qu'elle eût pour le mariage et quelque répugnance qu'elle en eût témoignée à tous ceux qui lui en avaient parlé, elle se trouva un jour si pressée et si accablée de toutes sortes de motifs, fondés principalement sur sa jeunesse, sur l'âge de son fils encore dans l'enfance, sur l'état précaire de sa fortune et sur la volonté que ses amis avaient de l'aider, qu'elle hésita un instant. Elle se demanda si elle ne devait pas suivre le conseil de tant de personnes désintéressées plutôt que les lumières de son propre esprit. Mais elle revint aussitôt à elle-même ; et cette infidélité lui parut si criminelle que dans une confession générale de tous les péchés de sa vie qu'elle écrivit plus tard, elle met celui-là en tête, (si toutefois on peut appeler cela un péché) comme celui dont elle avait le plus de douleur et qu'elle croyait être la cause des peines intérieures que Dieu lui faisait souffrir. Elle savait très bien que cette faute était peu considérable en

elle-même ; mais ce qui la rendait insupportable à un cœur aussi aimant et aussi fidèle que le sien, c'était de l'avoir commise après avoir été comblée de faveurs incomparables.

On jugera de ces grâces de prédilection par la vision suivante qu'elle eut alors et qu'elle raconte elle-même.

“ Après tous les mouvements intérieurs que la bonté de Dieu m'avait donnés pour m'attirer à la vraie pureté du cœur, en laquelle je ne pouvais entrer de moi-même, parce que jusqu'alors je n'avais eu aucun directeur pour me conduire dans la vie spirituelle, (la pensée même ne m'en étant pas seulement venue, parce que je ne croyais pas qu'il fallût traiter des affaires de son âme avec personne qu'avec Dieu) : sa divine Majesté voulut elle-même me faire un coup de grâce, me tirer de mes ignorances et me mettre dans la voie où elle voulait me faire miséricorde. Ce fut la veille de l'incarnation de Notre-Seigneur de

l'année 1620. Un matin que j'allais vaquer à mes affaires et que je me recommandais instamment à Dieu avec mon aspiration ordinaire : *In te Domine speravi, non confundar in æternum*, paroles que j'avais profondément gravées en mon esprit avec une grande certitude de foi qu'il m'assisterait infailliblement ; au moment où je passais le long du chemin du haut fossé de la ville, je fus subitement arrêtée intérieurement et extérieurement. Toutes les pensées de mes affaires me furent ôtées de la mémoire. Cela se fit par une subite abstraction d'esprit, et le tout se passa dans l'intérieur, mais d'une vue et expérience si vive et si pénétrante que je ne puis l'exprimer. Alors les yeux de mon esprit furent ouverts, et toutes les fautes, péchés et imperfections, que j'avais commises depuis que j'étais au monde, me furent représentées ensemble et en détail, avec une distinction et une clarté qui ne peuvent venir que d'une lumière céleste. Au même instant, je me vis plongée dans

une mer de sang et mon esprit fut convaincu que ce sang était celui du Fils de Dieu, de l'effusion duquel j'étais coupable, et qui avait été répandu pour mon salut.

" Si la bonté de Dieu ne m'eût soutenue dans cette rencontre, je crois que je fusse morte de frayeur, tant la vue du péché, tout petit qu'il peut être, me paraissait horrible et épouvantable. Nulle langue humaine ne le peut exprimer. En effet, voir un Dieu d'une bonté infinie et d'une pureté incompréhensible, offensé par un vermisseau de terre, c'est ce qui surpasse l'horreur même. Je dis plus ; un Dieu fait Homme mourir pour expier le péché, et répandre son sang précieux pour apaiser son Père, et par ce moyen lui réconcilier les pécheurs, il ne se peut dire ce que l'âme conçoit en ce prodige.

" En ce moment, mon cœur se sentit ravi en moi-même et tout changé en l'amour de celui qui lui avait fait cette insigne miséricorde. J'en ressentis une douleur et un regret de l'avoir offensé,

le plus grand qu'on puisse imaginer ; non, il ne se peut imaginer. Ce trait de l'amour fut si pénétrant et si inexorable que pour le satisfaire je me fusse jetée dans les flammes ; et ce qui est le plus incompréhensible, sa rigueur me semblait douce ; il portait des charmes et des chaines qui liaient et attachaient l'âme, afin de la conduire où il voulait, et elle de sa part s'estimait heureuse de se laisser ainsi captiver. Or, en cet excès, je me voyais toujours plongée dans ce précieux sang, de l'effusion duquel j'étais coupable, et c'était ce qui causait mon extrême douleur Enfin le même trait d'amour, qui avait ravi mon âme, me pressait de me confesser

" Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi arrêtée, debout ; je ne me souviens point non plus, que j'eusse aucune vue des yeux, ni que je fisse aucune action du corps ; mais seulement qu'étant revenue à moi et me reconnaissant, je vis que j'étais dans le chemin qui traverse du haut fossé à

l'église des Feuillants. Je me trouvai vis-à-vis de la petite chapelle de ces révérends Pères qui ne commençaient qu'à s'établir à Tours ; et je me trouvai heureuse de trouver un remède si proche. J'y entrai et rencontrai un Père seul debout au milieu de la chapelle, lequel semblait n'y être que pour m'attendre. Je l'abordai et lui dis, pressée par l'esprit qui me conduisait : Mon Père, je voudrais bien me confesser, car j'ai commis tels péchés et telles fautes. Et je commençai de lui dire tous les péchés qui m'avaient été montrés, avec une effusion de larmes qui provenait de la douleur que j'avais dans le cœur. Il survint une dame qui, s'étant mise à genoux devant le Saint-Sacrement, put facilement entendre tout ce que je disais, car je parlais assez haut ; mais je ne me mettais en peine que d'apaiser Celui que j'avais offensé. Après que j'eus tout dit, je m'aperçus que ce bon père avait été extrêmement surpris de la façon dont je m'étais énoncée, qu'il connut bien n'être pas naturelle, mais

extraordinaire. Il me dit avec une grande douceur : Allez-vous-en, et demain venez me trouver dans mon confessionnal. Je ne fis pas seulement réflexion qu'il ne me donnait point l'absolution, et je me retirai.

“ Le lendemain, de grand matin, je me rendis à son confessionnal, où lui ayant répété ce que je lui avais dit la veille, il me donna l'absolution.

“ Comme Dieu, par un effet particulier de sa providence, m'avait donné ce bon père pour confesseur, je n'en pris point d'autre pendant tout le temps qu'il demeura à Tours. Il se nommait Dom François de Saint-Bernard. Je ne lui dis pas néanmoins ce qui m'était arrivé, ni ce qui occupait mon esprit, mais seulement mes péchés, croyant toujours qu'il ne fallait parler à un confesseur que de ses péchés. Plus d'un an entier, je me comportai de la sorte. Mais ayant entendu dire à une bonne fille qu'il ne fallait point faire de pénitences sans la permission de son confesseur, cela m'ou-

vrit les yeux. Je lui demandai alors d'en faire quelques-unes, et il me permit de porter la ceinture de crin et de prendre la discipline. Il régla ensuite l'ordre que je devais tenir pour la confession et la communion. Il me permit d'en approcher les fêtes, les dimanches et les jeudis, pour cette première année. Je m'en retournai à mon logis changée en une autre créature, tellement que je ne me connaissais plus moi-même. Je voyais à découvert mon ignorance, qui m'avait fait croire que j'étais bien parfaite, que mes actions étaient fort innocentes, et que j'étais bien auprès de Dieu ; mais après que Notre-Seigneur m'eut ouvert les yeux, je me voyais telle que j'étais, et je confessais que mes justices n'étaient qu'iniquités."

La servante de Dieu a toujours regardé cette extase comme l'une des grâces les plus signalées qu'elle ait jamais reçues du ciel ; et c'est aussi de ce jour que date ce qu'elle appelle sa conversion. De cet instant, elle prit l'irrévocable

résolution de ne plus donner une seule pensée au monde, ni à ses soins, ni à ses espérances ; mais de se plonger tout entière en Dieu, et de ne plus vivre que de son amour.

Le lieu où elle fut si miraculeusement arrêtée, était un chemin qui passait sur le haut fossé de l'ancienne ville ; mais, par une seconde merveille, elle se trouva, lorsqu'elle revint à elle-même, dans une autre rue qui conduisait à l'église des Feuillants. Dieu permit ce miracle pour la mettre sur la voie où il lui avait préparé la consommation de la grâce qu'elle venait de recevoir. " J'ai vu, raconte son fils, l'endroit où cette merveille arriva ; mais comme les lieux ont changé depuis par suite des édifices qui y ont été bâtis, Dieu a permis, pour une mémoire illustre et perpétuelle d'une chose si remarquable, qu'il y ait aujourd'hui en cet endroit une très belle fontaine, qui sert d'ornement au jardin du palais épiscopal."

Cette divine opération de la grâce fut

si vive que, pendant plus d'une année, l'impression du sang de Notre-Seigneur demeura continuellement attachée à son esprit. Elle était en même temps inondée d'une lumière surnaturelle qui lui faisait découvrir en elle les moindres imperfections, et soupirer après une retraite plus profonde encore que celle où elle vivait. Après avoir congédié ses domestiques, elle se retira dans la maison de son père, où elle prit une chambre à l'étage supérieur, afin de jouir d'une solitude complète. Cet appartement s'ouvrait sur une petite galerie où elle seule avait entrée, et à l'extrémité de laquelle elle éleva un oratoire. Prosternée devant cet autel, recueillie, elle passait de longues heures en prière, élevant son cœur en présence de Dieu comme un holocauste d'agréable odeur. " J'étais, dit-elle, comme la tourterelle retirée dans son nid, et j'expérimentais l'effet de cette parole : *Je la conduirai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur.*"

Elle versait alors des larmes abondan-

tes au souvenir du temps où elle croyait n'avoir pas vécu dans une union aussi intime avec Dieu qu'elle y avait été sollicitée intérieurement dès son enfance. A ces prières et à ces larmes, elle joignait les pénitences et les austérités du corps les plus rigoureuses ; car outre le cilice et la discipline, elle employa d'autres instruments de macérations plus rudes encore. Ce fut alors qu'elle abandonna entièrement l'usage du linge ordinaire pour ne se servir que de serge. Dans les intervalles de ses oraisons, elle s'occupait à des ouvrages de broderies qu'elle exécutait avec une admirable perfection. Elle avait choisi ce genre d'occupation préférablement à tout autre, parce qu'elle pouvait s'y livrer sans sortir de sa solitude, et sans détacher son âme et sa pensée de Dieu.

Elle passa une année entière dans cette séparation complète du monde, n'étant encore âgée que de vingt ans. Son fils, qui avait à peine douze mois, était resté entre les mains d'une nour-

rice. Celle-ci en prit soin jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de deux ans. Sa mère le fit venir alors auprès d'elle pour lui inculquer les premières leçons de vertu.

Quoique la charité l'obligeât à sortir de sa retraite après la première année, elle continua cependant, pendant quatre ans, de s'y retirer tous les soirs, et même pendant le jour, dès que ses occupations lui en laissaient le loisir. La vie angélique qu'elle menait fit une telle impression sur son fils, quoiqu'il sortît à peine du berceau lorsqu'elle le reprit sous ses soins, que pendant toute sa vie, il ne se rappelait jamais ce souvenir sans tomber dans le ravissement. Seul témoin de cette vie céleste, il se sentait entouré à son insu d'une atmosphère tout imprégnée des rayons de la vertu ; et la majesté de Dieu lui devenait en quelque sorte visible, en présence de la gravité, de la modestie et du recueillement de sa mère, et des soupirs enflammés que lui arrachait sans cesse l'amour divin.

Toutefois cette vie d'oraison ne lui faisait pas oublier les œuvres de charité et d'humilité. Privée, par la perte de sa fortune, du bonheur de faire d'abondantes aumônes, sa charité ingénieuse lui suggéra d'autres ressources : elle allait à la recherche des pauvres et des infirmes affligés de plaies et d'ulcères, et leur assignait des heures fixes dans la journée pour venir chez elle, afin de leur distribuer des remèdes et des soins. Elle les introduisait alors dans une chambre où pour faire honneur à Jésus-Christ dans ses membres, elle les faisait asseoir dans un fauteuil ; et se mettant à genoux devant eux, elle lavait et nettoyait leurs plaies, y appliquait des remèdes et des pansements. En accomplissant ces actes de charité, elle se plaisait à approcher son visage aussi près que possible des ulcères des malades, afin d'en ressentir toute l'infection.

Après une année de cette vie de solitude et de charité, elle en sortit à la sollicitation d'une de ses sœurs qui,

chargée de famille et connaissant ses talents et son habileté pour les affaires, la pressa vivement de venir lui aider à partager son fardeau. Elle y consentit à la condition qu'elle resterait libre de se livrer à ses exercices de piété. Dieu lui manifesta qu'il agréait son sacrifice en lui accordant un surcroît d'onction et de ferveur dans l'oraison. L'Introduction à la Vie Dévote de Saint François de Sales lui étant tombée entre les mains, elle y puisa de grands éclaircissements sur la vie intérieure, et surtout sur le vœu de chasteté que le Seigneur lui inspirait de faire depuis longtemps. Elle communiqua son dessein à son confesseur qui, après trois mois d'épreuves, lui permit de faire le vœu perpétuel de chasteté.

Elle se revêtit en même temps d'un habit de pénitence, comme signe de l'éternel adieu qu'elle avait fait au monde. Elle mit ainsi fin aux sollicitations dont elle était sans cesse obsédée de la part de ses parents et de ses amis qui voulaient la

faire engager de nouveau dans les liens du mariage. Ces propositions, appuyées sur sa jeunesse, sur le dénûment et l'abandon où elle se trouverait après la mort de son père, sur l'obligation que Dieu et la nature lui imposaient de songer à l'avenir de son fils, étaient devenues plus pressantes que jamais. Elle craignit de faiblir encore une fois devant de si dangereuses sollicitations, et de se rendre infidèle aux faveurs signalées dont Dieu l'avait comblée. Ce fut pour fermer toute issue à ces propositions qu'elle mit une barrière infranchissable entre elle et le monde en se liant à Dieu par le vœu perpétuel de chasteté à l'âge de vingt et un ans. Jusqu'alors elle avait eu pour directeur spirituel le Révérend Père Dom François de Saint-Bernard ; mais celui-ci ayant été rappelé ailleurs, la confia à son départ au Révérend Père Dom Raymond de Saint-Bernard qui venait lui succéder dans la charge de Supérieur des RR. PP. Feuillants. C'était un homme très spirituel et très

versé dans la conduite des âmes. Il l'interrogea à fond sur l'état de son âme, lui fit déclarer toute sa conduite, et régla ensuite chacune de ses actions.

Depuis quelque temps elle avait lu un livre qui prétendait enseigner la vraie méthode de l'oraison mentale, et qui montrait avec force le danger de tomber dans l'illusion et dans les pièges du démon en suivant une voie différente. Depuis lors elle s'était mise à suivre scrupuleusement cette méthode, au lieu de méditer sur les mystères de Notre-Seigneur, en suivant son attrait ordinaire, et comme elle s'exprime elle-même, " en les contemplant tout d'un regard et par manière d'envisagement intérieur. " Dans le désir extrême qu'elle avait de bien faire, elle se fit une telle violence qu'elle en contracta des maux de tête qui la firent cruellement souffrir. Dieu cependant récompensa sa bonne volonté en lui accordant une très grande tranquillité d'esprit et les délices de cette paix intérieure qui accompagne la pré-

sence de Dieu. Dès qu'elle eut découvert sa conduite à son directeur, il lui fit rejeter cette méthode, et lui ordonna de s'abandonner entièrement à l'esprit de Dieu, qui jusqu'alors avait dirigé son âme.[1]

---

1. On voit par les écrits de Sainte Thérèse, qu'elle tomba absolument dans la même illusion, et qu'elle en fut délivrée de la même manière que la Mère de l'Incarnation. Elle s'exprime ainsi à ce sujet :

" Voici ce qu'on lit dans certains livres qui traitent de l'oraison. La contemplation étant entièrement surnaturelle et l'œuvre du Seigneur, l'âme ne peut, il est vrai, y arriver par elle-même ; mais quand elle a passé plusieurs années dans la voie purgative, et se trouve déjà avancée dans l'illuminative elle peut s'aider, en retirant sa pensée de toutes les créatures, et en l'élevant humblement vers le Créateur. Ces auteurs recommandent beaucoup d'éloigner de soi toute image corporelle, et de s'élever à la pure contemplation de la divinité ; et ils regardent tout ce qui tombe sous les sens, sans en excepter même l'humanité de Jésus-Christ, comme un embarras ou un obstacle........ La contemplation étant une œuvre purement spirituelle, tout ce qui tombe sous les sens ne peut être, disent ces auteurs, qu'un obstacle et un empêchement ; d'après eux, ce que l'on doit tâcher de faire, c'est de se considérer comme dans une enceinte, de toutes parts environné de Dieu, et entièrement abîmé en lui. Cela me semble bon quelquefois ; mais s'éloigner entièrement de Jésus-Christ, et compter le corps de cet Homme-Dieu parmi nos misères, le mettre au rang des autres créatures, c'est ce que je ne puis souffrir..... Ce que je veux dire maintenant, c'est comment Dieu a conduit mon âme, en le péril où je me vis, en voulant me conformer à ce que je lisais...... Si j'en étais restée à ce qui est dit dans ces livres, jamais, je crois, je ne serais arrivée où je suis maintenant : à mon avis, c'était une illusion. Peut-être est-ce moi qui me trompe, mais je dirai ce qui m'arriva."

A peine eut-elle repris sa première pratique d'oraison qu'elle se sentit complètement soulagée ; et quoique le violent mal de tête qu'elle avait con-

———

Après avoir dit qu'en se conformant à cette manière d'oraison enseignée dans ces livres, elle y savourait de grandes délices, Sainte Thérèse ajoute : " Comme ce profit et ce plaisir se sentent, personne ne m'eût fait retourner à l'Humanité sainte du Sauveur, dans laquelle je croyais vraiment trouver un obstacle. O Seigneur de mon âme, et mon Bien, Jésus crucifié, je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion que j'ai eue. Je la considère comme une grande trahison dont je me rendis coupable à l'égard de ce bon Maître ; et quoiqu'elle partit de mon ignorance, je ne saurais trop la pleurer ; j'avais été toute ma vie si dévote à Notre-Seigneur......

" Le temps où je fus dans cette opinion dura très peu, et ainsi je revenais toujours à ma coutume de chercher ma joie dans ce bon Maître, surtout lorsque je communiais. J'eusse voulu avoir toujours devant les yeux son portrait et son image, ne pouvant l'avoir aussi profondément empreinte en mon âme que je l'eusse souhaité. Ai-je bien pu, Seigneur, avoir en l'esprit, même une heure seulement, cette pensée que vous me dussiez être un obstacle dans la voie d'un plus grand bien ? Et d'où me sont venus à moi tous les biens, si ce n'est de vous ? Je ne veux point penser qu'en ceci, j'aie commis de faute, car j'en éprouve une trop vive douleur, et certainement ce n'était que de l'ignorance. Aussi, vous êtes-vous hâté d'y apporter remède ; dans votre bonté, vous m'avez envoyé des personnes pour me tirer de cette erreur ; vous avez fait plus, vous avez daigné vous montrer à moi très souvent ; c'était, ô mon Maître, pour me faire comprendre plus clairement combien grande était cette erreur, pour que je le fisse comprendre à plusieurs autres à qui je l'ai dit ; enfin, pour me le faire écrire maintenant en cet endroit. Quant à moi, je suis convaincue que si plusieurs âmes, arrivées à l'oraison d'union, n'avancent pas davantage, ou ne parviennent pas à une très grande liberté d'esprit, ce qui les arrête, c'est cette fausse idée." *Sainte Thérèse, Sa vie écrite par elle-même*, chap. 22.

tracté ne cessât de la tourmenter pendant deux années entières, elle n'en continua pas moins de marcher à grands pas dans les voies de la perfection qui s'ouvraient chaque jour plus larges devant elle, sous la sage conduite de son nouveau directeur. Elle ressentit de plus en plus un ardent désir des souffrances et des humiliations, et elle fut au comble de ses vœux lorsqu'elle vit qu'elle pouvait en rencontrer tous les jours des occasions dans la nouvelle situation où elle se trouvait chez sa sœur. Aussi n'attendit-elle pas qu'on lui prescrivît aucun emploi : elle choisit elle-même ce qu'il y avait de plus pénible et de plus humiliant : le service des domestiques et de la cuisine. Comme elle prenait grand soin de cacher les talents naturels qu'elle possédait, Dieu permit qu'on vînt à se persuader qu'elle n'était capable d'aucun autre emploi, et que les domestiques mêmes, profitant de son silence, de sa douceur et de son obéissance, la traitassent avec hauteur,

jusqu'à s'attribuer une espèce d'autorité et d'empire sur elle. Mais ces mauvais traitements et l'étrange conduite de son beau-frère et de sa sœur, à son égard, loin de la rebuter et de l'aigrir contre eux, ne servirent qu'à lui faire aimer davantage sa condition ; elle croyait y trouver autant de trésors qu'elle y rencontrait d'humiliations et de mépris. "Je faisais, dit-elle, l'office de servante envers les domestiques de mon frère et de ma sœur, et quelquefois j'en avais cinq ou six de malades sur les bras Je n'avais garde de souffrir que d'autres en prissent soin, et jusques aux choses les plus viles, je n'eusse pas voulu les laisser faire aux servantes ; mais je les faisais en cachette, en sorte que quand elles se présentaient pour s'en acquitter elles trouvaient tout fait."

Telle fut la vie de la servante de Dieu, pendant l'espace des trois ou quatre premières années qu'elle demeura chez sa sœur ; années de joie et de bonheur pour elle, car au milieu de cette vie

abjecte et de ces actions basses et humiliantes, pour lesquelles la nature a ordinairement tant de répugnance, l'amour dont son âme était embrasée pour Jésus-Christ lui faisait trouver une allégresse incroyable. La joie de son cœur était si grande dans les humiliations qu'elle en concevait même du scrupule. Elle crut devoir s'en ouvrir à son directeur dans la crainte qu'il n'y eût du péché ou de l'imperfection. Tel était même son amour pour la souffrance, qu'elle prenait plaisir à se brûler elle-même, lorsqu'elle travaillait près du feu, en pensant à l'amour divin dont elle souhaitait d'être consumée. Tant d'héroïsme et de constance dans les humiliations, tant d'amour pour les souffrances, tant de fidélité aux grâces du ciel ne pouvaient manquer d'attirer sur elle une surabondance de dons célestes ; car Dieu ne sollicite l'amour de sa créature que pour l'inonder de ses bienfaits. Et dès que l'âme y correspond, un abime de grâces attire mille autres abîmes. Aussi la Majesté

divine la disposa-t-elle par une dernière faveur à entrer dans une nouvelle phase de perfection, en lui inspirant l'idée la plus sublime de la pureté qui doit orner une âme pour être digne de lui être entièrement consacrée, et de participer aux chastes noces de l'Époux.

“ Un jour, dit-elle, que j'étais en oraison devant le Saint-Sacrement, je me trouvai dans un grand recueillement intérieur, et il me fut montré que Dieu était comme une grande mer qui rejetait de lui tout ce qui ressent la mort et l'impureté. Il m'instruisait par là qu'il voulait de moi une très grande pureté d'âme ; ce qui me donna une telle délicatesse intérieure, que le moindre atome d'imperfection me semblait une monstrueuse impureté, qui séparait mon âme de ce Dieu de pureté. Je ne voulais autre chose qu'être abîmée dans cette grande mer, de crainte d'amasser des souillures, qui ne me rendissent indigne d'être toute à Dieu. Je ne faisais que dire, ô pureté ! ô pureté ! cachez-moi en

vous, ô grande mer de pureté ! rien ne me pouvait distraire ; et il me semblait que cette grande mer eût rompu ses bornes sur moi, que j'y étais toute submergée, et que je perdais de vue toute autre chose."

Ainsi la plus solide humilité jointe à l'abnégation la plus parfaite, et une pureté de cœur séraphique, telles furent les deux ailes qui furent données à cette colombe du Seigneur, pour s'élancer vers le ciel, et s'élever à des hauteurs tellement inaccessibles que l'œil a peine à l'y suivre, et qu'elle seule pourra nous en raconter les divines splendeurs.

CHAPITRE QUATRIÈME

Révélation de l'union mystique.

Le Seigneur est admirable dans toutes les merveilles de la création,—admirable dans l'atome qui échappe au regard par son infinie petitesse, comme dans l'astre

immense qui roule au fond des cieux à des profondeurs tellement insondables qu'il échappe aussi à notre vue,—*admirable dans les élancements de la mer*, quand elle élève ses vagues écumantes jusqu'aux nues,—*admirable dans les hauteurs* de ces montagnes gigantesques, couvertes de neiges éternelles, dont jamais la trace de l'homme ne ternit la blancheur virginale, et dont l'aigle seul, dans son vol sublime, trouble parfois les solennels silences ;—mais combien *le Seigneur est plus admirable encore dans ses saints*, lorsqu'il épanche sur eux les flots éblouissants de ses grâces, qu'il les transfigure et les divinise en quelque sorte, qu'il les plonge dans ces océans de lumière qui dévoilent à leurs yeux des horizons inconnus, et qu'il les ravit dans la contemplation de ses éternelles splendeurs. La vie de la bienheureuse Mère de l'Incarnation va nous offrir un exemple étonnant de ces diverses opérations de la grâce. Mais laissons-la parler elle-même, car elle seule pourra trouver des

paroles pour exprimer des merveilles si élevées au-dessus de la nature.

“ Dès que la divine Majesté m'eut communiqué le don d'oraison, elle me donna aussi la grâce de sa sainte présence. C'était ce qui me soutenait et m'établissait dans un entretien continuel avec Notre-Seigneur ; et bien que pour lors mon esprit regardât cet aimable Sauveur comme Dieu-Homme, toutefois mon imagination n'y avait aucune part ; mais tout se passait dans l'entendement et la volonté d'une manière fort spirituelle, et avec une très grande pureté.

“ J'avais quelquefois un sentiment intérieur que Notre-Seigneur Jésus-Christ était proche de moi ; et cette compagnie m'était si suave et si divine que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Dans cet état, tout ce qui se passait dans l'âme était fort spirituel et fort abstrait ; et Dieu lui faisait comprendre qu'il lui voulait retirer tout soutien corporel, pour la mettre dans un état plus détaché, ayant été jusque-là soutenue par les

sens, qui étaient remplis de l'exubérance qui rejaillissait de l'humanité sainte de Notre-Seigneur. En effet la douceur que lui procurait sa divine présence lui faisait dire : *votre nom est un parfum répandu.* Ces premières approches du divin Epoux y répandent une jubilation plus douce que toute suavité, et font couler sans mesure des larmes plus précieuses que tous les trésors imaginables.

" J'ai dit que l'âme, se sentant appelée à un état plus épuré, ne sait où l'on veut la conduire ; elle se sent seulement attirée à des choses sublimes, mais qu'elle ne connaît pas encore et qu'elle ne peut concevoir ; cependant elle s'abandonne à Dieu, ne voulant suivre d'autre chemin que celui où sa bonté la veut faire marcher.

" Alors mon esprit fut ouvert de nouveau, et j'entrai dans un état de lumière, où Dieu me fit voir qu'il était comme une grande et vaste mer qui ne peut souffrir rien d'impur. Cette lumière opéra de grandes choses en mon âme, et je vis alors

quelle disproportion infinie il y a entre la pureté de l'esprit humain et celle qui est nécessaire pour entrer dans l'union et la communication avec la divine Majesté. O mon Dieu ! qu'il y a d'impuretés à nettoyer pour arriver à ce terme où l'âme, pressée par l'amour de son souverain et unique bien, aspire si ardemment et si continuellement ! car l'esprit de Dieu est un censeur inexorable. Et après tout, l'état dont je parle n'est que le premier pas, et l'âme qui y est arrivée en peut déchoir en un moment. Je frémis quand je pense combien il faut y être fidèle. Cette correspondance est absolument nécessaire aussi bien que l'abandon de tout soi-même à la divine Providence, et à la conduite d'un saint directeur dont il faut suivre les ordres à l'aveugle. Ah ! mon Dieu ! que je voudrais publier bien haut l'importance de ce point ; car il conduit l'âme à la vraie simplicité qui fait les saints."

Cet exposé contient les deux principaux fondements de toute la perfection

intérieure de notre sainte ; c'est-à-dire la pureté de l'âme et la présence de Dieu. Sa pureté a été telle qu'elle s'est continuellement perfectionnée dans son âme, comme la lumière qui croît sans cesse depuis son aurore jusqu'à son plein midi. Quant à la présence de Dieu, ce n'était pas une simple application de son esprit à l'humanité sainte de Notre-Seigneur, c'était une application amoureuse, en sorte que l'union de l'esprit et l'union du cœur n'allaient jamais l'une sans l'autre.

La révélation qu'elle avait eue des grands avantages qu'elle pouvait retirer de la soustraction des grâces sensibles, lui fit embrasser avec une ardeur toute nouvelle cette vie de dévouement. Elle s'appliqua surtout à la pratique de l'humilité, de la patience et de la charité envers le prochain ; et elle courut à pas de géant dans cette carrière. Ces généreux sacrifices ne tardèrent pas à recevoir leur récompense par la communication du don de science, qui lui

révéla les rapports des créatures avec le Créateur, et les fins pour lesquelles elles ont été créées. Dieu lui apparaissait sans cesse à travers leur voile transparent, mais d'une manière si spirituelle et si épurée de la matière, que le rayon divin qui les traversait, lui arrivait sans être nullement altéré. Leur contemplation loin de lui causer aucune distraction, était plutôt, pour elle, comme une autre échelle de Jacob, par laquelle elle s'élevait sans cesse de la créature au Créateur.

Cependant ce privilège extraordinaire n'était que le prélude d'une faveur bien autrement étonnante. Depuis quelque temps, elle se sentait attirée vers un état sublime qui lui était inconnu ; et quoiqu'elle s'estimât bien au-dessous de la plus vile et de la plus méprisable des créatures, elle aspirait cependant à posséder Dieu par un titre suprême qui ne lui avait pas encore été manifesté, mais dont elle avait le pressentiment. Cet état inconnu était l'alliance spiri-

tuelle ; et cette qualité suréminente était celle d'épouse. Mais il lui fut en même temps révélé qu'elle ne possédait pas encore tous les ornements qui lui étaient nécessaires pour être admise à une si haute dignité. Il n'y eut point alors de pénitences ni de sacrifices qu'elle n'embrassât avec ivresse pour toucher le cœur de son divin Epoux. Elle savait cependant fort bien qu'elle ne devait attendre son bonheur que de la pure bonté de Dieu et d'un excès de sa munificence. Traitant son corps comme un esclave, elle l'accablait de mortifications, le couvrait de cilices et de haires, le chargeait de chaînes, et passait une grande partie des nuits à se discipliner jusqu'à s'inonder de sang. Elle ne couchait que sur le bois sans autre couverture qu'un cilice, n'accordant à son corps que le peu de sommeil qui lui était absolument nécessaire pour s'empêcher de mourir. Non contente des fatigues de ses travaux domestiques et des peines attachées à ses divers

emplois, elle cherchait sans cesse des inventions nouvelles pour se faire souffrir, et conjurait même une de ses confidentes de la battre cruellement. L'esprit intérieur qui s'était rendu maître de son âme. lui ordonna même un jour d'aller déclarer de nouveau à son directeur toutes les fautes et toutes les imperfections de sa vie. Elle écrivit toute sa confession, et après l'avoir signée de sa main, elle alla le conjurer, avec des torrents de larmes, de l'attacher à la porte de l'église, afin que tout le monde connût ses infidélités envers Dieu. Son directeur la renvoya d'abord sévèrement et à plusieurs reprises ; mais voyant enfin que ses pleurs jaillissaient d'une autre source que de celle de la nature, qu'ils coulaient de la blessure que lui avait faite le céleste amour, il se laissa toucher, prit le papier sans rien dire, et le jeta ensuite au feu.

Tant de gémissements et de larmes attirèrent enfin les regards du divin Maître sur sa servante. Un jour qu'elle

conversait familièrement avec Notre-Seigneur, et que son cœur s'élançait par un mouvement extraordinaire vers ce bonheur qu'elle ne pouvait comprendre, Jésus-Christ lui dit distinctement ces paroles : *Sponsabo te mihi in fide, sponsabo te mihi in perpetuum.* Je t'épouserai dans la foi je t'épouserai pour jamais.

La promesse d'une alliance aussi précieuse la ravit hors d'elle-même, et la transporta dans une sphère toute nouvelle. " Au lieu, dit-elle, de sentir l'esprit de Dieu s'insinuer en moi avec une douceur infinie, je me sentais puissamment entraînée, en un instant, sans avoir le loisir ni le pouvoir de faire aucun acte intérieur ni extérieur. Et lorsque je voulais faire oraison, j'étais obligée de chercher un lieu caché et de m'asseoir ou de m'appuyer, car autrement je serais tombée devant tout le monde. Il me semblait alors être tout abîmée en Dieu, qui m'ôtait toute faculté d'agir.

" Je passais ainsi une heure ou deux ;

et lorsque je revenais à moi, j'étais tout étonnée de me retrouver dans mon entretien ordinaire, jouissant d'une grande douceur d'esprit et me familiarisant avec Notre-Seigneur, mais d'une manière plus intime et plus puissante qu'auparavant."

L'effet de ce nouveau ravissement fut d'absorber plus que jamais la sainte veuve en Dieu, et de l'unir davantage au Verbe incarné. Telle était l'ardeur de la flamme intérieure qui la consumait que souvent elle lui enlevait même la faculté de réciter aucune prière vocale et de s'appliquer à aucune lecture. Si, par exemple, elle commençait à réciter le chapelet, cet état de recueillement lui ravissait la parole, et l'empêchait de continuer. Elle passait une grande partie du jour retirée à l'écart, s'occupant à faire les chambres des serviteurs, afin de converser sans interruption avec Jésus-Christ. D'autres fois, dans les transports de son enthousiasme, elle imitait l'Epouse des Cantiques et chantait les louanges

et les perfections de son bien-aimé, afin d'épancher les flots d'amour qui débordaient de son cœur. Et quand elle s'était longtemps répandue en hymnes d'actions de grâces, elle prenait la plume, et continuait par écrit l'épithalame commencé dans ses chants.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Attrait pour le cloître—Austérités--Désolations intérieures.

Après quatre années de cette vie humiliante à laquelle Marie s'était condamnée dans la maison de son beau-frère et de sa sœur, il plut à son directeur, le Révérend Père Dom Raymond de Saint-Bernard, de mettre un terme à cette longue épreuve. Il fit ouvrir les yeux à ses parents sur l'étrange conduite qu'ils tenaient à l'égard de leur sœur, et leur représenta que loin de mériter les honteux traitements qu'ils lui faisaient subir, elle était digne au contraire

de toute leur reconnaissance. Il leur montra en même temps les grands avantages qu'ils pouvaient retirer des talents naturels qu'elle avait pour les affaires.

Son beau-frère occupait la charge de commissaire pour le transport des marchandises dans toute l'étendue de la France ; il possédait en outre le grade d'officier d'artillerie. Ces deux emplois lui facilitaient les moyens d'entreprendre une multitude d'autres affaires qui l'obligeaient d'entretenir un grand nombre de domestiques ; car pour s'acquitter plus exactement de ces fonctions et ne dépendre de personne, il gardait chez lui tout ce qu'il lui fallait d'hommes, de voitures et de chevaux pour ces divers emplois.

Ne pouvant suffire à tant d'occupations, il pria notre sainte veuve de se charger d'une partie de son fardeau. Il finit ensuite par lui confier la conduite de toute sa maison. Sans quitter ses premières fonctions, qui étaient trop chères

à son humilité pour qu'elle pût se décider à en faire le sacrifice, elle embrassa avec obéissance ce nouveau genre de vie que lui imposait la charité. Mais le trouble et l'embarras de cette foule innombrable d'occupations ne la détournèrent pas un seul instant de ses saintes méditations. Au milieu même du tumulte des hommes et des affaires, son esprit était toujours abîmé en Dieu. Elle passait des journées entières dans une écurie qui servait de magasin, en compagnie de domestiques et de charretiers, au milieu même d'une soixantaine de chevaux ; et quelquefois, à minuit, elle était encore sur le port occupée à faire charger et décharger les marchandises. Cependant rien ne la distrayait. On eût dit en la voyant qu'elle était tout entière à ses occupations, et néanmoins hors de ce qui était de son devoir, elle ne voyait et n'entendait rien. Malgré cela, elle suffisait à tout, et contentait tout le monde d'une manière miraculeuse. On l'eût prise pour un de

ces purs esprits qui veillent à l'harmonie du monde, *sans jamais cesser de voir la face du Père Céleste.*

“ Quelquefois, dit-elle, je me voyais tellement surchargée d'affaires que je ne savais par où commencer. Alors je m'adressais à Dieu, mon refuge ordinaire, et je lui disais : Mon Amour, il n'y a pas moyen que je fasse tant de choses, mais faites-les pour moi. Alors ma confiance en lui me rendait toutes choses faciles, et je demeurais aussi paisible que si j'eusse été dans la plus profonde solitude. Quelquefois je me retirais pour l'entretenir loin du bruit ; mais aussitôt l'on me rappelait et je retournais joyeusement à mes occupations en disant : Allons, mon doux Amour ! vous le voulez, je suis heureuse puisque je vous possède. Je sentais une légèreté non pareille en faisant tout pour mon bien-aimé, et je paraissais fort joyeuse avec tout le monde, ce qui faisait croire que je me plaisais dans leur société ; mais c'était mon union avec Dieu qui me

rendait ainsi gaie et allègre, car je ne trouvais aucun charme au milieu du siècle."

Ce n'était pas sans un profond dessein providentiel que notre bienheureuse se trouvait jetée au milieu du tumulte des affaires les plus compliquées et les plus difficiles. La sagesse divine la préparait ainsi au grand ouvrage qui devait être le but de toute son existence. Elle le reconnut clairement elle-même plus tard. " Je vois maintenant, écrivait-elle de la Nouvelle-France, que tous les états, épreuves et travaux par lesquels je suis passée étaient une disposition pour me former à l'œuvre du Canada. Ç'a été mon noviciat, d'où néanmoins je suis sortie loin d'être parfaite, mais pourtant, par la grâce de Dieu, en état de porter les embarras et les travaux de la Nouvelle-France."

Cependant elle ne cessait de soupirer jour et nuit après l'union mystique dont le Seigneur lui avait fait la promesse. Dans l'ardeur de sa flamme et pour

obéir à l'ordre qu'elle en avait reçu, elle ne lui donnait plus d'autre nom que celui d'Amour. Car étant un jour en oraison et s'adressant à Notre-Seigneur avec les plus profonds sentiments de respect et d'humilité, elle entendit ce divin Sauveur lui dire avec une ineffable douceur : " Tu m'appelles ton grand Dieu, ton Maitre, ton Seigneur, et tu dis bien, car je le suis. Mais aussi je suis charité. L'Amour est mon nom, et c'est celui que je veux que tu me donnes. Il n'y en a point qui me plaise davantage, ni qui exprime mieux ce que je suis à l'égard des hommes."

A ces paroles, son âme fut inondée d'une douceur inexprimable. Ce nom adorable se grava dans son cœur en traits de flamme, et, dans la suite, lorsqu'elle s'adressait à Jésus-Christ, ou qu'elle parlait de lui, elle ne l'appelait plus autrement que son Amour, son très pur et très chaste Amour.

Du jour où elle avait vu tomber devant elle les chaines qui l'attachaient

au monde, elle avait senti se réveiller en son âme, avec plus de force que jamais, les violents désirs qu'elle avait ressentis dès sa plus tendre enfance pour la vie religieuse. Elle communiqua ses pieux desseins à son directeur. " Ma fille, lui répondit le saint homme éclairé de Dieu, le Seigneur, qui dispose de toutes choses avec force et suavité, vous réserve un jour ce bonheur, mais il reste un dernier lien qui vous retient dans le siècle. Vous devez y rester encore quelque temps pour surveiller l'éducation de votre fils." L'héroïque femme courba son front avec résignation sous l'ordre du ciel ; mais dès lors son corps seul demeura dans le siècle, son cœur s'était envolé vers le cloître.

Chaque jour apportait un nouveau degré à son éminente sainteté. Le Seigneur lui ayant découvert les trésors infinis cachés dans les conseils évangéliques, elle conçut la pensée d'ajouter au vœu de chasteté qu'elle avait déjà fait, ceux de pauvreté et d'obéissance.

Après un mûr examen, son confesseur lui accorda la consolation de les prononcer. Ainsi elle pratiquait dans le siècle les vertus du cloître, et elle satisfaisait, autant qu'il était en elle, aux ardents désirs qui la dévoraient d'embrasser la vie religieuse. " Mon vœu d'obéissance, écrit-elle, était pour mon directeur, pour mon frère et ma sœur, auxquels j'obéissais comme un enfant obéit à son père et à sa mère. Dieu seul connaît ce qu'il y avait à souffrir en cette sorte d'obéissance, mais sa bonté me traitait encore avec trop de douceur. Pour la pauvreté, je n'avais rien à mon usage que ce que ma sœur me donnait ; mais elle était si bonne et si charitable qu'elle m'accordait plus que je ne voulais. Quant aux intérêts de mon fils, je les confiais à la providence de Dieu, qui m'inspirait d'en agir ainsi ; car comme je trouvais des biens infinis dans la pauvreté d'esprit, je ne pouvais lui procurer que ce trésor inestimable, de sorte que je ne faisais rien ni pour lui, ni pour moi."

Mais si cette héroïque mère ne mettait aucune borne à ses généreux sacrifices, Dieu de son côté n'en mettait point à ses libéralités. Après qu'elle eut prononcé ses vœux d'obéissance et de pauvreté, le Seigneur lui fit don d'une des grâces les plus précieuses qui aient jamais enrichi son âme.

“ Un jour que j'étais en oraison, continue-t-elle, et que je prodiguais mes caresses à mon divin Jésus, il me dit au cœur ces paroles : *Pax huic domui.* Ce fut un nouveau charme pour me consumer d'amour ; car cette parole fut plus pénétrante que la foudre ; et elle eut un tel effet que jamais depuis je n'ai perdu la paix intérieure un seul moment, quelque croix que j'aie eu à supporter ; et à l'heure que j'écris ceci, il y a déjà plus de huit ans que cela est arrivé. Il n'y a rien d'heureux en cette vie comme la possession de cette paix. C'est une nourriture du paradis et une vie de Dieu, qu'il nous fait goûter dès cette vie, comme un gage de celle dont nous jouirons dans l'éternité. ”

Cette source intarissable de paix, que le Seigneur avait fait jaillir de son cœur, ne se répandait pas seulement dans toutes ses facultés, mais débordait encore sur le prochain. L'on sentait en l'approchant et en conversant avec elle une atmosphère de calme et d'inaltérable sérénité.

Cependant l'attente des éternelles fiançailles, auxquelles l'avait conviée l'Epoux sacré des âmes, la faisait languir de plus en plus, et arrachait de ses entrailles d'inconsolables gémissements Elle cherchait dans la communion journalière un soulagement à sa douleur, et s'unissait à lui par la foi et par l'amour, en attendant cette autre union plus intime, dont elle ignorait encore les mystères. Cependant quoiqu'elle possédât son bien-aimé tout entier dans la communion, elle sentait de nouveau s'allumer dans son âme, après la consommation des saintes espèces, la soif insatiable qui la consumait. Alors dans son ardeur de s'unir à lui sans retour,

elle se prenait à désirer la mort, et s'écriait en gémissant avec l'Epouse des Cantiques : *Enseignez-moi, mon bien-aimé, où vous prenez votre repas, et où vous reposez dans la chaleur du midi.*

“ Quoiqu'il fût en moi, continue-t-elle, il semblait fuir loin de moi, et se retirer dans la lumière inaccessible où les Séraphins mêmes ne peuvent pénétrer. ”

Son corps exténué par les fatigues, brisé par les austérités et les macérations, puisait une force miraculeuse dans l'aliment céleste. On ne peut, en effet, expliquer autrement la vie d'inconcevables mortifications qu'elle menait. Cependant ce que nous en avons vu jusqu'à présent ne peut en donner qu'une bien faible idée ; car les pénitences auxquelles elle s'était déjà condamnée n'étaient rien en comparaison de celles qu'elle s'infligea par la suite. Souvent elle se levait dans l'obscurité de la nuit, au cœur de l'hiver, et lorsqu'elle était toute transie de froid, elle s'armait d'une discipline et se déchirait

impitoyablement. Elle se revêtait ensuite d'une haire dont les nœuds et les épines pénétraient dans les plaies qu'elle venait de faire et prolongeaient ainsi ses horribles souffrances ; c'est dans cet état qu'elle allait se jeter sur son misérable grabat pour prendre quelques instants de repos.

Durant l'été, elle se servait de disciplines d'orties, dont les tortures étaient si cruelles qu'elle n'eût pas souffert davantage si elle se fût plongée tout entière dans une chaudière bouillante. Cette douleur était telle qu'en touchant des charbons ardents, elle n'en ressentait pas les brûlures. Les effets s'en faisaient sentir pendant trois jours consécutifs ; alors elle recommençait et y ajoutait de nouvelles rigueurs en se frappant avec une discipline de chaines. Son lit consistait en une simple planche qu'elle recouvrait d'un cilice, et sur laquelle elle prenait quelques heures de repos. A force de coucher ainsi sur le bois, le côté sur lequel elle reposait

habituellement devint complètement insensible. Cette mortification fut pour elle plus pénible qu'aucune autre ; car la dureté du bois et la pesanteur de son corps faisaient entrer les crins de son cilice dans la chair ; de sorte qu'elle en ressentait toujours les piqûres et pouvait à peine dormir. Pendant ses repas, elle mêlait de l'absinthe à sa nourriture ; et dans le cours de la journée, elle en gardait presque constamment dans sa bouche, pour en savourer l'amertume à longs traits. Mais ses parents s'étant aperçus que cette habitude détruisait sa santé, lui en interdirent l'usage.

Parfois elle allait passer la nuit dans une caverne située dans un lieu écarté, aux environs de la ville, et là elle demeurait de longues heures à prier et à se donner de cruelles disciplines.

Cependant ces pénitences excessives loin d'altérer la vigueur de son tempérament, semblaient au contraire lui donner de nouvelles forces pour se livrer à des austérités plus extraordinaires

encore. Son confesseur y voyait si évi demment les opérations de la grâce, qu'il n'osait les lui défendre. Elle-même semblait incapable de s'opposer à l'irrésistible besoin de souffrances qui la tourmentait : " Quoique l'inspiration se fît sentir avec une grande paix, elle avait cependant tant de force et de persuasion qu'il me fallait aller où elle me poussait, et je ne manquais pas d'y recevoir de nouvelles grâces et une augmentation de paix intérieure. Avoir toujours son Dieu présent et ne lui pas obéir, cela est impossible ; voir qu'il est l'amour même, cela est encore plus pressant. L'âme ne demande qu'à lui complaire et à faire amoureusement tout ce qu'il veut. A la moindre vue qu'elle a de son inspiration, elle dit : allons, mon Amour, allons à la croix. Alors elle semble voler, tant elle a de désir de contenter Dieu. Mais aussi plus elle souffre, plus elle lui est unie. Elle est entre ses mains comme le fer entre les mains du forgeron, qui le met au feu, le bat sur

l'enclume et lui fait faire autant de retours qu'il est nécessaire à son dessein. "

Il semble, après ce martyre d'amour, qu'il ne manquait plus rien à l'héroïque fiancée du Seigneur pour mériter d'être conviée aux noces immortelles. Assez longtemps elle avait marché au-devant de l'Epoux, dans la nuit des plus austères pénitences, tenant toujours sa lampe allumée et remplie de l'huile des plus pures vertus. Mais le Dieu des âmes est un Dieu jaloux ; et il veut que l'holocauste des affections terrestres soit consumé jusqu'à la dernière étincelle sur l'autel du cœur. Il restait encore à notre sainte une dernière et suprême épreuve à subir avant d'être admise au festin nuptial. Il fallait que ce vase d'élection, déjà purifié par les flammes, fût brillamment ciselé, et enrichi des plus radieuses pierreries, pour que l'Epoux céleste daignât le porter à ses lèvres et s'abreuver du vin de l'amour sans tache dont il était rempli.

Tout à coup elle sentit s'évanouir toutes les consolations intérieures, qui lui avaient donné des ailes dans son vol vers les cieux ; le soleil de justice, dont les rayons éclairaient son âme d'une lumière si vivifiante et si pure, se voila entièrement à ses yeux, et les plus épaisses ténèbres s'appesantirent sur sa tête. Les exercices de piété, auxquels elle se portait naguère avec tant d'allégresse et de charme, ne lui causèrent plus que du dégoût. Les austérités lui devinrent insupportables ; et la servitude volontaire à laquelle elle s'était condamnée chez sa sœur ne lui parut plus qu'un honteux esclavage, indigne d'une personne de rang et d'éducation. A quoi bon, lui soupirait tout bas le tentateur à l'oreille, à quoi bon cette aspiration vers une vie plus parfaite que le commun des fidèles ? A quoi bon cet assujétissement continuel à un directeur ? Ne suffit-il pas d'observer fidèlement les commandements de Dieu, comme tant d'autres chrétiens, pour assurer son salut ?

A ces tentations et à ces dégoûts se joignaient les scrupules sur la conduite qu'elle tenait à l'égard de son fils ; elle se représentait elle-même comme une mère dénaturée qui foulait aux pieds les lois les plus saintes de la maternité ; et son abandon à la divine Providence ne lui paraissait plus qu'une orgueilleuse présomption. Les préceptes de la charité, dont l'observance lui avait toujours paru si douce, lui étaient devenus rudes et amers ; cette révolte des sens aurait été insurmontable si elle n'eût fait une violence extrême à son caractère devenu tout à coup d'une sensibilité excessive. Enfin la nature entière semblait s'être conjurée contre elle pour lui faire souffrir toutes les angoisses, et l'entraîner à sa perte.

Dans l'agonie de son âme, elle allait se jeter aux pieds de son directeur, les arrosait de ses larmes et de ses sanglots, en le suppliant d'apporter quelque remède à son amère désolation, de répandre le baume de ses conseils sur ses plaies saignantes. Mais les paroles du saint

homme qui autrefois épanchaient dans son cœur une onction toute céleste, ne lui offraient plus aucune consolation ; le parfum s'en était évaporé, et toute sa confiance en lui semblait s'être évanouie

Cependant, tandis que ces combats acharnés se livraient dans la partie inférieure de son âme, la sérénité n'en abandonnait pas les sommets les plus élevés ; et c'est ce qui lui donnait une force invincible au milieu des plus violents assauts de l'ennemi. Aussi sa fidélité fut-elle admirable dans toutes ces épreuves ; jamais elle ne retrancha un seul de ses exercices, ni une seule de ses pénitences.

Enfin ces nuages se dissipèrent tout à coup comme par enchantement ; le calme se rétablit, et le soleil reparut plus resplendissant que jamais. Ainsi le Seigneur se plait à verser du sein des ténèbres la rosée du ciel, qui fait germer les palmes et les couronnes. Ainsi des foudres du Sina sortirent autrefois les trésors de la loi sainte.

CHAPITRE SIXIÈME

Ravissement sur le mystère de la Sainte Trinité— L'alliance mystique.

C'est maintenant que le ciel va s'ouvrir, et que l'amante du Christ, s'élevant sur les ailes du sacrifice et de l'amour, va s'élancer à des hauteurs infinies, plonger dans des profondeurs insondables, et pénétrer jusque dans les arcanes de l'éternité, d'où elle va nous rapporter des merveilles que l'œil de l'homme n'a jamais vues, et que son oreille n'a jamais entendues. Elle-même avoue que les paroles lui manquent pour en donner une idée ; et qu'elle ne peut que balbutier ce qui est inexprimable dans le langage humain. " Car, dit-elle, cette vision n'était rien de ce qui tombe sous les sens ni sous la parole ; c'était une impression sans forme et sans figure, une chose si spirituelle qu'il n'y a point de diction qui en approche. Ce n'était pas une lumière, car la lumière,

toute spirituelle qu'elle est, tient encore quelque chose de la matière, et peut tomber sous les sens, c'est-à-dire sous la parole. Cette impression était plus claire et plus intelligible que toute lumière ; en un mot, c'était une chose qui venait de Dieu même ; elle portait, dans son impression, la grandeur de la Majesté divine et se montrait à l'âme avec une netteté et une pureté indicibles, par un regard fixe, épuré et libre de toute ignorance, sans interruption, sans succession, instantanément et d'une manière ineffable. "

Pendant les cinq heures que dura ce ravissement, elle contempla les impénétrables mystères de l'adorable Trinité. Son regard, miraculeusement affermi, aperçut, au milieu de l'empyrée, le point lumineux au fond duquel brille, d'une clarté insoutenable à l'œil, le mystérieux triangle aux côtés éternellement égaux, le triple cercle, égal en mesure, divers en couleur, dont les éternelles irradiations éblouissent les bienheureux : la

splendeur du premier se réfléchissant sur le second, et le troisième ressemblant à une vapeur émanant des deux autres. [1]

Nella profonda e chiara sussistenza
Dell' alto lume parvemi tre giri
Di tre coloori, e d'una continenza :

E l'un dall' altro, come Iri da Iri,
Parea reflesso : e'l terzo parea fuoco,
Che quinci e quindi igualmente si spiri.

Le Dante, *Paradis* XXXIII. 39-40.

Ainsi lui fut montré " le divin commerce du Père avec le Fils, et du Père et du Fils avec le Saint-Esprit par leur embrassement réciproque et leur mutuel amour." Les sublimes harmonies des neuf chœurs célestes et leurs rapports avec la divinité lui furent en même temps révélés ; elle vit la communication de la Divine Majesté avec la suprême hiérarchie des Anges, auxquels cette Trinité sainte signifie sa divine volonté immédiatement par elle-même, et sans l'interposition d'aucun esprit créé. Elle entrevit les rapports qui existent entre chacune des

1. St Thomas, *prima*, 9, 15.

trois personnes de la très auguste Trinité, avec chacun des neuf chœurs de cette suprême hiérarchie : la solidité inébranlable des pensées du Père dans les uns, qui en ont reçu le nom de Trônes ; les splendeurs et les lumières du Verbe dans les autres qui pour cela sont nommés Chérubins ; et les ardeurs du Saint-Esprit dans les derniers, d'où ils sont appelés Séraphins ; enfin la communication de la très sainte Trinité en l'unité d'essence avec cette hiérarchie, qui ensuite manifeste les volontés divines aux autres esprits célestes selon leurs ordres. [1]

Mais laissons notre bienheureuse raconter elle-même toutes les phases de cettre grande vision ; car elle seule peut trouver des termes pour dire, autant qu'il est donné à une créature terrestre, les merveilles des sphères éternelles.

---

1. Ce passage est en partie tiré d'une seconde relation de cette vision, qu'elle écrivit peu de temps avant sa mort, pour satisfaire aux instances pressantes de son fils. La lettre qui la contenait ne lui parvint qu'après la mort de sa mère.—" C'est véritablement le chant du cygne, ajoute-t-il, et le dernier effort de son esprit, n'ayant jamais parlé plus hautement de Dieu, ni des choses divines ; et l'on dirait que quand elle l'a écrite, Dieu lui avait déjà donné par avance un rayon de la lumière éternelle."

“ Un matin, pendant que j'entendais la sainte messe, mes yeux furent tout à coup fermés ; et mon esprit élevé et absorbé dans la vue de la très sainte et très auguste Trinité. En ce moment, toutes les puissances de mon âme furent arrêtées, et reçurent l'impression de ce divin mystère. Cette impression était sans forme ni figure, mais plus claire et plus intelligible que toute lumière. Elle me fit d'abord connaître que mon âme était dans la vérité ; et cette vérité me fit voir en un moment l'admirable commerce qu'ont ensemble les trois divines Personnes : l'intelligence du Père qui, se contemplant lui-même, engendre son Fils de toute éternité ; et l'amour mutuel du Père et du Fils qui produit le Saint-Esprit ; ce qui s'opère par un réciproque plongement d'amour, mais sans mélange et sans confusion. Je recevais l'impression de cette production, entendant ce que c'est que spiration et production, spiration active et spiration passive. Mais la pureté de cette spiration et

de cette production est si haute et si sublime que je n'ai point de termes pour l'exprímer. Voyant les distinctions, je connaissais l'unité d'essence entre les divines Personnes ; et quoiqu'il me faille plusieurs mots pour le dire, en un moment et sans intervalle de temps, je connaissais l'unité, les distinctions et les opérations, soit dans elles-mêmes, soit hors d'elles-mêmes. J'étais néanmoins éclairée par degrés, d'une certaine manière spirituelle, selon les opérations des trois Personnes divines hors d'elles-mêmes.

“ Mon âme était instruite de cette vérité d'une façon ineffable, qui me fit perdre toute parole, car elle était abimée dans cette lumière. Elle portait dans cette impression la grandeur de la Majesté de Dieu qui ne lui permettait pas de lui parler ; mais quoiqu'ainsi anéantie dans cet abime de lumière comme le néant dans le tout, cette suradorable Majesté l'instruisait par son immense et paternelle bonté, sans que sa grandeur fût retenue par aucun obstacle de ce néant.

“ Dans le même attrait et dans la même impression, cette très sainte Trinité instruisait mon âme de ce qu'elle opère elle-même par communication dans la suprême hiérarchie des anges, savoir : des Chérubins, des Séraphins et des Trônes, leur signifiant ses saintes volontés sans interposition d'aucun esprit créé. Et je voyais distinctement les opérations et les rapports de chacune des divines Personnes dans chacun des chœurs de cette suprême hiérarchie. Je voyais que le Père Éternel habite dans les Trônes, ce qui m'indiquait la pureté et la solidité de ses pensées éternelles : que le Verbe par la splendeur de ses lumières se communique aux Chérubins ; que le Saint-Esprit se répand dans les Séraphins et les remplit de ses ardeurs ; qu'enfin toute la très sainte Trinité, en l'unité de sa divine essence, se communique à cette suprême hiérarchie, qui ensuite manifeste les volontés divines aux autres esprits célestes selon les ordres qu'elle en reçoit. Mon âme

était toute perdue dans ces grandes splendeurs, et abimée dans cet immense océan où elle voyait et entendait des choses inexplicables. Il semblait que la divine Majesté se plût à l'illuminer de plus en plus en des choses qui surpassent infiniment la faiblesse de la créature.

“ Il me fut encore montré que bien que la Divinité ait mis de la subordination dans les anges, pour recevoir l'illumination les uns des autres par degrés, néanmoins, lorsqu'il lui plait, elle les illumine par elle-même selon ses desseins ; ce qu'elle fait aussi en ce monde à quelques âmes choisies. Je comprenais aussi de quelle manière mon âme était créée à l'image de Dieu ; que la mémoire avait rapport au Père Éternel, l'entendement au Fils, et la volonté au Saint-Esprit ; et que de même que la Très Sainte Trinité est trine en personne et une par essence, de même aussi l'âme est trine en ses puissances, et une en sa substance. ”

Ce fut dans la vingt-cinquième année de son âge que la bienheureuse Marie reçut cette visite du ciel. Cette extase est une des preuves les plus manifestes de l'esprit surnaturel dont elle était animée ; et si l'on y joint la pratique des plus sublimes vertus, une angélique humilité, une obéissance sans bornes, une patience et une charité héroïques, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la plénitude de la sainteté. Comment, en effet, sans un miracle éclatant de la grâce, une jeune femme, qui n'avait reçu que l'éducation ordinaire aux personnes de son sexe, aurait-elle pu pénétrer si avant dans les plus incompréhensibles mystères de la foi, et exprimer en termes si clairs, si justes, si précis ce que n'ont pu qu'entrevoir les plus beaux génies, les plus grands théologiens, les Bonaventure, les Thomas d'Aquin, après avoir pâli toute leur vie sur les livres. Un tel prodige déconcerte la prudence humaine et entraîne la conviction.

A la suite de cette vision, la servante

de Dieu entra dans une nouvelle phase de la vie intérieure. Pendant longtemps son esprit, tout absorbé dans l'auguste Trinité, ne put se détacher de la contemplation des trois adorables Personnes. Elle en conçut de grandes appréhensions pour son salut, croyant que ce pouvait être quelque illusion de son imagination, ou quelque piège de Satan qui se déguisait en ange de lumière pour la retarder dans la vie spirituelle et l'éloigner de la pratique des vertus. Malgré les assurances réitérées que lui donnait son confesseur, qui, pour calmer ses craintes, ne cessait de lui répéter que ces illuminations venaient d'en haut, elle vivait dans un continuel tremblement, lorsqu'un jour, étant en oraison, plongée dans le doute et la désolation, elle entendit une voix intérieure qui lui dit : " Demeure-là, comme la colombe dans son nid." A l'instant toutes ses craintes se dissipèrent comme de légères vapeurs aux premiers rayons de l'aurore. La sérénité renaquit dans son âme, et,

selon son expression, elle s'endormit dans cet auguste mystère comme dans une couche divine, où elle prenait son repos, et se nourrissait d'une manne céleste.

Cette faveur insigne fut comme le dernier prélude et le gage solennel de l'alliance que Dieu voulait consommer avec cette âme privilégiée. C'était l'époux qui venait au-devant de l'épouse, les mains chargées des présents les plus rares et les plus précieux, et offrant sa corbeille pleine de couronnes et de fleurs, afin d'achever de captiver le cœur de sa fiancée.

Cependant telle est l'incompréhensible pureté du Maître souverain, qu'après tant d'épreuves et de croix, tant d'alternatives d'espérances et de craintes, tant de témoignages de tendresse et de dévouement, il ne trouvait pas sa créature encore assez purifiée de tout limon terrestre, pour l'admettre immédiatement à l'union suprême. Il la laissa languir encore pendant de longs

jours, afin d'enfoncer plus avant dans la plaie dont il l'avait blessée au cœur, le dard sacré du saint amour.

Enfin, après qu'elle eut passé par de nouvelles croix et de nouvelles épreuves, par des frayeurs et des tentations plus terribles que toutes les précédentes, après s'être vue descendre, au moment de recevoir la plus grande de toutes les grâces, jusqu'au fond de l'abime, plongée dans un délaissement et un abandon complet, le Seigneur daigna se laisser fléchir, et convier son épouse, couronnée de toutes les vertus, à l'ineffable honneur du céleste hyménée. Ce fut dans la vingt-septième année de son âge que la grande servante de Dieu reçut cette faveur, la plus sublime qui puisse être départie ici-bas à une créature mortelle. Voici l'incomparable récit qu'elle nous en a laissé elle-même.

" Un matin que j'étais en oraison, Dieu absorba mon esprit en lui par un attrait extraordinairement puissant. Je ne sais en quelle posture demeura mon

corps en ce moment. La vue de la très sainte Trinité me fut encore communiquée, et ses opérations manifestées, mais d'une façon plus élevée et plus distincte. L'impression que j'en avais eue la première fois avait opéré son principal effet dans l'entendement ; et il me semble que la divine Majesté ne me l'avait faite que pour m'instruire et me disposer à ce qu'elle voulait m'accorder plus tard. Mais ici, quoique l'entendement fût autant et peut-être plus éclairé qu'auparavant, la volonté prédomina, parce que la grâce présente était toute pour l'amour et par l'amour. Je voyais les communications internes des trois Personnes, comme je les avais vues la première fois, mais je fus bien plus amplement instruite de la génération éternelle du Verbe. Oh ! que ce mystère est ineffable ! que le Père se contemplant engendre un autre lui-même, qui est son image et son Verbe ; que cette génération ne cesse point, que ce Verbe soit égal à son Père en puissance.

en grandeur, en majesté ; et que le Père et le Verbe par leur amour mutuel produisent cet Esprit d'amour qui leur est pareillement égal en tout, cette vue a quelque chose de la vraie béatitude, parce que non-seulement on connaît Dieu, mais encore on en jouit par une fruition amoureuse, dont l'âme est nourrie d'une manière ineffable.

“ Etant donc tout abimée en la contemplation de cette suradorable Majesté, je lui rendais mes adorations et mes hommages, et je confessais ma bassesse, lorsque tout à coup j'oubliai la personne du Père et celle du Saint-Esprit et me trouvai absorbée en celle du Verbe divin qui s'empara de mon âme. Se voyant si riche par la jouissance de son bien infini, elle voulait tout pour lui et rien pour elle ; n'aimant rien que d'être dénuée de tout, et heureuse de pouvoir le posséder lui seul. Oh ! que cette jouissance est délicieuse ! C'est un labyrinthe d'amour, on en est enivré et saintement enchanté. L'on ne sait ce qu'on est, ni si l'on est,

parce qu'on se trouve perdu dans cet océan d'amour. Par petits moments, je me connaissais, et un rayon de lumière me donnait la vue du Père et du Saint-Esprit. Aussitôt je faisais des actes d'adoration, de soumission et d'amour ; puis, sans que je m'en aperçusse, je me retrouvais en union avec le Verbe, où j'étais perdue comme auparavant. Mais bien que je sentisse opérer le Verbe en moi, je ne sortais point de l'unité de l'essence. Mon esprit apercevait les opérations appropriées à chacune des trois Personnes divines. Lorsque le Verbe divin opérait en moi, le Père et le Saint-Esprit regardaient son opération, et tout cela n'empêchait pas l'unité du principe agissant qui était le même dans les trois Personnes. Ce fut alors que j'expérimentai que le Verbe est véritablement l'Epoux de l'âme. Ce mystère est un abîme si profond, que tout ce qu'on peut en dire n'approche point de la réalité. Il me faudrait l'intelligence des Séraphins pour pouvoir dire ce

qui se passa dans cette extase et ce ravissement. L'âme expérimente sans cesse ce moteur gracieux qui, dans cette alliance spirituelle, a pris possession d'elle, l'embrase et la consume d'un feu sacré si doux et si agréable qu'il lui fait chanter un épithalame sans fin. Les livres ni l'étude n'en peuvent révéler les paroles, car elles sont toutes célestes et toutes divines. Enfin je n'ai jamais ressenti une plus grande grâce, et je ne pense pas en jamais recevoir une plus grande en cette vie. Je n'y saurais penser sans une nouvelle émotion de cœur, et le sentiment en est toujours demeuré dans mon âme. Ce mot, Verbe Eternel, m'est une nourriture qui me remplit sans cesse, et un parfum dont mon âme est continuellement embaumée."

Fin du Premier Volume.

ERRATA

Page 14,	note 1,	au lieu de	Rorbacher,	lisez :	Rohrbacher.
" 28,	ligne 20,	"	de nuages,	"	des nuages.
" 35,	note 1,	"	descendaient,	"	descendait.
" 46,	ligne 12,	"	demeurera,	"	demeura.
" 60,	" 15,	"	trahissent,	"	trahit.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE ÉPOQUE

VIE DOMESTIQUE (1599-1631)

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LÉGENDES CANADIENNES, 1 vol. in 8°.

BIOGRAPHIES CANADIENNES, 1 vol. in 8°.

UNE PAROISSE CANADIENNE au XVIIe siècle, 1 vol. in 12°.

HISTOIRE DE L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC, 1 vol. in 8°.

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DES URSULINES

DE LA

NOUVELLE-FRANCE

par

L'Abbé H. R. CASGRAIN

Docteur-ès-Lettres

TOME SECOND

QUÉBEC
Imprimerie de Léger Brousseau

1882

HISTOIRE

DE LA MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE ÉPOQUE

VIE DOMESTIQUE

1599-1631

CHAPITRE SEPTIÈME

Charité—Dévouement.

Lorsque notre bienheureuse redescendit des cieux, au sortir de cette sublime vision, elle se trouva transportée dans une sphère toute nouvelle. Ses sentiments intérieurs étaient entièrement transformés ; et l'irrésistible attrait qui

la poussait, avec une violence inconcevable, vers l'objet de ses continuels soupirs, s'était complètement apaisé ; car elle possédait, au fond de son cœur, celui qu'elle aimait d'une tendresse infinie, le divin Jésus, qui lui aussi était maître de toutes ses affections. " Alors, dit-elle, ce sont des transports et des ivresses qui consument l'épouse, et la font expirer mille fois de bonheur. Je m'arrête à penser si je pourrais trouver quelques comparaisons sur la terre qui puissent donner quelque idée de cette alliance intime du Verbe et de l'âme ; mais je n'en puis trouver. Quoique l'âme sente bien que le Verbe est Dieu, consubstantiel et égal à son Père, immense, éternel, infini, par qui toutes choses ont été faites et subsistent, néanmoins elle lui parle cœur à cœur avec une incroyable familiarité ; car elle se sent agrandie par cette dignité d'épouse qui lui donne le privilège de dire : Vous êtes tout à moi et je suis toute à vous. Alors elle cherche sans cesse la

gloire de son bien-aimé, et se fait toute à tous pour les gagner tous à lui, et le fait régner en maître absolu sur tous les cœurs. "

Comment ne pas demeurer stupéfait en considérant, d'une part, une si incompréhensible condescendance de Dieu pour son infime créature, et de l'autre, une si éminente sainteté, récompensée par un privilège aussi éclatant. Cependant, tandis que ces miracles de grâce s'opéraient dans le cœur de cette femme admirable, nul indice n'en dévoilait l'éclat à l'extérieur ; car elle jetait le manteau de l'humilité sur tous ces trésors. Toujours dévouée, attentive, souriante, elle paraissait uniquement occupée des innombrables devoirs dont elle était accablée ; et c'était une merveille non moins inexplicable qu'elle pût suffire à des soins si multipliés. Malgré cela, elle trouvait encore le loisir de surveiller l'instruction religieuse des nombreux domestiques dont elle était entourée. Son zèle et sa charité

lui inspiraient d'innocents et d'ingénieux artifices pour en faire naître l'occasion. Dès qu'elle les voyait de retour du travail, à l'heure des repas, elle s'asseyait à table avec eux et se mêlait à leurs conversations, afin de les entretenir des choses de Dieu et des affaires de leur salut. L'auréole d'angélique piété qui brillait autour d'elle, et jaillissait sur chacune de ses actions, leur inspirait une vénération profonde et un respect qui allait jusqu'à une espèce de culte. Non-seulement ils la regardaient comme une sainte, mais ils l'aimaient et la chérissaient comme leur mère ; ils lui étaient soumis comme des enfants. Elle, de son côté, profitait de l'autorité qu'ils lui mettaient si volontiers entre les mains, pour s'insinuer délicatement dans leurs âmes, et diriger leurs pensées et leurs cœurs vers le ciel.

Dans ces entretiens intimes, elle les interrogeait sur leurs devoirs avec une simplicité, une grâce et une naïveté qui les ravissaient. Elle leur faisait rendre

compte de toutes leurs actions, et les reprenait doucement lorsqu'ils avaient commis quelque faute.

En certaines occasions, elle les réunissait tous autour d'elle, et leur donnait des instructions sur les vérités de la religion et sur leurs obligations particulières. Parfois alors elle se sentait tout à coup emportée par une inspiration extraordinaire ; une source d'éloquence surnaturelle jaillissait de son âme et s'épanchait avec une telle abondance et une telle onction qu'elle suspendait à ses lèvres, pendant des heures entières, ses auditeurs émerveillés. On peut juger par là des fruits de grâce et de vie qu'elle opérait parmi ces âmes simples.

Mais sa charité n'embrassait pas seulement leur bonheur spirituel ; elle s'étendait même jusqu'à leur bien-être temporel. Si quelques-uns d'entre eux avaient le malheur d'encourir la disgrâce de leur maitre, c'était toujours à elle qu'ils venaient s'adresser pour leur servir de médiatrice auprès de son beau-frère et les reconcilier avec lui.

Dans leurs maladies, c'était encore elle qui les soignait et veillait auprès d'eux. En plusieurs circonstances un grand nombre tombèrent malades ensemble. Alors leur chambre devenait un véritable hôpital, dont elle était tout à la fois l'infirmière et le médecin. Avec un dévouement et une délicatesse toute maternelle, elle leur prodiguait les attentions les plus touchantes ; ne laissant point à d'autres le soin de faire leurs lits et de leur apporter leur nourriture. Sa charité ne reculait devant aucun service, pas même les plus bas et les plus vils ; au contraire, voyant en eux les membres souffrants de Jésus-Christ, elle mettait son bonheur et ses délices à leur rendre les devoirs les plus humiliants.

Parmi ces mille occupations et ces distractions sans nombre, rien ne pouvait rompre ni détendre la chaîne d'or qui liait la douce esclave du Christ à son bien-aimé. Comme l'ange de Tobie, tandis qu'elle paraissait marcher et vivre

sur la terre, elle se nourrissait d'un aliment et d'un breuvage invisibles. Sans cesse son esprit planait au-dessus du monde réel et conversait avec Dieu, ou s'unissait au chœur des esprits célestes pour chanter ses louanges. Quoique cette habitude extatique ne l'empêchât pas de remplir exactement tous ses devoirs, elle lui enlevait cependant la liberté de suivre les conversations qui n'avaient pas de rapport direct avec ses occupations ; il lui était alors impossible d'en suivre le fil. Plusieurs personnes s'en étaient aperçues ; et souvent son beau-frère prenait plaisir à l'interroger sur les conversations qui venaient d'avoir lieu, afin de la plaisanter. Alors ne sachant que répondre, elle devenait toute confuse, le rouge lui montait à la figure ; et l'on était obligé de changer de discours pour la tirer d'embarras. Cette abstraction en Dieu allait jusqu'au point qu'elle ne reconnaissait pas même les personnes avec qui ses nombreuses affaires la mettaient

en relation journalière. Ce n'était que par des efforts suprêmes sur elle-même qu'elle parvenait à soustraire aux regards du monde le feu intérieur qui la consumait, et les flammes d'amour qu'elle lançait incessamment vers le Verbe Divin, en retour des traits enflammés dont il transperçait son cœur. La véhémence de ces sentiments la contraignait parfois de se retirer dans la solitude, où ne pouvant plus respirer, elle se prosternait jusqu'à terre, et priait à haute voix pour se soulager et exhaler ses ardeurs : " O mon Amour, s'écriait-elle, je n'en puis plus ; ou laissez-moi respirer, ou faites-moi mourir, car vos flammes me font souffrir plus qu'une âme, enfermée dans la prison du corps, n'est capable de supporter. "

D'autres fois, pendant l'espace de deux ou trois jours, il lui était impossible de faire aucun acte intérieur pour calmer ce grand embrasement ; alors il lui semblait que son cœur dût éclater ; et elle éprouvait des souffrances

telles que, si cet état eût duré davantage, elle serait morte infailliblement. Son cœur s'ouvrait ensuite comme une fournaise embrasée dont on lèverait tout à coup le soupirail pour en faire évaporer la flamme ; il se dilatait alors, dit-elle, avec des paroles si ardentes qu'il semblait que ce fussent autant de traits lancés par une vengeance d'amour vers celui qui l'avait tant fait souffrir.

Un jour elle tomba dangereusement malade. D'habiles médecins furent appelés ; après l'avoir longtemps examinée, ils déclarèrent qu'ils ne comprenaient rien à la nature de l'étrange maladie dont elle souffrait. Elle sentait, disait-elle, une douleur très aigue dans la région du cœur, comme si elle eût été blessée par un fer émoussé. Ces souffrances durèrent assez longtemps, sans que ni la science des médecins, ni leurs remèdes pussent lui apporter aucun soulagement. Enfin ils l'abandonnèrent en déclarant qu'il n'y avait que celui-là seul qui lui avait fait cette plaie au cœur qui pouvait la guérir.

Quand elle se trouvait en compagnie d'autres personnes, et qu'elle n'avait pas la liberté de se retirer à l'écart, elle était obligée de s'appuyer contre la muraille, ou de se tenir les mains sur sa ceinture, autrement elle serait tombée à terre. Quelquefois ces émotions se calmaient graduellement ; une grande douceur se répandait en elle ; et pendant quelques instants, elle perdait tout sentiment. Quoiqu'elle soupirât toujours après la solitude du cloître, elle avoue elle-même qu'elle n'aurait pas été capable de supporter la violence de ces saintes saillies, sans le soulagement que lui procuraient le trouble et la distraction des affaires extérieures.

Le Révérend Père Dom Raymond de Saint-Bernard, craignant qu'elle ne succombât sous des fardeaux si écrasants, lui retrancha une partie de ses mortifications corporelles. Il lui interdit entièrement le cilice et la haire, ne lui permettant que de se servir de chemises de serge, et de porter deux fois la

semaine une ceinture armée de pointes. Il lui défendit en outre de coucher plus de six mois de l'année sur le bois dur. La servante de Dieu obéit avec une entière ponctualité, et ne se départit pas de cette règle jusqu'à son entrée en religion.

Cet état de l'âme que souffrait notre sainte est ce que les mystiques appellent martyre d'amour. "Il consiste particulièrement à ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudrait aimer et autant qu'on le connait aimable. Car plus on aime, et plus on veut aimer ; l'amour par ses accroissements continuels devient insatiable, et cette insatiabilité échauffe et dilate tellement le cœur, qu'elle cause quelquefois la mort."

C'était cette phase de l'amour divin qu'éprouvait alors notre héroïne ; ses désirs impétueux de voir Dieu aimé la poussaient parfois à de pieuses extravagances qui feraient sourire le monde de pitié, mais que savent apprécier les âmes qui comprennent la folie de la

croix, et qui ont approché leur cœur de cette parole brûlante du Sauveur : *Je suis venu mettre le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il soit allumé.* (S. Luc. XII, 49.)

Un jour qu'elle passait, silencieuse et recueillie, à travers les rues de la ville, en revenant de l'église après ses oraisons habituelles, et encore toute pénétrée des saintes émotions qu'elle venait d'éprouver, elle rencontra, sur son chemin, un religieux de sa connaissance. Elle court aussitôt au-devant de lui, et l'aborde d'un air d'exaltation et d'enthousiasme : “ Mon Père, lui dit-elle, aimez-vous Dieu ; car si vous ne l'aimez pas, je ne puis vous parler ! ”

Souvent à la suite de ces transports, toutes ses puissances intérieures semblaient tout à coup se taire et demeurer suspendues. Alors, dans le silence de toutes ses facultés, s'élevait, des profondeurs de son âme, comme une douce mélodie, dont chacun de ses soupirs semblait les suaves ondulations. On

eût dit que chaque fibre de son être était autant de cordes d'un instrument invisible que venait toucher en secret l'ange du pur amour, et dont les accords ravissaient les chœurs célestes et charmaient les oreilles de Dieu.

La nuit même n'interrompait pas ces mystérieux concerts : des visions bienheureuses venaient visiter son sommeil, et dans un demi-repos, elle entendait chanter sans cesse ces voix intérieures ; quelquefois même elle en était complètement réveillée. Ainsi son âme ressemblait à ces harpes éoliennes, suspendues aux arbres des forêts, dont les cordes résonnent encore longtemps après le passage des brises nocturnes. Ainsi dans les splendides basiliques, quand l'orgue vient de se taire, et que l'encens des solennels sacrifices monte encore dans les voûtes silencieuses, longtemps les derniers échos des chants sacrés se prolongent à travers les arcades aériennes et les ogives, et se bercent parmi les ombres du soir.

Telle fut, jusqu'à l'âge de vingt-huit à vingt-neuf ans, la vie de cette âme d'élite, qui devait mériter le nom de Thérèse de la Nouvelle-France. Cette existence, mêlée de tant de péripéties diverses, semée de tant d'épreuves amères et de faveurs étonnantes, de tant de langueurs et de transports, de tant de larmes et d'ivresses surnaturelles, n'était cependant que le noviciat de la vie intérieure qu'elle devait mener, au sein d'une paix plus profonde, dans le calme et la solitude du cloître. Le Seigneur voulut lui faire goûter les prémices de cette paix, et lui en donner comme l'avant-goût, à la veille même de l'introduire dans cette terre promise, objet des vœux et des soupirs de toute sa vie.

“ Notre-Seigneur, dit-elle, m'ôta enfin ces grands transports, et ces accès violents qui m'avaient tant fait souffrir ; et depuis ce temps, mon âme est demeurée dans son centre qui est Dieu. Ce centre est en elle-même, et elle y jouit

d'une paix qui surpasse tout sentiment. C'est une chose si simple et si délicate que je ne puis l'exprimer. On peut parler de tout ; on peut lire, écrire, travailler et faire tout ce que l'on veut, sans se distraire de cette occupation et sans cesser d'être uni à Dieu. "

Comme ce calme intérieur se prolongeait toujours, la servante de Dieu craignit d'être tombée dans l'illusion, et conjura le Seigneur de l'éclairer. Il lui lui fit intérieurement cette réponse : " Demeure-là ; je veux que tu fasses ici ce que les bienheureux font dans le ciel." Ces paroles lui révélèrent la sublimité de cette condition où l'âme, vêtue d'une pureté éclatante, s'attache à Dieu, " et demeure liée, pour ainsi dire, à lui par une union d'amour dans le fond de son être, où tout est calme et détachement des sens." Dans cet état, elle jouit, autant qu'il est possible ici-bas, de la félicité des élus. Les orages des passions ne pénètrent point jusque dans ce tabernacle de Dieu ; c'est le

Saint des Saints, dont un voile inpénétrable défend l'entrée, et où l'âme savoure dans la paix la présence de l'Epoux ; tandis que la tempête gronde au dehors, et que les sens et la partie inférieure de l'être sont dans le trouble et l'agitation.

Quoique la parole de Notre-Seigneur l'eût rassurée, elle en conféra cependant avec son confesseur, et avec le R. P. Dom Eustache de Saint-Paul, grand serviteur de Dieu, très versé dans la science des saints. " J'ai vu, lui répondit le saint, les grâces et les lumières que vous communique votre céleste Epoux ; je ne puis que vous exhorter à marcher dans cette voix et à correspondre, par votre fidélité, aux ineffables bontés de Dieu. "

CHAPITRE HUITIEME

—

L'évêque de Dol—La Mère de Saint-Bernard—Terrible épreuve—Entrée aux Ursulines.

Enfin le dernier obstacle, qui enchaînait la sainte veuve dans le siècle, s'était rompu ; son fils, âgé de douze ans, pouvait désormais se passer de ses soins immédiats. A mesure qu'elle avait vu s'approcher l'heure de sa délivrance, elle avait senti s'augmenter en elle les saints désirs qui la poussaient vers la retraite. La vie du monde était devenue pour elle un vrai martyre ; et s'il y avait encore quelque chose qui pût lui plaire ici-bas, c'était la vie du cloitre.

" O mon Dieu ! s'écriait-elle dans ses transports, est-il possible que vous ne soyez point touché de mes plaintes et de mes gémissements ? vous me faites voir et goûter les biens cachés dans vos trésors évangéliques ; vous charmez mon âme par leur beauté ; vous me consumez de langueur, et vous retardez à me faire entrer dans ce séjour bien-

heureux ! Quel plaisir prenez-vous donc de me faire souffrir ? Il faut bien pourtant que vous me retiriez de la corruption du siècle, puisque son esprit est si contraire au vôtre. Ah ! mon chaste Amour, accordez-moi cette grâce, ou ôtez-moi la vie. "

Cependant elle était encore indécise sur la règle qu'elle devait embrasser. Son premier attrait avait été pour les Ursulines, quoiqu'à cette époque il n'y en eût pas encore à Tours. La lecture des œuvres de Sainte Thérèse lui avait aussi inspiré une profonde estime pour l'ordre du Carmel, dont la vie d'oraison et de recueillement était en parfaite harmonie avec l'état de son âme et son union continuelle avec Dieu. D'un autre côté, le Père Général des Feuillants, étant venu à Tours sur ces entrefaites pour faire la visite du monastère, et ayant manifesté le désir de la voir, fut tellement ravi et émerveillé de sa sainteté, qu'il crut acquérir un trésor inestimable pour son ordre en lui offrant son

entrée aux Feuillantines. Il lui promit en même temps que les Pères de l'ordre se chargeraient de l'éducation de son fils. Elle accueillit cette promesse avec une grande joie ; car elle acquit par là la certitude de pouvoir accomplir son pieux dessein. D'ailleurs la règle austère et la profonde solitude où vivaient les Feuillantines avaient pour elle de grands charmes. Ces ouvertures firent espérer pendant quelque temps que son choix était fixé dans cet ordre, quoiqu'elle n'eût donné aucune réponse définitive. Les choses allèrent même si loin qu'on se préparait déjà à la recevoir dans le monastère de Paris. Mais le Seigneur ne la voulait ni parmi les filles de Saint-Bernard, ni parmi les vierges du Carmel ; et cette âme fidèle ne cherchait d'autre voie que celle que lui traçait sa volonté sainte. Le joug qu'il voulait lui imposer était encore éloigné ; mais l'heure fixée dans ses desseins était sonnée, et ce qu'elle ne recherchait pas vint comme de soi-même se placer devant elle.

A cette époque-là même, les Ursulines fondaient un monastère à Tours, à deux pas de la maison de son beau-frère ; et l'on eût dit que la Providence ne permettait la formation de cet établissement que pour lui offrir un asile.

A peine le vit-elle s'élever qu'un attrait extraordinaire l'entraina vers cette sainte retraite ; chaque fois qu'elle passait près du monastère, elle éprouvait une telle émotion, qu'elle était tentée de s'y arrêter. La connaissance qu'elle eut bientôt de leur règle, et de la profession qu'elles font de servir le prochain, ne fit que fortifier en elle cette inclination ; elle n'espéra plus pouvoir satisfaire ailleurs le besoin irrésistible de charité qui débordait de son cœur. Toutefois elle ignorait encore comment Dieu aplanirait les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de son projet ; car sa pauvreté la mettait dans l'impossibilité d'offrir la dot nécessaire à son entrée.

Au milieu de cette indécision, un incident imprévu vint la plonger dans

une perplexité plus grande encore. Sa haute réputation de sainteté s'était déjà répandue dans toute la Touraine, et même dans une grande partie de la France. L'évêque de Dol, passant par Tours en revenant d'un voyage à Paris, entendit parler de la jeune veuve, de ses hautes qualités intellectuelles, et surtout de ses éminentes vertus.

Dans un entretien qu'il eut avec elle, il fut tellement charmé de son mérite, qu'immédiatement il la pria avec instances de l'accompagner jusqu'à Dol, pour le seconder dans la fondation d'un monastère de religieuses de la Visitation, qu'il y établissait en ce moment même.

Avec sa prudence ordinaire, elle le pria de lui donner quelque temps pour consulter Dieu avant de lui rendre une décision définitive.

Après quelques jours de prière et de réflexion, elle lui répondit que bien qu'elle fût toute confuse de la confiance qu'il lui avait témoignée et de l'honneur qu'il avait voulu lui faire, elle ne croyait

pas être appelée de Dieu à coopérer à cette œuvre.

Dans le monastère des Ursulines de Tours vivait alors une de ces âmes choisies, que le ciel se plaît à favoriser de ses dons les plus rares, ange déguisé sous une forme humaine, aux ailes toujours tendues vers les cieux, aux regards toujours fixés vers le Soleil de Justice ; une de ces âmes semblables à ces plantes amantes de lumière, qui, à peine écloses aux premiers rayons de l'aurore, tournent leurs corolles épanouies vers le soleil, et le suivent dans toute sa course, en étalant sous ses regards la richesse toujours croissante de leurs couleurs, et l'enivrante suavité de leurs parfums. La Mère Françoise de Saint-Bernard avait été conduite dans la perfection par des voies à peu près semblables à celles que venait de suivre sa future compagne. Ces deux âmes, prévenues des mêmes grâces, éprises d'un même amour, étaient destinées à se connaître et à se comprendre. Dieu, à leur insu, les rapprochait pour

les réunir sous le même toit, afin que leurs cœurs, appuyés l'un sur l'autre et enlacés par les mêmes affections, s'élevassent vers lui d'un même essor.

Une visite que notre sainte veuve fut obligée de faire au monastère des Ursulines, devint l'origine de cette liaison. A peine, à leur première entrevue, eurent-elles échangé quelques paroles, qu'elles entrevirent leurs dispositions intérieures, et qu'un puissant attrait les attira l'une vers l'autre. A cette douce confiance, succéda bientôt une étroite et sainte amitié, dont les liens se resserrèrent chaque jour, à mesure que se multiplièrent leurs entretiens, qui d'ailleurs n'avaient d'autre objet que les choses célestes. Toutefois malgré cette intimité, Madame Martin n'osa jamais s'ouvrir à son amie sur le sujet de ses inquiétudes, et la prier de lui venir en aide ; elle voulait laisser toutes choses entre les mains de Dieu.

Sur ces entrefaites, la Mère de Saint-Bernard fut élue supérieure du nouveau

monastère de Tours. En apprenant cette heureuse nouvelle, la servante de Dieu s'empressa d'aller féliciter son amie. Dès qu'elle eut mis le pied dans le parloir, la pensée lui vint que la nouvelle supérieure allait lui offrir son entrée aux Ursulines. En effet, à peine eut-elle le temps de lui présenter ses premières félicitations, que la Mère de Saint-Bernard la regardant avec un doux sourire et un geste plein d'affection :

" Je sais bien à quoi vous pensez, lui dit-elle ; vous songez que je vais vous offrir une place dans ma communauté. Eh bien ! oui, je vous l'offre, et il ne tient qu'à vous d'être du nombre de nos compagnes."

A ces mots, notre sainte demeura tout interdite d'étonnement et de joie. " Que le Seigneur bénisse votre charité, lui dit-elle, émue jusqu'aux larmes ; mais je suis indigne d'une telle faveur. Cependant, puisque vous daignez me faire cet honneur, permettez-moi, avant de vous répondre, de consulter Dieu et

celui qui pour moi tient sa place sur la terre."

Le R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard, comme on l'a déjà vu, était un grand maître dans l'art de conduire les âmes. Afin d'éprouver la vocation de celle que Dieu avait confiée à ses soins, il répondit à sa demande avec une froideur apparente, et même avec un air de rudesse. Pendant quelque temps, il parut même ne plus songer à la faire sortir du siècle.

Enfin, un jour qu'elle était en prière, plongée dans les mêmes perplexités, elle sentit soudain s'évanouir sensiblement tout l'attrait qui l'avait d'abord fait incliner vers les Feuillantines ; et en même temps s'allumer dans son cœur un désir ardent d'entrer aux Ursulines, " avec une inspiration si pressante, dit-elle, d'en poursuivre l'exécution, qu'il me semblait que tout ce qui était au monde me menaçait de ruine, si je ne me sauvais promptement en cette maison de Dieu."

Elle fit part à son directeur de cet ordre qui lui venait d'en haut. Celui-ci jugea alors que le temps de l'épreuve avait été suffisamment prolongé ; et quoique jusqu'alors il eût toujours cru que sa vocation l'appelât aux Feuillantines, il ne balança pas un seul instant à lui déclarer qu'elle ne pouvait plus hésiter, que ce serait résister évidemment à la voix de Dieu que de tarder davantage, et qu'elle devait même se hâter d'exécuter un ordre manifesté d'une manière si sensible. Le jour de son entrée fut donc fixé, sans aucune obstacle : car les Ursulines avaient obtenu de l'archevêque de Tours l'autorisation de la recevoir sans dot.

Ce fut alors que le démon tenta un dernier et suprême effort pour la jeter hors de la voie qui lui était tracée. L'artifice qu'employa le tentateur était d'autant plus perfide qu'il se cachait sous l'ombre des motifs les plus purs. Il lui montrait du doigt son jeune enfant, qu'elle chérissait de toutes les forces de

son âme, et lui reprochait sa cruauté de l'abandonner dans un âge si tendre. N'était-ce pas par cette conduite travailler évidemment à sa perte et engager dangereusement sa conscience ? N'était-ce pas une obligation rigoureuse pour elle de rester dans le siècle pour réparer toutes les fautes qu'elle avait commises en négligeant les intérêts de cet enfant ? A ces tentations se joignaient les importunités de ses amies, et l'opposition violente que mettaient sa sœur et son beau-frère à son entrée dans la vie religieuse. Mais Dieu donna à sa servante des forces pour résister à tous ces assauts. Il lui fit voir qu'elle n'avait rien fait que par son ordre, et lui donna l'assurance qu'il se chargerait lui-même de l'enfant qu'elle n'abandonnait que pour son amour, et pour suivre ses divins conseils. Il voulut même lui en donner une preuve immédiate en changeant soudainement les dispositions de son beau-frère et de sa sœur, par l'entremise de Dom Raymond de Saint-Bernard qui, non-

seulement les fit consentir à son départ, mais même leur fit promettre de prendre soin de son fils.

Il semble maintenant que la nacelle de l'humble servante du Christ ballottée si longtemps sur les flots, n'ait plus d'orages à essuyer ; mais on dirait que chaque fois qu'elle va toucher au rivage, une main ennemie l'y attend pour la repousser en pleine mer. Cette fois encore, au moment de jeter l'ancre dans l'heureux port où l'attendaient de joyeuses acclamations, une tempête furieuse s'élève, déchire toutes ses voiles et la rejette bien loin sur les flots.

Cette tempête lui avait été prédite peu de jours auparavant par un saint religieux. " Préparez-vous, lui dit-il, à recevoir une grande grâce de Dieu ; mais ce ne sera qu'après vous y avoir disposée par une grande croix."

Madame Martin n'avait encore rien communiqué à son fils de la détermination qu'elle avait prise ; mais il eut d'avance le pressentiment de la perte

qu'il allait faire. Depuis quelque temps il s'était aperçu que ses parents, qui connaissaient tout, ne lui prodiguaient plus leurs caresses ordinaires. Souvent il les avait surpris le regardant d'un œil de pitié,et chuchotant à voix basse,comme s'ils eussent craint de lui apprendre quelque fatale nouvelle. Cette conduite étrange, qu'il ne pouvait expliquer, le plongea dans une noire mélancolie. Ne voyant rien que de triste et de lugubre autour de lui, il se retirait à l'écart, et passait une partie des jours à pleurer. Enfin ne pouvant plus supporter ce spectacle désolant, et frappé d'une sorte de vertige, il résolut de prendre la fuite.

Quinze jours avant l'époque fixée pour l'entrée de sa mère aux Ursulines, il choisit un moment où personne ne l'observait, et sortit furtivement de la maison où il avait été placé en pension.

Dès que la nouvelle de cette disparition se fut répandue, tous ceux qui s'étaient opposés au dessein de notre pieuse veuve ne tarirent pas en repro-

ches contre elle, et ne manquèrent pas de réitérer leurs instances. Cet accident était selon eux une permission de Dieu, et une preuve évidente qu'il réprouvait son intention d'embrasser la vie religieuse. L'esprit de ténèbres se joignit à ses ennemis pour lui livrer de nouveaux assauts, et faire entendre à ses oreilles les cris de ses entrailles maternelles cruellement déchirées, afin de faire fléchir sa volonté ; mais la grâce chez elle fut toujours victorieuse de la nature et du sang. Refoulant sa douleur au fond de son âme, elle parut ferme au milieu de l'orage. La lutte qu'elle livrait intérieurement aux sentiments les plus profonds et les plus tendres de la nature était d'autant plus terrible qu'elle ne voulait pas la laisser paraître au dehors. " O Dieu ! s'écrie-t-elle, je n'aurais jamais cru que la douleur de la perte d'un enfant pût être si sensible à une mère. Je l'avais vu malade, presque jusqu'à rendre l'esprit, et je le donnais de bon cœur à Notre-Seigneur. Mais le

perdre de la sorte, c'est ce que je ne pouvais comprendre. Enfin il fallut me dépouiller devant Dieu de tout désir, et demeurer nue et résignée au pied de la croix."

Dans son immense douleur, elle alla chercher quelque consolation auprès de son amie, la supérieure des Ursulines. Mais à peine eut-elle le temps de lui raconter le sujet de sa tristesse et de ses larmes, qu'elle vit entrer son directeur, qui ne savait rien encore de cet accident. En le voyant elle se jeta à ses pieds et lui apprit son malheur. Elle s'attendait bien que le bon religieux, qui avait pour elle une tendresse toute paternelle, allait compatir à sa peine. Mais quelle ne fut pas sa stupeur en voyant l'accueil glacial qu'il lui fit. Ce saint homme, connaissant la sublime vertu de sa pénitente, voulut saisir cette occasion pour lui faire subir une épreuve qui paraitra bien étrange aux yeux du monde, mais que justifie pleinement la science des saints. Loin de la consoler, il ne chercha qu'à enfoncer

davantage le glaive qui déchirait son cœur. “ Vous n’avez guère de foi, lui dit-il d’un ton plein de sévérité, si vous ne croyez pas que cet accident soit arrivé par l’ordre de la Providence, ou si vous le croyez, vous n’avez guère de soumission à la volonté de Dieu. Je vois bien maintenant que vos vertus sont toutes superficielles, et que j’avais raison de craindre qu’elles ne fussent que des ruses d’une nature hypocrite plutôt que de véritables vertus. On voit bien que la nature est encore tout entière en vous et que les passions sont toutes vives, puisque vous avez des attachements si violents pour une chétive créature.”

Durant toute cette terrible réprimande, l’humble mère demeura à genoux, prosternée aux pieds de son directeur, sans proférer une seule parole. Convaincue de son indignité, elle ne répondit à ces sanglants reproches que par des soupirs. Dom Raymond entendant un de ces gémissements : “ Eh bien ! continua-t-il,

que vous disais-je ; ce que je viens d'entendre ne confirme-t-il pas mes craintes ? Il n'est que trop vrai, la nature corrompue est encore toute vive en vous ! Levez-vous, sortez d'ici ; car la maison de Dieu n'est pas pour des âmes aussi imparfaites."

A ces mots, elle se leva en silence, s'inclina profondément devant son directeur, et sortit du monastère.

Restés seuls, après son départ, le père et la supérieure demeurèrent immobiles, stupéfaits d'admiration en présence de tant de vertu ; et l'attendrissement succédant à l'admiration, ils donnèrent un libre cours à leurs larmes, en rendant grâces à Dieu de les avoir faits témoins d'une si grande merveille.

Aussitôt, sans rien lui dire, ils expédièrent à leurs frais plusieurs hommes à la recherche de son fils. Ceux qu'elle avait envoyés elle-même n'avaient pu encore découvrir sa trace.

Par une singulière coïncidence, la fuite de cet enfant arriva pendant l'octave

de l'Epiphanie, c'est-à-dire à l'époque même où l'Eglise rappelle le souvenir de la perte de Jésus dans le temple. Comme le divin Enfant, c'était aussi à l'âge de douze ans qu'il s'était échappé des mains de ses parents. Ces traits de ressemblance offraient à la pauvre mère une grande consolation dans sa douleur. Elle unissait ses angoisses à celles qu'avait ressenties la Sainte Vierge après la perte de son divin Fils ; et elle espérait qu'à l'exemple de Marie, elle aussi recouvrerait son enfant au bout de trois jours. Effectivement trois jours plus tard, il fut ramené à Tours et remis à sa mère par un brave citoyen qui l'avait rencontré par hasard sur le pont de Blois.

Il avoua alors que son dessein avait été de se rendre jusqu'à Paris, et d'aller frapper à la porte du correspondant que son oncle entretenait dans cette ville.

Le retour de cet enfant leva le dernier obstacle qui la retenait dans le siècle. Dès ce moment, la voix intérieure,

qui la suivait partout, retentit plus puissante que jamais à son oreille, et, s'unissant à celle de son directeur, la pressa vivement de hâter son départ. Fidèle à ce double avertissement, elle fixa irrévocablement le jour de son entrée au noviciat des Ursulines, malgré les nouvelles réclamations de ses amis et de ses proches, malgré les larmes et les prières de son père qui la suppliait de ne pas l'abandonner sur ses vieux jours, malgré les déchirements de cœur qu'elle éprouvait à la pensée de dire adieu pour jamais à son fils unique. Mais elle se rappelait cette parole du Sauveur : *Celui qui aime son père ou sa mère,......... son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi*, (Matth. X, 37) ; et elle y puisait un courage et une fermeté invincibles.

Elle n'eut pas plus tôt pris cette résolution que tous ses doutes et ses scrupules s'évanouirent, pour faire place à une paix inaltérable et si profonde que rien ne pouvait l'en distraire. Cette

impression était si puissante qu'elle lui permettait à peine de prendre quelques heures de sommeil, et si peu de nourriture que l'on craignit sérieusement qu'elle ne tombât malade.

Enfin l'heure de la séparation étant arrivée, elle fit venir son fils auprès d'elle pour lui donner ses derniers avis, avant que la barrière infranchissable du cloître, qui allait s'élever entre elle et lui, le laissât orphelin sur la terre. C'était le moment qu'elle avait toujours le plus redouté ; car elle connaissait toutes les défaillances de l'amour maternel ; elle savait combien sont profondes ces racines qui, après avoir alimenté deux vies dans un même cœur, s'enlacent et se fortifient toujours de plus en plus, et deviennent plus fortes que la mort. Aussi s'était-elle préparée à ce moment suprême depuis plus de dix années ; car dès que son fils avait atteint l'âge de deux ans, elle s'était imposé le sacrifice de ne lui faire aucune caresse, et de ne lui en permettre aucune à son égard.

Elle espérait par là lui rendre son absence moins douloureuse, lorsque l'heure de la séparation serait venue. Mais ce fut tout le contraire qui arriva ; car si d'un côté elle avait toujours agi envers lui avec une douce gravité et avait exigé de lui la même conduite, autant que son âge le lui permettait ; d'un autre côté, elle n'avait jamais usé à son égard du moindre mauvais traitement. Aussi son attachement pour elle était-il aussi tendre que profond.

Dès qu'elle se vit seule avec lui, elle le fit asseoir auprès d'elle et lui tint ce langage, digne de la mère des Machabées :

" Mon fils, j'ai à vous communiquer un grand secret que je vous ai tenu caché jusqu'à ce jour, parce que vous n'étiez pas en âge d'en comprendre l'importance. Mais à présent que vous commencez à être raisonnable, et que je suis sur le point d'exécuter ce qu'il m'ordonne, je ne puis plus différer davantage de vous le faire connaître. Dès le moment que je perdis votre père,

avec qui vous savez que je n'ai vécu que deux ans, Dieu m'inspira le dessein de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse. Ce dessein s'est toujours fortifié en moi, et si dès lors je ne l'ai pas mis à exécution, c'est que vous étiez encore trop jeune et que vous aviez besoin de moi. Mais aujourd'hui cette raison n'existe plus, et il faut que j'obéisse à la voix de Dieu qui m'appelle. J'aurais pu vous quitter sans vous en parler, car il y va de mon salut, et quand il s'agit de se sauver, il ne faut demander permission à personne. Mais je n'ai pas voulu vous contrister, en vous laissant tout à coup seul, sans père et sans mère. Vous jugez bien que je n'ai nullement besoin de votre consentement, puisque le grand Maître a parlé ; je veux cependant vous le demander, et j'espère que vous ne me le refuserez pas. Si cette séparation vous afflige, songez à l'honneur insigne que Dieu me fait en daignant m'appeler à son service. Rappelez-vous quelle consolation sera pour vous de

songer que vous avez une mère qui ne sera plus occupée qu'à offrir, jour et nuit, des vœux au Seigneur pour votre salut."

En prononçant ces paroles, l'héroïque femme fixait des regards pleins d'une tendresse infinie sur son enfant. Elle attendit quelques instants sa réponse. Mais lui, tout interdit d'entendre ce langage solennel qu'il n'avait jamais connu auparavant, ne put que lui répondre d'une voix timide et pleine de larmes :

" Ma chère maman, je ne vous verrai donc plus ? "

" —Ce n'est pas cela que je veux dire, s'empressa de répondre la courageuse mère ; au contraire, vous me verrez, mon enfant, tant qu'il vous plaira. Je me retire au couvent des Ursulines qui est à deux pas d'ici, et vous aurez la liberté de venir me voir quand vous voudrez."

" —Puisqu'il en est ainsi, repartit l'enfant encore tout ému, je le veux bien."

La servante de Dieu respira après cette réponse, et reprit :

“ —J'aurais eu bien de la peine à me séparer de vous, mon cher fils, si vous m'aviez refusée ; mais puisque vous y consentez, je me retire du monde, et je vous laisse entre les mains de Dieu. Vous n'avez pas de fortune ; mais celui que j'ai choisi pour mon héritage sera aussi le vôtre ; et si vous possédez la crainte de Dieu, vous serez assez riche, car vous possèderez le plus précieux trésor de la terre.

“ Vous perdez aujourd'hui votre mère, et désormais vous n'en aurez plus ici-bas ; mais dans le ciel vous en avez une qui sera bien meilleure que moi, et qui vous dédommagera amplement de la perte que vous allez faire. C'est la Sainte Vierge, à qui je vous recommande ; soyez-lui bien fidèle ; appelez-la toujours votre mère, et dans vos besoins adressez-vous à elle avec une entière confiance, en lui rappelant que vous êtes son fils, et qu'il faut qu'elle ait soin de vous ; et

soyez sûr qu'elle ne vous abandonnera jamais. Je vous confie à ma sœur, qui m'a promis de bien vous aimer et d'avoir bien soin de vous. Ayez pour elle le même amour et le même respect que vous avez eus jusqu'ici pour moi. Respectez aussi tous vos parents, honorez tout le monde, servez bien le Seigneur, et gardez tous ses commandements. En un mot, mon enfant, aimez Dieu et Dieu vous aimera, et aura soin de vous en quelque état que vous soyez. Adieu, mon fils. "

En achevant ces paroles, elle fit agenouiller le jeune enfant à ses pieds, et concentrant toute son émotion au fond de son âme, elle lui donna sa bénédiction en traçant le signe de la croix sur son front. Ce fut la dernière caresse et le dernier adieu de cette femme admirable à son enfant ; car désormais elle ne devait plus être sa mère. Dieu ne voulait plus souffrir deux amours dans ce cœur sur lequel il avait résolu de régner seul et sans partage.

“ C'était le lieu et le temps, ajoute naïvement Dom Claude Martin en décrivant cette scène de la vie de sa mère, c'était le lieu et le temps de lui donner un baiser, pour dernière marque de son affection ; mais elle ne le fit pas ; ce qui me semble une vertu bien rare et bien extraordinaire, et m'a toujours donné de l'étonnement jusqu'à ce que j'en aie compris la cause.”

Ainsi cette mère sublime, qui depuis tant d'années avait sevré son cœur de toutes les joies les plus innocentes et les plus légitimes de la maternité, mettait le sceau à tous ces sacrifices, par cette action héroïque et ce dernier holocauste.

Victorieuse dans ce grand combat, elle n'eut plus de crainte pour le reste ; elle dit adieu sans fléchir à toute sa famille en pleurs, et s'arracha des bras de son vieux père, sans rien laisser paraître de la douleur poignante dont son cœur était navré. Ce vénérable vieillard ne pouvait se consoler de la perte de celle qui lui était si chère à

double titre, comme enfant et comme sainte ; et il faisait retentir toute la maison de ses gémissements et de ses sanglots.

Enfin elle sortit de la demeure de son beau-frère, accompagnée de plusieurs de ses parents et de ses amies ; c'était le vingt-cinq janvier, mil six cent trente et un, jour de la fête de la conversion de Saint Paul. Quelques heures auparavant, elle avait été se jeter aux pieds de l'archevêque de Tours qui, plein d'admiration pour ses vertus, avait voulu la voir, et lui accorder sa bénédiction avant son entrée au noviciat. En franchissant la courte distance qui séparait le monastère de sa demeure, elle fit placer devant elle une de ses nièces, et lui mit entre les mains un grand crucifix, qu'elle portait habituellement sur elle, et qu'en cette circonstance elle avait détaché de son cou, comme pour lui servir de guide dans sa marche hors du monde. Sa foi ardente le lui montrait comme la colonne de feu, symbole de la croix, qui

guidait autrefois Israël à sa sortie de l'Egypte.

A ses côtés, marchait son fils, silencieux et résigné, mais trahissant sa douleur par ses larmes. A la vue d'un spectacle si touchant, non-seulement ceux qui l'accompagnaient, mais même ceux qui la rencontraient sur leur passage, ne pouvaient retenir des pleurs d'attendrissement. Elle seule s'avançait d'un pas ferme et assuré, d'un air calme et rayonnant. On eût dit qu'elle marchait au triomphe et non au sacrifice. Cependant cette victoire surnaturelle qu'elle remportait sur ses sens et sur les droits imprescriptibles de la nature, ne l'empêchait pas de ressentir de cruels saignements de cœur à la vue du petit orphelin qui pleurait à ses côtés. " Il n'osait, dit-elle, me témoigner son affliction, mais les larmes qui coulaient de ses yeux me faisaient bien connaître ce qu'il ressentait en son cœur. Il me faisait si grande compassion qu'il me semblait qu'on m'arrachait l'âme ; mais

Dieu m'était encore plus cher que ce cher enfant. "

Parvenue au seuil du monastère, elle renouvela en souriant ses adieux à son fils et à tous ceux qui l'entouraient ; et se séparant joyeusement de leur groupe. elle alla se jeter aux pieds de son directeur, qui l'attendait à l'entrée du cloître pour lui donner sa bénédiction. Un instant après, elle était prosternée devant la supérieure, qui la recevait entre ses bras avec des larmes d'allégresse et de bonheur.

Vous voilà donc parvenue au comble de vos vœux, ô femme héroïque ! et désormais le siècle que vous avez vaincu, et qui était indigne de vous posséder, ne blessera plus, par ses scandales, l'innocence de vos regards, ni la tendresse de votre unique amour ! Vous avez tout foulé aux pieds pour conquérir ce souverain bonheur ; aucun sacrifice ne vous a coûté, ni les biens terrestres, ni l'estime du monde, ni les mépris, ni les humiliations, ni les liens du sang.

ni le sein maternel, ni les pures et douces jouissances de la famille ! Vous avez tout vaincu ! Entrez donc maintenant dans le séjour de la paix, dans le sanctuaire du Seigneur, et mêlez-vous au chœur de ces chastes vierges, qui dès ici-bas marchent à la suite de l'Agneau, et retracent sur la terre la vie du ciel !

Et vous, angéliques filles de Sainte Ursule ! tressaillez d'allégresse, et venez au-devant de votre auguste compagne ! Ouvrez les portes de vos cloîtres, et jonchez vos parvis sacrés de fleurs et de couronnes sous les pas de celle qui sera un jour la gloire de l'Eglise, l'orgueil de l'Ancienne et de la Nouvelle-France, et l'éternel honneur de votre ordre, LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION !

DEUXIÈME ÉPOQUE

VIE MONASTIQUE

1631-1639

—

CHAPITRE PREMIER

Noviciat—Tribulations de la part de son fils—Le Mystère de la Sainte Trinité—Prise d'habit.

Les éminentes vertus de la nouvelle postulante la firent admettre au noviciat en qualité de sœur de chœur, quoiqu'elle n'eût apporté aucune dot à son entrée. Cette distinction fut pour elle un grand sujet d'étonnement et de confusion ; car elle s'était toujours attendue à n'être admise qu'à titre de sœur converse. Son humilité du reste la faisait incliner de préférence vers cet état d'infériorité, quoiqu'elle n'eût jamais fait la moindre allusion à ce sujet dans

ses entretiens avec son amie, la mère de Saint-Bernard. Elle avait voulu se soumettre en tout, avec le plus entier abandon, à la volonté de Dieu.

La première épreuve qu'on imposa à son obéissance, dès les premiers jours de son entrée, fut de l'obliger d'abandonner toutes ses pratiques de mortification, sa tunique de serge, ses chaînes, ses instruments de discipline, etc., pour suivre la règle commune à toutes les novices. Rien ne fit éclater davantage l'esprit de Dieu qui l'animait que la conduite qu'elle tint en cette circonstance. Elle se soumit à tout avec la candeur d'un enfant, sans éprouver le moindre mouvement de contrariété.

N'ayant jamais recherché que Dieu seul dans toutes ces austérités, et ayant toujours agi avec une parfaite pureté d'intention, elle comprit immédiatement qu'aucune de ces pénitences ne valait, aux yeux de Dieu l'entière soumission de son esprit et l'immolation de sa volonté. Elle les abandonna donc avec

le même empressement et la même allégresse qu'elle avait ressentis en les embrassant.

Sa conduite à l'égard des novices, ses nouvelles compagnes, n'excita pas moins l'admiration que son obéissance. Oubliant son âge, son esprit, ses lumières, ses talents, sa rare habileté pour les affaires, les communications extraordinaires qu'elle avait avec Dieu, et son expérience dans les choses spirituelles, elle parut au milieu d'elles comme une simple et naïve enfant, ignorante de tout et prête à recevoir les leçons de chacune d'elles. Souvent elle prenait plaisir à se faire instruire par les plus jeunes des pratiques de la vie religieuse, afin de trouver occasion d'exercer cette simplicité évangélique recommandée par le Divin Maître : *Si vous ne devenez petits et simples comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (Matth. XVIII, 3.) Ses compagnes étaient dans le ravissement à la vue de tant de perfection, et l'entouraient de tout le

respect et de toute la vénération que l'on doit à une sainte.

Son humble soumission envers la maîtresse des novices était encore un autre sujet d'édification non moins précieux pour ces jeunes personnes, et pour toute la communauté. Le moindre signe de sa part lui paraissait un ordre descendu du ciel ; car elle la regardait comme l'ange du Seigneur chargé de la conduire dans la terre promise. Cette excellente religieuse ne se lassait point d'admirer son exactitude et sa fidélité aux moindres règles de la vie monastique, et ne pouvait retenir certaines marques de respect que lui arrachait la profonde estime qu'elle ressentait pour sa sublime élève. Mais rien ne contristait celle-ci et ne l'humiliait autant que ces distinctions, qui lui faisaient craindre de perdre une partie du mérite de ses actions.

Du reste, les pratiques les plus pénibles de la vie claustrale n'étaient que des roses, comparées à la vie d'austérité

qu'elle avait menée jusqu'alors. Rien ne saurait peindre le charme et les délices qu'elle trouvait dans cette existence paisible et retirée, après laquelle elle avait soupiré pendant tant d'années. Elle ne trouve aucun terme pour exprimer combien le joug du Seigneur lui paraissait léger, et avec quelle ivresse de bonheur elle se pliait à ce doux fardeau. Cette existence était pour elle un véritable paradis terrestre et un ciel anticipé.

Cependant Dieu, qui avait résolu de ne la conduire à lui qu'à travers les croix et les épines, ne lui permit pas de jouir longtemps de la plénitude de cette paix qui embellissait sa chère solitude. Les murmures, qui s'étaient élevés contre elle dans le monde, n'avaient pas cessé après son entrée en religion ; et son fils, qui d'abord avait si généreusement consenti à se séparer d'elle, entendant tous les jours blâmer sa conduite, commença à regretter amèrement la parole qu'il avait donnée. Les mauvais

conseils qu'on ne cessait de faire retentir à ses oreilles, ne firent qu'envenimer davantage la plaie encore saignante au fond de son cœur. Une tristesse plus noire que celle qui lui avait naguère fait prendre la fuite, s'empara de lui.

On lui fit entendre que s'il cherchait toutes les occasions de pénétrer dans le monastère, et de tourmenter les religieuses pour faire sortir sa mère, il ne manquerait pas de réussir.

A cette époque le monastère des Ursulines n'était pas encore terminé ; et l'on était obligé de laisser souvent les portes ouvertes pour permettre la circulation des ouvriers. L'enfant profitait de cette circonstance pour pénétrer dans le couvent et se glisser partout où il trouvait une issue. Tantôt il apparaissait soudainement dans le jardin au milieu des religieuses, tantôt dans les cours les plus retirées du cloître. Souvent il se rendait au parloir, et pressait la tourière d'aller dire à la supérieure de faire sortir sa mère, ou de lui per-

mettre de venir rester avec elle dans le monastère. On envoyait alors la nouvelle novice au parloir pour le consoler, et lui faire quelques petits présents, afin de le calmer. Il essuyait d'abord ses larmes et promettait d'être plus raisonnable à l'avenir ; mais à peine lui avait-elle dit adieu, qu'il oubliait toutes ses promesses.

Les tourières remarquèrent plusieurs fois que lorsqu'il s'en retournait, il marchait toujours à reculons en tenant les yeux fixés sur les fenêtres du dortoir, dans l'espérance d'y apercevoir sa mère, parce qu'il l'y avait entrevue une fois au moment où elle y passait par hasard.

Souvent aussi, à l'heure de la messe, il entrait dans l'église, et tâchait d'avancer aussi près que possible de la grille, afin de pouvoir jeter la vue dans le chœur des religieuses.

Ayant un jour trouvé entr'ouverte la grille de la communion, il passa la tête au travers, et se mit à crier en pleurant : Rendez-moi ma mère ! rendez-moi ma

mère ! Les bonnes religieuses ne purent retenir leurs larmes en entendant ces cris déchirants. La vue d'une douleur si amère, et des tortures morales que devait souffrir l'infortunée novice les navrait de tristesse.

De tels scandales lui firent craindre sérieusement que son séjour dans la communauté ne devînt impossible. Déjà on répandait le bruit que la supérieure allait bientôt lui signifier de se retirer ; quelques-unes de ses amies mêmes, croyant ces rapports fondés, lui conseillèrent de sortir avant de prendre le voile, afin de ne pas s'exposer à subir cette confusion après l'avoir reçu.

Un autre jour le jeune enfant, après avoir fait mille détours dans le monastère sans savoir où il allait, entra tout à coup dans le réfectoire où toute la communauté était réunie, au moment de se mettre à table. Il est facile d'imaginer quelle fut la surprise de toutes les religieuses, et quelle impression pénible fit éprouver à la pauvre mère l'apparition

inopinée de cet enfant dans une circonstance aussi extraordinaire. Toute sa tendresse maternelle se réveilla en ce moment. Mais lorsqu'elle le vit se précipiter dans ses bras en fondant en larmes. elle se sentit percée au cœur d'un glaive de douleur et de compassion inexprimables. Elle demeura en même temps anéantie de confusion en se voyant la cause innocente de tant de trouble dans une communauté qui l'avait accueillie avec une si grande bienveillance.

Rien n'eût été plus facile que de vaincre l'obstination et l'ennui de cet enfant, s'il avait été laissé à lui-même ; mais tous ceux qui l'entouraient semblaient conspirer ensemble pour aigrir son chagrin et nourrir son espoir de revoir à ses côtés celle qu'il pleurait.

Il présenta un jour à sa mère un papier qu'on lui avait donné à ce dessein. C'était une longue pièce de vers composée par un de ses oncles qui avait un talent très remarquable pour la poésie. Il y peignait sous les couleurs

les plus vives, le malheur de cet enfant arraché des bras de sa mère dans un âge si tendre, et lui mettait dans la bouche les reproches les plus affectueux pour réveiller en elle toutes les voix de la nature et ébranler sa constance. Elle lut cette pièce sans laisser paraître aucune émotion ; mais il est aisé de comprendre quelle lutte terrible se livra dans son âme entre les sentiments de la nature et ceux de la grâce à la lecture de ces pages si propres à exciter l'exquise sensibilité de l'amour maternel.

Cependant tous ces assauts que lui suscitait le tentateur, n'étaient que le prélude d'une attaque bien autrement violente. Le jeune Martin avait hérité des heureuses qualités de sa mère, et jouissait naturellement d'un caractère doux et aimable qui le rendait l'idole de tous ses compagnons d'enfance. Lorsqu'ils le virent en proie à cette tristesse inconsolable, ils s'empressèrent autour de lui, et tâchèrent de le consoler. Mais voyant que tous leurs efforts étaient inu-

tiles, ils tramèrent entre eux une petite conspiration pour lui restituer celle qui était la cause de tant de larmes. "Ne pleure pas, s'écrièrent-ils tous ensemble, nous te rendrons bien ta mère ; nous allons tous aller au monastère, et nous ferons tant de bruit qu'on sera bien obligé de la faire sortir."

En un clin d'œil, tout le quartier fut en émoi. Une immense clameur s'éleva autour des murs du monastère, et les pierres volèrent de toutes parts. Les religieuses ne comprirent pas d'abord l'origine de ce tumulte étrange : mais la novice désolée qui en était la cause involontaire eut bientôt tout deviné ; car au milieu de tous ces cris, une voix, bien connue frappa douloureusement son oreille. C'était celle de son fils qui, transporté hors de lui-même par cette singulière démonstration, pleurait et sanglotait avec plus de violence que jamais, et ne cessait de crier d'une voix capable d'attendrir les cœurs les plus durs : Rendez-moi ma mère ! rendez-

moi ma mère ! Chacune de ces paroles pénétrait dans l'âme de l'infortunée mère comme autant de coups de poignard qui lui déchiraient les entrailles. Elle crut alors que c'en était fait, et que les religieuses lassées de tant de tumulte et d'importunités allaient lui dire de se retirer. " Jamais, dit-elle, je ne fus tant combattue ; j'en traitais humblement et amoureusement avec Notre-Seigneur, pour l'amour duquel j'avais abandonné cet enfant, afin de suivre ses divins conseils ; et par ce moyen mon cœur demeurait en paix."

En effet, sa grande âme ne faiblit pas un seul instant au plus fort de l'orage ; tous ceux qui furent témoins de tant de courage et de fermeté en étaient dans l'admiration.

Enfin cette tempête s'apaisa insensiblement. " Peu de temps après, dit-elle, le Seigneur daigna me consoler ; car un jour que je montais les degrés du noviciat, il me donna une certitude intérieure que je serais religieuse en cette mai-

son ; il m'assura en même temps qu'il aurait soin de mon fils, et qu'il serait un jour destiné à son service."

L'effet suivit de près la promesse, et Dieu lui-même voulut en faire naître l'occasion. L'archevêque de Tours et Dom Raymond de Saint-Bernard, conversant un jour avec le Père Dinet, recteur du collége des Jésuites de Rennes qui se trouvait alors à Tours, eurent l'inspiration de lui raconter l'histoire de notre héroine. Le père en fut émerveillé ; et sur la proposition qu'ils lui firent de se charger de l'éducation de son fils, il accepta avec empressement. Ce secours providentiel arrivait à temps ; car le chagrin et les mauvais conseils avaient tellement altéré le caractère de l'enfant, qu'il refusait obstinément d'étudier, et qu'il menaçait même de se livrer au vice et à la dissipation. Sa conduite fut encore pendant quelque temps un sujet d'angoisses pour sa mère qui ne lui avait jamais souhaité d'autre trésor que celui de l'innocence et de la piété.

Comme autrefois la mère de Saint Augustin, elle s'offrit en holocauste pour son fils. " O mon Dieu ! lui dit-elle, faites-moi souffrir toutes les croix qu'il vous plaira, pourvu que cet enfant ne vous offense point ; car j'aimerais mieux mille fois le voir mourir que de le voir tomber dans un seul péché. Oui, je consens à être martyrisée en toutes manières, pourvu que vous en preniez soin."

Dieu accepta ce pacte sacré, et la suite de cette histoire fera voir quelle influence eut cette oblation volontaire sur l'avenir de son fils.

La sérénité avait à peine reparu pendant quelques instants dans sa solitude, qu'un nouvel orage vint éclater sur sa tête. Son père, courbé par l'âge et les infirmités, était toujours resté inconsolable de sa perte. Quoiqu'elle ne fût demeurée auprès de lui qu'une seule année depuis son veuvage, et qu'elle eût laissé trois de ses sœurs pour veiller sur ses vieux jours, il ne cessait de pleurer celle

qu'il appelait son ange et la joie de sa vieillesse. Après avoir langui pendant quelques mois, il tomba dangereusement malade, et mourut six mois après l'entrée de sa fille au noviciat.

Cette croix lui fut d'autant plus cruelle que le monde y trouva un nouveau prétexte pour se récrier contre sa retraite. Mais telles furent toujours sa constance et la sublimité de sa vertu, qu'elle le força enfin de s'avouer vaincu, et que ceux mêmes qui avaient lancé contre elle les plus amers sarcasmes finirent par confesser que sa vocation ne pouvait venir que d'en haut.

Ces grandes épreuves étaient le gage assuré de nouvelles et précieuses initiations ; car chacune d'elles était comme autant de fournaises ardentes, d'où notre pieuse novice sortait toujours plus pure et plus sensible aux impressions de la grâce. Le mystère de la Sainte Trinité lui apparut pour la troisième fois ; mais d'une manière plus parfaite et plus intime que dans les visions précédentes.

“ Le jour de la fête de l'Ange Gardien, raconte-t-elle, étant dans ma cellule, il me vint en pensée que les cellules sont comme les cieux, ainsi que dit Saint Bernard, et que les anges y habitent. Au même instant, je me sentis fortement élevée en esprit par le Maître des anges, qui m'unissait à lui d'une manière admirable, mais avec une grande souffrance. Ce mystère s'opérait sans que j'eusse aucune vue particulière, sinon que je me voyais comme une substance que l'on prépare à quelque chose de fort rare. Cette opération refluait jusque sur l'extérieur ; et j'en éprouvais une douleur très sensible. Je fus trois ou quatre heures dans cet état violent, jusqu'à ce qu'il fallût aller au chœur pour l'oraison. Dès que je fus devant le Saint-Sacrement, cette grande violence cessa ; et avec une douceur que je ne puis dire, je me sentis toute changée intérieurement. Je fus obligée de m'asseoir, parce que mes sens se retirèrent peu à peu, et que je ne pouvais plus me soutenir sur mes genoux.

En un moment, mon entendement fut illustré de la vue de la Très Sainte Trinité avec l'impression de ces paroles du suradorable Verbe incarné : *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, XIV, 23.) Cette impression portait l'effet de la promesse faite dans ces paroles ; et les opérations des trois Personnes divines en moi furent plus éminentes que dans toutes les autres visions. Elles me les donnaient à connaître et à expérimenter par une pénétration d'elles en moi ; et la Très Sainte Trinité en son unité s'emparait de mon âme comme d'une chose qui lui était propre, et qu'elle avait rendue capable de sa divine impression. Dans ce grand abime, il m'était signifié que je recevais alors la plus haute grâce que j'eusse jamais reçue dans les communications des trois divines Personnes. Il me fut révélé que la première fois que j'avais reçu une semblable faveur, c'était pour instruire mon âme du plus auguste et du plus

incompréhensible de nos mystères ; la seconde, afin que le Verbe me prît pour son épouse ; mais qu'à cette troisième fois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit se donnaient et se communiquaient à moi pour posséder entièrement mon âme. Alors l'effet s'ensuivit ; et comme les trois divines Personnes me possédaient, je les possédais aussi dans l'amplitude de la participation des trésors de la magnificence divine. Le Père Eternel était mon père ; le Verbe suradorable, mon époux, et le Saint-Esprit, celui qui par son opération disposait mon âme et lui faisait recevoir les divines impressions. J'avais la vue très vive de mon néant ; et je ne cessais de le confesser dans les moments où je pouvais m'écrier. Je me voyais perdue dans le tout, et dans cette perte, je jouissais d'un plaisir indicible. Je crois que cette jouissance a quelque chose de semblable à celle des bienheureux. La Majesté divine, dans laquelle j'étais abîmée, me prodiguait des caresses qui ne sauraient tomber

sous les sens, ni sous les paroles des hommes mortels. Cette faveur donnait un nouvel accroissement à mon âme, pour lui témoigner son amour avec une familiarité qui semblait lui rendre tout permis. Aussi les actes qu'elle faisait n'étaient pas d'elle-même ; mais elle sentait qu'ils étaient produits en elle par celui dans lequel elle était tout abîmée. Ah ! qui pourrait dire avec quel honneur Dieu traite l'âme, lorsqu'il lui plaît de l'élever à ses divins embrassements. C'est une chose si étonnante que je crois qu'elle rentrerait dans le néant, sans la douceur dont il a la bonté de tempérer son opération. Ce ravissement dura une demi-heure ; et lorsque je revins à moi, je me trouvai appuyée sur ma chaise. J'eus assez de liberté pour dire complies au chœur, nonobstant les restes des impressions divines, dont mon âme avait été inondée, et dont elle était encore toute liquéfiée, semblable à un vase qui demeure tout humecté même après qu'on a versé la liqueur dont il était rempli.

“ Je m'aperçus au sortir de l'église que j'étais comme une personne ivre, et qui ne peut comprendre les choses qui se présentent à ses sens ; et je demeurai longtemps renfermée en moi-même, sans pouvoir être attentive à aucune chose.”

Ce fut peu de jours après cette extase que Marie reçut le voile et l'habit de novice. Son âme était encore tout imprégnée de l'onction des grâces divines ; et elle y apporta une ferveur et une piété angéliques. Les assistants remarquèrent même, avec une surprise mêlée d'étonnement, que pendant la cérémonie quelque chose de surnaturel et de céleste parut rayonner autour d'elle.

En souvenir de l'union étroite qu'elle avait contractée avec le Verbe incarné, qui l'avait choisie pour son épouse, elle voulut ajouter à son nom celui de son bien-aimé, et prit le nom de MARIE DE L'INCARNATION, qu'elle a toujours porté depuis.

On avait eu le soin, la veille de sa prise d'habit, d'envoyer son fils, qui

n'était pas encore parti pour le collège de Rennes, passer quelques jours à la campagne, dans la crainte que la vue de cette cérémonie ne fit une trop vive impression sur son esprit.

CHAPITRE DEUXIÈME

Elle reçoit l'intelligence des Saintes Ecritures—Croix effrayantes—Les possédées de Loudun.

Vers le temps que la Mère de l'Incarnation reçut l'habit de novice, une source inconnue de lumière jaillit en elle, et lui donna l'intelligence des Saintes Ecritures, accompagnée d'une suavité infinie, qui lui faisait goûter cette nourriture comme une manne céleste. Cette grâce fut une des plus précieuses de toute sa vie, car elle en conserva la jouissance jusqu'à sa mort.

Quoiqu'elle n'eût jamais étudié la langue latine, elle comprenait parfaitement le sens de tous les versets de l'Ecriture, sans le secours d'aucune tra-

duction française. C'était surtout pendant l'oraison que Notre-Seigneur ouvrait ainsi son esprit, et lui découvrait les trésors cachés dans les Saintes Lettres. Dès qu'un texte se présentait à sa mémoire, le sens lui en était aussitôt révélé et faisait en même temps surgir dans son esprit une foule d'autres passages qui se déroulaient et s'enchaînaient les uns aux autres, avec une telle facilité et une lucidité telle qu'il lui semblait n'avoir qu'à écouter en silence la voix du Souverain Maître qui prêchait dans son âme.

Souvent aussi pendant les offices du chœur, l'inspiration enlevait son esprit avec tant de violence, que si elle n'avait trouvé dans le chant un épanchement à son enthousiasme, elle eût éclaté en cris de transports et d'allégresse. “ Mes sens, dit-elle, étaient tellement touchés, que j'avais de puissants mouvements de battre des mains, et de provoquer tout le monde à chanter les louanges d'un Dieu si grand et si digne que tous se consument pour son amour et

pour son service. Je me sentais portée, à l'imitation de l'Epouse des Cantiques, à chanter un *Eructavit* pour annoncer les grandeurs et les prérogatives de mon Epoux dont les paroles m'étaient esprit et vie. Je voyais, dans la psalmodie, ses justices, ses jugements, ses grandeurs, ses amours, son équité, ses beautés, ses magnificences, ses libéralités ; enfin j'éprouvais qu'il avait, au sens de l'Eglise son Epouse, *des mains d'or, arrondies au tour, toutes pleines d'hyacinthes*, et propres à faire découler leur plénitude sur les âmes.

“ C'était une suite de sentiments qui ne finissaient pas ; tellement qu'une fois dans un de ces transports que me causait la psalmodie, je dis au verset *Laudate Dominum de cœlis*, etc., du français au lieu du latin, en louant en moi-même la Personne sacrée du Verbe, par qui toutes choses ont été faites.

“ Lorsque mes occupations m'obligeaient de marcher dans l'intérieur du cloître, je ne me sentais pas toucher

à terre ; et en envisageant mon habit religieux, je mettais la main sur ma tête pour toucher mon voile et voir si je ne me trompais point en pensant posséder le bonheur d'être dans la maison de Dieu, et une part de son héritage."

Malgré la plus scrupuleuse attention qu'elle avait sur elle-même, la Mère de l'Incarnation ne pouvait garder longtemps le secret d'un don si rare et si précieux ; car le parfum de la parole sainte, qui inondait son âme et ses lèvres, comme jadis celles du roi-prophète, d'une douceur plus suave qu'un rayon de miel, s'exhalait de lui-même, à son insu, et embaumait tous ses discours. Ses compagnes ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et pendant les heures de récréation, elles se réunissaient autour d'elle, et faisaient tomber la conversation sur les Saintes Ecritures. Aussitôt le souffle divin l'emportait hors d'elle-même, et elle se mettait à disserter avec une éloquence admirable sur le texte sacré. Les novices ravies et émerveillées

demeuraient des heures entières suspendues à ses lèvres, recueillant avec une religieuse avidité les paroles inspirées que lui dictait l'Esprit-Saint.

"—Sœur Marie, lui dit un jour une des novices, expliquez-nous donc ce qu'a voulu dire l'écrivain-sacré par ce passage du livre des Cantiques : *Osculetur me osculo oris sui.*

La maitresse des novices, qui se trouvait alors présente, lui fit apporter une chaise et lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de dire tout ce qui lui viendrait à l'esprit sur ce passage. Elle obéit avec sa candeur et sa simplicité ordinaires, et commença, les yeux baissés et d'un air profondément recueilli, la paraphrase du texte sacré. Mais dès qu'elle eut prononcé les premières paroles, sa figure s'illumina tout à coup, un doux sourire effleura sa lèvre, et sur ses traits radieux se peignirent un enthousiasme et une exaltation dont jamais personne n'avait encore été témoin. Un torrent d'éloquence merveilleuse débor-

da de son cœur avec une fécondité, une abondance et une onction qui transportèrent toutes les assistantes hors d'elles-mêmes. Immobiles, les yeux fixés sur elle, et retenant leur respiration, elles l'écoutèrent pendant longtemps dans le plus profond silence, jusqu'à ce qu'enfin sa parole s'éteignît peu à peu ; et elle entra dans une douce extase. Ses compagnes, pénétrées de respect et de vénération, n'osèrent pas interrompre ce colloque intime et mystérieux, qu'elle continuait avec son céleste Epoux, et dont les anges seuls furent les heureux témoins.

Quand Dieu communique ainsi ses grâces extraordinaires à ses élus, et les remplit des ineffables douceurs de ses consolations, ce n'est que pour les animer à de nouveaux combats, et les préparer à ces épreuves souveraines qui sont le partage exclusif des âmes héroïques. Car la vie des prédestinés sur la terre est l'image fidèle de celle du Grand Crucifié ; et si parfois ce divin Sauveur les conduit sur le Thabor ce n'est que pour raffermir leurs pas sur la route du Calvaire.

Le temps était venu où sœur Marie allait imprimer à sa vertu cette force, cette énergie qui *s'acquiert et se retrempe dans l'infirmité.*[1] Les ténèbres se firent soudain dans son âme, et les plus horribles tentations l'assaillirent de toutes parts. Elle se vit en proie à des pensées continuelles de désespoir, d'infidélité, de mépris de Dieu, d'orgueil, de vanité, de blasphème, d'impureté, d'aversion du prochain, et d'un suprême dégoût des choses de Dieu. Toutes ces tentations formaient comme autant de vagues en furie que soulevait la tempête, et qui ébranlaient jusque dans leurs fondements les remparts de sa conscience. Un ciel d'airain s'était appesanti sur elle, et pas une étoile n'en perçait les épaisses ténèbres. À peine un dernier rayon de paix intérieure luisait-il encore au fond de son âme ; mais si pâle et si lointain qu'il était presque imperceptible.

" Ainsi livrée, sans aucun secours apparent du ciel, aux agitations d'une

1. 2 Cor : XII, 9.

imagination troublée et féconde en expédients pour se tourmenter ; sans aucune consolation de la part de son confesseur, qui ne lui inspirait plus aucune confiance ; persuadée que tout le passé n'était qu'illusion, et que trompée elle-même par sa faute, elle avait ensuite trompé son directeur ; sans goût pour les choses du ciel, ne pouvant plus souffrir l'oraison, ni aucun exercice de piété ; s'imaginant à tous moments consentir aux suggestions de l'ennemi les plus extravagantes et les plus impies ; en un mot, n'ayant plus que ténèbres dans l'esprit, qu'erreurs dans l'imagination, que révolte dans la volonté, que frayeurs dans les sens, elle se vit, presque sans intervalle, transportée des splendeurs du paradis, dans les horreurs d'un véritable enfer. " [1]

Pour comble d'infortune, le R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard, qui l'avait élevée depuis son enfance spirituelle, et dont l'habile direction l'avait

1. Le P. de Charlevoix.

conduite si haut dans les voies de la perfection, lui fut enlevé. Elu supérieur du monastère des Feuillants, il fut remplacé dans la direction de notre sainte par un religieux, qui n'avait hérité d'aucune de ses précieuses qualités. Autant l'un était éclairé, prudent et profondément versé dans la conduite des âmes, autant l'autre était aveugle et inexpérimenté. Avant d'avoir suffisamment approfondi l'état de sa nouvelle pénitente, il lui déclara ouvertement que jusqu'alors elle avait été mal dirigée, et que ses premières dispositions n'avaient été que de dangereuses illusions.

Cette révélation fut un coup de foudre pour la servante de Dieu, qui demeura terrassée sous le poids de cette sentence inattendue.

Non content d'avoir ainsi tout bouleversé dans sa conscience, il alla jusqu'à l'abandonner entièrement à elle-même, pendant des mois entiers. L'imprudence d'une telle conduite était extrême, et aurait pu être fatale, si la Mère de l'In-

carnation n'eût possédé tous les caractères de la femme forte ; car dans cette agonie de toutes les puissances de l'âme, la tentation du désespoir est presque continuelle.

Pendant deux longues années, elle se vit toujours suspendue sur le bord du précipice, sans pouvoir comprendre quelle main invisible la soutenait au-dessus de l'abîme béant sous ses pieds. Mais la direction intérieure de l'Esprit-Saint, qui suppléait à l'insuffisance de son confesseur, conduisit heureusement ses pas à travers tous les écueils.

Ce fut au plus fort de ces désolations intérieures qu'elle entendit parler des célèbres possessions de Loudun [1], qui faisaient grand bruit à cette époque.

---

1. L'histoire des possédées de Loudun est trop connue pour que nous en parlions ici. Mais la cause de ces phénomènes étranges est encore aujourd'hui l'objet de chaudes discussions. La science moderne, qui trop souvent s'est mise au service de l'impiété, s'est évertuée à leur trouver une cause naturelle : mais jusqu'à ce jour, elle n'a réussi qu'à inventer des mots nouveaux à la place de véritables raisons. Pour quiconque ne veut pas à tout prix rejeter l'intervention du surnaturel, l'origine démoniaque de ces phénomènes est de toute évidence.

Nous renvoyons ceux qui voudraient approfondir cette question à l'excellent livre de M. de Mirville : DES ESPRITS, *Paris*, 1854.

Touchée de compassion pour ces victimes infortunées, elle offrait souvent à Dieu des prières pour leur délivrance. Une nuit qu'elle avait veillé auprès du lit de la maîtresse des novices, qui se trouvait alors malade, la pensée lui vint, en traversant, vers minuit, le dortoir de la communauté, de faire une invocation à la Sainte Vierge en leur faveur.

A peine était-elle arrivée à son lit, qu'un spectre horrible, de forme humaine, se dressa devant elle. Quoiqu'elle fût sans lumière, elle le vit aussi distinctement qu'en plein jour. Il avait, dit-elle, un visage long, tout plombé et bleuâtre, des yeux énormes, injectés, et lançant des flammes.

A la première vue de ce monstre, elle frémit d'horreur ; mais ayant fait le signe de la croix, elle le vit disparaitre en poussant un hurlement épouvantable.

Le prince des ténèbres, qui jadis avait demandé à Dieu de *cribler les Apôtres, comme on crible le froment*, [1] voulut aussi

1. Luc, XXII, 31.

tenter d'anéantir la servante de Dieu pour se venger de sa puissante intercession.

Peu de temps après cette apparition, " je sentis, dit-elle, tout à coup par un frémissement de tout mon corps, que ce malin esprit s'était glissé dans les os, dans les moelles, et dans les nerfs, comme voulant me détruire et m'anéantir. Je me trouvai alors dans une angoisse mortelle, car je ne pouvais me remuer, ni appeler personne à mon secours. Enfin, après avoir bien souffert, je sentis en moi une force et une vigueur puissantes, comme d'un autre esprit qui combattait et luttait contre le premier. En moins de rien, il l'eut brisé et anéanti, et je demeurai libre et dégagée. "

Sur ces entrefaites, la mère prieure des Ursulines de Loudun, Madame De Belfiel, allant en pèlerinage au tombeau de Saint François de Sales, à Annecy, arrêta, en passant, au monastère de Tours. La Mère de l'Incarnation lui ayant communiqué les étranges visions qu'elle avait eues,

la supérieure lui dit que le même phénomène s'était souvent reproduit parmi ses compagnes.

A tant de persécutions de l'ennemi vint s'en joindre encore une autre, qui acheva de briser son cœur. Son fils, qui d'abord avait donné la plus grande satisfaction à ses maitres pendant les premiers temps de son séjour au collège de Rennes, se laissa entrainer par les mauvais exemples de quelques-uns de ses camarades, et finit par se livrer à une telle insubordination que le recteur du séminaire écrivit qu'il était sur le point de l'expulser. On fut donc obligé de le rappeler à Tours. Cette funeste nouvelle plongea la mère dans des transes mortelles ; car elle crut voir recommencer les scènes qui lui avaient donné tant d'alarmes à son entrée au noviciat. Elle y vit un nouveau piège de Satan, pour mettre des entraves à sa profession, dont le jour approchait. Avec sa résignation ordinaire, elle courba la tête, sans murmure et sans plainte, sous les coups de ce nou-

vel orage, et attendit l'arrêt de la Providence. C'était le sacrifice que Dieu attendait pour la délivrer des inquiétudes et des angoisses que lui causait l'avenir de cet enfant ; à l'instant même il lui donna, pour la seconde fois, l'assurance intime qu'il l'avait pris sous sa protection. Dès son arrivée à Tours, une de ses tantes le reçut chez elle ; et une grande réforme se fit remarquer bientôt dans toute sa conduite.

CHAPITRE TROISIÈME

Profession—Nouvelles épreuves—Délivrance.

Nous venons de voir à travers quel désert morne et désolé, tout semé de précipices affreux, peuplé de monstres et de reptiles, notre chère sœur Marie vient de cheminer, seule sous un ciel chargé de foudres et d'éclairs, sans secours humain, et dans le dénûment le plus complet. La voici maintenant parvenue,

comme Moïse, au pied de la montagne sainte qu'elle va bientôt gravir, et d'où elle redescendra portant entre ses mains les tables de ces conseils évangéliques qu'elle aura juré d'observer éternellement.

La Mère de Saint-Bernard, seule confidente des croix accablantes sous lesquelles gémissait son héroïque élève, loin d'hésiter à lui faire prononcer ses vœux, lui ordonna de se préparer sans délai à sa profession. Elle en fixa le jour à la fête de la conversion de saint Paul, le 25 janvier 1633. La Mère de l'Incarnation était alors âgée de trente-trois ans. Jamais nouvelle plus heureuse, ni plus désirée n'avait retenti à ses oreilles ; mais son âme, en proie depuis longtemps à toutes les amertumes, était si navrée par la douleur, si meurtrie par la souffrance, qu'elle n'en ressentit d'abord presque aucune joie. Cet état de torpeur invincible, de morne léthargie subsista jusqu'à la veille de sa profession. Mais le Verbe sacré ne vou-

lut pas qu'une épouse si fidèle et si chaste éprouvât ses rigueurs dans le temps même qu'elle s'unissait à lui par des liens indissolubles. [1] La veille de sa profession, toutes ses tristesses s'évanouirent comme par enchantement ; des flots de lumière et d'onction répandirent la paix et l'allégresse dans son âme. " Toutes les impressions de mes souffrances semblaient, dit-elle, s'être changées en des sentiments de l'amour le plus tendre que j'eusse jamais éprouvé. O mon cher Amour ! disais-je, quoique jusqu'à présent j'aie été votre épouse par les vœux que je vous ai faits, je vais donc l'être encore plus particulièrement.

" Toutes les puissances de mon âme étaient tellement plongées dans cet océan d'amour qu'elles n'en sortaient point, non plus qu'une personne qui serait abîmée au fond de la mer. Je suppliais de tout mon cœur ce divin Époux que cela ne parût point au dehors, et qu'il me laissât libre pour l'action

1. Le P. de Charlevoix.

que j'allais faire. Il m'accorda cette grâce. Toutefois, pendant la cérémonie, j'eus beaucoup de peine à conserver toute l'attention nécessaire pour ne rien omettre ; et ce ne fut pas sans de grandes difficultés que je parvins à lire la formule de mes vœux. Après la cérémonie, j'expérimentai en mon âme des choses, dont j'ai encore la mémoire bien récente, mais dont je ne puis rien exprimer.

" Dès que je fus retirée dans ma cellule, ces saillies furent si puissantes, qu'il fallut me prosterner, ne sachant en quelle posture tenir mon corps. J'étais si transportée et hors de moi, qu'en marchant par la maison, il me semblait que tout fût mort pour moi. Je ne pouvais entendre ni comprendre que mon divin Époux ; toutes les puissances intérieures étaient retirées au fond de l'âme, où elles étaient toutes avec Dieu, comme dans leur centre, de sorte que l'extérieur demeurait comme privé de sentiment. "

Cet instant de félicité ne fut qu'un

éclair de bonheur entre deux orages ; les épaisses ténèbres de la tempête se refermèrent bientôt sur ce lumineux sillage tracé par le rayon d'en haut ; car cette grande âme n'était née que pour souffrir. A peine huit jours s'étaient-ils écoulés depuis sa profession, qu'elle se vit replongée dans l'abîme des mêmes angoisses. La seule trace qui lui restât de son bonheur évanoui fut un amour plus ardent pour les croix, et une exaltation toute nouvelle qui lui faisait embrasser avec délices la pauvreté et le dénûment spirituel. Il ne lui restait plus qu'une faible et dernière consolation sur la terre : c'était celle de pouvoir verser de temps en temps toutes ses peines intérieures dans le sein de sa douce et tendre amie, la Mère Supérieure. Mais l'austère pénitente voulut sevrer son âme de cette dernière et suprême consolation, et marcher absolument seule, à travers toutes les aspérités, à la suite de l'Epoux.

Cependant la Mère de Saint-Bernard, touchée de compassion, résolut de cher-

cher quelque moyen de mettre un terme à ses souffrances. Le Père George de la Haye, de la Compagnie de Jésus, homme éminent par sa sainteté et ses lumières, prêchait alors le carême à la cathédrale de Tours. Souvent il était venu faire des exhortations aux Ursulines, et avait ravi toute la communauté par sa science et ses vertus. Nulle n'en avait été plus profondément touchée que la Mère de l'Incarnation. Dès ce moment elle avait éprouvé une vive inclination de s'ouvrir à lui. Mais la crainte de céder à une tentation d'inconstance et de légèreté l'avait toujours retenue. Elle se vit donc au comble de ses vœux, lorsque la Mère Supérieure vint lui ordonner de découvrir l'état de sa conscience au Père de la Haye. Dès la première entrevue qu'elle eut avec ce saint religieux, elle sentit s'évanouir une partie de ses craintes, et renaître cette confiance et cet abandon qu'elle avait eus autrefois avec son ancien directeur. Le Père ne se contenta pas d'entendre l'aveu sincère et

ingénu de toutes ses tentations ; mais il voulut qu'elle mît par écrit toutes les grâces qu'elle avait reçues de Dieu depuis son enfance, et l'usage qu'elle en avait fait, afin de porter un jugement plus assuré sur l'état de son âme. L'humble servante de Dieu y consentit, mais à la condition d'écrire en même temps tous les péchés et les imperfections de sa vie.

Dieu lui manifesta à l'instant même qu'il approuvait ce commandement ; ce jour-là, qui était le Vendredi-Saint de l'année 1633, au moment où elle allait se mettre à l'œuvre, il lui mit sa vie tout entière devant les yeux, avec une clarté parfaite sans qu'elle eût besoin du moindre examen.

Telle fut l'origine de la première relation de sa vie.

Après un mûr examen de ce mémoire, et après avoir consulté le Seigneur, le Père de la Haye lui déclara qu'elle ne pouvait pas douter que c'était uniquement l'esprit de Dieu qui l'avait conduite.

A ces paroles, toutes ses peines se dissipèrent ; son esprit recouvra toute sa liberté, comme si une main invisible l'eût délié des chaînes d'une lourde captivité. Cette heureuse tranquillité dura jusqu'au jour de l'Ascension. Alors un léger nuage vint obscurcir pour un moment cette douce sérénité. " Il me sembla en ce jour, dit-elle, que Notre-Seigneur, en montant au ciel, emportât avec lui toutes les joies dont il me remplissait, pour me remettre dans l'état de tentations et de croix, où j'avais langui auparavant.

Mais ce nuage ne fut que passager ; car peu après, elle raconte ainsi sa délivrance :

" Un soir que je me promenais par obéissance dans une allée du jardin, fortement unie à Dieu, et lui faisant de nouvelles protestations de vigilance sur moi-même, j'eus un instinct très puissant de m'arrêter et de demander pardon du plus profond de mon cœur à ce divin Epoux, en lui promettant une éternelle

fidélité. Au même instant, toutes mes tentations et toutes mes croix s'évanouirent ; il me sembla que je n'avais jamais souffert, et je demeurai remplie d'une paix très profonde. "

Le Père de la Haye qui avait été l'instrument fortuné dont Dieu s'était servi pour opérer cette heureuse délivrance, acquit un nouveau titre à sa reconnaissance en se chargeant de l'éducation de son fils. Il l'emmena avec lui à Orléans, où l'enfant continua sous sa direction ses études jusqu'à sa rhétorique, qu'il vint faire plus tard à Tours, dans un collège nouvellement fondé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Le Père de la Haye le rappela ensuite à Orléans pour y terminer son cours de Philosophie.

CHAPITRE QUATRIÈME

Révélations sur le Canada—La Mère de l'Incarnation maitresse des novices.

Dès que la supérieure des Ursulines eut vu le calme complètement rétabli dans le cœur de la Mère de l'Incarnation, elle songea à utiliser pour sa communauté un talent si précieux, et lui confia la charge de sous-maitresse des novices ; peu après, elle y joignit celle de donner toutes les instructions qui se font régulièrement au noviciat. Deux années s'étaient écoulées alors depuis le jour de sa profession. Ces nouvelles fonctions réveillèrent en elle l'ardeur d'un sentiment qu'elle avait éprouvé dès sa plus tendre enfance, celui du zèle pour le salut des âmes, d'où devait découler plus tard sa vocation pour le Canada. Ce fut aussi vers cette époque que Dieu lui en révéla les premiers signes, dans une vision prophétique.

" Une nuit, après un colloque très intime avec mon céleste Epoux, je m'en-

dormis ; et pendant mon sommeil, je vis en songe auprès de moi une Dame que j'avais rencontrée je ne sais par quel hasard. Je la pris par la main et je l'emmenai avec moi, marchant à grands pas et avec bien de la fatigue, parce que nous avions des obstacles très difficiles à surmonter pour arriver où nous aspirions. Cependant, quoique ignorante de la route qu'il fallait suivre, j'avançais toujours, franchissant tous les obstacles, et entraînant avec moi cette bonne Dame. Nous marchions dans l'impétuosité de notre esprit vers la mer, du côté où l'on fait des embarquements. Enfin nous trouvâmes un chemin de la largeur d'un grand portail, où se tenait seul un homme vêtu de blanc, tel qu'on dépeint ordinairement les apôtres. D'un signe de la main, il nous indiqua la route qu'il fallait prendre pour entrer dans une grande et belle place, dont il était le gardien. Quoiqu'il ne proférât aucune parole, je compris que c'était là le lieu où il fallait aller, et j'y entrai avec

ma compagne. Ce lieu était ravissant ; il n'avait point d'autre couverture que le ciel, et il y régnait un silence profond, qui inspirait je ne sais quel charme. Le pavé de cette place admirable était de marbre blanc comme l'albâtre, tout marqueté de vermeil, et divisé par carreaux, dont les liaisons étaient d'une couleur écarlate très vive. Cette grande place était environnée de superbes édifices, qui paraissaient des monastères ; mais sans en considérer la magnificence ni la beauté, j'avançais à grands pas, et de loin j'aperçus à main gauche une petite église de marbre blanc, d'une belle architecture à l'antique, et d'une sculpture merveilleuse. Sur cette petite église la Sainte Vierge était assise, tenant l'Enfant-Jésus entre ses bras.

" Au bas de ce lieu, qui était très éminent, s'étendait un grand et vaste pays, plein de montagnes et de vallées, mais tout couvert de brouillards épais, excepté un petit édifice qui servait d'église à tout le pays. La Mère de

Dieu regardait, avec compassion, ces vastes contrées infidèles, dont la vue causait autant de pitié que de frayeur, et où l'on ne pouvait descendre que par un sentier rude et étroit. De loin la Sainte Vierge et son Fils paraissaient de marbre comme tout le reste ; mais en approchant, je reconnus qu'ils étaient vivants et dans leur état naturel. D'abord la Mère de Dieu me parut aussi inflexible que le marbre sur lequel elle était assise ; cependant je ne laissai pas de m'avancer vers elle. Dès que je fus proche, je laissai la main de ma compagne, et, par un tressaillement d'amour, je courus vers cette divine Mère, étendant les bras, en sorte qu'ils pouvaient atteindre les deux bouts de la petite église. J'attendais avec ardeur qu'elle me fît quelque grâce ; mais comme elle regardait ce pauvre pays, je ne pouvais apercevoir son visage. Un instant après, je la vis tout à coup devenir flexible, et jeter les yeux sur son divin Fils, auquel sans parler elle faisait entendre quelque chose

d'important, et il me semblait qu'elle lui parlait de ce pays et de moi. Alors mon cœur s'enflamma de plus en plus, et mon âme ressentit je ne sais quoi de divin qui me plongea dans une paix et une satisfaction intérieure inexprimables. Ma compagne s'était arrêtée à deux ou trois pas, pour descendre dans ce grand pays, d'où elle regardait la Sainte Vierge qu'elle pouvait voir de côté. Cette divine Mère était d'une beauté ravissante et toute céleste, et paraissait à l'âge de quinze ou seize ans. Cependant, les bras toujours étendus, je soupirais après elle. Alors, avec une grâce ineffable, elle se tourna vers moi en souriant amoureusement et elle me baisa sans me dire mot. Puis elle se retourna vers son Fils et continua de lui parler, ayant toujours, ainsi qu'il me paraissait, quelque dessein sur moi. Elle se tourna une seconde fois, et me baisa derechef. Elle parla encore à son très adorable Fils et me baisa pour la troisième fois. Ces douces caresses rem-

plirent mon âme d'une onction toute céleste.

“ Là-dessus je m'éveillai, ressentant encore en mon âme la suave influence de ces saints baisers, et si transportée que peu s'en fallut que je ne courusse par le monastère pour le dire à chacune de mes compagnes.”

Cette vision prophétique demeura longtemps un mystère pour la Mère de l'Incarnation. Mais elle eut pour effet d'accroître le zèle qu'elle avait toujours eu pour le salut des âmes, et qui avait déterminé son choix en faveur de la règle des Ursulines.

“ Après les caresses de la Sainte Vierge, continue-t-elle, et l'onction que ses sacrés baisers laissèrent dans mon âme, mon esprit fut tout hors de lui et vola par tout le monde pour chercher des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. J'accompagnais partout les ouvriers de l'Evangile, je me joignais à eux dans leur ministère pour aider ces âmes abandonnées, et j'intercédais en leur faveur,

avec une sainte hardiesse, auprès du Père Eternel. "

Se voyant privée du bonheur d'aller, dans les régions lointaines, féconder la vigne du Seigneur de ses sueurs et de son sang, elle épanchait sur les jeunes plantes, confiées à ses soins, le fleuve d'amour qui débordait de son cœur.

Jusqu'alors les grandes lumières qui lui avaient été communiquées d'en haut, toujours voilées sous les ailes de l'obéissance et de l'humilité, ne s'étaient fait jour qu'accidentellement et à de rares intervalles. Mais l'exercice de ses nouvelles fonctions les fit éclater dans toute leur splendeur.

Chacune de ses leçons offrait un spectacle que le ciel eût envié à la terre. Assise au milieu du cercle de ses jeunes disciples, comme jadis la Mère du Verbe présidant, dans le cénacle, le conseil des apôtres, elle disait son âme de séraphin devant cet auditoire de vierges angéliques, altérées de ses discours, et tenant toujours ouvert, avec une sainte avidité,

le calice de leur cœur pour recueillir chacune de ses paroles. De ses lèvres s'échappaient alors des flammes invisibles, dont les langues de feu, venant à se reposer sur leur front, communiquaient à leurs âmes les ardeurs de l'Esprit-Saint. Souvent au milieu de ses instructions, lorsque certains passages de l'Ecriture lui venaient à la bouche, elle se trouvait tout à coup hors d'elle-même et perdait la parole, subjuguée par le Dieu qui la possédait tout entière. Enlevée à toutes les choses de la terre, elle souffrait en silence les opérations célestes, jusqu'à ce que le dégagement de l'effluve mystérieux lui eût rendu la liberté de parler. La pieuse assemblée demeurait immobile de respect et d'admiration, et attendait sans bruit qu'elle redescendît du ciel pour reprendre l'instruction interrompue. Rien n'égalait ensuite la surabondance et les merveilles de la doctrine, qu'elle venait de puiser aux sources mêmes de la science.

Une nourriture si excellente, offerte à des convives aussi bien préparées, ne pouvait manquer de produire les fruits les plus délicieux de grâce et de bénédiction. Aussi vit-on un enthousiasme inouï pour la perfection se propager, avec une rapidité électrique, parmi toutes les novices, et même parmi les anciennes religieuses qui venaient souvent assister à ses instructions, afin de s'édifier et de s'animer à la vertu. Toutes ces pieuses néophytes se pressaient autour de leur sublime institutrice, avec une ardeur qui croissait chaque jour, pour lui faire mille questions sur la vie spirituelle, et la prier de leur découvrir quelques nouveaux trésors cachés dans son sein. La Mère de l'Incarnation, de son côté, était ravie de pouvoir communiquer sa ferveur à ces âmes affamées de Dieu ; et puisait dans sa charité expansive une nourriture toujours plus substantielle et plus savoureuse, à mesure qu'elle voyait croître l'empressement de ses chères disciples. Ce fut sur leurs

pressantes instances, qu'elle entreprit et compléta l'explication entière des Psaumes de David et du Cantique des Cantiques. Leur étonnement et leur enthousiasme ne connurent plus de bornes en entendant cette paraphrase inspirée, où elle apporta une science, une pénétration, une profondeur de vue incomparables, accompagnées de l'onction d'une foi et d'une piété exquises.

Non contente de les abreuver du lait le plus pur de la parole sacrée, la Mère de l'Incarnation composa pour leur usage un Catéchisme, qui, selon le Père de Charlevoix, est peut-être le meilleur qui existe en langue française. " On peut assurer du moins, ajoute-il, qu'il n'en est point où les vérités soient expliquées avec plus d'ordre, de précision et de netteté. Le choix et l'application des passages de l'Ecriture font bien voir que la Mère de l'Incarnation a été une des personnes de son siècle qui aient mieux connu les Livres Saints. Tout y respire une merveilleuse simpli-

cité, qui écarte cette dangereuse curiosité, cause ordinaire de l'orgueil, du libertinage de l'esprit et de l'insensibilité du cœur." On ne sait qu'admirer davantage dans cet opuscule, ou de la science et de l'exactitude théologique, ou du charme de la dévotion, dont il est tout pénétré. Il fut imprimé en France, en 1684, sous le titre de " L'Ecole Sainte. " Dès son apparition, toutes les âmes pieuses le savourèrent avec délices, et placèrent son auteur au rang des grands maitres de la vie spirituelle.

CHAPITRE CINQUIÈME

—

Les disciples de la Mère de l'Incarnation.

Sous une telle direction, il n'est pas étonnant que les élèves de la Mère de l'Incarnation fissent des progrès très rapides dans les voies de la sainteté.

Parmi ses nombreuses disciples, il en est cependant quelques-unes qui s'atta

chèrent plus spécialement à ses pas, et qui la suivirent de plus près dans les sentiers du ciel. Gravissant à sa suite les derniers sommets de la perfection, elles devinrent les modèles les plus illustres de l'ordre des Ursulines, en même temps que la gloire impérissable de notre Mère, et les plus riches diamants de sa couronne.

L'histoire a conservé entre autres le nom de la Mère Marie de la Nativité, ange de bénédiction, prévenue, dès le berceau, de toutes les grâces de la nature et du ciel ;—à sept ans, faisant le vœu de virginité au pied de l'autel de Marie, où elle passe, le même jour, sept heures consécutives en prière ;—à douze ans, déjà maitresse des cœurs, et seul capable de calmer les noires fureurs de son père, autre Saül, que d'atroces douleurs jettent dans des accès de frénésie ;—trouvant toutes ses délices à sacrifier ses joies enfantines pour converser à l'écart avec son céleste Epoux.

Surprise un jour dans ce précieux col-

loque par ses compagnes, qui la croyaient éprise d'un amour terrestre, elle leur répond, l'œil au ciel, l'extase au cœur, comme son angélique patronne, la douce martyre Agnès : " Mon fiancé est d'une grâce et d'une beauté parfaite ; il est riche, noble, puissant et incomparable en toutes perfections. Déjà il s'est assuré de mon cœur ; à lui seul je me confie, à lui seul je garde ma foi. Son amour, à lui, est chaste ; ses caresses sont pures ; et sa fiancée ne dépose jamais sa couronne virginale. Il a placé un signe sur mon front, pour que je ne reconnaisse pas d'autre fiancé que lui. Il m'a parée de magnifiques joyaux ; il a entouré de pierres précieuses et mon bras et mon cou, il a suspendu à mes oreilles des perles d'une beauté inestimable, et il a retenu ma foi en me mettant au doigt l'anneau des fiançailles. J'ai aspiré le lait et le miel de ses lèvres ; et la pourpre de son sang a coloré mes joues. Déjà il fait retentir à mes oreilles ses harmonieux accords, et ce que j'ai si longtemps

désiré, je le vois ; ce que j'ai si ardemment espéré, je le tiens ; je me sens déjà unie à celui que j'ai aimé de toute la dévotion de mon cœur. "[1]

En effet, cet ange ne tarda pas à prendre son vol vers les hauteurs sereines du cloître. Descendante des seigneurs de Béruries, l'une des familles les plus puissantes de la Touraine, elle eût pu aspirer à de nobles alliances ; mais ce cœur prédestiné ne soupirait qu'après les joies éternelles, et foulait aux pieds le monde, ses miroitantes illusions, sa fascination, ses triomphes éphémères et ses décevantes ivresses.

Sous le voile des vierges, Dieu lui avait préparé un guide digne de sa piété. La Mère de l'Incarnation lui tend la main et l'initie aux mystères de l'amour divin. Bientôt elle devient l'imitatrice si parfaite de ses vertus et de son zèle apostolique, que lorsqu'il s'agira de choisir une compagne à sa

1. Office de sainte Agnès. — Voir aussi Dom Claude Martin.

maitresse, au moment de son départ pour exécuter les grands desseins de Dieu dans la Nouvelle-France, tout le monde jettera les yeux sur elle.

Mais la Providence avait des vues différentes ; elle la destinait à répandre la ferveur et l'amour de la vie parfaite dans les divers monastères de son ordre. Après avoir été maitresse des novices aux Ursulines de Loches, elle fut élue supérieure à Tours, puis à Amboise et à Montrichard, d'où elle revint occuper de nouvelles charges au monastère de Tours. " Son union avec Dieu était si parfaite, dit un historien de sa vie, que les objets de la nature, loin de l'en distraire, ne faisaient que la rendre plus intime. La beauté d'une fleur, le vol des oiseaux, le tremblement d'une feuille et mille autres petites choses à quoi on ne pense presque jamais, lui causaient des transports d'amour incroyables. En regardant le vol d'un oiseau, elle disait à ses compagnes : N'admirez-vous pas comme cet oiseau ne met le pied à terre

que pour prendre en passant les nécessités de la vie, et s'élève aussitôt dans son élément ? Ne vous semble-t-il pas que ces petits habitants de l'air nous convient à voler au ciel et à ne toucher la terre que des extrémités du pied ?"

Six mois avant sa mort, elle prédit sa fin prochaine à son amie intime la Mère Angélique de la Conception, et s'endormit dans les bras de Celui qui avait ravi son cœur.

Nous venons de nommer la Mère Angélique de la Conception, son émule en sainteté. Disciple comme elle de la Mère de l'Incarnation, comme elle aussi elle doit revivre dans nos éloges.

Issue d'une des plus illustres maisons de France, Isabelle de la Baume le Blanc de la Vallière passa presque immédiatement des bras de sa mère dans les bras du Seigneur. Ses parents remarquèrent en elle une vertu si précoce, qu'ils la confièrent, tout enfant, aux Ursulines de Tours, où elle fut élevée sur les genoux mêmes de la Mère de

l'Incarnation. Dès le premier coup d'œil, cette sainte femme avait deviné dans ce cœur un vase d'élection déjà tout chargé d'une luxuriante floraison, qui promettait les plus beaux fruits, et depuis ce jour elle avait aimé son âme de la plus pure affection.

A peine âgée de douze ou treize ans, la jeune enfant avait sollicité, avec de si vives instances, le voile des novices, que la supérieure consentit enfin à la revêtir du saint habit. Les bonnes mères souriaient d'aise et s'extasiaient en voyant, sous son gracieux costume, cette petite religieuse en miniature. Elle reçut, le jour de sa vêture, le nom d'Angélique de la Conception, qui convenait parfaitement à son innocence et à ses charmes intérieurs et même extérieurs, car elle était d'une beauté si ravissante que ses compagnes disaient tout bas que les anges accouraient sur son passage et soulevaient son voile pour contempler sur sa figure le plus splendide reflet de leur Créateur. " Elle ressemblait, ajoute

son naïf historien, à ces belles images de la Sainte Vierge qu'on voit dépeintes dans les tableaux. "[1]

Mais la jeune novice avait un souverain mépris pour ces grâces éphémères, causes de tant de malheurs et de chutes, et dont elle devait bientôt voir un éclatant et douloureux exemple au sein même de sa famille.[2] Sachant que l'Epoux céleste se complaît uniquement dans la beauté de l'âme, elle résolut de détruire d'un seul coup cette parure fugitive qui pouvait la perdre. Elle se frotta le visage avec des linges brûlants, et parvint ainsi à ternir le lustre éblouissant de son teint.

Un seul trait fera voir jusqu'à quel point elle suivit de près dans la vertu son illustre modèle. Par esprit de pauvreté, jamais elle ne voulut avoir, dans sa chambre, ni horloge, ni montre, pour régler les heures de ses exercices de piété ; et l'opulente héritière de la noble

---

1. Dom Claude Martin.
2. Madame de la Vallière.

famille des De la Vallière n'avait d'autre moyen, pour diviser son temps, qu'une vieille bouteille remplie d'eau, qui lui servait de clepsydre d'un nouveau genre, digne de son humilité. L'eau découlait par un petit tuyau dans un autre vase, sur lequel elle avait fait de légères incisions, qui lui indiquaient les quarts-d'heure et les demi-heures.

Un jour qu'elle était descendue au jardin pour prendre la récréation avec le reste de la communauté, elle se retira à l'écart avec une de ses compagnes, afin de s'entretenir à loisir sur la spiritualité. Pendant qu'elles étaient assises toutes deux à l'ombre des charmilles, la conversation tomba sur les opérations de la grâce dans une âme fidèle. Tout à coup son interlocutrice remarqua qu'elle ne parlait plus ; et se tournant vers elle, elle l'aperçut, le visage animé du plus vif incarnat, et les joues baignées de larmes. Elle était en extase. " Il était évident, ajoute l'auteur de sa vie, qu'elle éprouvait en elle-même les opérations

de la grâce dont elle venait de parler avec tant d'ardeur ; et c'est ce qui fit éclater au travers de son visage, comme au travers d'un cristal transparent, la lumière sainte dont elle était intérieurement éclairée. "

En ce temps-là venait de naître, dans sa famille, une enfant qui était destinée à devenir à jamais célèbre par d'éclatantes faiblesses et par des repentirs plus éclatants encore, dont l'existence devait présenter toutes les extrémités des fragilités humaines et des triomphes de la grâce ; mais qui allait coûter à sa vertueuse tante bien des années de larmes et de sacrifices. C'était cette touchante Duchesse de la Vallière, " dont la destinée sera l'éternel attendrissement de l'histoire. "

La beauté semblait héréditaire dans cette noble famille, et ce fut son malheur. Jetée, au matin de la vie, à l'heure des éblouissements de la première jeunesse, au milieu de la cour la plus brillante de l'univers, entourée de

toutes les séductions d'une société enchanteresse, livrée à tous les enivrements des plaisirs, et fascinée par de royales tendresses, elle n'eut pas assez de force pour se préserver contre de si dangereux écueils. Sa frêle nacelle, conduite par une main faible et inexpérimentée, fit un triste naufrage, et la jeune âme qu'elle portait sombra dans le gouffre qui tourbillonnait sous ses pieds. Pendant combien d'années la Mère Angélique de la Conception pleura sur les égarements de sa nièce infortunée ! Que de vœux, de gémissements, de supplications, de pénitences elle offrit au ciel pour le retour de cette enfant prodigue ! Elle y employa même le crédit auprès de Dieu de son ancienne amie et maîtresse, la Mère de l'Incarnation, qui, pour la consoler, lui écrivit des Ursulines de Québec, la réponse suivante :

" Mon intime Mère,

" Tous vos proches me sont chers, et " le sujet qui vous afflige, m'afflige " aussi. J'en ai eu connaissance jusque

“ dans cette extrémité du monde, et “ je vous dirai que nous avons entrepris, “ l'espace de dix semaines, de grandes “ dévotions et de grandes pénitences “ en l'honneur de la passion de Notre- “ Seigneur, afin qu'il plût à sa bonté d'y “ mettre ordre et d'opérer le salut de “ celle que vous savez. Indépendam- “ ment de tout cela, j'ai encore en mon “ particulier l'affaire fort à cœur. Con- “ solez-vous, mon intime mère, en cette “ pesante croix.”

Il est peu de personnes en Canada qui soupçonnent que Madame de la Vallière ait dû quelque part de sa conversion aux ferventes prières des Ursulines et des âmes pieuses de Québec, et que dans le temps que Bossuet adressait à l'illustre pécheresse ses immortelles exhortations, les innocentes supplications des jeunes Canadiennes de la Nouvelle-France faisaient descendre d'en haut sur sa forte parole des grâces de conversion.

L'imagination trouve de singulières jouissances dans ces rapprochements

inattendus ; surtout lorsqu'ils se relient à des événements si fameux, à des noms si illustres, à des mémoires si touchantes.

Cependant les prières de la Mère Angélique et de ses amies n'avaient pu encore arracher à ses royales attaches ce cœur si bien fait pour le ciel. Vainement elle s'était offerte à Dieu en victime d'expiation, prête à souffrir toute sa vie pour la conversion de sa nièce ; les années s'écoulaient sans mettre un terme à ce grand scandale. Madame de la Vallière était ébranlée, mais non renversée. Enfin son héroïque tante voulut donner à Dieu en sa faveur la dernière marque de charité dont une créature soit capable : " Mon Dieu, s'écria-t-elle, je vous offre ma vie pour le salut de cette chère enfant ; oui, je consens que vous preniez mes jours, pourvu que vous lui accordiez une telle grâce de conversion, qu'elle abandonne entièrement le monde, et se consacre à vous dans un cloître."

Tant de générosité toucha enfin le

cœur de Dieu ; il agréa son sacrifice. Aussitôt l'on vit Madame de la Vallière, dont la volonté avait été jusqu'alors si chancelante entre le devoir et son faible cœur, prendre une résolutien si calme et si énergique, qu'en présence d'un tel changement, Bossuet s'écrie tout confondu : “ Je parle et elle fait. J'ai les discours et elle a les œuvres. Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher, et je ne prononce pas un seul mot où je ne croie prononcer ma condamnation.”

Les amies de la Mère Angélique se hâtèrent de venir lui annoncer cette heureuse nouvelle et la résolution que sa nièce venait de prendre de quitter le monde : “ Dieu soit béni, s'écria-t-elle, mais cela n'arrivera qu'après ma mort.”

En effet, trois mois après son décès, la chapelle des Carmélites de Paris offrait un des spectacles les plus attendrissants que la terre ait jamais donnés aux anges.

C'était Madame de la Vallière, désor-

mais sœur Louise de la Miséricorde, qui, après avoir demandé pardon à la reine en présence de toute la cour de Louis XIV, venait, à vingt-neuf ans, s'ensevelir vivante dans le sépulcre du cloître. La reine elle-même voulut étendre le drap mortuaire sur la jeune pénitente, dont l'âme,—selon l'expression de Bossuet, qui seul peut égaler la parole humaine aux grandes choses,—dont l'âme ne pouvait plus respirer que du côté du ciel. [1]

On se demande pourquoi, dans ce siècle où tout est grand, même le crime, les plus grands coupables trouvent toujours quelque repentir au fond de leurs cœurs ? Ah ! c'est qu'outre cette foi profonde que rien ne pouvait déraciner, il n'y avait pas un seul de ces pécheurs, qui n'eût, dans sa famille, quelque âme pure, cachée au sein d'un cloître, occupée sans cesse à élever des mains sans tache vers le ciel, et à intercéder pour le coupable.

---

1. Poujoulat. *Lettres sur Bossuet*, où se trouvent résumés les principaux passages des lettres de l'évêque de Meaux sur la conversion de Madame de la Vallière.

Ici, c'est la Mère de l'Incarnation qui tient le premier anneau de cette chaîne invisible, dont la Mère Angélique enlaça le cœur et l'âme de son heureuse nièce, qui la soutint au-dessus de l'abîme et la déposa enfin aux rivages éternels.

Mais de toutes les disciples de notre bienheureuse Mère, nulle n'a reçu une plus intime communication de son esprit. n'a vécu davantage de sa vie, n'a occupé une plus large part dans son estime et son affection, que la Mère Marie de Saint-Joseph, (Mlle de la Troche Savonnières) qui seule de toutes ses sœurs eut l'honneur d'être choisie pour aller poser avec elle les premiers fondements de l'œuvre des Ursulines dans la Nouvelle-France. qui fut la fidèle compagne de tous ses travaux, et ne s'est séparée d'elle qu'à la mort.

Mais comme son nom doit bientôt reparaître dans le cours de cette histoire, nous ne ferons que l'indiquer ici en passant, nous réservant de donner plus tard quelques détails sur sa vie et ses vertus.

CHAPITRE SIXIÈME

Elle reçoit l'explication de sa vision sur le Canada.

Cependant la divine Providence, en fournissant à la Mère de l'Incarnation l'occasion de développer son zèle pour le salut des âmes, dans l'exercice de sa charge de maitresse des novices, l'acheminait graduellement vers le but suprême de toute son existence. Vers l'âge de trente-quatre ou trente-cinq ans, elle ressentit de nouvelles saillies de cet esprit apostolique qui transportait son âme jusqu'aux extrémités de la terre, et lui faisait accompagner les ouvriers de l'Evangile dans toutes leurs prédications. A la vue de tant d'âmes infortunées que le démon arrachait au domaine de son divin Maitre, elle tombait dans des langueurs extrêmes. " J'embrassais, dit-elle, ces pauvres âmes, et je ne cessais de presser le Père Eternel, par une amoureuse activité, d'avoir pitié de leur égarement.

" Par une lumière qui était infuse

dans mon âme, je voyais clairement et comme en plein jour, le sens des passages de l'Ecriture-Sainte, qui parlent du souverain pouvoir que le Père Eternel a donné au Verbe incarné sur tous les hommes, et ce que le Saint-Esprit dit de lui. Ce grand jour, qui me découvrait tant de merveilles, embrasait mon âme d'un amour qui me consumait. Il est juste, Père souverain, m'écriais-je, que mon Epoux soit le maître de toutes les nations. Donnez-moi donc une voix assez puissante pour être entendue des extrémités de la terre, et pour publier partout qu'il est digne de régner dans tous les cœurs.

“ Mes désirs et mes gémissements, comme autant de flèches embrasées, allaient percer les cieux. Transportée en esprit parmi les âmes qui ne connaissent pas Jésus-Christ, je lui rendais pour elles les hommages qu'elles lui doivent ; je les embrassais, et je les voulais toutes concentrer pour les plonger dans le sang précieux de cet adorable Seigneur.

“ Cependant une lumière intérieure me faisait voir qu'il me manquait quelque chose pour être exaucée. Alors je me consumais à ses pieds ; et je m'abîmais au centre de ma bassesse et de mon néant, afin qu'il plût à sa divine bonté de mettre en moi ce qui me manquait encore. Alors j'expérimentai une nouvelle infusion de la grâce ; un rayon divin se répandit dans mon âme, et en même temps ces paroles me furent dites : Demande-moi par le cœur de Jésus, mon très aimable Fils ; c'est par lui que je t'exaucerai.

“ Dès ce moment, je me sentis si étroitement unie au cœur de Jésus, que je ne parlais et ne respirais que par lui.”

Ce fut vers l'année 1635 que la Mère de l'Incarnation entra dans cette nouvelle phase de la vie intérieure.

Un feu si dévorant ne pouvait longtemps demeurer secret ; aussi éclata-t-il bientôt au dehors. Il fit une telle impression sur elle qu'elle parut entièrement changée. Communiquant ses

ardeurs à tous ses sens, et pénétrant jusque dans la moelle de ses os, cette flamme réduisit son corps dans un tel état d'exténuation et de maigreur qu'elle ne fut bientôt plus qu'un squelette vivant ; en sorte qu'elle pouvait dire en toute vérité, comme le Psalmiste : *L'ardeur de mon zèle m'a consumé.* (Ps.118.)

Son directeur, appréhendant pour ses jours, lui ordonna de se distraire autant qu'il lui serait possible. Elle fit tous ses efforts pour lui obéir ; mais ce fut en vain, et il fallut l'abandonner à la conduite de Celui qui seul tient entre ses mains la vie et la mort.

Cependant l'heure approchait où Dieu allait rompre le sceau des énigmes, dont il avait jusqu'alors voilé ses desseins sur elle. Sa vocation pour le Canada allait se dessiner clairement.

Dès son entrée aux Ursulines, un secret pressentiment lui avait dit qu'elle n'y était qu'en passant, et comme un dépôt que Dieu réclamerait à son jour. Elle repoussait toujours cette idée, dans

la crainte que ce ne fût un piège de Satan ; mais comme cette pensée revenait sans cesse, elle se vit obligée de s'abandonner, sans examen, entre les bras du Seigneur, ne demandant que l'accomplissement de sa sainte volonté.

Les Ursulines, de leur côté, ne tardèrent pas à remarquer en elle quelque chose d'extraordinaire qui leur faisait dire que Dieu l'appellerait bientôt ailleurs, et qu'elle ne mourrait pas dans leur monastère.

Son directeur était alors le Père Jacques Dinet, recteur du collège des Jésuites de Tours, qui fut, peu de temps après, appelé à la cour de Louis XIII, où il devint confesseur du roi.

Un jour que la Mère de l'Incarnation lui faisait part de son amour pour l'apostolat, et lui racontait le songe mystérieux qu'elle avait eu à ce sujet, le Père lui dit qu'il n'y avait rien en cela qui ne fût très possible, et que probablement le Canada était le pays qui lui avait été montré en songe. A

cette révélation inattendue, la Mère de l'Incarnation tomba des nues ; car jamais elle n'avait entendu parler du Canada, et il ne lui était pas venu un seul instant à l'esprit qu'elle dût jamais contribuer à la conversion des infidèles autrement que par ses vœux et ses prières.

A quelques jours de là, étant au chœur en oraison, elle fut ravie en extase, et la vision qu'elle avait eue en songe lui fut représentée de nouveau avec les mêmes circonstances ; et elle entendit une voix qui lui dit : " C'est le Canada que je t'ai fait voir, et il faut que tu ailles y fonder une maison en l'honneur de Jésus et de Marie.

" Ces paroles, qui portaient esprit et vie dans mon âme, continue la servante de Dieu, la réduisirent dans un anéantissement indicible. J'eus néanmoins assez de force pour répondre : O Dieu éternel ! vous pouvez tout, et moi je ne puis rien. Mais aidez-moi, me voilà prête. Dès ce moment et sans aucune réflexion, ma volonté fut unie à Dieu ;

d'où s'ensuivit une extase amoureuse, dans laquelle cette infinie bonté me fit des caresses, qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer.

" Je ne vis plus ensuite d'autre pays pour moi que le Canada ; et mes courses ordinaires étaient parmi les sauvages, avec les missionnaires."

Sur ces entrefaites, la Mère de l'Incarnation reçut du Père Poncet de la Rivière, missionnaire de la Compagnie de Jésus, qu'elle ne connaissait pas, une lettre accompagnée d'une Relation des Missions du Canada. Ce saint religieux, qui a arrosé et fécondé les sillons de la Nouvelle-France de ses sueurs et de son sang, rendait compte à notre Mère de sa vocation pour ces missions. Et quoiqu'il n'eût pu être instruit par aucune voie humaine de ses élans pour l'apostolat, il lui envoya en même temps comme symbole d'invitation un petit bourdon qu'il avait apporté de Notre-Dame de Lorette.

" Je vous envoie, écrivait-il, ce bour-

don pour vous convier d'aller servir Dieu dans la Nouvelle-France."

La Mère de l'Incarnation fut ravie de cette invitation ; néanmoins elle n'osa y répondre autrement que par de vagues remercîments, tant cette entreprise lui paraissait au-dessus de ses forces et de sa condition.

Mais tandis qu'elle ne songeait qu'à bien s'assurer de la volonté de Dieu, et à se mettre en état de l'exécuter, la Providence ménageait à son insu les moyens de faire réussir les desseins qu'elle avait sur elle. [1]

CHAPITRE SEPTIÈME

Madame de la Peltrie.

Sur la frontière méridionale de la Normandie, au sein d'une vaste et fertile plaine, entourée de côteaux gracieusement ondulés et couronnés de bocages

1. Le P. de Charlevoix.

pittoresques qui forment au loin des horizons " faits à souhait pour le plaisir des yeux," [1] s'élève la ville d'Alençon, qui faisait jadis partie de la vieille Armorique, et dont le nom rappelle un souvenir qui sera éternellement cher à tous les cœurs canadiens. Car c'est dans ses murs que naquit, en 1603, Madame de la Peltrie, l'héroïque fondatrice des Ursulines de Québec.

Marie Madeleine de Chauvigny était alliée par sa double origine, paternelle et maternelle, à la haute noblesse de Normandie. Son père, M. de Chauvigny, seigneur de Vaubougon, joignait à l'éclat de la naissance celui de la fortune ; mais il se faisait encore plus remarquer par ses éminentes vertus que par ces avantages naturels ; tandis que son épouse ne lui était inférieure ni pour la naissance, ni pour la piété. Ils n'épargnèrent rien pour jeter, dès le berceau, dans l'âme de leur enfant les premiers germes de cette haute vertu

1. Fénelon.

dont l'éclat devait plus tard illuminer le Nouveau Monde. La jeune fille ne tarda pas à réaliser leurs plus flatteuses espérances ; car à mesure qu'elle croissait en âge, elle croissait aussi en grâce et en vertus. Une sagesse et une maturité précoces lui faisaient dédaigner les jeux et les hochets de l'enfance pour s'appliquer aux œuvres de piété. Plus d'une fois on la surprit s'échappant furtivement du château paternel pour aller porter aux pauvres du voisinage quelque aumône, qu'elle cachait soigneusement dans les plis de ses vêtements.

Ce fut sous les regards maternels même, que Mlle de Chauvigny reçut son éducation. Elle y fit des progrès très rapides, et acquit bientôt toutes les connaissances qu'exigeait la société de cette époque pour les personnes de son rang. On voit par des fragments de ses lettres, qui sont parvenus jusqu'à nous, qu'elle possédait une éducation parfaite.

Aux plus beaux jours de son adolescence, à cette époque enchanteresse de

la vie où l'horizon du monde, entrevu dans le lointain et à demi-voilé, fait miroiter aux regards mille trompeuses illusions, elle n'eut jamais que du mépris pour les vaines joies du siècle. Loin de rechercher cette admiration si naturelle aux personnes de son sexe, son unique désir était de plaire à Celui dont le regard invisible avait le premier ravi son cœur.

Une vertu si solide, dans un âge si tendre, était l'indice d'une vocation privilégiée, qui se manifesta bientôt par un attrait irrésistible pour la vie religieuse. A peine âgée de seize ans, elle eût voulu déjà tourner le dos à cette voie riante et toute semée de fleurs qui s'offrait devant elle, pour suivre les austères sentiers de la solitude. Cette belle société française dont sa haute naissance lui ouvrait toutes les portes, cette société du dix-septième siècle qui éclipse les phases les plus brillantes de l'histoire, n'avait pas à ses yeux de charmes comparables à ceux du cloître.

Mais Dieu avait d'autres vues sur elle ; et comme il la destinait à devenir la coopératrice de la Mère de l'Incarnation, il ne permit ni à l'une ni à l'autre de ces deux femmes, par qui il voulait opérer de grandes choses, d'embrasser immédiatement un genre de vie qui aurait privé la première des grands biens, la seconde de la connaissance des affaires et de l'expérience qui leur étaient nécessaires pour exécuter l'œuvre qu'il devait leur confier.

Dès que la jeune Madeleine eut manifesté ses aspirations pour la vie monastique, ses parents, qui jusque-là avaient toujours favorisé ses pieuses inclinations, y mirent un obstacle invincible. M. de Vaubougon, son père, n'ayant point eu de fils de son mariage, voyait, avec amertume, s'éteindre avec lui le nom illustre de Chauvigny. Il voulait du moins que sa fille perpétuât dans le siècle le souvenir de la gloire et des vertus de ses ancêtres. La fierté paternelle lui fit alors méconnaître la voix

du ciel, et il résolut, avec son épouse, de mettre tout en œuvre pour distraire sa fille de sa résolution.

Un soir, après le départ d'une brillante réunion, qu'ils avaient invitée pour célébrer le dix-septième anniversaire de sa naissance, et où ils avaient épuisé tous les trésors de leur tendresse, ils la prirent à l'écart et essayèrent de lui persuader qu'une personne vertueuse, même au milieu des cercles les plus enjoués, pouvait faire plus de bien, par ses exemples, que la religieuse la plus austère, retirée au fond de sa cellule, unique témoin de ses veilles et de ses macérations.

Ce raisonnement spécieux était le seul qui pût faire quelque impression sur l'esprit de Mlle de Chauvigny.

Dès qu'elle fut restée seule dans sa chambre, après le départ de ses parents, elle en fit le sujet d'un long et sérieux examen. Prosternée au pied de son crucifix, longtemps elle pleura et pria en implorant les lumières du ciel.

“ O mon Dieu ! s'écria-t-elle enfin au milieu de ses angoisses et de ses sanglots, est-il donc possible que je sois condamnée à opérer mon salut au milieu de tous les dangers du monde ! Mon père veut désormais que j'assiste à la chasse et à l'opéra ; et pendant les longues heures que je perdrai à ces amusements, il me faudra vous oublier, ô mon Dieu ! vous qui avez songé à moi de toute éternité ! Non, je ne puis oublier votre présence pour celle des créatures....”

Puis après quelques instants de profonde réflexion : “ Oui, continua-t-elle avec enthousiasme, j'irai à la prochaine abbaye, et je demanderai mon admission pour quelques jours, afin d'y faire la retraite au commencement du carême ; et lorsque j'y serai, je tâcherai d'y rester ! ”

Après avoir pris cette soudaine détermination, Mlle de Chauvigny se releva toute consolée, et s'endormit le cœur léger et plein d'espérance.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, elle était sur la route de l'ab-

baye, et gravissait, quelques heures après, les degrés du parloir. Après avoir obtenu son admission sans difficulté, elle écrivit à ses parents pour leur demander l'autorisation d'y séjourner pendant quelques jours.

Dès que la voiture qui l'avait amenée fut de retour au château, et que la nouvelle de son absence eut été annoncée, tout fut en émoi dans la famille. Mais nul ne ressentit plus violemment ce choc que M. de Chauvigny ; sa surprise et son mécontentement furent extrêmes. Sur le champ, il ordonna de préparer sa voiture ; et après avoir expédié des lettres d'invitation à ses amis pour le soir même, il s'éloigna rapidement du château, accompagné de Madame de Chauvigny tout en pleurs.

Les tourelles de l'abbaye se dessinèrent bientôt dans le lointain, et peu d'instants après, la voiture franchissait les barrières du monastère.

L'abbesse, qui était parente éloignée de M. de Chauvigny et qui connaissait

son attachement excessif pour sa fille, ne fut nullement surprise de cette soudaine arrivée. Elle l'accueillit, le sourire sur les lèvres, en lui disant que sa fille n'était venue chez elle que pour suivre les exercices de la retraite, afin d'accomplir un vœu secret.

En entendant parler de vœu, M. de Chauvigny ne se posséda plus d'indignation :

" Jamais, s'écria-t-il, ma fille ne fera ni n'accomplira de vœu ici, tant que j'aurai un souffle de vie !... Rendez-moi mon enfant, " poursuivit-il d'une voix toute tremblante de colère.

En ce moment, Mlle de Chauvigny entra dans le parloir, et se précipita tout en larmes aux pieds de son père, en le suppliant de lui pardonner sa démarche.

Toute la tendresse paternelle de M. de Chauvigny se réveilla en apercevant sa fille bien aimée ; il la releva en l'embrassant, et, tandis que Madame de Chauvigny, intimidée par la scène qui

venait de se passer, pleurait à l'écart en silence, il adressa à sa fille les plus tendres reproches :

" Que vous avons-nous donc fait, ma chère enfant, pour nous abandonner ainsi ? Est-ce donc pour vous un si grand sacrifice que de demeurer avec nous, du moins jusqu'à ce que vous nous ayez fermé les yeux ? Alors vous serez libre, et vous pourrez faire votre choix. "

En prononçant ces paroles, il l'entraina doucement hors de l'appartement, suivi par Madame de Chauvigny. En un instant, ils furent tous montés en voiture, et l'abbaye était déjà hors de vue que la jeune fille n'avait pu proférer une seule parole pour se défendre.

Un nombreux cercle d'amis attendait le père triomphant, à son arrivée au château, pour le féliciter de son heureux succès ; la soirée se passa en fêtes et en réjouissances. Une seule personne se retira, cette nuit-là, le cœur triste et désolé : c'était Mlle de Chauvigny qui comprenait maintenant plus clairement

que jamais les intentions de son père sur elle ; car il venait de lui dire, en la quittant, de se préparer, pour le lendemain, à l'accompagner dans une partie de chasse.

" Madeleine, lui dit-il au retour de cette promenade, avez-vous remarqué ce beau jeune homme qui montait son cheval avec tant de grâce en avant de nous ? " Et sans attendre sa réponse : " C'est de tous mes amis, ajouta-il, celui que j'estime le plus ; et j'espère qu'avant peu vous partagerez le même sentiment."

Mlle de Chauvigny comprit par ces paroles que le chevalier Charles de Grivel de la Peltrie, issu de la maison de Tounois, était l'époux que ses parents lui destinaient. En vain protesta-t-elle par ses larmes et ses supplications, en vain allégua-t-elle sa jeunesse et son inexpérience, ils furent inexorables ; et tout ce qu'elle put obtenir fut un délai de quelques jours.

Dans ces angoisses, elle eut recours à la prière, et offrit à Dieu en sacrifice le

bonheur qu'elle avait rêvé de pouvoir bientôt se consacrer à lui seul. Cette offrande fut agréable au Seigneur ; car, dès lors, il lui donna l'assurance qu'un jour elle lui appartiendrait sans partage.

Fortifiée par cette voix intérieure, elle se soumit aux ordres de son père, et offrit sa main à M. de la Peltrie.

L'époux, du reste, que ses parents lui avaient choisi était digne de sa piété et de son amour. Pendant tout le temps que dura leur union, il n'eut pour elle que la tendresse la plus délicate, mêlée d'un profond respect que lui inspirait sa rare vertu. Elle, de son côté, sut si bien orner son âme de toutes les qualités de la vraie épouse chrétienne, que son mari ne cessait de répéter qu'il ne formait plus qu'un seul vœu sur la terre, celui de vivre longtemps, afin de jouir du bonheur dont elle était pour lui l'ange visible.

Mais la Providence en avait décidé autrement ; car après cinq ans de cette union inaltérable, M. de la Peltrie fut

enlevé subitement à la fleur de l'âge.[1] Elle n'avait eu de son mariage qu'une seule fille qui n'avait vu le jour que pour aller augmenter le nombre des prédestinés.

Restée veuve et sans famille à vingt-deux ans, elle sentit renaître en elle le désir de se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse ; et pour se préparer à cette vocation sublime, elle fit de sa maison une espèce de couvent et d'hospice, où elle recevait les pauvres et les malades avec une charité digne des premiers siècles de l'Eglise.

Cependant elle était partagée entre le désir de renoncer à tout pour Jésus-Christ, et celui d'employer l'immense fortune dont elle jouissait, au soulagement des misères spirituelles et corporelles du prochain, pour lesquelles Dieu lui avait donné une tendre compassion. Sa charité se portait de préférence vers les sauvages du Canada, où la France venait d'établir une colonie, et que les

1. Life of Madame de la Peltrie.

Pères de la Compagnie de Jésus avaient commencé d'évangéliser.

Le Père Le Jeune, supérieur des Jésuites dans la Nouvelle-France, venait de publier à cette époque une relation des Missions du Canada. Il y invitait fortement toutes les personnes pieuses à concourir, selon leurs moyens, à la conversion des sauvages ; et il terminait ses pressantes exhortations par ces paroles touchantes :

“ Hélas ! ne se trouvera-t-il pas quelque bonne et vertueuse Dame qui veuille venir en ce pays pour recueillir le sang de Jésus-Christ, en instruisant les petites filles sauvages ?

Ces paroles étant tombées sous les yeux de Madame de la Peltrie, elles pénétrèrent son âme d'une telle ardeur apostolique, que “ depuis ce temps, ajoute la Mère de l'Incarnation, son esprit fut plus en Canada qu'en elle-même. ”

Cependant comme elle voulait avant tout faire ce qui pouvait le plus contri

buer à la gloire de Dieu, elle consulta des personnes doctes et de grande vertu, leur exposa les sentiments de son cœur avec une entière sincérité, et leur mit entre les mains un papier où elle avait écrit tout ce que Dieu lui avait inspiré à ce sujet.

Tous d'une voix unanime lui déclarèrent que sa vocation avait tous les caractères d'une mission divine, et qu'elle ne devait pas différer de suivre la voix de Dieu. [1]

Mais bien des croix devaient l'assaillir et purifier son âme de toute attache terrestre, avant qu'elle pût réaliser ce vœu.

Déjà les continuelles instances de son père pour lui faire contracter de nouveaux liens, l'avaient obligée de se réfugier dans un monastère, d'où elle n'avait eu le temps d'accourir que pour recevoir le dernier soupir de sa mère.

---

1. *Vie des premières Ursulines de France*, par Charles Sainte-Foi.—*Vie de la Mère de l'Incarnation*, par Dom C. Martin.

Ces douloureuses épreuves affectèrent sa santé ; elle tomba si dangereusement malade que les médecins déclarèrent qu'ils n'avaient plus aucun espoir de la sauver. On n'attendait plus que son dernier soupir ; et plusieurs personnes même terminaient à la hâte un habit de Saint-François, pour l'en revêtir, selon son désir, avant d'expirer. Deux religieux Capucins, agenouillés à son chevet, récitaient les prières des agonisants, lorsque tout à coup elle se sentit inspirée de faire un vœu à saint Joseph, de lui promettre d'aller bâtir une église en son honneur au Canada, et d'y consacrer, sous ses auspices, sa fortune et sa vie au service et à l'instruction des filles sauvages. A peine eut-elle prononcé ce vœu qu'elle tomba dans un sommeil profond. A son réveil, au grand étonnement de tout le monde, elle se trouva parfaitement guérie. Les médecins en la voyant purent à peine en croire leurs yeux, car ils la pensaient déjà morte ; et l'un d'eux, après lui avoir tâté le pouls,

lui ayant dit, sans rien savoir de ce qui s'était passé entre elle et Dieu : " Où est donc votre fièvre, Madame ? serait-elle allée au Canada ?" Surprise de l'entendre parler ainsi : "—Oui, elle y est allée, " répondit-elle en souriant d'un air significatif, mais que personne ne comprit.

Arrachée ainsi miraculeusement à la mort, elle ne songea plus qu'à exécuter sans délai le vœu qu'elle avait fait à Dieu. Elle s'en ouvrit à quelques amis ; mais dès les premières paroles, tous s'élevèrent contre elle, taxant son projet d'idée romanesque, et de véritable folie. Ils ne pouvaient comprendre comment une jeune personne de sa condition, d'une santé si délicate, douée de tant d'avantages extérieurs pût avoir l'idée d'abandonner un si brillant avenir pour aller traverser les mers, et s'ensevelir au fond des forêts de l'Amérique.

Son père eut, vers le même temps, quelques soupçons de son dessein, et résolut de la remarier. Mais quelle ne

fut pas sa stupéfaction, lorsqu'il l'entendit, au contraire, solliciter la permission de consacrer sa personne et sa fortune aux missions du Canada ! Il fut anéanti à cette nouvelle, et lui déclara que si elle n'accédait pas à son désir, il en mourrait de chagrin. Plusieurs personnes de qualité et de mérite, et même des religieux unirent leurs sollicitations aux siennes, et lui représentèrent que Dieu ne pouvait pas exiger d'elle un sacrifice qui causerait la mort de son père. Partagée ainsi entre l'amour filial et la religion, en proie aux plus poignantes angoisses, elle s'adressa à un religieux de la Compagnie de Jésus, dont elle connaissait la prudence consommée, et le supplia de l'éclairer de ses lumières. Ce religieux, après y avoir sérieusement réfléchi devant Dieu, lui répondit qu'il croyait avoir trouvé un moyen de tout concilier.

Non loin d'Alençon vivait alors un gentilhomme de haute famille, d'une brillante fortune, et jouissant d'une répu-

tation d'éminente sainteté. M. de Bernières Louvigny était trésorier de France à Caen, et, par sa position, avait de fréquents rapports avec M. de Chauvigny. Celui-ci, connaissant l'angélique vie qu'il menait, ne tarissait pas en éloges sur son caractère et ses mérites. Le révérend Père conseilla donc à Madame de la Peltrie de lui faire connaître sa généreuse entreprise aussi bien que les obstacles qu'elle y rencontrait, et de l'engager à la demander en mariage à la condition de vivre ensemble comme frère et sœur. Quelque singulier que parût ce projet, la nécessité força Madame de la Peltrie d'y recourir. Elle écrivit sur le champ à M. de Bernières pour lui faire part de sa position, et de l'expédient qu'on lui avait suggéré. Elle le suppliait de l'aider dans cette circonstance où il s'agissait de son salut et de la gloire de Dieu.

M. de Bernières recula d'étonnement à la réception de cette lettre, et ne sut d'abord que répondre. Il avait fait le

vœu de chasteté, et n'avait nullement cherché à le tenir secret. Ce vœu était la principale cause de ses perplexités ; car il craignait de scandaliser ceux de ses amis qui en étaient instruits, et qui ne pouvaient connaître les conditions de son union avec Madame de la Peltrie. Mais l'immense bien qui devait en résulter balançait les raisons qui le faisaient reculer. Enfin après avoir longtemps imploré les lumières du ciel, il remit toute l'affaire entre les mains de son directeur et de quelques amis intimes. Tous, d'un commun accord, lui déclarèrent que la gloire de Dieu y était intéressée, et qu'il devait accepter. Il écrivit alors à un de ses amis, M. de la Bourbonnière, le priant d'aller demander de sa part, à M. de Chauvigny, la main de Madame de la Peltrie. A cette proposition, l'heureux père ne se posséda plus de joie, et vola auprès de sa fille, qui naturellement accepta sans difficulté. Mais M. de Bernières, toujours poursuivi par l'idée de la singularité de cette

démarche, retomba dans ses anciennes perplexités. M. de Chauvigny finit par croire que les avances qu'il avait faites n'auraient pas de suite. Il alla donc un jour trouver sa fille, et lui déclara qu'il fallait, ou que M. de Bernières se décidât à l'épouser, ou qu'elle signât un papier qui la déshéritait de la plus grande partie de ses biens. Madame de la Peltrie parvint à calmer ses inquiétudes. Mais afin d'éviter de nouvelles scènes à l'avenir, elle écrivit à M. de Bernières pour lui demander une entrevue à Alençon. Il s'y rendit, et ils délibérèrent ensemble, en présence de leurs amis, sur la décision qu'il fallait prendre. Après un mûr examen, l'idée d'un mariage fut abandonnée ; car elle entraînait de graves inconvénients, les héritiers de Madame de la Peltrie pouvant plus tard inquiéter ceux de M. de Bernières. Il fut donc convenu qu'ils agiraient à l'extérieur comme s'ils étaient mariés. La chose était possible à cette époque ; et il n'était pas rare que, pour ménager cer-

tains intérêts, ou certaines susceptibilités de famille, on eût recours à un mariage secret, c'est-à-dire célébré seulement en présence du curé et de deux témoins. Il était donc facile à M. de Bernières et à Madame de la Peltrie de faire croire qu'ils étaient mariés ; ils n'avaient pour cela qu'à paraitre ensemble dans leurs familles et chez leurs amis.

Sur ces entrefaites, une nouvelle épreuve vint fondre sur notre courageuse héroine. M. de Chauvigny, déjà avancé en âge et depuis longtemps tourmenté par la goutte, mourut subitement, emportant dans la tombe l'espoir d'avoir trouvé, pour sa fille, un époux digne de soutenir l'honneur de son nom. Madame de la Peltrie fut profondément affligée de cette mort, quoique M. de Chauvigny eût bien souvent soumis sa piété filiale à de cruels assauts. Mais la Providence voulut elle-même dénouer cette entrave. Assez d'autres, du reste, devaient encore se soulever sous ses pas. Sa famille, témoin des grandes libéralités qu'elle

faisait aux pauvres et aux églises, lui contesta le droit d'entrer en partage de la succession paternelle, et tenta même de la faire interdire, sous prétexte qu'elle était incapable d'administrer sa fortune. Le présidial de Caen avait même déjà prononcé une sentence favorable à ses parents ; mais elle en appela au parlement de Normandie. Elle faillit encore perdre ce second procès, pour avoïr refusé, par une excessive délicatesse de conscience, de prêter un serment juste et licite. Mais les saints ont des ressources que les autres hommes ne connaissent pas. Elle eut recours à l'intercession de saint Joseph, son refuge ordinaire dans toutes les circonstances difficiles, et elle renouvela le vœu qu'elle avait déjà fait d'aller établir en Canada une fondation destinée à l'instruction des jeunes filles sauvages. Son espoir ne fut pas trompé ; car, contre l'attente générale, la sentence du parlement décida en sa faveur. Sa famille ne put s'empêcher de reconnaître, dans

cet événement, le doigt de Dieu, et se réconcilia avec elle.

Cependant le bruit s'était répandu qu'elle était mariée avec M. de Bernières ; et comme ils étaient tous deux très avancés dans la perfection, ce mariage étonna tout le monde, et leur attira les plus amères railleries. Madame de la Peltrie ne répondait à toutes ces attaques que par un doux sourire, disant, avec modestie, qu'elle n'avait fait que suivre la volonté de Dieu.

Une telle conduite peut encore aujourd'hui paraître étrange à bien des personnes ; mais outre que l'avenir fit bien voir que c'était une inspiration du ciel, nous pouvons répondre, avec un savant et pieux auteur,[1] que nous ne devons point juger ceux que Dieu se charge lui-même de conduire. C'est ici, ajoute-t-il, qu'il faut se rappeler cette parole de saint Paul, que l'homme spirituel n'est

---

1. Charles Sainte-Foi, auteur d'une courte esquisse de la vie de Madame de la Peltrie, d'où nous avons tiré une partie de cette notice.

jugé par personne. Dieu se plaît quelquefois à mener les grandes âmes par des voies extraordinaires, qui déconcertent nos courtes vues et choquent notre faible raison ; mais il serait téméraire de les blâmer parce qu'on n'entrevoit pas tout le dessein de Dieu sur elles. Madame de la Peltrie et M. de Bernières avaient d'ailleurs pris toutes les précautions que conseille la prudence chrétienne, pour s'assurer que leur conduite était agréable à Dieu ; et ce n'est qu'après avoir consulté des hommes sages, pieux et expérimentés, qu'ils se décidèrent à agir contre les règles communes : d'autant plus que les mœurs et les usages de l'époque où ils vivaient rendaient cette conduite beaucoup moins singulière qu'elle ne le serait aujourd'hui.

Au reste, l'orage que cette démarche avait suscité dans le monde ne tarda pas à se dissiper, et Madame de la Peltrie ne songea plus qu'à se rendre à Paris, afin de s'occuper activement de sa fondation.

CHAPITRE HUITIÈME

Vocation de la Mère de l'Incarnation pour le Canada.

Cependant la main de Dieu qui soulevait à dessein tant de ronces et d'épines sous les pas de Madame de la Peltrie afin de raffermir sa vocation et d'en épurer tous les motifs, n'était pas inactive dans l'âme de la Mère de l'Incarnation. Nous avons déjà vu comment, après une longue série d'épreuves, le Seigneur l'avait initiée aux plus ineffables mystères, l'avait ensuite élevée à la sublime dignité d'épouse, puis avait enchâssé son cœur dans le sien, et l'avait enfin enflammée de l'esprit apostolique. Nous allons voir maintenant par quelles mystérieuses opérations il mit le dernier perfectionnement à cet esprit d'apostolat.

" La divine Majesté, voulant me dépouiller absolument de mon propre vouloir dans les choses mêmes qu'elle m'avait commandées, afin que tout fût d'elle et qu'il n'y eût rien de la créature,

me fit connaître, un jour, pendant que j'étais en oraison devant le Saint-Sacrement, qu'elle allait me réduire à ce dépouillement entier et parfait. Je traitais alors avec elle du salut des âmes, dans l'accès ordinaire qu'il lui plaisait de me donner. En un moment elle m'ôta tout pouvoir de continuer ce commerce, et ravit mon âme en une extase qui la mit dans son souverain et unique bien. Au milieu de ces divins embrassements, elle me découvrit le grand avantage qu'il y a de lui gagner des âmes, et m'excita à lui demander cette grâce. Alors mon âme prenant vivement les intérêts de son Epoux souhaitait avec une amoureuse impatience l'extension de son royaume et s'offrait pour cela en sacrifice, fallût-il donner mille vies. Je conjurais le Père Eternel de me mettre en état d'exécuter les commandements qu'il m'avait faits de lui bâtir, en Canada, une maison où il fût glorifié avec Jésus et Marie. Je le priais d'y joindre le grand saint Joseph, parce que j'avais de

fortes impressions que c'était lui que j'avais vu être le gardien de ce grand pays. J'avais une certitude qu'il agréait les instances que je faisais par le mouvement de son esprit. Cette Majesté suprême jetait ses regards sur moi, et me faisait entendre que par une amoureuse violence, j'avais voulu ravir sa volonté ; mais que par son amour, elle voulait triompher de la mienne. Ah ! qui pourrait décrire ce commerce d'amour !

" Il se fit alors une opération dans mon âme, qui la réduisit à une délicieuse agonie. Je me vis en un moment absorbée en Dieu, qui par un amour de complaisance, me voulait surmonter, m'ôtant ma volonté à l'égard de mes poursuites pour l'extension du royaume de son fils. En effet il me martyrisait ; car à peine me permettait-il de jeter un soupir pour arrêter ce tourment qui m'arrachait la vie et me charmait tout ensemble. Alors je m'aperçus que je n'avais plus de volonté, et que Dieu voulait pour moi. J'acquiesçai et me

confessai vaincue. Je chantai le triomphe de mon vainqueur et reconnus la justice de son vouloir. Dès ce moment je fus délivrée des langueurs que me causaient mes poursuites. C'était un repos, une paix, un non vouloir, une demeure dans la volonté de Dieu qui m'accompagnaient toujours en m'occupant des intérêts du Verbe incarné."

M. de Bernières, qui eut occasion de connaître intimement la Mère de l'Incarnation et de l'entretenir souvent des dons surnaturels qu'elle avait reçus, eut le bonheur de recueillir de ses propres lèvres le récit de cette faveur insigne. Voici comment ce grand maître de la vie mystique apprécie cette grâce et celle qui en fut l'objet.

" Je me souviens que cette grande religieuse parlait admirablement de l'excellence de la vie apostolique, et qu'elle en avait des sentiments exquis. Elle souffrit un jour une opération bien extraordinaire. Comme elle s'efforçait de prendre la volonté divine pour ne

la quitter jamais, et la fléchir à l'établissement du royaume de son fils sur toutes les nations, Notre-Seigneur prit la sienne ; et depuis elle n'a point eu de volonté propre : mais la seule volonté de Dieu a été sa volonté.

" C'est une grande âme, solidement vertueuse, qui a une profonde humilité, une charité éminente, et qui ne perd point l'union actuelle avec Dieu.

" Elle dit donc que Dieu la dépouilla de son propre vouloir, ou, pour me servir des paroles dont il usa à son égard, il triompha de sa volonté ; non qu'il lui enlevât cette puissance qui est le principe des actions spirituelles, ou qu'il la privât de sa liberté ; mais la volonté divine s'empara tellement de la sienne qu'elle ne pouvait plus vouloir que ce que Dieu voulait. Ainsi on eût pu lui donner ce nom admirable que Dieu avait promis à une nation qui devait être tout à lui : *On vous appellera, ma volonté est en elle.* Cette faveur merveilleuse commença par une espèce d'agonie,

c'est-à-dire que sa volonté agonisa avant que de mourir à elle-même, pour se perdre en celle de Dieu. Il ne lui restait plus alors que de faibles aspirations, qu'elle offrait en acquiescement à la perte de sa volonté. Cette agonie fut pleine de délices ; car comme il n'est rien de plus affligeant que de suivre les désirs de sa propre volonté ; il n'est rien, au contraire, de plus doux que de ne vivre que de la volonté de Dieu. Aussi le nouvel état qui succéda à cette opération fut un état tout de délices, de paix, de repos, et de demeure parfaite en la volonté de Dieu."

Ce fut vers l'année 1635 que notre bienheureuse Mère entra dans cette nouvelle phase de l'amour divin. Comme la fiancée des Cantiques, transportée par son divin Epoux dans cet Eden embaumé de quiétude et de paix, au milieu des lis immaculés de ses divines affections, elle en savoura les pures délices pendant l'espace d'une année entière.

Au sortir de cette heureuse solitude,

elle sentit naître en elle une vive inspiration de faire part à son directeur, le Père Salin, de sa vocation pour les missions du Canada. Mais dès les premiers mots, il lui imposa silence, en la reprenant sévèrement de s'amuser ainsi, disait-il, à de vaines et ridicules fantaisies. L'humble religieuse baissa la tête sans répondre et s'anéantit profondément devant Dieu, en renouvelant à ses pieds la promesse d'une éternelle obéissance à ses ordres. Elle attendit ensuite, dans une paix parfaite, le moment de la vocation divine sans oser communiquer à personne ses sentiments intérieurs. Aussi fut-elle bien surprise, vers le même temps, de voir son secret divulgué, d'entendre plusieurs personnes lui en parler, et d'autres lui en écrire de divers endroits. Elle ne se crut cependant pas suffisamment autorisée de le dévoiler ; et elle ne répondit aux lettres qu'elle reçut et aux interrogations qu'on lui fit à cet égard, que d'une manière vague, ne laissant entrevoir que le zèle

ardent dont son cœur était épris pour le salut des infidèles. Mais ses paroles étaient toutes de feu, dès qu'elle ouvrait la bouche sur ce sujet ; et elle avait si bien réussi à communiquer ses ardeurs apostoliques à toutes ses compagnes, que la communauté entière s'était associée à elle pour offrir à Dieu des prières, des pénitences et des communions continuelles dans cette intention.

Cependant plus l'heure marquée par les desseins de Dieu approchait, plus il la sollicitait vivement de dévoiler ses secrètes inspirations ; il la menaça même de l'abandonner si elle tardait plus longtemps d'obéir à sa voix. Sa première pensée fut alors d'écrire au Père de la Haye ; mais la crainte que lui inspirait le Père Salin la retint.

Ce fut au milieu de ces anxiétés qu'elle reçut la visite du Père de Lidel, qu'elle fit confident de ses troubles intérieurs. Il lui conseilla d'écrire au P. de la Haye, qui mieux que personne connaissait ses dispositions. Elle suivit son

conseil, d'après l'ordre de sa supérieure. Le Père lui répondit qu'elle devait se disposer à accomplir les vues de la divine Providence, et qu'il espérait en voir bientôt l'exécution. Cette réponse rétablit le calme dans l'âme de notre sainte.

Quelque temps auparavant, elle avait appris que Dom Raymond de Saint-Bernard, son ancien directeur, songeait aussi à passer en Canada. En effet, cet éminent religieux se concertait alors avec les PP. Jésuites dans cette întention ; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté et ne lui permit pas d'aller recueillir avec eux les palmes de l'apostolat, et peut-être du martyre. Les supérieurs de sa congrégation s'opposèrent à son pieux dessein.

A l'époque où il regardait encore son départ pour le Canada comme certain, la Mère de l'Incarnation lui écrivit pour lui faire partager son bonheur et s'éclairer de ses lumières. Il n'entra pas d'abord dans ses vues et combattit même toutes les raisons qu'elle put lui alléguer. Enfin elle lui exposa, dans une longue lettre,

tout ce qui s'était passé en elle à ce sujet, le priant d'y réfléchir sérieusement devant Dieu. Il se rappela alors son caractère d'esprit, incapable de se gouverner par l'imagination ; les faveurs qu'elle avait reçues du ciel dès sa plus tendre enfance, et la fidélité qu'elle y avait toujours apportée ; ses premières inclinations qui la portaient à s'unir aux prédicateurs de l'Evangile ; son zèle en mille occasions pour la gloire de Dieu ; ses désirs si ardents et néanmoins si peu empressés. Il vit cette paix si inaltérable au milieu des plus violentes saillies de son amour ; cette élévation d'âme jointe à la plus profonde humilité et à la plus parfaite soumission aux ordres du ciel ; mais surtout cet entier détachement de tout sentiment propre, malgré une connaissance certaine de la volonté du Seigneur ; et il ne put s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu dans cet appel, et d'y donner son entière approbation. [1] Dès lors il fit tout en son

1. Le Père de Charlevoix.

pouvoir pour lui en faciliter l'exécution ; mais le ciel, qui ne l'appelait pas lui-même en Canada, lui refusa aussi la consolation de contribuer à y établir son heureuse disciple.

Il vit rompre l'une après l'autre toutes les mesures qu'il avait prises pour elle et pour lui. A la nouvelle de ce double malheur, la Mère de l'Incarnation écrivit à ce bon Père pour lui offrir les consolations de l'amitié et de la reconnaissance. Elle était bien loin de se douter alors des cruelles alarmes qui l'attendaient à son tour.

En effet toutes les contradictions vinrent fondre sur elle à la fois. Les personnes qui lui inspiraient le plus de vénération et dont l'assentiment lui aurait été si précieux, se déclarèrent contre elle et traitèrent ses projets de rêves illusoires. Sa plus tendre amie même, la Mère de Saint-Bernard, alors supérieure, qui avait applaudi plus qu'aucun autre à sa vocation, alla jusqu'à lui dire que si Dieu lui accordait ce

qu'elle implorait avec tant d'ardeur, ce ne serait que pour la punir de sa témérité. Mais sa grande âme ne fut nullement ébranlée par tant d'assauts ; et rien n'est plus admirable que les sentiments de confiance et de soumission aux ordres de la Providence qu'elle exprime dans une lettre qu'elle écrivait à ce sujet au R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard :

" Nous sommes en butte à de grandes afflictions, mon révérend Père, mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Le bien où nous aspirons ne mérite-t-il pas d'être acheté à grand prix ? Prenons courage, mon très cher Père ; l'amour de Jésus combattra pour nous, puisque nous ne désirons travailler que pour sa gloire. Quand je considère les œuvres admirables de notre divin Maître, tous ces orages ne me semblent rien ; il est plus fort que tous les hommes ensemble, et c'est lui qui commande aux vents et aux tempêtes. S'il nous veut dans la Nouvelle-France, ses desseins

s'accompliront malgré tous les obstacles ; car ce ne sont devant lui que des pailles et des toiles d'araignée qu'il peut détruire en un moment, quoiqu'elles paraissent comme des montagnes aux yeux des hommes. Je les ai d'ailleurs toujours considérés aussi impuissants que des moucherons. Peut-être aussi que son amour nous envoie tous ces accidents pour éprouver nos courages. Mais, mon très cher Père, j'entre fort dans vos sentiments d'espérer contre toute espérance ; et mon cœur n'est nullement ébranlé."

En effet, toutes ces traverses et ces entraves apparentes n'étaient, en réalité, qu'un acheminement à l'exécution du plan divin sur la Mère de l'Incarnation. Elles servaient à faire connaitre ses sentiments et à déceler sa vocation, afin qu'au moment favorable, tous les regards fussent d'avance tournés vers elle. Déjà son nom, tout rayonnant de l'éclat de ses vertus, avait volé de bouche en bouche, jusqu'aux extrémités de la Nouvelle-

France, d'où les missionnaires lui écrivaient les lettres les plus pressantes en faveur de leurs chers néophytes. Du fond du pays des Hurons, le P. Garnier, à la veille d'arroser de son sang le sol qu'il baignait alors de ses sueurs, la conjurait, au nom de tous les missionnaires, de ne plus différer davantage. En recevant les lettres de ces sublimes martyrs, souvent écrites sur une simple écorce, et où elle croyait déjà voir les traces de leur sang, son âme s'enflammait d'un nouveau transport et se fondait d'amour. Elle les baisait avec un saint respect, et les arrosait de larmes brûlantes. Aucun de ces missionnaires cependant, en l'invitant à venir partager leurs rudes labeurs, n'entrevoyait encore le moindre secours temporel, indispensable à un tel établissement ; mais ces hommes, remplis de toute la plénitude de l'esprit apostolique, ne savaient pas s'inquiéter des moyens, quand une entreprise était dans l'ordre de Dieu ; et sûrs de la Providence pour les ressources, ils ne

songeaient qu'à choisir des sujets, dont la sainteté répondît à la grandeur du ministère qui devait leur être confié.[1]

Ce fut le motif qui inspira au P. Le Jeune, supérieur de la mission, de lui écrire deux lettres consécutives, pour soumettre sa vocation à une dernière et suprême épreuve, et parfaitement s'assurer de sa vertu. Il lui faisait un tableau exagéré des difficultés qui se dresseraient devant elle, lui peignait sous les couleurs les plus sombres les dangers auxquels elle serait chaque jour exposée, et terminait sa lettre en lui déclarant qu'il n'y avait qu'une " présomption intolérable " qui pût la faire aspirer à une mission tellement au-dessus de ses facultés et de la faiblesse de son sexe. Loin d'être déconcertée par ces étranges paroles, l'invincible servante du Christ les accueillit avec autant d'allégresse que si on lui eût annoncé l'ordre de partir à l'instant même. Elle

1. Le Père de Charlevoix.

ne pouvait se rassasier de les lire et de les relire ; et un jour qu'elle en citait les passages les plus amers à son directeur : " N'est-ce pas vraiment un bon Père pour moi, lui disait-elle ; et ne lui dois-je pas une grande reconnaissance de me parler ainsi ! je vois bien que si j'étais auprès de lui, il me traiterait en véritable ami."

Elle ne fut pas, du reste, longtemps sans apprendre les intentions toutes paternelles qui avaient dicté le langage du P. Le Jeune ; car, peu de jours après, elle apprit en secret qu'il prenait des mesures efficaces pour faire passer des Ursulines en Canada, et qu'elle était la première sur laquelle il avait jeté les yeux.

" Pour le coup, mon révérend Père, écrivait-elle à Dom Raymond de Saint-Bernard qui n'avait pas encore abandonné tout espoir de se consacrer aux missions, voulez-vous venir en Canada ? Les missionnaires des Hurons m'y appellent tant qu'ils peuvent. Si vous aviez

entendu parler ces saints, vous seriez ravi d'aise, et vous vous disposeriez à l'exécution de vos desseins. Ces âmes favorisées du ciel daignent penser à moi tous les jours, disent-elles, et c'est par une providence de Dieu toute particulière ; car je ne les ai jamais vues, ce qui fait que je tiens cela pour une faveur insigne. Allons donc au nom de Dieu, mon très cher Père, goûter les délices du paradis dans les croix qui se trouvent belles et grandes dans la Nouvelle-France, dans ce Nouveau Monde, où l'on gagne des âmes au Roi des Saints. Vous n'y serez pas aussi infirme qu'en France ; car la charité y fait vivre. Et puis, quand vous y mourriez, ne seriez-vous pas bienheureux de finir une vie chétive, dans l'exercice d'un apôtre ? Pour moi, j'ai tant d'envie d'y aller que je languirais dans mes désirs, si la vue de mon indignité ne me faisait baisser la tête devant Dieu, dans la crainte d'être rejetée. Faites-moi la faveur, mon très cher Père, de prier Dieu pour moi, afin qu'il m'ac-

corde cette grâce ; et s'il m'accepte, je vous verrai en passant, et je vous tirerai si fort par votre habit que j'en emporterai le morceau, si vous ne venez."

Cependant deux années entières devaient s'écouler encore avant que notre Mère vît se lever l'aurore de ce jour tant désiré. Mais cette longue attente ne fit qu'ajouter un nouveau fleuron à la couronne de fermeté inébranlable et d'aveugle obéissance à Dieu, qu'elle avait déjà méritée.

Enfin, à l'expiration de ce terme, et avant que les moyens d'exécution qu'allait employer Dieu fussent dévoilés, elle eut un pressentiment surnaturel que le jour de son départ approchait. En effet, l'heure de Dieu était venue, et après six années écoulées dans l'attente, depuis le jour de sa vocation (1632), six années de combats, de soupirs et de larmes, le Seigneur allait la prendre lui-même par la main, et l'introduire triomphante dans la terre promise de la Nouvelle-France.

CHAPITRE NEUVIÈME

Madame de la Peltrie à Paris et à Tours.

Nous avons suivi Madame de la Peltrie jusqu'au moment où elle descendit les degrés du château de ses pères pour s'élancer à l'exécution de son œuvre de dévouement. Elle partit d'Alençon, accompagnée seulement d'un domestique et d'une suivante. A peine fut-elle arrivée à Paris que sa famille, peu rassurée sur la réalité de son mariage et soupçonnant quelque dessein caché, tenta de la faire enlever, sous prétexte de l'empêcher de dissiper sa fortune. Mais elle en fut avertie secrètement, et se tint sur ses gardes. Son premier soin, en arrivant à Paris, fut de consulter les personnages les plus éminents par leur sainteté et leurs lumières, entre autres le Père de Condren, Général de l'Oratoire : tous la confirmèrent dans sa vocation. Elle eut en outre l'inestimable bonheur de recevoir des lèvres mêmes de saint Vincent de Paul,—de cet archange de la charité, la

plus pure personnification de cette vertu qui ait peut-être jamais glorifié la nature humaine depuis les jours du Sauveur,— l'assurance irréfragable de la coopération d'en haut.

Elle écrivit donc à M. de Bernières de venir la rejoindre sans délai.

Jusqu'alors, sachant qu'on était à sa recherche, elle n'avait osé paraître dans les rues de Paris que déguisée en servante, à la suite de sa femme de chambre qu'elle faisait passer pour une dame de condition. Mais après l'arrivée de M. de Bernières, comme elle ne sortait jamais qu'avec lui, on ne douta plus qu'elle ne fût mariée, et on cessa de l'inquiéter. Ce qui acheva de convaincre sa famille, c'est qu'elle fit transporter tous ses meubles d'Alençon à Paris, comme si elle eût eu l'intention de s'y fixer définitivement.

Cependant M. de Bernières, persuadé que la réussite de cette entreprise dépendait, en grande partie, de la diligence qu'on y mettrait, se rendit immédiate-

ment, avec Madame de la Peltrie, au noviciat des Jésuites, où se trouvait alors le Père Poncet de la Rivière, qui se disposait à partir pour Québec par les premiers vaisseaux. Ce missionnaire était le même qui, peu de temps auparavant, avait fait de si pressantes instances auprès de la Mère de l'Incarnation pour l'engager à se consacrer à l'œuvre des missions du Canada.

M. de Bernières lui apprit les desseins de Madame de la Peltrie, et ajouta qu'elle désirait surtout s'éclairer de ses conseils pour le choix des sujets qui devaient composer la nouvelle communauté. Le Père Poncet indiqua, sans hésiter, la Mère de l'Incarnation comme devant en être la pierre fondamentale ; il fit en même temps un si magnifique éloge de sa sainteté et de son véritable génie que dès lors Madame de la Peltrie n'eut plus de repos qu'elle ne se fût assurée cette précieuse coopératrice. Elle lui écrivit le jour même de concert avec le Père Poncet.

La réception de ces deux lettres plongea dans l'étonnement la supérieure des Ursulines de Tours. Elle qui avait toujours suivi, dans l'âme de la Mère de l'Incarnation, la trace miraculeuse du doigt de Dieu depuis le jour de sa vocation, qui un instant seulement avait pu la méconnaître, ne pouvait revenir de son admiration à la vue d'un tel dénouement. Elle vola, en toute hâte, à la cellule de notre Mère, qu'elle trouva agenouillée dans le recueillement de la prière ; et se précipitant à genoux auprès d'elle, elle lui fit, d'une voix altérée d'émotion, la lecture des deux lettres. " Seigneur, s'écria comme le prophète la servante du Christ au comble de ses vœux, me voilà ; je suis prête ; envoyez-moi où il vous plaira." [1] Et toutes deux, dans un saint embrassement, s'épanchèrent en actions de grâces, de louanges et de bénédictions envers l'auteur et le consommateur de ce grand ouvrage. La

---

1. Ecce ego, mitte me. *Isaïe.* VI, 8.

Mère de l'Incarnation y vit l'accomplissement clair et évident de la vision qu'elle avait eue à l'origine de sa vocation, et elle reconnut dans Madame de la Peltrie la dame mystérieuse qui lui était alors apparue, marchant à ses côtés.

Elle lui répondit par une lettre admirable, qui fait bien voir que les saints, déjà unis par un même amour, se rencontrent dans le cœur de Dieu, et s'embrassent d'une sainte amitié, même avant de se connaitre.

Ces événements se passaient au mois de novembre de l'année 1638. Madame de la Peltrie avait résolu de s'embarquer avec la flotte qui devait faire voile au printemps suivant ; mais pour des raisons secrètes, les membres de la compagnie des Cent-Associés mirent tout en œuvre pour l'engager à différer son départ d'une année, à moins qu'elle ne consentît à partir seule. Ce retard aurait gravement compromis le succès de son œuvre ; et comme elle persistait toujours dans son premier dessein, ils convinrent

ensemble de s'en rapporter à la décision d'une assemblée qui se tint chez M. Fouquet, alors conseiller d'état. Plusieurs amis de Madame de la Peltrie, outre M. de Bernière, vinrent y prendre part ; entre autres le P. Etienne Dinet, Provincial des Jésuites, le P. de la Haye, et le vénérable P. Charles Lalemant, l'un des plus anciens missionnaires du Canada. Les députés de la compagnie représentèrent que Madame de la Peltrie avait fait sa demande trop tard, que tous les vaisseaux étaient frétés, et qu'il n'y avait plus de place pour ses compagnes. Madame de la Peltrie répondit que s'il n'y avait que cette difficulté, elle serait bien vite levée ; car elle était prête à fréter un vaisseau à ses propres dépens, quoique la compagnie fût obligée, en vertu de ses engagements, à traverser à ses frais tous les colons de la Nouvelle-France et tous les effets qu'ils feraient venir, pendant l'espace de trois années consécutives.

Ils n'eurent rien à répliquer à cette

réponse ; et il ne fut plus question que du choix des religieuses. Madame de la Peltrie réclama tout d'abord la Mère de l'Incarnation ; et comme on lui représentait que l'archevêque de Tours, Mgr D'Eschaux, ne consentirait jamais à en faire le sacrifice, elle déclara qu'elle tenait tellement à l'obtenir, qu'elle ne partirait pas sans elle. Le P. Provincial des Jésuites insista, et lui fit observer que plusieurs raisons militaient en faveur des Ursulines de Paris. D'abord que leur communauté, étant au centre des relations commerciales, les communications avec elle seraient plus faciles ; en second lieu, que leurs constitutions convenaient mieux au dessein qu'on avait en vue, que celles de Tours, parce que les Ursulines de Paris faisaient un vœu spécial que ne prononçaient pas celles de Tours, celui d'instruire la jeunesse ; enfin que la différence qui existait dans les costumes pourrait bien, plus tard, causer des divisions, si la nouvelle communauté venait, par la

la suite, à se recruter dans les deux monastères. Malgré toutes ces objections, Madame de la Peltrie, appuyée surtout par le P. de la Haye qui connaissait tout le prix de l'acquisition de la Mère de l'Incarnation, demeura inébranlable.

On accéda à son désir, et il fut convenu sur le champ que M. le Commandeur de Sillery, l'un des membres de la compagnie des Cent-Associés, et l'âme de toutes les entreprises qui se faisaient alors pour la gloire de Dieu, M. Fouquet, et les PP. Dinet et de la Haye écriraient de concert à Mgr D'Eschaux, pour obtenir son consentement. Madame de la Peltrie se chargea de porter elle-même la lettre, afin de l'appuyer auprès de l'archevêque de toutes les raisons que son zèle pourrait lui inspirer. Le Père Dinet écrivit en outre au Père Grand-Ami, recteur du collège de Tours, pour lui enjoindre d'user de toute son influence en faveur de Madame de la Peltrie.

Satisfaite de l'heureuse issue de ses

démarches, elle se hâta de prévenir la supérieure des Ursulines de Tours et la Mère de l'Incarnation de sa prochaine arrivée ; et pendant que le P. Lalemant se rendait à Dieppe pour présider à l'équipement du vaisseau qui devait servir à leur transport, elle partit de Paris, toujours accompagnée de M. de Bernières, pour se rendre à Tours.

Cependant la nouvelle des événements extraordinaires qui allaient bientôt mettre en émoi la paisible solitude des Ursulines, n'avait pas encore transpiré parmi elles, lorsque, le 22 janvier, fête des épousailles de la sainte Vierge et de saint Joseph, la supérieure reçut la lettre de Madame de la Peltrie, qui lui annonçait sa prochaine visite.

Toute la communauté était en ce moment en pèlerinage à un petit oratoire appelé l'Hermitage de Saint-Joseph, situé à l'extrémité du jardin du monastère, dans une retraite charmante, ombragée par un bouquet d'arbres. Ce fut là que la supérieure apprit à la commu-

nauté l'honneur insigne dont le ciel avait daigné les favoriser. Elles purent à peine ajouter foi à ce bonheur inattendu, tant elles se croyaient peu dignes d'un choix si glorieux ; et toutes en chœur entonnèrent un hymne d'actions de grâces en l'honneur du saint patriarche sous les auspices duquel cette merveille s'était opérée.

Elles étaient encore sous l'impression de cette heureuse nouvelle, lorsque, le 19 février 1639, Madame de la Peltrie arriva à Tours avec M. de Bernières.

Le premier soin de ceux-ci fut de se concerter avec le P. Grand-Ami, et de le prier d'aller d'abord seul chez l'archevêque, pour le préparer à la demande qu'ils venaient lui faire. Il s'y prêta de bonne grâce, quoiqu'il appréhendât fort d'essuyer un refus ; mais à peine eut-il exposé le sujet de sa visite que le saint prélat, tout surpris, et ravi d'admiration, l'interrompit : " Eh quoi ! mon révérend Père, s'écria-t-il, est-il donc vrai que Dieu veuille choisir quelques-unes

de mes filles pour un si pieux dessein ? Ah ! je ne suis pas digne d'une telle grâce. Mais en trouvera-t-on parmi elles qui soient assez courageuses pour affronter les périls de la mer ? "

Le Père lui fit connaître alors les dispositions de la Mère de l'Incarnation.

—" Allez, continua alors l'archevêque, et dites de ma part à la supérieure des Ursulines de donner entrée dans le cloître à Madame de la Peltrie, et de lui faire la même réception qu'elle me ferait à moi-même. "

Le P. Recteur avait été loin de s'attendre à une si gracieuse réception, et à un succès si facile et si prompt ; il courut transmettre aux Ursulines l'agréable message qu'il venait de recevoir. En descendant les degrés de l'archevêché, il rencontra Madame de la Peltrie et M. de Bernières, qui en le voyant devinèrent sur sa figure l'heureux succès de son entrevue. L'archevêque leur fit l'accueil le plus cordial, et ne fut pas longtemps sans reconnaître que leurs mérites sur-

passaient encore le portrait que lui en avait fait le P. Grand-Ami. Il fut enchanté surtout de l'exquise modestie de Madame de la Peltrie, et lui promit son assistance et sa protection pour tout ce qui dépendrait de lui.

A peine étaient-ils sortis que le Père Recteur entra de nouveau chez le prélat, qui, en le congédiant après sa première visite, l'avait chargé de venir l'informer si la Mère de l'Incarnation persévérait toujours dans ses premières dispositions. Il lui dit que non-seulement elle soupirait encore des mêmes ardeurs ; mais que l'esprit d'apostolat s'était répandu dans toute la communauté, qu'il n'y avait pas dans le monastère une seule religieuse qui ne brûlât de zèle pour le salut des âmes, et que c'était vraiment un spectacle ravissant que de les voir et de les entendre.[1]

“ Puisqu'il en est ainsi, repartit l'archevêque attendri jusqu'aux larmes, dites à Madame de la Peltrie que je lui

1. Le P. de Charlevoix.

donne la Mère de l'Incarnation, et celle des religieuses que la communauté lui désignera pour compagne. "

Pendant cet intervalle, M. de Bernières avait conduit Madame de la Peltrie au monastère des Ursulines. La supérieure à la tête de toutes les religieuses l'attendait à l'entrée du cloitre. Dès qu'elle parut, toute la communauté, séparée en deux chœurs, entonna le *Veni Creator*, pendant que la cloche du monastère sonnait à toute volée. On la conduisit en triomphe à l'église, où le prie-Dieu, destiné aux visites épiscopales, lui avait été préparé. Après le chant du *Te Deum*, toutes les religieuses, rangées en hémicycle autour d'elle, s'agenouillèrent ensemble au moment où elle se prosterna pour adorer le Saint-Sacrement. Il y eut un instant de silence solennel et de recueillement plein d'émotion. En se relevant après son adoration, Madame de la Peltrie promena ses regards sur le cercle de figures rayonnantes qui l'entouraient. Elle fut frap-

pée de l'air d'exaltation religieuse dont elles paraissaient toutes animées. " On eût dit, ajoute la Mère de l'Incarnation, que cette bonne Dame avait apporté avec elle la joie du paradis, et que l'Esprit-Saint qui venait d'être invoqué, était descendu sur chacune de nos sœurs, et les consumait du même feu dont furent embrasés les apôtres, réunis dans le cénacle, au jour de la Pentecôte."

Il y eut alors un moment d'enthousiasme indicible ; toutes les religieuses vinrent, l'une après l'autre, se jeter aux pieds de Madame de la Peltrie pour se disputer l'honneur de son heureuse préférence. Elles embrassaient ses genoux, les arrosaient de leurs larmes, et lui adressaient des paroles si touchantes que Madame de la Peltrie, suffoquée par son émotion, ne pouvait répondre que par des sanglots.

" Pour moi, continue la Mère de l'Incarnation, dès que je l'eus envisagée, je me ressouvins de cette Dame que j'avais vue en songe, et qui m'accompa-

gnait dans le grand pays qui m'avait été montré. L'ingénuité et la douceur de son visage, son teint, et toutes ses manières m'en renouvelèrent l'idée, et mon cœur se sentit tout à coup uni au sien dans l'œuvre qu'elle allait entreprendre pour la gloire de Dieu. Ce qui me fit encore admirer la divine Providence, ce fut d'apprendre plus tard d'elle-même, qu'en même temps que Dieu me l'avait montrée intérieurement, il lui avait aussi donné les premières inspirations de fonder un séminaire en Canada."

Pendant les trois jours que l'illustre fondatrice demeura dans le monastère, toutes les religieuses se succédèrent l'une après l'autre à sa chambre pour lui renouveler leurs instances, dans la crainte de n'avoir pas été suffisamment remarquées. Comme elles connaissaient l'influence de M. de Bernières sur Madame de la Peltrie, elles descendaient ensuite au parloir, où il passait une partie de la journée, et le priaient d'intercéder en leur faveur.

Cependant l'archevêque de Tours avait ordonné de faire les prières des quarante heures, pour implorer les lumières du Saint-Esprit. Toute la communauté était dans l'attente de la manifestation de la volonté divine.

CHAPITRE DIXIEME

La Mère de Saint-Joseph.

Au milieu de l'empressement général, il n'y avait, à part la Mère de l'Incarnation dont le sort était déjà fixé, qu'une seule religieuse qui ne fît aucune démarche ; non qu'elle ne brûlât de la sainte émulation de ses compagnes, mais parce que son extrême jeunesse, sa timidité et l'intime conviction de son indignité devant un ministère qui exigeait une vertu héroïque et une sainteté consommée, la retenaient dans l'ombre et le silence. C'était cette admirable Mère Marie de Saint-Bernard, l'amie de cœur, la disciple bien-aimée de notre Mère, et

dont le nom s'est déjà rencontré sous notre plume.

Marie de la Troche Savonnières était née le 7 septembre 1616, au château de Saint-Germain, en Anjou, d'une noble et ancienne famille du pays. M. de la Troche, seigneur de Savonnières et de Saint-Germain, son père, avait épousé Jeanne Raoul, de noble maison comme lui, et comme lui pieuse et riche de mérites devant Dieu et devant les hommes.

Dès l'instant de sa naissance, la jeune enfant passa, pour ainsi dire, des bras de sa mère dans les bras de Marie ; car à peine avait-elle vu le jour que cette mère chrétienne, la saisissant entre ses mains, et l'élevant vers le ciel, la consacra à la sainte Vierge et choisit Marie pour sa patronne. Dès lors la divine Vierge la regarda d'un œil d'élection et d'amour ; bientôt on vit se manifester en elle une raison précoce accompagnée d'une profonde piété, d'une tendre dévotion envers Marie et d'une pureté d'âme exquise, qui se faisaient jour à travers

ses actions enfantines. À ces caractères distinctifs des élus de Dieu se joignait une ardente charité envers les pauvres.

Dans une des tourelles du château habitait un vieillard, pauvre et infirme, que M. et Mme de la Troche avaient recueilli par charité. Souvent à l'heure des repas, elle se dérobait aux regards de ses parents, et allait lui porter, cachée dans les pans de sa robe, une partie de sa nourriture, qu'elle lui offrait d'une main triomphante, en y joignant toujours quelques paroles de naïve consolation. Comme elle gâtait ainsi ses vêtements, sa gouvernante finit par découvrir l'innocent stratagème et en avertit sa mère. Mais loin de l'en reprendre, la pieuse châtelaine fut ravie d'une si rare inclination. Elle la fit venir, et l'embrassant avec attendrissement, elle lui donna pleine permission de faire toutes ses petites aumônes. Elle lui assigna même une somme d'argent pour le soulagement des enfants pauvres qu'elle avait pris sous sa protection, et lui per-

mit de l'accompagner dans les visites de charité qu'elle-même avait coutume de faire.

A l'âge de huit ans, Mlle de la Troche fut placée au pensionnat des Ursulines de Tours, où la grâce de ses manières, la vivacité de son esprit et surtout son angélique piété lui gagnèrent bientôt le cœur de ses compagnes, et lui firent prendre sur elles, à son insu, cet ascendant que donne la supériorité, même parmi les enfants. [1] Douée d'une intelligence exceptionnelle, elle les eut bientôt toutes surpassées, et fut même chargée d'une certaine surveillance dans la classe ; mais elle s'acquittait de cette tâche délicate avec une si charmante aménité, une modestie si candide et si ingénue, que ses jeunes disciples, loin de la jalouser, se plaisaient à l'appeler leur petite maîtresse.

Vers l'âge de douze ans, elle fit une grave maladie qui obligea ses parents de la retirer du couvent, pour lui faire

1. Chs. Sainte-Foi.

respirer l'air natal. Ce fut alors qu'ils purent apprécier mieux que jamais quel précieux joyau le ciel avait placé sous leur garde. Ils ne pouvaient assez remercier Dieu des heureux fruits qu'une sainte éducation avait développés dans son esprit et dans son cœur.

Dès qu'elle fut rétablie, elle exprima le désir de retourner à Tours, afin d'y embrasser la vie religieuse. Ses parents, qui l'idolâtraient, eurent beaucoup de peine à la laisser partir ; mais comme ils étaient profondément chrétiens, et qu'ils craignaient de s'opposer à la volonté de Dieu, ils lui donnèrent enfin leur consentement. La violence qu'elle se fit en cette occasion fut extrême ; car elle était d'une grande sensibilité, et avait pour ses parents l'affection la plus tendre. Sa mère, de son côté, ne se sentant pas le courage de la reconduire, pria une de ses parentes de lui épargner ce sacrifice trop douloureux pour elle, en allant la remettre elle-même entre les mains de la supérieure des Ursulines.

C'est toujours un spectacle touchant que de voir ainsi la nature aux prises avec la grâce, lorsque celle-ci finit par être victorieuse ; car la violence de la lutte donne plus de prix à la victoire ; et en voyant tant de courage et de constance en des natures frêles et délicates, on se sent animé soi-même au combat par leur exemple, et l'on n'ose plus désespérer de son propre cœur. [1]

Dès que Mlle de la Troche fut entrée chez les Ursulines, elle demanda qu'on l'admît au noviciat ; et elle le fit avec tant d'instances, que, bien qu'elle n'eût ni l'âge ni la santé nécessaires, on la reçut, mais à la condition qu'elle en sortirait dès que ses parents en manifesteraient le désir.

Après bien des délais et des résistances, ils consentirent enfin à lui laisser suivre sa vocation. Elle eut aussi de cruelles luttes à soutenir contre les tristesses et les défaillances de son propre cœur qui la faisait parfois incliner vers

1. Chs. Sainte-Foi.

la terre ; mais elle triompha, avec un courage héroïque, de ses tendresses filiales, et marcha, d'un pas ferme, vers l'autel du sacrifice.

Enfin le jour de sa vêture arriva ; l'esprit de ténèbres profita de cette dernière occasion pour lui livrer un suprême assaut. Sa mère, après l'avoir, selon la coutume, parée de la robe des fiancées, voulut l'embrasser une dernière fois, avant de la conduire à la grille et de s'en séparer pour jamais ; mais alors toute sa tendresse maternelle se réveilla ; elle la saisit entre ses bras, et, le cœur navré de douleur, elle demeura longtemps sans pouvoir proférer une parole, jusqu'à ce qu'une défaillance vint dénouer cette douloureuse étreinte. M. de la Troche, pâle et sans voix, fut obligé d'aller seul conduire sa fille à la porte de la clôture, où les religieuses la reçurent, et accompagnèrent de leurs chants son noble sacrifice. Les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes à la vue d'une résolution si ferme dans un âge

si tendre. " Elle m'a avoué depuis, dit la Mère de l'Incarnation, que cette attaque lui fut plus rude et plus sensible que toutes les autres." Mais si elle ne fut pas alors ébranlée, c'est que cette bienheureuse Mère, qui, du premier coup d'œil, avait deviné en elle la plus généreuse de toutes ses disciples, lui avait tendu sa forte main, et l'avait déjà entraînée bien loin vers ces hauteurs de la perfection, dont elle lui avait montré les cimes infinies.

Dès l'origine de sa vocation à la vie monastique, la Mère de Saint-Bernard avait senti naitre en elle un vif désir du salut des âmes. La lecture des Relations de la Nouvelle-France qui circulèrent dans la communauté peu de temps après, fournit un nouvel aliment à cette flamme apostolique ; mais l'impossibilité où elle se voyait de ne pouvoir jamais réaliser ces désirs extraordinaires, les lui fit d'abord envisager comme de vaines chimères de son imagination. Elle en fit part cependant à sa bien-aimée con-

fidente, la Mère de l'Incarnation, à qui elle n'avait jamais caché le moindre secret de son âme. La Mère de l'Incarnation y reconnut la vocation divine ; mais ce ne fut qu'aux premières démarches de Madame de la Peltrie, que toutes deux comprirent parfaitement le but et le sens de ces aspirations, dont elles n'avaient jamais osé espérer l'accomplissement.

Dès que Madame de la Peltrie eut mit le pied dans le monastère des Ursulines, la Mère de Saint-Bernard sentit à l'instant se réveiller en elle, plus vifs que jamais, tous ses tressaillements intérieurs et tout son zèle pour la vie d'apostolat. Mais se croyant trop indigne d'une mission si sublime, elle se contenta de soupirer en silence, et de s'offrir en holocauste pour la conversion des sauvages. Cependant une secrète impulsion l'entraînait tour à tour vers la chambre de Madame de la Peltrie, et vers le parloir où se tenait M. de Bernières ; elle allait ainsi tout le jour, pensive et

indécise, rôdant à travers le monastère, et n'osant se présenter, lorsqu'enfin la Mère de l'Incarnation la rencontra à l'entrée du parloir. Frappée d'une inspiration soudaine, elle la prit par la main, la conduisit tout droit chez M. de Bernières et le pria de l'examiner attentivement.

Peu d'hommes possédaient à un degré aussi éminent le don du discernement des esprits. Il lui fit d'abord rendre un compte exact de tout ce qu'elle avait ressenti au sujet de la mission du Canada; et après un mûr examen, il reconnut en elle, à n'en pouvoir douter, l'apôtre prédestinée de Dieu. Enfin il la congédia en lui donnant l'assurance qu'il appuierait sa demande de toute son influence.

Elle sortit, toute rassurée, ivre de joie, et courut en hâte à la chambre de la Mère Supérieure [1], pour se réjouir avec elle des espérances qu'elle venait de recevoir. Mais celle-ci l'accueillit avec une extrême froideur, traita même sa

1. C'était encore la Mère Françoise de Saint-Bernard.

démarche de présomptueuse légèreté ; et pour lui enlever jusqu'à l'ombre de l'espoir dont elle se berçait : " Allez, lui dit-elle, et préparez-vous à prendre la chambre et l'emploi de celle qui sera choisie pour la mission du Canada." L'humble vierge fit éclater en cette occasion sa parfaite abnégation et son entière confiance en Dieu. Elle se retira, sans faire la moindre observation, et n'ouvrit plus son cœur et son espoir que du côté du ciel.

Rentrée dans sa cellule, elle se prosterna la face contre terre, et renouvela à Dieu le sacrifice de sa vie, conjurant le Seigneur de ne pas permettre que ses péchés missent obstacle à ses desseins sur elle. Sœur Marie remit ensuite sa demande entre les mains de saint Joseph, et fit vœu de prendre son nom et de le porter toute sa vie, s'il lui obtenait la grâce qu'elle désirait.

Enfin les prières des quarante heures terminées, la communauté se réunit pour faire l'élection. Chaque religieuse

fut proposée l'une après l'autre, car toutes, enflammées par la même passion évangélique, s'étaient mises sur les rangs, mais il n'y en eut aucune dont la vocation ne fût entravée par quelque obstacle insurmontable. Seule la Mère de Saint-Bernard parut libre et réunit tous les suffrages, au grand étonnement de la communauté. La supérieure elle-même, qui avait déclaré formellement qu'elle ne consentirait jamais à priver les Ursulines d'un sujet si précieux, demeura interdite à la vue d'un résultat si inattendu. Ne pouvant s'empêcher de reconnaitre le doigt de Dieu dans cette merveilleuse élection, elle n'y mit d'autre condition que l'acquiescement de la famille de la Troche, amie et bienfaitrice du monastère.

Un courrier fut expédié immédiatement à Angers, où résidaient alors M. et Madame de Savonnières. Cette étrange nouvelle fut un coup de foudre pour eux. Mme de la Troche surtout en fut terrassée. Après le premier moment de

stupeur, elle résolut sans délai de se rendre à Tours, afin de renverser ce projet. Mais Dieu, qui tient entre ses mains les esprits et les cœurs, d'un souffle fit évanouir cet orage.

Au moment où Madame de la Troche montait en voiture, le supérieur des Carmes entra dans l'avenue du château. Elle n'eut rien de plus pressé que de lui apprendre le but de son voyage ; mais le saint religieux, loin d'approuver sa détermination, lui fit comprendre l'honneur insigne que Dieu faisait à sa famille en daignant appeler son enfant à une vocation si sublime. Il entra avec elle dans l'appartement de M. de la Troche, qui était alors malade ; et comme s'il eût été l'envoyé du ciel pour leur intimer les ordres du Seigneur, il leur parla avec tant d'éloquence et d'inspiration, qu'il parvint à éclairer leur foi un instant obscurcie par les tendresses de la nature. La lutte fut violente, mais de courte durée. Ils se résignèrent avec un courage magnanime

à la volonté divine, et écrivirent sur le champ à leur fille une lettre d'acquiescement si touchante et si pleine de sentiments chrétiens que la Mère Supérieure voulut en faire la lecture en présence de la communauté. Toutes les religieuses pleurèrent d'attendrissement en entendant l'expression de cette foi si pure, qui jaillissait à travers les sanglots et les cruels saignements de ces deux nobles cœurs, en prêtant l'oreille aux accents de cette dernière bénédiction qui tombait, avec tant de larmes, sur cette chère enfant qu'ils ne devaient plus revoir. Seule, la Mère de Saint-Bernard parut supérieure à tous les sentiments de la nature. Le glaive des grandes immolations avait tranché le dernier de ces liens de la chair et du sang qui, si longtemps, l'avaient retenue captive sur la terre ; la joyeuse colombe du Seigneur, aujourd'hui dégagée d'entraves, déployait enfin, en toute liberté, ses ailes frémissantes vers les cieux. Elle n'eut de pensées que pour rendre grâce à Dieu et

au glorieux protecteur dont la puissante intercession avait opéré ce miracle inespéré. A l'instant même, pour accomplir son vœu, elle quitta son nom de religion et prit celui de Marie de Saint-Joseph, qui est devenu à jamais célèbre sur les plages de la Nouvelle-France, où, chaque jour, il retentit encore, tout rayonnant de gloire, de sainteté et de bénédictions, sur les lèvres des descendants de ces heureuses enfants du Canada qu'elle a tant aimées et servies.

Désormais Madame de la Peltrie pouvait partir : le succès avait dépassé toutes ses espérances ; mais Dieu ne lui permit pas d'aller plus loin sans mêler une goutte d'amertume à cette joie jusqu'alors sans mélange. Une fille de confiance, avec qui elle avait été élevée, qu'elle regardait comme sa sœur, pour qui elle n'avait point de secret, et qui lui avait promis de ne l'abandonner jamais, n'eut pas plus tôt vu son départ fixé sans retour, qu'elle fut épouvantée à l'idée des périls qu'elle aurait à essuyer

sur mer, et ensuite sur cette terre inhospitalière, toute peuplée de hordes sauvages et sanguinaires. Ni les prières, ni les raisons humaines, ni les motifs surnaturels ne purent calmer ses frayeurs, et Madame de la Peltrie se vit forcée de la renvoyer à Alençon.

Il fallait en trouver une autre qui eût le courage de relever la couronne que celle-ci venait de laisser tomber. La Providence y avait déjà pourvu. Depuis près de six ans, une pieuse fille, nommée Charlotte Barré, appartenant à une famille très honnête, se sentait pressée d'un vif désir de se consacrer au service de Dieu et au salut du prochain, sans toutefois connaître ni le lieu, ni le temps de sa vocation. Elle avait pour directeur un Père de la Compagnie de Jésus, que la Providence amena à Tours au moment précis où Madame de la Peltrie confiait à la Mère de l'Incarnation le choix d'une nouvelle auxiliaire. Instruit de leurs perplexités, il leur indiqua le précieux sujet que le ciel leur avait préparé. La jeune

fille accepta avec bonheur, malgré les protestations, les prières et les larmes de son frère et d'un oncle vénérable, prêtre et chanoine de Tours. Elle n'exigea, pour toute condition, que la promesse d'être admise au nombre des religieuses de chœur dans le nouveau monastère. L'avenir justifia parfaitement les éloges qu'en avait faits son directeur. Elle devint plus tard la première professe des Ursulines de Québec ; et elle brille aujourd'hui dans leur cycle monastique, à côté de ses illustres compagnes, d'un éclat plus tempéré, mais non moins tendre et non moins touchant, sous le nom de Mère de Saint-Ignace.

CHAPITRE ONZIÈME

Départ de Tours.

La veille de son départ, la Mère de l'Incarnation réunit les membres de sa famille pour leur faire ses adieux. Nul

d'entre eux n'avait le moindre soupçon du grand événement qui allait l'enlever à leur affection. Mais à peine en eut-elle levé le voile, que celle de ses sœurs chez qui elle avait vécu quelques années, mit tout en œuvre pour la retenir. Après avoir épuisé toutes les supplications, elle alla s'adresser à l'intendant, puis à l'archevêque de Tours, et à tous ceux qu'elle croyait avoir quelque influence sur sa sœur. Enfin voyant que tout était inutile, elle eut recours à la justice, et revint aux Ursulines accompagnée d'un notaire, à qui elle fit dresser, en présence de sa sœur, une opposition en forme contre son départ. Cette menace restant encore sans effet, elle crut l'intimider en faisant révoquer la pension qu'elle avait accordée à son fils. Mais la Mère de l'Incarnation resta impassible devant cet orage ; pas même le plus léger nuage n'altéra la sénérité de son front. Pour toute réponse, elle fixa sur elle un de ces longs regards, empreints d'une expansive commisération, plus navrant qu'un reproche,

plus tendre qu'une prière, plus éloquent que nul discours.

“ Ma sœur, lui dit-elle enfin d'une voix ferme, mais vibrante de tendresse, depuis le jour que j'ai quitté mon fils pour suivre les conseils évangéliques, j'ai prévu l'abandon et l'isolement où il vivrait. Aussi ce n'est pas un bras de chair que je lui donnai pour protecteur et unique appui ; mais c'est entre les bras de la Providence que je l'ai abandonné sans réserve. Jusqu'à présent je n'ai point été trompée dans ma confiance ; car celui qui a promis de veiller sur ses jours ne révoque jamais ses promesses, et le passé m'est un gage assuré pour l'avenir. ”

Une telle puissance de volonté, un dépouillement si complet, un empire sur soi-même si inaccessible aux forces de la nature, révèlent la consommation de la vertu. Celui-là seul qui a dit : “ Quiconque aura quitté à cause de moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou

ses enfants, ou ses terres, en obtiendra le centuple et possèdera la vie éternelle," [1] celui-là seul, disons-nous, pouvait inspirer un tel héroïsme, et étouffer ainsi les derniers cris des entrailles maternelles.

Désespérant de pouvoir jamais vaincre elle-même la Mère de l'Incarnation, sa sœur écrivit au jeune Martin qui terminait alors ses études à Orléans, pour lui apprendre le départ de sa mère, l'aigrir d'avance contre ce nouveau sacrifice, et lui indiquer les moyens de le prévenir.

Cependant l'archevêque de Tours, voulant assurer le sort des deux religieuses qu'il cédait à la mission du Canada, convoqua, dans son palais, une assemblée de quelques personnes qu'il honorait de sa confiance intime. Il y invita M. de Bernières et Madame de la Peltrie, et voulut que la supérieure des Ursulines avec une autre religieuse, la Mère de l'Incarnation et la Mère de Saint-Joseph y fussent aussi présentes.

Matth. xix, 29.

Le vénérable vieillard témoigna d'abord son bonheur du choix que le Seigneur avait daigné faire de deux de ses religieuses pour une œuvre aussi sainte ; mais il ajouta que la sagesse et sa conscience lui prescrivaient de ne rien conclure sans être assuré de ressources suffisantes pour le nouveau monastère. Il pria, en conséquence, Madame de la Peltrie de passer en sa présence le contrat de fondation.

Madame de la Peltrie répondit que son dessein était de consacrer sa fortune tout entière à cette œuvre, et que pour s'interdire à elle-même et à tout autre les moyens d'en rien retrancher, elle se donnait elle-même à la nouvelle communauté. Mais que comme elle n'avait pas prévu cette demande avant son départ de Paris, où se trouvaient tous ses papiers, elle laissait à Monseigneur de juger s'il ne serait pas plus opportun de retarder de quelques jours l'exécution de ce contrat, dans la crainte d'omettre dans l'acte quelque clause essentielle,

qui le frappât de nullité ; qu'au reste, s'il voulait lui indiquer à Paris quelques personnes en qui il eût une parfaite confiance, elle était prête à passer le contrat de fondation en leur présence, et d'y suivre toutes ses intentions.

Le prélat se rendit à de si excellentes raisons, et délégua à cet effet le P. de la Haye et Dom Raymond de Saint-Bernard, alors provincial de son ordre.

Enfin le jour du départ de Tours se leva ; c'était le 22 février 1639. Dès le matin, le carrosse de l'archevêque attendait, dans la cour du monastère des Ursulines, les deux *missionnaires* pour les transporter au palais épiscopal, où le vénérable prélat voulait célébrer la sainte messe en leur présence, et les communier de sa main. Mais sa paternelle sollicitude lui avait fait tenter plus que ne permettaient son extrême vieillesse et ses infirmités. Il ne put qu'assister à l'auguste sacrifice qu'il fit célébrer par son aumônier, et communier avec les deux religieuses, accompagnées de leur supérieure,

d'une autre religieuse, de Madame de la Peltrie et de M. de Bernières.

Après le repas d'adieu qu'il leur servit à sa propre table, et pendant que son secrétaire expédiait les lettres d'obédience, il les réunit dans son salon pour leur adresser ses dernières paroles. La Mère de l'Incarnation le pria alors de leur commander le voyage, afin de jouir du mérite de l'obéissance. Le vénérable patriarche, attendri jusqu'aux larmes, se rendit à leurs vœux, et leur adressa d'une voix tremblante d'émotion une exhortation si touchante, si pleine d'onction et d'esprit évangélique, que toute la pieuse société fondit en pleurs. " Mes sœurs, ajouta-t-il en terminant, à la veille où vous êtes d'entrer dans une nouvelle terre promise, nous allons chanter ensemble, avant de nous séparer, le cantique des enfants d'Israël au sortir de l'Egypte."

Transportée d'un saint enthousiasme, la Mère de l'Incarnation entonna alors avec sa compagne le psaume *In exitu*

Israel de Egypto, puis le cantique *Magnificat*, auxquels toute l'assistance répondit en chœur. Enfin l'archevêque se tournant vers M. de Bernières et Madame de la Peltrie : " Voici, leur dit-il en indiquant les deux héroïnes, l'inestimable trésor que je vous confie ; voici les deux pierres fondamentales de l'édifice que vous voulez élever dans le Nouveau Monde, à la gloire de Jésus et de Marie. Qu'elles y soient comme deux pierres précieuses, semblables à celles des fondements de la Jérusalem céleste. Que ce temple soit à jamais un lieu de paix, de bénédictions et de grâces, plus fécond que ne fut jamais celui de Salomon. Que les portes de l'enfer ne prévalent point contre lui, et ne puissent jamais lui nuire davantage qu'à celui de Pierre. Que Dieu y habite comme Père et comme Epoux, jusqu'à la consommation des siècles."

En achevant ces paroles, qui furent comme le testament de ce vénérable vieillard de quatre-vingts ans, il étendit

les mains sur les saintes fondatrices, qui se jetèrent à ses pieds pour recevoir sa bénédiction.

De là, elles revinrent au monastère pour embrasser une dernière fois leurs chères compagnes.

Un coup d'œil jeté en arrière suffira pour faire comprendre le vide immense qu'allait faire dans cet asile sacré le départ de ces deux éminentes religieuses. Marie de l'Incarnation était en effet la mère spirituelle de la plupart de ses sœurs, tandis que la Mère de Saint-Joseph, par les grâces attractives de son caractère et la candeur de son âme aimante, en était le charme et l'idole. Toutes les religieuses vinrent l'une après l'autre se jeter en sanglotant dans leurs bras, les arroser de leurs larmes et leur faire leurs adieux dans une tendre et suprême étreinte. Seule la Mère de l'Incarnation posséda son âme, au milieu de l'attendrissement général. Soutenant le courage moins viril de sa compagne, dont le cœur plus sensible fléchissait

parfois sous le fardeau de l'émotion, entourée de toutes ses disciples, si tendrement aimées, qu'elle avait enfantées à la vie parfaite, et qui ne pouvaient détacher leurs regards ni leurs cœurs de leur mère, elle les exhortait à consommer généreusement leur sacrifice : et pendant qu'elle leur parlait avec une onction admirable, ses regards sereins, élevés vers le ciel, semblaient déjà contempler, dans un monde invisible, la couronne promise à ses travaux. Ceux-là seuls qui ont le sentiment intime et profond de la foi comprendront tout ce qu'il y a d'exaltation et d'indissoluble énergie dans ces pures et saintes affections de cœurs angéliques, dans cette ineffable union des âmes, victorieuses de l'égoïsme, dont les sentiments, même purement naturels, transfigurés par la religion et consacrés par la foi, plongent dans le cœur de Dieu même, et conservent toujours avec la fraîcheur de leur innocence, l'immortalité de leur origine. Comme ces lianes de nos forêts, qui se

soutiennent et forment d'invincibles nœuds, en s'entrelaçant aux troncs des vieux arbres, ainsi les liens des chastes affections, qui unissent les familles monastiques, se resserrent et deviennent inviolables en se rattachant au ciel.

Enfin nos chères voyageuses s'arrachèrent à ces fraternels embrassements, et montèrent dans les voitures qui les attendaient déjà depuis longtemps dans la cour du couvent. Bientôt le pas rapide des chevaux eut dérobé à leurs yeux la vue du monastère tant aimé qu'elles ne devaient plus jamais revoir.

Adieu donc, cloître béni, portique sacré du ciel, où coulèrent tant d'heures fortunées, tant d'années de paisible solitude sous l'unique regard de Dieu, dans les suaves et mystiques entretiens du céleste Époux. Adieu, toi aussi, charmant pays de la Touraine, adieu pour jamais, car ces enfants chéries, qui vont te quitter pour un lointain exil, ne reverront plus tes campagnes si belles, si attrayantes, peuplées de tant et de si

doux souvenirs, et que leurs regards parcourent pour la dernière fois !

Il faut avoir vu soi-même ce pays enchanteur pour comprendre combien le cœur et l'âme doivent s'y attacher invinciblement, et quel cruel sacrifice il faut s'imposer pour dire un éternel adieu à ces lieux chéris du ciel et des hommes. Il nous a été donné de contempler à loisir ces magnifiques horizons, de reposer nos regards sur la gracieuse cité de Tours, sur l'antique monastère des Ursulines, où semblait errer encore l'ombre sacrée de la Mère de l'Incarnation. Et pendant que, l'esprit plein de cette douce vision, nous contemplions, du haut des tours de la cathédrale, le splendide paysage qui se déroulait sous nos yeux, chaque monument, chaque édifice, chaque fleur des champs semblait exhaler son souvenir mêlé au souvenir mélancolique de la patrie lointaine et nous redire son nom tant aimé de ce beau pays et de notre cher Canada. Chaque murmure de la terre ou du ciel nous

l'apportait avec les parfums de la brise du soir, avec les joyeuses volées des cloches argentines, avec le rayon du soleil couchant qui dorait de ses teintes rosées les lignes harmonieuses de l'horizon, les collines environnantes, le cours limpide de la Loire, le fenestrage et les mille clochetons de la cathédrale, et l'antique façade du cloître des Ursulines. Tout ce qui parlait aux sens, au cœur et à l'âme, au milieu de cette riche nature, nous répétait avec amour : Marie de l'Incarnation.

Fin du Deuxième Volume.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE ÉPOQUE

VIE DOMESTIQUE (1599-1631.)

DEUXIÈME ÉPOQUE

VIE MONASTIQUE (1631-1639.)

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Légendes Canadiennes, 1 vol. in 8°.

Biographies Canadiennes, 1 vol. in 8°.

Une Paroisse Canadienne au xviie siècle, 1 vol. in 12°.

Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, 1 vol. in 8°.

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DES URSULINES

DE LA

NOUVELLE-FRANCE

par

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

Docteur-ès-Lettres

TOME TROISIÈME

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE LÉGER BROUSSEAU

1882

HISTOIRE

DE LA MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

TROISIÈME ÉPOQUE

VIE APOSTOLIQUE

1639-1672

Paris—Anne d'Autriche—Nouvelles entraves.

Dès que la petite troupe fut arrivée à Orléans, le jeune Martin, qui avait été prévenu d'avance, se rendit à l'hôtel où sa mère était descendue. Simulant d'abord une ignorance complète de son dessein, il parut d'une surprise extrême de la voir dans un tel lieu, et la supplia de lui dire où elle allait.

“ —Je vais à Paris, répondit-elle simplement.

“ —Mais n’irez-vous pas plus loin, continua le jeune homme ?

“ —Je me rendrai probablement, repartit-elle, jusqu’en Normandie.”

Voyant alors que sa mère cherchait à éviter une explication, il tira de son habit, sans autre préambule, la lettre que sa tante lui avait écrite, et qui renfermait la révocation de la pension qu’elle avait créée en sa faveur, en reconnaissance des services de sa mère. La servante de Dieu prit la lettre, la lut attentivement, et levant les yeux au ciel : “ Oh ! que le démon, s’écria-t-elle, a d’artifices pour traverser les desseins de Dieu ! ”

Puis abaissant sur son fils un regard où se peignaient tout à la fois l’exquise tendresse de la mère et l’héroïsme de la sainte : “ Mon fils, il y a huit ans que je vous ai quitté pour me donner à Dieu ; depuis ce temps, dites-moi, vous a-t-il jamais manqué quelque chose ? ”

" —Non, repartit le jeune homme.

" —Eh bien, reprit-elle, le passé doit vous répondre de l'avenir. Quand je vous ai quitté pour l'amour de Celui qui m'en avait donné l'ordre, je vous abandonnai à lui, et je le priai de vous servir de père. Vous voyez qu'il l'a été au-delà même de nos espérances. Il continuera, soyez-en sûr, comme il a commencé. Montrez-vous seulement le digne fils du meilleur des pères, gardez ses commandements, ayez en sa providence paternelle une entière confiance, et vous éprouverez qu'il ne manque point à ceux qui le craignent. Je pars, il est vrai, mon fils, pour une mission bien lointaine, je m'en vais en Canada ; mais si je vous dis adieu pour une seconde fois, c'est pour obéir à Celui qui me l'ordonne. Quel honneur pour moi d'être choisie pour l'exécution d'un si grand dessein ! et quelle joie n'en devez-vous pas ressentir vous-même, si vous m'aimez véritablement ! "

Longtemps elle lui parla, d'une voix

solennelle, des graves devoirs de la vie, des trésors cachés de la prière, des jouissances intimes de la vertu, des sacrifices d'une vie chrétienne, holocaustes éphémères échangés pour d'éternelles couronnes. Elle l'entretint des consolantes pensées de la foi qui unissent partout les saints, en quelque lieu que le souffle de Dieu les pousse ou les disperse, et lui dit que, chaque jour, elle se rencontrerait avec lui dans le cœur de Dieu à travers la distance des mers. A mesure qu'elle élevait ses pensées de la terre au ciel, le jeune homme reprenait son naturel ; ses traits abattus se détendaient visiblement, son front s'illuminait, le sourire renaissait sur ses lèvres ; et lorsqu'elle eut fini de parler, il se jeta à ses pieds, les yeux baignés de larmes, et lui demanda sa bénédiction. Il se releva tout changé, brûla ses papiers, et fit à Dieu, dans la simplicité de son cœur, l'offrande de ce qu'il avait de plus cher au monde : le sacrifice d'une telle mère. La récompense de cette générosité ne se

fit pas longtemps attendre ; et comme on le verra par la suite, ce sacrifice fut pour lui la source de grâces intarissables et le sceau de son salut.

Le lendemain les voyageuses continuèrent leur route, et arrivèrent à Paris, cinq jours après leur départ de Tours. En apprenant leur arrivée, les Ursulines du faubourg Saint-Jacques s'empressèrent de leur offrir l'hospitalité dans leur monastère ; mais la nécessité de ne pas se séparer, afin de faciliter les préparatifs du voyage, les obligea de refuser cette charitable invitation. Elles préférèrent l'offre généreuse que leur faisait de sa résidence M. de Meules, maître d'hôtel du roi, à cause de sa proximité de la maison professe des Jésuites.

A peine y étaient-elles établies, que M. de Bernières tomba dangereusement malade. Ce contretemps entrava sérieusement les affaires de la mission, dont il était l'âme ; mais il contribua beaucoup à tranquilliser les parents de madame de la Peltrie qui commençaient à s'inquié-

ter, et menaçaient de retarder son départ indéfiniment ; l'assiduité de celle-ci auprès du malade acheva de dissiper leurs derniers doutes.

Dès que M. de Bernières fut rétabli, il usa de tant de diligence, qu'avant la fin du mois, le contrat de fondation était passé et tous les préparatifs du départ terminés.

Depuis le 19 mars, la Mère de l'Incarnation et la Mère de Saint-Joseph habitaient le monastère du faubourg Saint-Jacques. Elles y firent l'acquisition d'une nouvelle compagne, la Mère de Saint-Jérôme, qui obtint de ses supérieures la permission de se joindre à elles. Il ne restait plus qu'à demander l'agrément de l'archevêque de Paris, qu'on s'était flatté d'obtenir sans peine ; il fut en effet accordé à la première demande. Mais dès le lendemain, sans qu'on pût en deviner le motif, l'archevêque fit dire qu'il rétractait son obédience ; et malgré toutes les instances qu'on lui fit, il persista dans son refus. Ayant même

ppris que madame la duchesse d'Aiguillon et madame la comtesse de Brienne, qui s'étaient vivement intéressées au nouvel établissement, s'étaient engagées à le fléchir, il s'éloigna de Paris pour échapper à leurs sollicitations.

Cependant la nouvelle de la présence à Paris de nos héroïnes s'était répandue dans la ville. Les personnages les plus distingués de la haute société, et plusieurs dames de la cour vinrent leur rendre visite.

Un matin le carrosse de madame la comtesse de Brienne s'arrêta devant le monastère des Ursulines ; c'était la comtesse elle-même, accompagnée de madame de la Peltrie, qui venait prendre les deux religieuses pour les conduire à Saint-Germain, où la reine Anne d'Autriche désirait les voir. Elles furent toutes confuses de l'accueil gracieux et cordial qu'elles reçurent, de la sympathie et de la vénération dont elles furent l'objet. La reine ne pouvait se lasser d'admirer la générosité avec laquelle

madame de la Peltrie, dans la fraîcheur de l'âge, à l'entrée d'une carrière pleine de séduisantes promesses, renonçait à tout, pour aller s'ensevelir dans les forêts du Nouveau Monde, et se consacrer avec tous ses biens à la conversion des tribus sauvages. L'éminente sainteté de la Mère de l'Incarnation, l'expression d'extase habituelle qui resplendissait sur sa mâle physionomie, dans son regard calme et limpide, l'empreinte de recueillement et d'austérité gravée sur tous ses traits, l'onction mystique de chacune de ses paroles la ravirent d'admiration. Cette courte entrevue lui fit concevoir de notre sainte une estime qui surpassait toutes les louanges que lui en avaient faites les dames de la cour.

Ce sentiment d'admiration se changeait en témoignages d'attendrissement et d'affectueuse compassion, lorsqu'elle jetait les yeux sur sa compagne, dont la tendre jeunesse, et la délicate complexion semblaient s'allier si peu avec tant de courage et de générosité. La reine ne pou-

vait retenir ses larmes en songeant à toutes les traverses et à tous les dangers auxquels cette frêle existence allait être exposée. Elle voulut savoir jusqu'aux moindres circonstances d'une entreprise si extraordinaire ; et lorsqu'elle eut appris l'objection qui s'était élevée contre le départ de la Mère de Saint-Jérôme, elle envoya sur le champ un gentilhomme de sa cour à l'archevêque de Paris, pour le prier de sa part d'accorder cette religieuse à madame de la Peltrie ; mais l'archevêque, qui s'était douté de cette nouvelle tentative, s'était dérobé d'avance à toutes les recherches.

Une croix plus amère attendait la Mère de l'Incarnation avant son départ de Paris. Son fils avait mandé au Père de la Haye qu'il désirait entrer dans la Compagnie de Jésus, et l'avait prié de lui servir d'intercesseur auprès du Père Provincial. Le Père de la Haye crut qu'il ne pouvait choisir de circonstance plus favorable pour faire cette demande, que la présence de la Mère de l'Incar-

nation. Il lui communiqua la lettre de son fils, afin de se concerter avec elle sur le parti qu'il y avait à prendre. La vertueuse mère fut au comble de ses vœux, et conclut avec lui qu'il fallait sans tarder faire venir le jeune homme à Paris. Dès son arrivée, il fut présenté au Père Dinet. Malheureusement celui-ci s'aperçut qu'il souffrait d'une attaque de surdité, dont les suites lui donnèrent de sérieuses appréhensions. Croyant, en outre, ne découvrir en lui qu'une médiocre intelligence, il se trouva dans un pénible embarras. D'un côté, il craignait d'affliger le cœur si sensible d'une mère ; de l'autre, il ne pouvait se résoudre à se charger d'un sujet qu'il croyait privé des aptitudes requises par les règles de la Compagnie. Afin d'atténuer le coup, il donna pour prétexte le nombre des novices, ajoutant que, si le jeune homme persistait dans son désir, il pourrait être admis après son cours de philosophie.

Heureusement les craintes du Père Provincial ne se réalisèrent point. L'in-

firmité physique, qu'il avait cru remarquer, n'eut aucune suite ; et loin d'être dépourvu des qualités de l'esprit, le jeune homme donna dans la suite des preuves d'une haute intelligence.

Enfin les derniers préparatifs du voyage furent terminés vers le commencement d'avril, et la petite colonie canadienne se dirigea sur Dieppe, laissant à Paris un nombreux cercle d'amis tout remplis d'estime pour leurs vertus, et entièrement dévoués à leur œuvre. Le Père Lalemant les rejoignit à Rouen, et leur annonça que le vaisseau de madame de la Peltrie n'attendait plus que leur arrivée pour faire voile.

La Mere de l'Incarnation et la Mère de Saint-Joseph furent reçues par les Ursulines de Dieppe, où leur présence alluma les flammes de la charité apostolique dans le cœur d'une jeune religieuse. La Mère Cécile de Sainte-Croix sollicita et obtint la faveur de se joindre à elles. Cette précieuse conquête les dédommagea de la perte qu'elles avaient faite à

Paris. Mais à peine la Mère de l'Incarnation en avait-elle rendu ses actions de grâces à Dieu, qu'elle se vit dans l'obligation de lui faire des vœux pour la conservation de celle qu'elle avait si heureusement amenée jusqu'au port.

En apprenant l'élection de la Mère de Saint-Joseph pour la mission du Canada, toute la famille de M. et Madame de la Troche, et particulièrement l'évêque de la Rochelle, oncle maternel de la Mère de Saint-Joseph, accablèrent ses parents de reproches d'y avoir accordé un consentement si facile. Ils prétendirent que la colonie n'était qu'un repaire de pirates et de filles de mauvaise vie ; et que d'y laisser aller leur enfant, c'était imprimer à leur famille une flétrissure indélébile.

Quelque absurde et ridicule que fût cette accusation, M. et Madame de la Troche en furent tellement effrayés, qu'ils expédièrent en toute hâte après leur fille un homme de confiance, porteur d'une révocation de leur consente-

ment, avec ordre de l'arrêter en quelque endroit qu'elle fût, et de la ramener au monastère de Tours. On peut juger de la douleur et de l'inquiétude de la jeune religieuse à cette navrante nouvelle. Elle ne se laissa cependant pas décourager ; et tandis que la Mère de l'Incarnation élevait ses mains pures vers le ciel pour détourner l'orage, elle écrivit à ses parents, afin de les détromper, et de leur faire voir que la colonie française, loin de ressembler à la peinture qu'on leur en avait faite, était, par les mœurs admirables et la piété de ses habitants, la plus parfaite image de la primitive Eglise. Elle puisa dans sa foi une éloquence si merveilleuse et des supplications si ardentes qu'ils se laissèrent enfin désarmer. Seulement afin d'éviter tout reproche de la part de leur famille, ils remirent leur décision finale entre les mains de Dom Raymond de Saint-Bernard. Sa réponse était facile à prévoir ; car la connaissance intime qu'il avait de la vocation surnaturelle de la

Mère de Saint-Joseph ne lui permettait pas le plus léger doute. Néanmoins, par déférence pour M. et Madame de la Troche, il se transporta à Dieppe, d'où il leur écrivit, après un nouvel examen, de dissiper toutes leurs inquiétudes.

CHAPITRE DEUXIÈME

Traversée de l'Océan—Arrivée à Québec.

Enfin l'aurore du jour qui devait éclairer le départ de nos saintes missionnaires de France, apparut dans l'éclat d'une radieuse matinée du printemps. On était en effet au 4 mai 1639. Une brise favorable soulevait légèrement les flots de la mer étincelante des premiers feux du jour, et en jetait l'écume sur les falaises crayeuses de Dieppe. Les vaisseaux se balançaient déjà dans la rade, et n'attendaient que l'arrivée des passagers pour déployer leurs voiles. De grand matin, les Ursulines firent leurs adieux

à leurs sœurs de Dieppe, et se transportèrent à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, où les attendaient trois religieuses hospitalières, qui allaient entreprendre le voyage avec elles. Ces trois nouvelles compagnes étaient la Mère Marie Guenet de Saint-Ignace, la Mère Anne Le Cointre de Saint-Bernard, et la Mère Marie Forestier de Saint-Bonaventure. Toutes trois venaient fonder, sous les auspices de la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, l'Hôpital des Augustines de Québec, destinées, comme les Ursulines, à grandir dans les œuvres de la charité, les unes au chevet des malades, les autres au sein de la jeunesse, travaillant toujours de concert au même triomphe, élevant ensemble deux des plus magnifiques colonnes qui soutiennent aujourd'hui l'Eglise du Canada.

La sainte messe fut célébrée à l'intention des voyageuses, qui toutes communièrent pour l'heureux succès de leur voyage. Au sortir du monastère, la gouvernante de Dieppe vint elle-même les

recevoir. Elle les fit monter dans son carrosse, et les conduisit au bord de la mer, où déjà la ville entière était accourue pour jouir d'un spectacle si nouveau et si attendrissant.

Madame de la Peltrie voulut s'embarquer sur le petit navire qu'elle avait frété ; mais les officiers de la compagnie des Cent-Associés ne le permirent pas ; ils la firent monter, avec toute sa suite, sur leur meilleur vaisseau, le Saint-Joseph, commandé par le capitaine Bontemps. La pieuse cohorte se composait de madame de la Peltrie et de sa suivante, de trois religieuses ursulines, et de trois hospitalières, outre les PP. Poncet et Chaumonot, et le P. Vimont, qui venait d'être nommé Supérieur-Général des missions du Canada. [1]

" Lorsque je mis le pied dans la chaloupe, raconte la Mère de l'Incarnation, il me sembla entrer en paradis, puisque je commençais à risquer ma vie pour celui qui me l'avait donnée. Je chantais

1. Il succédait au P. Le Jeune.

en moi-même les miséricordes de Dieu, qui me dirigeait avec tant d'amour. "

M. de Bernières vint les conduire jusque sur le navire, accompagné du P. Lalemant ; il ne cessa de leur prodiguer, jusqu'au dernier instant, les attentions les plus touchantes. Ce grand serviteur de Dieu eût bien souhaité de les suivre jusqu'au-delà des mers, et de s'attacher pour toujours à leur œuvre de dévouement ; mais il comprenait qu'il leur rendrait plus de services en restant en France, pour veiller à la fortune de madame de la Peltrie et travailler au soutien de la fondation. En effet, sans l'intérêt continuel qu'il y prit jusqu'à sa mort, et les peines incessantes qu'il se donna, les religieuses eussent été contraintes de repasser en France. Mais ce qu'il ne put faire par lui-même, il le fit plus tard par un de ses neveux, qui passa, quelques années après, au Canada, et qu'on peut compter parmi les plus saints prêtres qui aient fécondé cette Eglise naissante.

" Enfin, ajoute la Mère de l'Incarnation, il fallut se séparer avec bien de la douleur, et quitter notre ange gardien pour toujours. [1] On étend les voiles, le vent nous emporte, et je quitte la France pour n'y plus retourner jamais, et dans une ferme résolution de consacrer ma vie au service des nations sauvages pour les assujétir à leur Roi légitime, mon céleste et divin Epoux."

Le ciel et la nature semblaient s'unir pour assurer à l'équipage une heureuse traversée. Le vaisseau, incliné sous ses blanches ailes gonflées par la fraîche brise, qui descendait, tout embaumée, des côtes de la France, cinglait rapidement sur les eaux de la Manche. Le spectacle enchanteur d'une mer éclatante, sous un ciel d'azur, aux rayons du soleil levant, épanouissait toutes les espérances, et répandait la sérénité dans tous les cœurs.

Mais à peine le groupe des passagers,

1. M. de Bernières mourut plein de jours et de mérites, le 8 mai 1659.

réunis sur le pont du navire, avait-il salué, d'un dernier et mélancolique regard, cette terre mille fois aimée de la France, qui s'éloignait rapidement derrière le vaisseau ; à peine les lignes blanchâtres des rivages de la Normandie avaient-elles disparu sous les flots, qu'un danger éminent faillit engloutir d'un seul coup tant d'espoirs à la veille de se réaliser. Plusieurs voiles, dont le nombre croissait à chaque instant, s'élevaient à l'horizon ; et bientôt ils reconnurent une flotte espagnole de plus de vingt vaisseaux, qui se dirigeait sur eux. Le capitaine ne vit d'autre ressource pour éviter de tomber entre leurs mains que de longer de près la côte d'Angleterre. Cette manœuvre habile les sauva.

La traversée fut longue et orageuse. Cependant, à l'exception de treize jours pendant lesquels le vaisseau fut trop violemment balloté par la tempête, les missionnaires purent célébrer la sainte messe, et les religieuses eurent la consolation de participer chaque jour au ban-

quet sacré. La petite communauté réunie dans une chambre spacieuse et présidée par le P. Vimont, offrait par sa ferveur l'image de la vie paisible et recueillie du cloître. La méditation se faisait régulièrement chaque matin ; et l'office canonial récité en chœur par les religieuses, les Ursulines d'un côté, les Augustines de l'autre, rompait par sa douce psalmodie les longues heures du jour.

Quelle harmonie plus sublime que celle de ces voix pures dont le sourd murmure de la vague, qui venait battre les flancs du navire, marquait la majestueuse cadence ! Quel plus magnifique contraste que cette oasis paisible, habitée par des anges visibles protégés par les esprits célestes, et flottant au milieu du désert de l'océan en fureur !

Cependant la violence des vents avait poussé le vaisseau vers les mers du nord. Un matin, jour de la fête de la Sainte-Trinité, pendant qu'on chantait les derniers versets de l'office, un cri d'effroi

retentit tout à coup sur la dunette. En un instant tout l'équipage fut sur le pont et l'on aperçut, à travers une brume épaisse, une énorme montagne de glace que le courant poussait avec impétuosité sur le vaisseau. Elle était si près qu'on entendait la mer se briser en écume sur ses flancs. " On eût dit une ville flottante. On y voyait, ou l'on croyait y voir des donjons avec leurs créneaux. Les glaçons accumulés formaient des flèches et des clochers, dont la cime se perdait dans la brume." Comme le vent était trop faible pour en éloigner le vaisseau, le naufrage paraissait inévitable. Aussi tout le monde se crut perdu ; et le P. Vimont avait même déjà donné l'absolution générale.

" Pendant tout ce désordre, dit la Mère de l'Incarnation, mon esprit et mon cœur étaient dans la plus grande tranquillité dont il soit possible de jouir ; et je n'eus pas un seul mouvement de frayeur. Ainsi je me trouvais toute prête à faire un holocauste parfait de moi-

même. J'avais en vue toutes les faveurs que Notre-Seigneur m'avait faites au sujet du Canada, son commandement, ses promesses, sa conduite, et malgré tout cela, j'étais indifférente de vivre ou de mourir. Cependant un sentiment me disait que nous arriverions à bon port. Madame de la Peltrie se tenait comme collée à moi, afin que nous pussions mourir ensemble, et je disposais mes habits pour me trouver dans un état décent, lorsque le vaisseau viendrait à se briser."

En ce moment critique, le P. Vimont fit un vœu à la Mère de Dieu au nom de tout l'équipage, pendant que la Mère de Saint-Joseph commençait à réciter les litanies de la sainte Vierge, auxquelles tout l'équipage répondit en se précipitant à genoux.

A cet instant même, le pilote, ayant reçu l'ordre de mettre le gouvernail d'un côté, le tourna par mégarde en sens opposé ; mais cette manœuvre, qui naturellement devait les perdre, fut la cause

providentielle de leur salut. Le vaisseau effleura légèrement la glace et s'éloigna sans danger.

“ Quoique nous fussions traitées et logées aussi bien qu'on peut l'être sur mer et dans un très beau navire, accommodé de tout, il y a néanmoins tant à souffrir pour les personnes de notre sexe et de notre condition qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire. Pour moi, je pensai mourir de soif, parce que les eaux douces s'étaient gâtées dès la rade, et que mon estomac ne pouvait supporter les boissons fortes. Je passai presque tout le voyage sans dormir, et cette insomnie était accompagnée d'un mal de tête d'une violence extrême. Cependant je possédais une paix très grande dans l'union de mon souverain et unique bien, et je n'en faisais pas moins tous mes exercices, et tout ce qui était nécessaire pour le service du prochain. ”

La Mère de l'Incarnation rapporte encore deux incidents où l'équipage courut de graves dangers. En vue de la

première terre, qu'elle ne nomme point, les pasagers voulurent descendre au rivage pour accomplir le vœu que le P. Vimont avait fait au nom de tous. Dans leur empressement, ils se jetèrent en foule dans la chaloupe et faillirent la faire chavirer et couler sous le vaisseau.

A l'entrée du golfe Saint-Laurent, le navire s'égara, pendant la brume, au milieu de récifs dangereux, où il erra longtemps sans pouvoir trouver aucune issue.

Enfin, le 15 juillet, après trois mois de cette longue et pénible navigation, le Saint-Joseph jeta l'ancre dans le port de Tadoussac, où tous les vaisseaux venant d'outre-mer faisaient alors station.

De là, nos chères voyageuses remontèrent le fleuve dans une légère embarcation. Le dernier jour de juillet, elles côtoyaient l'île d'Orléans, et mettaient pied à terre, au soleil couchant, à l'extrémité supérieure de l'île.

“ Nous conçûmes quelque espérance

d'arriver à Québec, mais la marée se trouvant contraire, et le vent n'étant pas assez favorable, il fallut attendre au lendemain ; et comme l'endroit était beau et le débarquement facile, on nous mit à terre. Mais comme pour lors ce lieu n'était point habité, l'on y fit trois cabanes à la façon des sauvages ; les religieuses se mirent dans l'une, les religieux dans l'autre, et les matelots dans la troisième. Nous avions une joie qui ne se peut exprimer de nous voir dans ces grands bois, que nous fîmes retentir de nos cantiques. " [1]

Le petit navire de madame de la Peltrie, qui les avait devancées de quelques jours, avait déjà apporté à Québec la nouvelle de leur arrivée, et répandu l'allégresse dans toute la ville. La population était dans cette joyeuse attente, lorsque, dans la soirée du 31 juillet, on apprit qu'elles étaient campées au bout de l'île d'Orléans. M. le Cheva-

---

Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.

lier de Montmagny, alors gouverneur de la Nouvelle-France, assembla aussitôt son conseil et résolut de leur faire une réception digne de sa piété, de la grande œuvre qu'elles venaient inaugurer, et de la reconnaissance de la colonie. Il fut décidé qu'elles n'entreraient dans le port que le lendemain matin. M. de Montmagny expédia immédiatement sa chaloupe, remplie de rafraîchissements, et toute pavoisée pour les ramener en triomphe. Dès la pointe du jour, toute la population était sur pied, les yeux tournés vers l'île d'Orléans, d'où l'on voyait se détacher les légères embarcations, qui portaient les hôtes tant désirés. M. de Montmagny, accompagné de toute la garnison et suivi de la ville entière, descendit au rivage pour les recevoir. Tous les canons du fort Saint-Louis les saluèrent par une joyeuse salve au moment où elles touchèrent le port. En mettant pied à terre la Mère de l'Incarnation et toutes ses compagnes se prosternèrent avec un pieux respect, et

embrassèrent avec enthousiasme cette terre, objet de tant de vœux.

Après les premières félicitations, le cortège prit le chemin de la Haute-Ville, aux acclamations de la foule, ivre de joie, et se rendit en procession à l'église de Notre-Dame de Recouvrance, où un *Te Deum* solennel fut chanté au bruit réitéré des salves d'artillerie. [1] La chapelle rustique, ornée de feuillage et de guirlandes de verdure, resplendissait comme aux plus beaux jours de fête. La sainte messe fut célébrée avec toute la pompe que permettait cette Eglise naissante, et toutes les religieuses communièrent en actions de grâces de leur heureuse arrivée.

Agenouillée près de la balustrade, au milieu de ses sœurs, la Mère de l'Incarnation demeura longtemps plongée dans un saint ravissement, répandant son âme en cantiques d'allégresse aux pieds du

---

1. La chapelle de N.-D. de Recouvrance, bâtie par Champlain en 1633, fut incendiée le 15 juin 1640. Elle s'élevait à peu près sur l'emplacement de la cathédrale anglicane actuelle.

Seigneur, qui avait enfin mis le comble à tous ses désirs.

Jouissez de votre bonheur, ô vénérable Mère ! car vous voilà parvenue, après tant de soupirs, au sein de votre nouvelle patrie ! Vous voilà en possession de cette terre que le ciel vous a donnée en partage, et qu'il vous a montrée en songe, comme autrefois la terre de Chanaan au patriarche Jacob. Vous l'arroserez de vos sueurs, vous la fertiliserez de vos travaux. Vous y sèmerez dans les larmes ; mais aussi vous y moissonnerez dans la joie. Car vos enfants y croîtront et s'y multiplieront comme les étoiles du firmament ! Et quand, pleine de jours et de mérites, vous irez recueillir votre couronne immortelle, c'est d'ici que votre âme s'envolera au sein de la gloire !

Après la célébration des divins mystères, le cortège reprit sa marche vers le château Saint-Louis, où tout ce qu'il y avait alors de plus distingué dans la colonie vint complimenter nos héroïnes et leur offrir le témoignage de leur recon-

naissance. Le gouverneur les invita ensuite à prendre le déjeûner à sa table, en compagnie des principaux citoyens. Enfin il voulut lui-même conduire chacune des deux communautés à l'habitation qui lui avait été destinée. Toute la journée se passa en réjouissances publiques, les magasins furent fermés et tous les travaux suspendus, comme en un jour de fête.

Les Hospitalières furent logées dans une maison voisine du fort Saint-Louis, appartenant à la compagnie des Cent-Associés. Les Ursulines occupèrent une petite maison située sur le rivage de la Basse-Ville, [1] au pied du sentier de la montagne, non loin du lieu où fut élevée plus tard l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

Le lendemain, les Jésuites les emmenèrent visiter leur mission sauvage de Sillery, fondée deux ans auparavant (1637) par le commandeur de Sillery, en

1. Elle était bâtie sur un quai, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui l'Hôtel-Blanchard.

faveur des familles montagnaises et algonquines converties à la foi. [2]

Cette première entrevue fut une scène d'attendrissement indicible. Ne pouvant contenir leur joie en apercevant les petites sauvagesses qui allaient devenir leurs enfants, la Mère de l'Incarnation, madame de la Peltrie et leurs compagnes se jettent à leur cou, les embrassent avec effusion, les arrosent de leurs larmes, les couvrent de baisers. Elles les prennent sur leurs genoux, les contemplent avec amour. Elles parcourent toute la bourgade, entrent dans chacune des

2. M. Noël Brûlart de Sillery, commandeur de l'ordre de Malte, était membre d'une famille puissante à la cour de France. Successivement ambassadeur à Madrid et à Rome, il y déploya une haute habileté, et fut nommé ministre d'état par Marie de Médicis. Mais dégoûté des honneurs du monde, il renonça à toutes ses dignités, se consacra à Dieu et fut ordonné prêtre en 1634. Comme il était membre de la compagnie de la Nouvelle-France, il voulut contribuer à la conversion des Sauvages, et fit construire, à une lieue et tiers au-dessus de Québec, la bourgade qui porta depuis le nom de Saint-Joseph de Sillery. Elle consistait en une chapelle, une résidence pour les missionnaires, un hôpital, un fort et plusieurs maisons pour les néophytes. Cet illustre bienfaiteur du Canada mourut en odeur de sainteté en 1640. Son éloge funèbre fut prononcé par saint Vincent de Paul.

cabanes et ne peuvent rassasier leurs yeux de la vue des bons sauvages, qui les regardent tout stupéfaits d'étonnement et d'admiration. Ceux-ci ne peuvent comprendre le dévouement de ces vierges d'outre-mer, " qui n'ont point d'hommes, " disent-ils, et qui aiment tant leurs âmes. Cet attachement spontané, cette tendresse soudaine pour des familles qu'elles voient pour la première fois, leur est encore un mystère. D'abord ils les suivent avec cette réserve caractéristique de leurs nations, puis ils s'attachent à leurs pas, entraînés par un charme irrésistible. On arrive ainsi à la petite chapelle où tous les sauvages entonnent dans leur langue un cantique de louanges et d'actions de grâces. L'émotion ne connaît plus de bornes, et toutes les religieuses, prosternées dans la sainte chapelle, baignent le parvis de leurs larmes. Pour couronner cette touchante cérémonie, madame de la Peltrie est invitée à servir de marraine à quelques nouveaux catéchumènes, qui sont

baptisés par les missionnaires récemment arrivés.

“ Ces visites passées, disent les Relations des Jésuites, les Hospitalières et les Ursulines se séparèrent après s'être embrassées mutuellement. On dressa des autels dans leurs maisons pour y dire la sainte messe, et ces bonnes religieuses se renfermèrent dans leur clôture pour commencer les exercices de leurs instituts respectifs. ” [1]

CHAPITRE TROISIÈME

Résidence à la Basse-Ville—Coup d'œil sur la colonie—Epidémie—Nouvelles constitutions des Ursulines.

Dès les premiers jours, les PP. Jésuites confièrent aux Ursulines six petites filles sauvages, et quelques jeunes françaises qu'elles commencèrent à instruire. La maison qu'elles occupaient en attendant la construction de leur monastère,

1. Relations de 1639.

était la propriété de M. Juchereau des Châtelets, et avait d'abord servi de magasin. C'était une misérable masure, divisée en deux chambres, dont la plus grande, qui n'avait que seize pieds carrés, servait tout à la fois de chœur, de parloir, de cellules et de réfectoire, et dont l'autre était réservée pour les classes.

Un petit appentis, contigu à la maison, fut construit pour y dresser la chapelle. L'enceinte du cloître était formée par une palissade de bois, qu'elles firent élever autour de l'habitation. Il est facile d'imaginer dans quel état de gêne et de malaise se trouvèrent ces pauvres institutrices, entassées les unes sur les autres avec leurs élèves, dans cette étroite chaumière. Ce fut là cependant qu'elles habitèrent pendant plus de trois années, souffrant toutes les privations et toutes les incommodités, un froid excessif en hiver, une chaleur étouffante en été, respirant un air vicié dans ces appartements encombrés de petites sauvagesses d'une malpropreté dégoûtante, et

dont les vêtements exhalaient une infection insupportable. " La saleté de ces enfants qui n'étaient pas encore formées à la propreté française, rapporte la Mère de l'Incarnation, nous soumit à de rudes épreuves. Tous les jours nous trouvions quelques ordures dans notre soupe, des charbons, des cheveux, quelquefois même un vieux soulier. Mais Dieu nous donnait la force de supporter tout cela sans trop de dégoût. " Ces anges de charité se trouvaient heureuses au milieu d'un tel dénûment. " Tout cela, continue la Mère de l'Incarnation, nous offrait des delices plus agréables qu'on ne pourrait l'imaginer. Nous nous estimions mieux logées sous ce pauvre abri que dans un palais, car nous y possédions les trésors que nous étions venues chercher si loin, nos chères néophytes. "

Le monde est bien éloigné de comprendre le mystère de ces jouissances surhumaines ; mais l'âme qui une fois s'est abreuvée à ce calice d'absinthe, ne peut plus en détacher ses lèvres, car elle

aspire au fond de la coupe un divin dictame, ce vin mystérieux dont s'enivrent les élus.

Dès son arrivée dans le pays, la Mère de l'Incarnation se ressouvint de la vision prophétique qu'elle avait eue six ans auparavant. " Je reconnus clairement que c'était le pays que le Seigneur m'avait montré ; ces grandes montagnes, ces vastes forêts, ces plaines immenses, la situation et la forme des lieux, tous les aspects me retraçaient ceux que j'avais vus et qui étaient encore aussi présents dans mon esprit qu'à l'heure même. Cette révélation me donna une nouvelle ferveur et une inclination plus vive pour tout souffrir et tout faire ce que Notre-Seigneur voudrait de moi dans ce nouvel établissement. "

La colonie de la Nouvelle-France était encore bien faible à cette époque. Québec n'était qu'un village renfermant à peine deux cent cinquante habitants. Montréal n'existait pas encore ; et si l'on excepte une poignée de colons groupés autour

du fort des Trois-Rivières, on ne voyait de défrichements qu'aux environs de Québec. [1] Mais cette petite population, issue du plus pur sang de la France, possédait un principe de vie qui l'enracinait profondément au sol, et lui promettait un rapide développement. " On avait apporté, dit le Père de Charlevoix, une très grande attention au choix de ceux qui s'étaient présentés pour aller s'établir dans la Nouvelle-France......... On continua les années suivantes d'avoir la même attention, et l'on vit bientôt, dans cette partie de l'Amérique, commencer une génération de véritables chrétiens, parmi lesquels régnait la simplicité des premiers siècles de l'Eglise. " Les mœurs austères, la foi vive et pure, la piété solide de ces familles patriarcales faisait renaître l'âge d'or de la foi.

Nous avons déjà dit l'ordre admirable que Champlain avait établi au sein de cette petite société. [2]

1. Tadoussac, entouré de montagnes stériles, n'était qu'un poste de trafiquants de pelleteries.
2. Voir l'Introduction.

Après la mort du père de la Nouvelle-France (1635), son successeur, M. de Montmagny, continua l'œuvre si heureusement commencée. Caractère aussi distingué par sa piété que par son courage, sa prudence et son dévouement, il consacra sa persévérante énergie à cimenter les principes de religion et d'honneur déjà implantés au cœur du peuple. Son premier acte en mettant pied à terre à Québec fut le présage de son heureuse administration, aussi bien que l'éloge de sa foi. Une croix avait été érigée sur le chemin qui conduisait du port au sommet de la montagne. [1] Le nouveau gouverneur s'agenouilla pieusement avec toute sa suite au pied du rustique monument, et fit une courte prière, afin d'invoquer la protection du ciel sur lui-même et sur le pays dont la destinée lui était confiée.

1. D'après un ancien plan de Québec, conservé à la bibliothèque du Parlement, cette croix s'élevait sur le sommet de l'angle que forme le cap, vis-à-vis l'escalier de la Basse-Ville, à droite de la rue, lorsqu'on monte la côte de la Montagne.

Les chroniques du temps se réjouissent de l'heureuse influence qu'exerça son bienfaisant génie.

“ Je puis dire avec vérité, écrivait le P. Le Jeune en 1637, que le sol de la Nouvelle-France est arrosé de tant de bénédictions célestes, que les âmes nourries à la vertu y trouvent leur vrai élément, et partant s'y portent mieux qu'ailleurs...... Nos églises sont trop petites ; c'est une consolation bien sensible de les voir ordinairement remplies, *usque ad cornu altaris*..... Les prières se font à genoux et publiquement, non-seulement au fort, mais aussi chez les familles éparses çà et là...... La vertu par la grâce de Notre-Seigneur, marche ici la tête levée ; elle est dans l'honneur et dans la gloire, le crime dans l'obscurité et la confusion. Je le dis avec joie et bénédiction de Dieu, ceux que sa bonté nous a donnés pour commander, et ceux encore qui s'établissent en ces contrées, goûtent, chérissent et veulent suivre les maximes les plus sincères du

vrai christianisme. C'est l'industrie, la prudence et la sagesse de monsieur le Chevalier de Montmagny, notre gouverneur, qui fait cette espèce de miracle. Il est le premier dans les actions de piété, et par ce moyen les rend honorables. Cet homme, aimé de Dieu et des hommes, marchant dans les voies de Dieu, y attire après soi les autres."

Telle était la société au milieu de laquelle les Ursulines venaient apporter l'arome de leurs vertus et de leur dévouement.

Leur premier soin fut de s'appliquer à l'étude des langues sauvages. Ce fut le P. Paul Le Jeune, leur directeur spirituel, qui fut chargé de les initier aux principes de ces langues barbares. Elles s'y appliquèrent avec une telle ardeur qu'en moins de deux mois elles étaient déjà en état d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants des bois. La Mère de l'Incarnation écrivait toute joyeuse de ce succès inespéré : " Je n'eusse jamais osé avoir seulement la

pensée de pouvoir parvenir à enseigner nos chères néophytes, et néanmoins notre bon Maître me donne de la facilité à le faire en leur langue. Je vous avoue qu'il y a bien des épines à apprendre un langage si contraire au nôtre, et pourtant on se rit de moi quand je dis qu'il y a de la difficulté ; car on me représente que si la peine était si grande, je n'y aurais pas tant de facilité. Mais, croyez-moi, le désir de parler fait beaucoup ; je voudrais faire sortir mon cœur par ma langue, pour dire à mes chères néophytes ce qu'il sent de l'amour de Dieu et de Jésus notre bon Maître. "

Dès le jour de leur installation, les Ursulines avaient élu unanimement la Mère de l'Incarnation supérieure de la nouvelle communauté. Ce fardeau, déjà si accablant pour son humilité, s'appesantit encore sous le poids d'une terrible épreuve, qui assaillit les Ursulines dans les premières semaines de leur séjour à Québec.

Vers la fin d'août, la petite vérole se

répandit parmi les tribus sauvages. Cette épidémie, souvent dangereuse pour les Européens, est presque toujours mortelle pour les Indiens. Elle fit d'effrayants ravages dans la bourgade de Sillery. Un grand nombre de malades furent confiés aux soins des Augustines : mais ils y furent si affreusement décimés, que les survivants s'enfuirent avec horreur de l'hospice qu'ils ne désignèrent plus que sous le nom de *la maison de mort* ; et ils s'enfoncèrent dans les bois. [1]

La contagion éclata aussi parmi les élèves des Ursulines ; en quelques jours le couvent ne fut plus qu'un hôpital. Les lits étendus sur le plancher étaient tellement pressés que les religieuses étaient obligées de passer par-dessus pour porter leurs soins à leurs petites malades. Quatre d'entre elles moururent. Les Ursulines s'attendaient à chaque instant de succomber à l'épidémie. Renfermées jour et nuit dans ces

1. Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.

petites chambres encombrées de malades, respirant sans cesse une atmosphère infectée par la contagion, il semblait impossible qu'elles pussent y échapper. Mais leur héroïsme grandissait avec les épreuves. Madame de la Peltrie elle-même voulut partager leurs fatigues, " et quoiqu'elle fût d'une constitution fort délicate, elle remplissait, avec un zèle merveilleux, les offices les plus humbles et les plus rebutants."

Une seule inquiétude les tourmentait dans cette calamité : c'était la crainte de voir les sauvages, frappés de panique, retirer leurs enfants du monastère, et priver ainsi leurs admirables institutrices du bonheur de s'immoler pour elles. Mais cette alarme n'eut point de suite : ils vinrent avec plus d'empressement que jamais les confier à leurs soins.

Le fléau ne disparut qu'au mois de février 1640. Nos Mères commencèrent alors à se reposer un peu de leurs fatigues ; mais tout le linge de leur maison

avait été épuisé ; les étoffes mêmes de leur costume, leurs guimpes, leurs bandeaux, tout avait été employé à panser les malades. Ce ne fut qu'à l'arrivée de la flotte du printemps qu'elles reçurent les effets indispensables à leur vêtement.

Cependant les lettres de la Mère de l'Incarnation avaient réveillé l'enthousiasme de l'apostolat dans les monastères de Paris et de Tours. Toutes les religieuses de ces saintes communautés brûlaient du désir de venir partager les fatigues et la vie crucifiée de leurs sœurs du Nouveau Monde.

La Mère de l'Incarnation n'avait cependant pas déguisé les rudes labeurs de cette vie. Elle en avait, au contraire, tracé l'âpre peinture dans toute sa rigidité.

" Pour goûter la vocation du Canada, écrivait-elle à la supérieure de Tours, il faut de toute nécessité mourir à tout ; et si l'âme ne s'efforce de le faire, Dieu le fait lui-même, et se rend inexorable à la nature, pour la réduire à cette mort,

qui, par une espèce de nécessité, l'élève à une sainteté éminente. Je ne puis vous dire ce qu'il en coûte pour en venir là. "

Et dans une autre lettre où elle annonçait une perte cruelle qu'avaient subie toutes les communautés de Québec.

" Ce ne sont pas ces choses-là qui font souffrir, mais c'est une certaine conduite de Dieu sur l'âme, qui est plus pénible à la nature que les tortures et les gênes. Lorsque je vous dis que les ouvriers de l'Evangile sont morts, et que leur vie est cachée en Dieu, c'est qu'ils ont passé par cette conduite, se joignant à Dieu, et se rendant avec lui inexorables à eux-mêmes, pour faire mourir toute vive cette nature, qui est si nuisible aux parfaits imitateurs de Jésus-Christ. Il me semble que je vous vois dans l'impatience de savoir si j'ai tant souffert ; oui, mon cœur ne vous peut rien céler ; et je ne suis pas encore au bout. Aussi ne suis-je pas arrivée à la perfection de ceux dont je vous parle. "

Mais loin de les intimider, l'excès même de ces tribulations alimentait l'enthousiasme religieux des Ursulines de France. Sur les instances réitérées de la supérieure du monastère de Paris, l'archevêque consentit à accorder deux religieuses à la mission du Canada. La Mère Marguerite de Flécelles de Saint-Athanase et la Mère Anne le Bugle de Sainte-Claire arrivèrent à Québec le 7 juillet 1640.

Cette nouvelle recrue fut accueillie avec allégresse, mais fit songer plus que jamais à la nécessité absolue de commencer sans délai la construction du monastère, que la faiblesse des moyens avait fait retarder jusqu'à ce jour. On comprend à peine comment leur étroit logis pouvait servir d'asile à un si nombreux personnel. Outre les cinq religieuses, le pensionnat se composait de quinze à dix-huit élèves sauvages, sans compter les élèves externes qui fréquentaient les classes.

" Je vous dirai comment nous pou-

vons tenir tant de personnes en un si petit lieu. L'extrémité des chambres est divisée en cabanes faites d'ais de pin : un lit est placé près de terre, et l'autre comme au plafond, en sorte qu'il y faut monter avec une échelle. Avec tout cela nous nous estimons plus heureuses que si nous étions dans le monastère le plus accommodé de la France.''

Un autre inconvénient résultait de l'arrivée des Ursulines de Paris, issues d'une branche de la famille de sainte Ursule, différente de celle de Tours. Outre la diversité des costumes, les deux communautés n'étaient pas soumises aux mêmes constitutions, celle de Paris s'engageant, par un vœu solennel, à l'éducation de la jeunesse.

Une telle diversité ne pouvait subsister dans le même monastère sans altérer l'harmonie, et entraîner de graves difficultés. La Mère de l'Incarnation se vit donc dans la nécessité de travailler à fondre les deux constitutions, afin d'établir l'uniformité, tout en les adaptant

au besoin du pays. La solution d'une question si délicate exigeait un jugement exquis, et une prudence consommée. La Mère de l'Incarnation, éclairée des lumières qu'elle puisait dans ses ineffables colloques avec Dieu, y consacra toute l'ardeur de son zèle. A la suite de longues conférences avec ses sœurs, elle réussit autant par l'entrainement de son exemple et de son incomparable piété, que par l'ascendant de son grand esprit, à opérer l'union désirée. et à préparer des constitutions uniformes, chef-d'œuvre d'habileté et de sagesse.

Les principaux articles établissaient :

1o. Que les Ursulines de Tours feraient le quatrième vœu particulier aux religieuses de Paris, celui d'instruire la jeunesse ; mais seulement pour le temps de leur séjour en Canada ; de sorte que si quelque raison les obligeait de retourner en France, elles en seraient déliées.

2o. Que les Ursulines de Paris adopteraient le costume de la congrégation de Tours.

Ces deux clauses principales réglées, les autres modifications furent accueillies sans difficultés.

Le projet de constitution ainsi élaboré fut envoyé en France pour recevoir la sanction des deux communautés de Tours et de Paris. Non-seulement il reçut une approbation unanime, mais il parut si sage et si habilement concerté, qu'il réveilla l'idée de réunir, sous une règle unique, l'ordre entier des Ursulines de France, issu de la double congrégation de Paris et de Bordeaux. La proposition devait même en être faite à l'assemblée générale du clergé de France qui devait se réunir en 1645. Mais diverses circonstances entravèrent cette fusion qui n'eut jamais lieu. Le seul vestige qui en subsista fut le sentiment d'admiration qu'avait excité cette mâle conception, indice d'une pensée aussi vaste que puissante, et d'une connaissance étonnante du cœur humain. La Mère de l'Incarnation fut regardée comme une des femmes les plus remar-

quables de son époque, si féconde cependant en femmes illustres ; elle eut autant d'admirateurs de son génie, qu'elle en avait eu de sa sainteté.

Cependant les lettres d'approbation étant arrivées en Canada, la Mère de l'Incarnation s'occupa de faire mettre en vigueur les articles d'union. Ils furent signés par toute la communauté, le 8 septembre 1641, en présence du Père Vimont, supérieur des Jésuites. Ces règles toutefois n'étaient que provisoires : elles furent suivies jusqu'à l'année 1647. Alors, à la prière des Ursulines, des constitutions conformes aux premiers engagements, et adaptées au pays, furent rédigées par le P. Jérôme Lalemant. " On les observa jusqu'à l'année 1682, époque à laquelle les Ursulines de Québec s'affilièrent à la congrégation des Ursulines de Paris, à la suggestion de Mgr de Laval." [1]

1. Histoire des Ursulines de Québec.

CHAPITRE QUATRIÈME

Madame de la Peltrie à Montréal.

Ce fut au printemps de l'année 1641, que fut posée la première pierre du monastère des Ursulines, sur le lieu même où il s'élève encore aujourd'hui. Le terrain avait été concédé aux fondatrices en 1639, par la compagnie des Cent-Associés. [1]

Mais avant le jour où, pour habiter ce nouveau monastère, la Mère de l'Incarnation devait quitter le pauvre séjour de la Basse-Ville, autre étable de Bethléem, témoin de la naissance de la vie monastique en Canada,[2] que d'épreuves, de tribulations, de déchirements intérieurs

1. Une première concession avait été faite en 1637, pour favoriser " le dessein d'un personnage de qualité et singulière piété de contribuer à l'établissement et dotation d'une maison de Religieuses à Québec, qui eussent soin d'élever les jeunes filles des Sauvages et des Français qui résident en la Nouvelle-France." *Hist. des Ursulines de Québec.*

2. Les Récollets n'ayant séjourné qu'en passant au Canada avant les Jésuites, et ceux-ci étant plutôt un ordre de missionnaires qu'un ordre monastique proprement dit, les Ursulines et les Hospitalières peuvent être regardées comme les fondatrices de la vie monastique en Canada.

allaient assaillir son austère existence ! Que de larmes silencieuses dans le secret de l'oraison ! Que de nuits sans sommeil sur son âpre couche, après de longues journées de labeurs et de fatigues ! Il semble cependant, au premier abord, que la Mère de l'Incarnation n'avait plus rien à désirer. En possession du trésor qui faisait depuis tant d'années l'unique objet de ses vœux ; au milieu d'un peuple de sauvages, à qui du matin au soir elle annonçait le royaume de son Époux ; au centre de la plus fervente chrétienté qui fût peut-être alors dans l'Eglise ; dans le continuel exercice de ce que la pénitence offre de plus austère et la charité de plus éminent ; rien ne se présentait à son esprit ni à ses yeux qui ne fût capable de la ravir dans l'admiration des miséricordes de son Dieu. Que pouvait-elle envier aux anciens anachorètes, aux solitaires de la Thébaïde, vivant du fruit de leur travail, sous les palmiers du désert, entre les jeûnes et les prières ? Réléguée comme eux

aux extrémités du monde, au fond du désert des forêts, comme eux elle partageait ses jours entre les sublimes contemplations et les plus rudes pénitences. Mais le repos n'est pas de cette vie ; la jouissance n'est qu'au terme ; et le Seigneur doit, ce semble, à sa gloire, à son Eglise, et à ses élus, de fournir sans cesse de nouvelles occasions d'agir et de souffrir pour son amour à ces grandes âmes, qui, par leur fidélité, leur courage et leur pureté, sont parvenues à cet heureux état, où tout se convertit pour elles en mérite.[1]

Telle fut la conduite qu'il tint plus que jamais à l'égard de sa servante ; la prédiction lui en avait même été faite dans une extase prophétique. D'abord la paix dont elle avait joui jusqu'à son départ de France prit un caractère différent. " Paix solide et profonde ; mais quoiqu'en moi, éloignée de moi ; d'autant que pour sa subtilité, je ne la voyais que comme dans une région fort éloi-

1. Le P. de Charlevoix.

gnée ; ce qui était très pénible à la nature, et crucifiait fort l'esprit ; car les puissances de l'âme demeurèrent comme mortes et attachées à la croix. L'on conçoit dans cet état ce que c'est que servir Dieu à ses dépens.

" De cette disposition, j'entrai dans une autre bien plus crucifiante encore. Je me voyais dépouillée, ce me semblait, de tous les biens de la grâce, et de tous les talents naturels extérieurs et intérieurs que Dieu avait mis en moi. Je perdais la confiance de ceux qui me conduisaient ; et les personnes les plus saintes, et pour qui j'avais eu plus d'ouverture, étaient celles de qui je recevais les plus grands sujets de mortification, Dieu permettant qu'elles eussent des tentations continuelles d'aversion contre moi."

Ainsi le ciel et les créatures étaient conjurés contre elle. Les croix les plus navrantes, suscitées par les personnes qui lui étaient les plus chères, venaient déchirer son âme déjà brisée par les désolations intérieures. Sa douce et ten-

dre amie, la Mère de Saint-Joseph, fut pour elle la cause involontaire de chagrins d'autant plus douloureux qu'ils faisaient vibrer les fibres les plus délicates du cœur, la sensibilité exquise de l'amitié. Ses efforts pour établir l'unité de règle dans son monastère, la rendirent suspecte à la communauté de Tours. Son directeur même se préjugea et s'aigrit contre elle. Enfin pour comble d'afflictions, madame de la Peltrie, qui, depuis l'arrivée des Ursulines, ne s'était jamais séparée d'elles, qui avait partagé, avec un courage surhumain, toutes leurs privations dans le misérable réduit qu'elles habitaient, les quitta tout à coup, dans le dessein d'aller créer une nouvelle fondation à Montréal.

Vers la fin de l'été 1641, M. de Maisonneuve, suscité de Dieu par des voies extraordinaires, débarquait à Québec avec Mlle Mance et une troupe de braves, pour aller planter l'étendard de la croix et de la France sur l'île de Montréal. Entraînés par cet esprit religieux

et chevaleresque, ils venaient y établir une colonie, et servir de rempart aux incursions des Iroquois. Comme la saison était trop avancée pour commencer leur établissement, ils passèrent l'hiver à Sillery, chez M. de Puiseaux, vieillard vénérable qui consacrait ses jours et sa fortune à la conversion des sauvages. Pendant les longues soirées de l'automne, madame de la Peltrie fit connaissance avec Mlle Mance, et se lia d'une sainte amitié avec elle. Eprise de plus en plus de son rare mérite, et vivement sollicitée par elle et les siens, elle s'enthousiasma pour l'œuvre de Montréal, et se crut appelée à y renouveler ce qu'elle avait si heureusement commencé à Québec.

Au printemps de 1642, elle partit avec Mlle Mance, emportant tous ses meubles, et emmenant avec elle sa suivante,[1] et un jeune homme attaché à son service.

Ce départ laissa les Ursulines, déjà si pauvres, dans un dénûment complet. Il

---

1. Charlotte Barré.

ne leur resta plus qu'un petit nombre de meubles qu'elles avaient apportés de France, et trois lits pour leurs quatorze élèves. " Nous les faisons coucher sur des planches, écrivait la Mère de l'Incarnation ; nous mettons sous elles ce que nous pouvons pour en adoucir la dureté ; et nous empruntons aux magasins des peaux pour les couvrir, notre pauvreté ne nous permettant pas de faire autrement. "

Cependant ce dépouillement extrême faisait peu d'impression sur la grande âme de la Mère de l'Incarnation. Cette amante désespérée de la pauvreté de Jésus-Christ,[1] avait même trouvé des délices à s'arracher ces dernières ressources. " En rendant ces meubles, dit-elle, je sentais une grande joie en moi-même, m'imaginant que Dieu me traitait comme saint François, qui, abandonné de son père, lui rendit jusqu'à ses habits. "

Mais ce qui lui perçait l'âme d'un

1. Expression de Bossuet dans le panégyrique de saint François.

glaive, c'était cette cruelle séparation d'une amie, d'une bienfaitrice insigne, et la perspective de l'abandon de ses chères élèves que l'inflexible nécessité allait bientôt disperser et rendre à leurs forêts. Les fruits admirables qu'elle avait déjà recueillis de ses travaux ne servaient qu'à envenimer davantage ses blessures. Dès la première année, cinquante élèves sauvages avaient été instruites, et plus de sept cents Indiens, tant hommes que femmes, avaient été assistés spirituellement et corporellement. Fallait-il donc renoncer pour jamais à ces riches moissons ?

Cependant M. de Bernières lui écrivait : " Il faut se résoudre à congédier vos élèves et vos ouvriers, ne pouvant suffire à leur entretien, puisque pour payer seulement le fret de ce que je vous envoie, il me faut trouver neuf cents livres, ce qui forme tout le revenu de votre fondation. Et de plus, si madame votre fondatrice vous quitte, comme j'y vois de grandes apparences,

il vous faudra revenir en France, à moins que Dieu ne suscite une autre personne qui vous soutienne. "

Mais pendant que toutes les espérances et les ressources humaines croulaient autour d'elle, la Mère de l'Incarnation resta ferme dans son imperturbable confiance en Dieu. Elle résolut de retenir ses pensionnaires sauvages, de continuer ses aumônes aux pauvres indigènes qui venaient en foule implorer sa pitié, et d'achever la construction du monastère. " M. de Bernières sera épouvanté en voyant que je lui demande des vivres comme à l'ordinaire, et de plus que je lui envoie des parties pour six milles livres qui ont été employées à payer les gages de nos ouvriers, et à l'achat des matériaux de notre bâtiment, sans parler du fret du vaisseau ; car en tout cela, nous n'avons que la providence de Dieu. On dit que tout est perdu ; et cependant je me suis sentie portée intérieurement à poursuivre ce que Notre-Seigneur nous a fait la grâce

de commencer en sa nouvelle Eglise. "
Tant de calme, d'assurance et d'énergie, dans un si profond dénûment, semblerait le fruit de la surabondance des consolations célestes ; cependant cette détresse extérieure n'était qu'une pâle image de la détresse de son âme. Elle se voyait, en ce temps-là même, ensevelie dans les plus épaisses ténèbres et assaillie par des tentations de désespoir qui la plongeaient dans un abime d'humiliation. " Je me voyais infiniment digne de mépris, et la plus vile créature qui fût au monde. Dans ce sentiment, je ne pouvais me lasser d'admirer la bonté et l'humilité de mes sœurs de vouloir bien me souffrir et dépendre de moi. Je n'osais presque lever les yeux, tant était pesant le poids de cette humiliation ; et c'est ce qui me portait à descendre aux actions les plus basses, ne m'estimant pas digne d'en faire d'autres.

" Aux récréations, je n'osais presque parler ; et j'écoutais mes sœurs avec respect ; néanmoins j'évitais toute sin-

gularité autant qu'il m'était possible. J'avais aussi l'esprit libre pour les fonctions de ma charge et l'étude des langues sauvages. Je n'ai point su que personne se fût aperçu de ce que je souffrais, quoique alors j'eusse l'idée que tout le monde voyait ma misère comme je la voyais. Je m'ouvrais peu au Père Le Jeune, me trouvant dans l'impuissance de le faire davantage ; mais ce grand serviteur de Dieu en connaissait assez pour me porter compassion, et pour en appréhender les suites.

" Parmi ces ténèbres affligeantes, il s'élevait quelquefois un rayon de lumière qui éclairait mon âme et m'embrasait d'amour. J'étais tout à coup saisie d'un transport extraordinaire, en sorte qu'il me semblait être en paradis, et jouir de Dieu qui m'enivrait de ses faveurs. Mais que cette extase était courte ! Ce n'était que comme un de ces rayons de soleil qui percent inopinément la nue et qui, en disparaissant soudain, font paraître le jour encore plus obscur qu'il ne sem-

blait auparavant. Aussi ces grandes caresses ne servaient qu'à appesantir de plus en plus ma croix et me rendre mes peines plus sensibles ; car je passais d'un abîme de lumière et d'amour, dans un abime de ténèbres douloureuses ; du séjour de la gloire, je me sentais précipitée dans un enfer où régnaient des tristesses mortelles. Ce qui me causait les peines les plus amères, c'était une tentation de désespoir, née en moi dans ces ténèbres, sans que j'en connusse la cause. Je me fusse perdue dans cette tentation, si la bonté de Dieu ne m'eût soutenue par une vertu secrète. Car j'étais quelquefois arrêtée subitement, et je me voyais réellement sur le bord de l'enfer. Et il me semblait que de la bouche de l'abîme sortissent des flammes pour m'engloutir. Je sentais même en moi une disposition qui me portait à m'y précipiter pour faire déplaisir à Dieu. Mais aussitôt la bonté divine, par une effusion de l'Esprit-Saint, semblait exciter la partie supérieure à vou-

loir en effet être précipitée dans l'enfer, non pour lui déplaire, mais afin que sa justice fût satisfaite dans le châtiment éternel de mes indignités. Cet acte était une simple vue de foi. Je voyais que je méritais l'enfer, et je consentais à y être précipitée pour un temps, pourvu que je ne fusse point privée de l'amitié de Dieu."

Dans l'ardeur de ce transport, l'humble pénitente fit une confession générale de toutes les fautes de sa vie ; miroir fidèle où se peignent toute l'innocence et la candeur de cette âme angélique.

" Qui me donnera des larmes de sang pour pleurer toutes mes iniquités ? O mon céleste Epoux ! comment avez-vous permis qu'une âme que vous avez tant chérie, vous ait tant offensé ? Et comment ne l'avez-vous pas jetée sous les pieds des démons ? Recevez donc au moins la confession de mes crimes, et châtiez-moi selon vos adorables jugements.

" Vous savez, ô mon chaste Epoux ! qu'au commencement, lorsque votre di-

vine bonté m'appela extraordinairement, c'est-à-dire à l'âge de dix-neuf ans ; après que vous m'eûtes fait voir l'erreur où j'étais, me croyant dans un état bien parfait, après que par l'excès de vos infinies miséricordes vous m'eûtes lavée dans votre sang précieux : dans une occasion qui se présenta, je raisonnai et je délibérai si je ne retournerais pas dans la route du siècle, et dans la condition dont vous m'aviez délivrée. La tentation qui sous l'ombre d'une raison spécieuse, et comme nécessaire, m'ébranla, m'eût infailliblement entraînée, si par votre immense bonté vous ne m'eussiez éclairée et affermie dans votre voie.

“ Vous savez aussi qu'en deux autres occasions, lorsque j'étais encore dans le siècle, je m'amusai à de certaines complaisances qui tenaient de l'esprit de nature ; que sous l'ombre du bien j'y croupis quelque temps ; et que si votre miséricorde ne m'en eût tirée, j'aurais étouffé l'esprit de grâce, par lequel vous me conduisiez si amoureusement. Ah !

que j'en ai de douleurs, et combien je mérite d'enfers ! Oui, oui, il est juste, ô mon divin Amour ! que vous soyez satisfait.

" En une autre occasion, étant religieuse, je fis, ainsi qu'il me paraît, un acte d'hypocrisie : j'eus de faux sentiments d'humilité, qui me firent aller prier ma supérieure de m'humilier ; et je crois qu'elle m'eût bien mortifiée, de me prendre au mot ; car mon intention, comme je crois, n'était pas pure. J'avais un orgueil secret qui me faisait agir ; c'est pourquoi je mérite toutes sortes d'humiliations. Exterminez donc, Justice increéee, exterminez sans pitié le néant et la poussière. Il n'y a point de châtiments qui soient trop doux pour moi.

" Une autre fois, sous l'ombre de justice, je donnai un avis à ma supérieure ; et au fond, ce n'était qu'une vertu plâtrée ; et vous avez souffert tout cela, ô mon divin Epoux ! il est juste maintenant que vous en preniez vengeance.

Me voilà courbée, châtiez-moi selon les lois que votre amour a établies. Ah ! je vous demande pardon, anéantie sous les pieds des démons.

" Dans des entretiens que j'eus avec des personnes d'esprit, je me suis laissée aller à des pertes de temps, à des badinages, à des puérilités, eu égard à la gravité, à la sincérité, à la pureté de votre divine conduite sur moi. Je m'abandonnais à la complaisance de ces entretiens qui m'avaient portée à me trop épancher et à faire part aux sens de ce que j'expérimentais de spirituel dans l'intérieur. Votre esprit censeur me fit voir l'importance de cette faute, sans quoi je serais tombée dans de grands relâchements au regard de cette pureté dégagée que vous voulez de moi. Vous ne me châtiâtes pas pour lors ; il est donc juste que maintenant vous en fassiez justice, et que vous punissiez ma vanité, qui n'a été autre chose qu'un désir secret de ma propre excellence. Ah ! qu'il est vrai que vous ne voulez

point qu'on gauchisse dans les voies du pur amour ! Je suis venue souiller votre nouvelle Eglise ; je me suis creusé des citernes pleines de boue, qui m'infectent de telle sorte que leurs exhalaisons sont capables de me perdre. Il semble que vous ayez permis au démon d'émouvoir toutes mes passions tour à tour. D'ailleurs je me sens comme liée et captive ; et personne ne me saurait délivrer que vous. C'est donc de vous seul que j'attends ce secours ; car mes liens m'empêchent de faire le bien que je veux, et mes passions me veulent faire commettre le mal que je ne veux pas, et que je hais ; ô Dieu de miséricorde ! mettez-y la main, sans quoi c'en est fait de moi. Pardon de toutes mes saillies, de toutes mes imprudences, de tous les sentiments imparfaits, dans lesquels je me suis échappée. Ce qui m'humilie davantage, c'est qu'avec la bassesse de mon cœur, qui me fait estimer digne de tout rebut, lorsqu'on me touche, j'ai le sentiment très vif.

“ Ce sont aussi mes péchés qui sont cause que je porte une charge, qui ne me permet pas de m’employer selon mon désir à l’instruction de nos chers néophytes. Hélas ! mon chaste Epoux ! vous savez l’inclination que vous m’avez donnée pour cela. Ce qui me restait de consolation, c’était de leur apprendre à vous connaître et à vous aimer.”

Ainsi s’exhalait en gémissements et en cris d’angoisse cette âme innocente et désolée à la vue des fautes de sa vie ; fragilités si légères qu’à peine peut-on leur donner le nom de péchés. Faut-il s’étonner après cela que Dieu ait honoré de tant de visites une âme toujours si pure et si bien préparée à les recevoir ?

Au milieu de ce bouleversement de toutes ses facultés, la Mère de l’Incarnation remplissait tous les devoirs de sa charge avec une lucidité d’esprit et une liberté d’action qui plongeaient son confesseur dans l’étonnement. Ce fut au plus fort de cette tourmente (1647) qu’elle conclut, avec l’aide du P. Jérôme Lalemant,

la grande affaire de l'union des deux branches de sa communauté sous une même règle. Son activité ne connaissait point de bornes : on la voyait presque en même temps au milieu des enfants, les nettoyant, les caressant, les instruisant ; parmi les ouvriers, les animant, les éclairant de ses conseils, surveillant tous les travaux du monastère ; dans les offices les plus vils, se faisant la servante des autres ; et avec cela ne manquant à rien des soins plus relevés et plus difficiles de sa charge. Le soir, la dernière au lit, le matin, la première sur pied ; toujours ou en prières ou en actions, elle commandait encore plus par exemples que par paroles. [1]

Ce fut aussi à cette époque qu'elle commença une longue correspondance avec différentes communautés de France, et avec une foule de personnes pieuses, afin de les engager à soutenir par leurs aumônes l'œuvre des Ursulines. Le nombre de lettres qu'elle écrivit, surtout

1. Le Père de Charlevoix.

pendant les douze premières années qui suivirent son arrivée en Canada, est vraiment prodigieux ; elle dit elle-même que durant un seul automne, elle en écrivit plus de six cents.

Les aumônes qu'elle obtint ainsi fournirent aux besoins les plus pressants de la fondation.

Cependant l'horreur de ce qu'elle appelait ses péchés avait pénétré jusqu'à la moelle de ses os, et l'avait animée d'une ardeur inexorable de vengeance contre sa chair. Un jour, dans le paroxysme de son indignation contre elle-même, elle se revêtit d'une haire qu'elle porta pendant très longtemps sans jamais l'ôter, pas même la nuit. Son confesseur en ayant été averti, lui en fit de sanglants reproches, et lui ordonna d'aller sur le champ déposer cet instrument de pénitence. La sainte désolée se jeta à ses pieds, et le supplia de vouloir bien entendre la déclaration de tous ses péchés et de toutes ses imperfections, afin de juger par lui-même de sa conduite crimi-

nelle, et de lui en prescrire le châtiment. Le Père la repoussa d'abord ; mais enfin, attendri de ses larmes et de ses instances, il consentit à l'entendre. Elle lui fit aussitôt, sans examen, une confession générale de toute sa vie, avec une exactitude aussi précise que si elle y eût consacré de longs jours ; tant le pur amour, ajoute-t-elle, se montrait censeur jaloux et inexorable.

Cet acte d'anéantissement et d'humiliation fit fléchir l'inflexible rigueur du ciel : ses peines les plus amères s'évanouirent ; quelques rayons percèrent la nuit de son âme désormais délivrée de ses agonies mortelles. Madame de la Peltrie, après un séjour de dix-huit mois à Montréal, revint se fixer pour toujours au milieu du petit troupeau qu'elle n'avait délaissé un jour que pour courir après les brebis sans nombre qu'elle voyait se perdre au milieu des forêts et qu'elle eût voulu ramener toutes au bercail. Dans l'ardeur de sa flamme apostolique, elle avait même formé le

projet de pénétrer jusqu'au pays des Hurons, à plus de trois cents lieues de Québec, à travers les forêts, les rapides, les lacs et les montagnes, pour annoncer à ces peuples barbares la bonne nouvelle du salut. Ses préparatifs étaient même déjà faits ; et elle n'attendait plus que la saison favorable pour s'embarquer ; lorsqu'un Père jésuite, arrivant de cette mission lointaine, lui fit voir si clairement l'inutilité d'un tel voyage, et le danger éminent de tomber entre les mains des farouches Iroquois, qu'elle se résigna enfin à abandonner son héroïque entreprise. Mais elle se consola en y établissant une fondation pour l'entretien d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus.

Convaincue désormais que Dieu n'exigeait d'elle pour l'accomplissement de sa vocation et pour sa coopération au salut de ces âmes délaissées, que ses ardentes supplications, ses mortifications ordinaires, et l'exercice de la charité auprès de ses petites sauvages, elle revint s'en-

sevelir dans sa retraite silencieuse des Ursulines, s'y assujétit à la clôture et à la règle, et y persévéra sans relâche jusqu'à son dernier soupir. [1]

CHAPITRE CINQUIÈME

La Mère de l'Incarnation s'offre en victime.

L'humble monastère de Québec retentit des cantiques d'allégresse de tous ses enfants au retour de cette fondatrice tant aimée. Les petites sauvagesses, qu'elle avait si souvent pressées sur ses genoux, vinrent toutes, triomphantes et ivres de joie, se jeter dans ses bras. L'une d'elles ne sachant comment exprimer son bonheur, lui dit avec une naïveté charmante : " Mère, depuis trois ans, je n'ai pas cessé de prier le bon Dieu pour toi. "

Mais nulle, parmi cette sainte famille, ne trassaillit d'une joie plus vive, au terme

1. Chs. Sainte-Foi

de cette longue absence, que celle dont les épaules déchirées en avaient porté le fardeau, et dont le cœur endolori en avait dévoré en secret toutes les poignantes amertumes. La morne solitude de son âme refleurit tout à coup au rayonnement de cette douce présence ; son front brûlant et desséché se rafraîchit, comme au souffle d'une brise bienfaisante ; c'était l'ange consolateur que le ciel lui envoyait pour soutenir son agonie, et raffermir ses pas sur le chemin de sa douloureuse passion. Car le sacrifice n'était pas encore consommé ; et ses larges blessures devaient demeurer toujours saignantes, jusqu'au jour où deux âmes, qu'elle avait demandées à Dieu, seraient entrées dans la carrière du ciel. Elle s'était, en effet, dévouée à la justice divine pour le salut de son fils et d'une nièce qu'elle avait laissés dans le siècle, exposés à de grands dangers.

Dès que son fils s'était vu refuser les portes de la Compagnie de Jésus, il s'était livré à un profond découra-

gement, et n'avait plus songé qu'à disperser sa vie dans la dissipation. Les rêves de l'ambition fermentèrent dans son cœur ; et il vint s'établir à Paris, où la faveur dont jouissait sa mère auprès de la reine Anne d'Autriche, lui ouvrait de séduisantes avenues. En effet, dès ses premiers pas, une illustre protectrice le prit par la main : la duchesse d'Aiguillon lui promit un avancement rapide à la cour. Mais Dieu avait des desseins de miséricorde sur ce fils unique d'une sainte ; et au moment où le monde faisait miroiter à ses regards ses plus chatoyantes séductions, un éclair, parti d'en haut, vint lui découvrir le précipice caché sous ces fleurs.

Un jour que, fatigué du tumulte de la grande ville, et retiré dans sa chambre, il lisait attentivement un traité de philosophie, il entendit soudain frapper vivement à sa porte. Aussitôt il se lève et va ouvrir ; mais n'apercevant personne, il retourne tranquillement à sa lecture. A peine assis, il entend frapper

de nouveau : il revient à la porte ; mais sans découvrir la trace d'aucun visiteur. Le bruit se réitère une troisième fois, sans livrer plus de résultat à ses recherches. Frappé alors de cet appel étrange, le nouvel Augustin fait un retour sur lui-même ; il reconnait la voix du ciel, et demeure convaincu que c'est l'ange de sa sainte mère, qui lui apporte cet oracle de salut. Il n'hésite plus ; n'achève pas même la page commencée, et va s'agenouiller aux pieds de l'ancien directeur de la Mère de l'Incarnation, Dom Raymond de Saint-Bernard. Il lui dévoile les troubles de sa conscience au milieu de ses rêves d'ambition et d'avenir, lui raconte l'incident mystérieux qui l'a terrassé, et le supplie de lui indiquer la route où Dieu l'appelle. Le saint vieillard élève les yeux au ciel, rend grâces à Dieu, laisse tomber quelques paroles de vie ; et le jeune homme se relève consolé. Il venait de mettre une barrière infranchissable entre lui et le monde. Le lendemain ses parents et

ses amis apprenaient avec étonnement qu'il avait quitté les brillantes livrées du siècle pour l'austère costume des enfants de saint Benoit. Il choisit entre les diverses branches de ce grand ordre, la congrégation de Saint-Maur, célèbre au dix-septième siècle entre toutes les familles monastiques, et que devait bientôt illustrer à jamais le savant Mabillon.

A la nouvelle de cette miraculeuse conversion, son heureuse mère ne put contenir dans son cœur les élans de sa joie, et épancha son bonheur dans une lettre admirable :

" Mon très cher et bien-aimé fils,

" L'amour et la vie de Jésus soient votre héritage. Votre lettre m'a apporté une consolation si grande qu'il me serait impossible de vous l'exprimer. J'ai été toute cette année en de grandes croix à votre occasion ; mais enfin Dieu m'a donné le calme dans la croyance que son amoureuse et paternelle bonté ne perdrait point celui que j'avais aban-

donné pour son amour. Votre lettre m'y a confirmée en m'annonçant ce que j'avais espéré pour vous, et bien au-delà de toutes mes espérances, puisque sa bonté vous a placé dans un ordre si saint, et que j'honore et estime infiniment. J'avais souhaité cette grâce pour vous, mais parce qu'il faut que les vocations viennent de Dieu, je ne vous en dis rien, ne voulant pas mettre du mien en ce qui appartient à Dieu seul.

" Vous avez été abandonné de votre mère et de vos parents ; mais, dites-moi, maintenant, cet abandon ne vous a-t-il pas été avantageux ? Lorsque je vous quittai, vous n'aviez pas encore douze ans, je le fis avec des convulsions étranges qui n'étaient connues que de Dieu seul. Mais il fallait obéir à sa divine volonté. Il me promit d'avoir soin de vous, et alors mon cœur s'affermit pour surmonter ce qui avait retardé mon entrée en religion pendant dix années entières ; encore fallait-il que la nécessité de le faire me fût signifiée par mon directeur, et par des voies que je ne puis confier à

ce papier, mais que je vous dirais volontiers à l'oreille. Je prévoyais l'abandon de nos parents, ce qui me causait mille croix ; et ensuite l'infirmité humaine me faisait appréhender votre perte.

" Lorsque je passai par Paris, il m'était facile de vous placer. La Reine, madame la duchesse d'Aiguillon, et madame la comtesse de Brienne, qui me firent toujours l'honneur de me regarder de bon œil, et qui m'ont encore honorée cette année de leurs lettres, ne m'eussent rien refusé. (Ici je dois remercier madame la duchesse d'Aiguillon du bien qu'elle a voulu vous faire.) Mais la pensée me vint alors que si vous étiez avancé dans le monde, votre âme serait en danger de se perdre ; et je me résolus de vous laisser une seconde fois entre les mains de la Mère de bonté, me confiant que puisque j'allais exposer ma vie pour le service de son Fils, elle prendrait soin de vous. Ne l'aviez-vous pas aussi prise pour Mère en entrant dans vos études ? Vous ne pouviez donc attendre d'elle qu'un bien semblable à celui que vous

possédez. Les avantages qui se sont présentés pour vous à Paris étaient quelque chose ; mais ils étaient infiniment au-dessous de ceux que vous possédez à présent...

" Vous voilà donc dans la milice sacrée, mon très cher fils ; au nom de Dieu, faites état de la parole de Jésus-Christ, et pensez qu'il vous dit : *celui qui met la main à la charrue et qui regarde derrière soi n'est pas propre au royaume des cieux.* Ce qu'il vous promet est bien plus grand que tout ce qu'on vous faisait espérer, et que vous ne devez estimer que *boue et fange pour acquérir Jésus-Christ.* Votre glorieux patriarche saint Benoit vous en a donné un grand exemple. Imitez-le, au nom de Dieu, afin que mon cœur reçoive à la première flotte la consolation d'apprendre que mes vœux offerts à la divine Majesté depuis vingt et un ans sans intermission, ont été reçus du ciel. Je vous vois dans de saintes résolutions ; c'est ce qui me fait espérer que Dieu, qui a commencé cet ouvrage, vous donnera

la persévérance. Il ne se passe pas de jour que je ne vous sacrifie à son amour sur le cœur de son bien-aimé fils : plaise à sa bonté que vous soyez un vrai holocauste tout consumé sur ce divin autel !...

“ J'ai une consolation très sensible du bon souhait que vous faites pour moi du martyre. Hélas ! mon très cher fils, mes péchés me priveront de ce grand bien : je n'ai rien fait jusqu'ici qui soit capable de gagner le cœur de Dieu ; et il faut avoir beaucoup travaillé pour être trouvé digne de répandre son sang pour Jésus-Christ. Aussi n'osé-je porter mes prétentions si haut ; mais je laisse faire sa bonté immense, qui m'a toujours prévenue de tant de faveurs. Je me donne à elle, et vous lui donne aussi ; et pour une bénédiction que vous me demandez, je la prie qu'elle vous comble de celles qu'elle a départies à tant de valeureux soldats qui lui ont gardé une fidélité inviolable.

“ Si l'on venait me dire : votre fils est martyr, je crois que j'en mourrais de joie. Laissons faire ce Dieu plein

d'amour ; il a ses temps, et il fera de vous ce qu'il a déterminé d'en faire de toute éternité. Soyez-lui fidèle, et il trouvera les occasions de faire de vous un grand saint et un grand martyr, si vous obéissez à ses divins mouvements, si vous vous plaisez à mourir à vous-même, et si vous vous efforcez de suivre l'exemple que tant de grands saints de votre ordre vous ont donné. Si Notre-Seigneur vous accorde la grâce de faire profession, je vous prie de m'en donner avis, et aussi de quelle manière il vous a appelé, et quels moyens vous avez pris pour exécuter votre dessein. Enfin faites-moi part de vos biens, qui, comme vous pouvez juger, m'apportent une consolation très grande. Priez bien Dieu pour moi ; je vous visite en lui plusieurs fois le jour, et sans cesse je parle de vous à Jésus et à Marie. Adieu, mon très cher fils ; je ne me lasserais point de vous entretenir ; mais enfin il faut finir, et vous dire adieu pour cette année."

" De Québec, le 4 septembre 1641."

Le jeune novice, ainsi éclairé par les conseils de sa mère, et vivifié par ses ardentes prières, embrassa la croix avec amour, et fit des progrès rapides dans les sentiers de la perfection. Il dit lui-même qu'il passa son noviciat dans un entier oubli du siècle, et que, nourri de la grâce, il porta avec joie le joug des austérités et de la règle bénédictine. A mesure que ce nouvel astre montait rapidement au ciel monastique, la lumière et la vie rayonnaient dans l'âme si longtemps voilée de la Mère de l'Incarnation. Ses peines intérieures s'évanouisaient ; la sérénité des anciens jours semblait vouloir reparaître, lorsque tout à coup la nuit se fit de nouveau sur ces clartés fugitives. La sainte comprit alors que son fils était en danger de ne pas consommer son sacrifice. Ses tortures internes lui en donnèrent même la conviction si intime, qu'un jour, quoique aucun indice extérieur n'eût pu rien lui révéler, elle se vit obligée de sortir de table pendant le repas, et d'aller se pros-

terner au pied de l'autel, pour l'offrir, encore une fois, en holocauste à son divin Maître.

Elle apprit, quelques mois plus tard, que d'anciennes dettes, que le jeune homme avait contractées dans le monde, avaient été un obstacle à sa profession.

Enfin il prononça ses vœux solennels, et s'élança avec une nouvelle ardeur vers les hauteurs ascétiques. Parvenu à une éminente sainteté, il fut promu aux premiers emplois de son ordre, contribua à la réforme de plusieurs abbayes, et mourut à Marmoutiers, le 9 août 1696, comblé d'œuvres et de mérites, à l'âge de soixante-dix-sept ans, après avoir été quarante ans supérieur dans divers monastères de France.[1]

Cette première conquête était le pré-

---

1. Après la mort de sa vénérable mère, le R. P. Dom Claude Martin écrivit son histoire d'après les relations qu'elle avait écrites par l'ordre de ses directeurs. Il publia aussi un volume de ses "*Lettres spirituelles et historiques*," et d'autres ouvrages composés par elle, entre autres : *L'Ecole Sainte ou Explication du Grand Catéchisme*, et le volume de ses *Retraites*.

Les Ursulines conservent plusieurs souvenirs du bienheureux fils de leur sainte, entre autres une croix d'argent enrichie d'une parcelle de la vraie croix.

lude d'une autre, non moins éclatante, et qui devait être la récompense et le terme de l'immolation volontaire de la Mère de l'Incarnation. La nièce qu'elle s'était offerte à racheter du monde au prix de ses larmes, était une enfant de cette sœur, dont elle avait partagé la vie et les travaux pendant son veuvage. Elle l'avait reçue dans ses bras, la première, à son entrée dans la vie, et la première, elle l'avait offerte à Dieu. Son âme s'était attachée à cette enfant, qu'elle avait bercée sur ses genoux et initiée à la grâce.

Devenue l'une des plus riches héritières de la Touraine, et lancée dans le siècle dès l'âge de seize ans, la jeune fille ne connut de la vie que les prestiges et les triomphes. Parée de l'éclat d'une beauté éblouissante, des charmes de l'esprit et d'une éducation parfaite, "elle était encore plus dangereuse pour le monde, que le monde ne l'était pour elle."[1] Elle se vit entourée d'un cercle

---

1. Guillaume de Saint-Thierry, *Vie de Saint Bernard*, lib. I, III.

d'enthousiastes admirateurs, qui sollicitèrent son alliance. Aucun cependant n'avait pu captiver son cœur. lorsqu'un grand seigneur de la cour de Louis XIII, éperdu d'une passion aveugle pour elle, résolut de l'épouser de gré ou de force. N'ayant pu triompher de l'opposition de sa mère, restée veuve depuis une année, il eut recours à la perfidie.

Un matin que la jeune fille se rendait à la messe. accompagnée seulement d'une servante, elle rencontra, au détour d'une rue déserte, un groupe de jeunes gens, qui lui livrèrent un étroit passage près d'un carrosse arrêté devant eux. A l'instant où elle passait sans défiance, la portière s'ouvre, un bras vigoureux la saisit et l'entraîne, évanouie, au fond de la voiture, qui disparaît comme un éclair, malgré les cris d'alarme de la servante, qui appelle en vain à son secours. Qu'on se figure le désespoir de l'infortunée mère en apprenant l'enlèvement de sa fille. Elle invoque aussitôt le bras de la justice, et fait armer ses

amis et ses domestiques pour aller délivrer son enfant. Le ravisseur la tenait enfermée dans un château, situé à la campagne, et muni d'une garde puissante. Il fallut livrer un assaut régulier à la place, qui ne se rendit qu'après une défense désespérée. " Les termes de la capitulation furent que le vautour rendrait à sa mère la timide colombe, à condition qu'on lui laisserait à lui-même la liberté." Cependant la famille, indignée de l'attentat commis contre un de ses membres, poursuivit le gentilhomme devant le tribunal de la Tournelle, à Paris. La jeune fille fut présente au procès et plaida elle-même sa cause avec tant de chaleur et d'éloquence qu'elle enleva l'admiration du tribunal, et fit condamner le coupable à une forte amende.

Quelque temps après, un incident vint ranimer les espérances du gentilhomme : la mère de notre jeune fille mourut. Pour mieux assurer le succès de ses intrigues. il se glissa dans les faveurs du duc d'Orléans, et parvint à lui persuader

que celle qu'il recherchait lui était fiancée. Sous cette fausse impression, le prince écrivit au tuteur de faire justice immédiate au jeune seigneur. Dans cette perplexité, le protecteur de l'enfant, qui était un des premiers magistrats de Tours, lui conseilla de se réfugier dans un des couvents de la ville. Elle choisit pour asile ce monastère des Ursulines, qui avait été le cénacle d'où sa tante avait vu descendre sur elle l'esprit d'apostolat, et qui était encore tout rempli du souvenir de ses vertus. Son persécuteur la poursuivit jusque dans ce sanctuaire. Il sut si habilement intéresser la reine-mère à sa passion, qu'elle écrivit à l'archevêque de Tours en sa faveur. Mais avant de rien décider, le prélat voulut avoir une entrevue avec les deux jeunes gens, et il acquit la conviction que les prétentions du gentilhomme étaient aussi injustes qu'injurieuses à sa victime. Le malheureux désespéré se retira la rage dans le cœur et la menace sur les lèvres. Quant à la

nièce de notre Mère, le cœur brisé par des commotions si violentes, et désormais désillusionnée d'un monde où les épines se cachent si près sous les fleurs, elle retourna aux Ursulines, résolue de s'y ensevelir pour jamais. Et afin de n'être plus troublée dans sa solitude, elle écrivit à la reine pour se mettre à l'ombre de sa protection. Anne d'Autriche fut charmée de ce naïf abandon ; heureuse de lui ouvrir les portes du cloître, elle défendit au jeune seigneur, sous les peines les plus graves, de jamais renouveler ses poursuites.

En revêtant le bandeau des vierges, la pieuse novice voulut prendre, comme un gage d'un bon augure, le nom qu'avait illustré sa tante dans ce même monastère. Cependant, dit la chronique, sœur Marie n'avait quité le monde que par un mouvement de sa propre volonté, et la vocation religieuse doit procéder d'une inspiration divine, à laquelle nul motif humain ne saurait suppléer ; aussi éprouva-t-elle d'abord d'étranges

tristesses. Le silence du sanctuaire pesait comme un plomb sur ses faibles épaules. Agenouillée contre ces larges dalles, son jeune cœur avait froid, et s'envolait sur les rayons vermeils qui descendaient des ogives en fleurs. Heureusement sa sainte tante priait et souffrait pour elle. Dieu ne put résister à de si touchantes supplications ; avec le voile et l'habit monastique, il donna un autre cœur à la jeune Marie de l'Incarnation. Insensiblement ses intentions s'épurèrent ; son âme, bercée au chant des saints cantiques, s'endormit dans la douce quiétude de la prière ; et la solitude, qui lui avait causé tant d'effroi, s'épanouit sous les fortifiantes émanations de la grâce. Pour l'enchainer plus intimement à lui, Dieu l'éprouva par d'amères tentations, et même par des souffrances physiques. Ces traits admirables, qui avaient failli entrainer sa ruine, s'altérèrent, et, ajoute la naïve chronique, ces beaux yeux noirs, si mutins durant sa vie mondaine, commen-

cèrent à se voiler sous leurs larges paupières, donnant à sa physionomie cet air modeste que l'on admire dans son portrait.

Ainsi arrosée par les eaux de la tribulation, cette terre si bien préparée se couvrit d'une riche moisson de vertus. Toutes les croix et les épines se transformaient pour elles en délices ; tant la soif des souffrances était devenue ardente en son cœur. Son nom de religion, qui murmurait sans cesse à son oreille le souvenir des vertus de sa tante, lui faisait demander incessamment à Dieu la grâce d'imiter un si parfait modèle. Elle entretenait avec sa bienfaitrice une correspondance suivie où respirent la science profonde de la vie mystique et l'onction d'une angélique piété. Enfin après une longue vie d'héroïsme et de labeurs, elle alla rejoindre au ciel sa bienheureuse tante, qui depuis longtemps l'y avait précédée.

Il a fallu anticiper sur l'ordre chronologique pour suivre jusqu'à son terme

la carrière de cette enfant qui avait été pour une si large part dans les souffrances de la Mère de l'Incarnation. La conversion de son fils, qui avait précédé celle de sa nièce, avait apporté un grand adoucissement à ses peines intérieures. Mais ses dernières chaînes ne devaient tomber qu'après cette seconde victoire.

Enfin, après sept ans de ces cruelles épreuves, le jour de la fête de l'Assomption, la Mère de l'Incarnation se sentit fortement inspirée de s'adresser à la sainte Vierge. A peine eut-elle jeté le premier cri d'invocation, qu'à l'instant elle se vit soulagée ; il lui sembla qu'on lui enlevait de dessus les épaules un vêtement d'une excessive pesanteur ; et il se fit dans la partie sensitive de l'âme comme un épanchement de paix, qui changea toutes ses amertumes en un fleuve d'amour.

Quelque temps après, à l'arrivée des vaisseaux d'Europe, elle apprit qu'à l'heure même où elle s'était vue parfaitement déchargée de ses peines, sa nièce

avait pris le voile au monastère des Ursulines de Tours.

Tout se ressentit dans la servante de Dieu de cet heureux changement.

“ Il me serait impossible de décrire le déluge de paix, où mon âme se trouva plongée dès qu'elle se vit entièrement libre de ses liens, et rétablie dans tout ce qu'elle croyait avoir perdu. Non-seulement elle voyait qu'elle n'avait fait aucune perte, mais elle connaissait par expérience qu'elle avait recueilli un très grand amas de trésors. Elle sentait que ce qui lui avait ôté la vue du bien qu'elle possédait dans l'intime union avec l'Epoux, n'avait été qu'une cendre qui cachait son feu, et qui couvrait ses lumières, pour son bien et son progrès dans les vertus solides.

“ Envisageant cet état, je ne me pouvais lasser de bénir Dieu de m'avoir fait passer par tant d'épines. Je lui demandais pardon de ne lui avoir pas été assez fidèle dans mes ténèbres, et j'entrais dans une confusion, qui m'humiliait en

sa divine présence au-dessous de toutes choses. Je louais et bénissais ce divin Sauveur en lui disant avec le prophète : *Il m'est avantageux que vous m'ayez humilié.* (Ps. 118.) Et certes pour tous les trésors de la terre, je ne voudrais pas n'avoir point passé par cet état d'humiliation qui me parait d'un prix infini. Il me semble que j'ai été dans ces cavernes de lions et de léopards, dont parle l'Epouse des Cantiques ; et que pour n'être pas blessée par leurs morsures, je me suis sauvée dans les retraites de mon céleste Epoux, c'est-à-dire dans les saintes et sacrées maximes de l'Evangile, qui, comme des torrents de richesses, ont coulé en sa divine bouche.

“ S'il a dit, faites du bien à ceux qui vous font du mal, c'est une loi qu'il me semble avoir écrite dans mon cœur, avec une force et une impression toute d'amour. Je l'expérimente dans les occasions, non en me mortifiant, mais par une pente et une inclination qui m'y porte. Comme j'ai des affaires très épi-

neuses depuis que je suis au Canada, et que j'ai été obligée de traiter avec toutes sortes de personnes, ces divines maximes ont été ma force et mon soutien."

La vertu de notre Mère fut soumise, vers la même époque, à une tentation d'autant plus dangereuse qu'elle était plus subtile et plus délicate. La secte pharisaïque des Jansénistes, qui, sous le manteau d'une doctrine austère, avait séduit en France tant de grands esprits, ébloui tant de hautes intelligences et déchiré les entrailles de l'Eglise, ambitionna la conquête de cette femme de génie, dont la réputation rivalisait avec la sainteté, et dont l'expérience dans les voies de Dieu égalait la science des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Plusieurs de leurs chefs principaux lui écrivirent à diverses reprises ; mais la Mère de l'Incarnation avait, selon le conseil de la Sainte-Ecriture, la prudence du serpent avec la simplicité de la colombe ; et d'ailleurs sa piété était trop bien enracinée dans l'humilité et l'abnégation

de soi-même, pour se laisser éblouir par leurs brillants sophismes. Afin de couper court à leurs insidieuses invitations, elle ne répondit à aucune de leurs lettres.

CAAPITRE SIXIEME

Les Ursulines dans leur nouveau monastère—Les Hurons se réfugient à Québec.

Le 21 novembre 1642 est une date mémorable dans les annales des Ursulines. Ce fut en effet en ce jour, consacré par la fête de la Présentation de la sainte Vierge, qu'elles firent leurs adieux à la chétive masure de la Basse-Ville, pour prendre possession de leur nouveau monastère. Dès la veille, elles s'étaient préparées à cette inauguration par un jeûne sévère. Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, toute la famille monastique de la Mère de l'Incarnation gravissait lentement le sentier de la montagne. La procession était

guidée par lè P. Vimont, suivi de la Mère de l'Incarnation elle-même et de ses compagnes qui conduisaient le cortège des élèves sauvages. En franchissant le seuil du monastère, le chœur des religieuses entonna un hymne d'action de grâces auquel se joignirent les voix enfantines des petites sauvagesses. Une messe solennelle fut célébrée par le P. Gabriel Lalemant, le futur martyr des Hurons. Pendant l'auguste sacrifice, toutes les pensionnaires, agenouillées autour de la Mère de l'Incarnation, et soutenues par sa voix mâle et sonore, firent retentir la voûte de la chapelle de cantiques de mission en langue sauvage. Comment Dieu n'aurait-il pas béni cet asile sacré du dévouement, d'où s'élevaient à la fois les innocentes supplications de ces naïves enfants des bois,—les cris d'amour de ces vierges héroïques, de cette Mère de l'Incarnation, pure comme un ange, crucifiée comme un anachorète,—le sacrifice de la victime sainte, offert par un martyr,

dont les mains, teintes aujourd'hui du sang d'un Dieu, demain allaient être arrosées de son propre sang !

Ce jour de fête fut encore consacré par un jeûne rigoureux. C'étaient là les seules jouissances que se réservaient ces âmes mortes à la nature ; elles n'avaient d'aspirations que pour les âpres bonheurs de la pénitence.

Le nouvel édifice était construit en pierre, et mesurait quatre-vingt-douze pieds de longueur, sur vingt-huit de largeur. Il n'y avait de terminé que les principales divisions, et le plancher du rez-de-chaussée. Les autres n'étaient formées que de madriers volants, posés sur les poutres. Ce fut ainsi que les Ursulines passèrent l'hiver de 1643.

Quoiqu'elles fussent logées dans des appartements spacieux, elles eurent encore à souffrir de graves incommodités, surtout pendant les rigueurs de l'hiver. Leurs cellules inachevées et mal closes n'étaient chauffées que par le feu des cheminées qui ne donnait pres-

que aucune chaleur. " Ne croyez pas qu'on puisse y demeurer longtemps en hiver sans approcher du feu ; ce serait un excès d'y rester une heure, encore faut-il avoir les mains cachées et être bien couverte. Hors les observances, le lieu ordinaire pour lire, écrire et travailler, c'est auprès du feu. Nos couchettes sont de bois et se ferment comme des armoires, et quoiqu'elles soient doublées de drap ou de serge, à peine y peut-on se réchauffer. A quatre cheminées que nous avons, nous brûlons par an cent soixante-quinze cordes de gros bois ; après tout, quoique le froid soit si grand, nous tenons le chœur tout l'hiver, mais l'on y souffre un peu."

Ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard, en 1668, lorsque Mlle Marie de Lauzon entra au noviciat des Ursulines, que les poëles furent introduits dans le monastère, à la demande de sa famille.

Peu de temps après son retour de Montréal, Madame de la Peltrie avait fait construire, à environ cent pas du

monastère une maison où elle fit quelque séjour, et qui allait devenir d'un grand secours dans un avenir prochain.

Les énormes dépenses qu'avait nécessitées l'érection du monastère, avaient complètement épuisé les ressources de la fondation ; mais les secours abondants, venus de France, surtout pendant les années 1644 et 1645, permirent de reprendre les travaux. Cependant ce ne fut qu'en 1648, c'est-à-dire après sept ans de sacrifices incessants que l'édifice fut à peu près terminé. Il avait coûté plus de cinquante mille livres. Les aumônes offertes par les âmes charitables de France auraient fourni les moyens de l'achever bien plus tôt, si l'inépuisable charité des fondatrices n'eût prodigué la plus grande partie de ces ressources aux pauvres sauvages qui se succédaient sans interruption à la porte du cloître.

Dans cet intervalle, la communauté s'était accrue de plusieurs sœurs nouvelles : la Mère Anne des Séraphins,

venue du monastère de Ploërmel, en Bretagne, en 1643 ; la Mère Anne Compain de Sainte-Cécile, et la Mère Anne Le Boue de Notre-Dame, offertes par les religieuses de Tours en 1644. La santé délicate de la Mère Anne des Séraphins ne lui permit pas de terminer ses jours en Canada. Elle repassa en France après treize ans de pénibles labeurs et mourut l'année qui suivit son retour. La Mère de Sainte-Cécile reprit aussi le chemin de Tours, après avoir lutté pendant onze ans contre l'ennui de l'exil et les plus rudes privations.

Cependant la supérieure des Ursulines, qui soupirait depuis longtemps après les douceurs de l'obéissance, voyait approcher, avec un indicible bonheur, l'expiration de son second triennal. La règle ne permettait pas de la continuer dans sa charge, et la Mère de Saint-Athanase, de la congrégation de Paris, fut choisie pour lui succéder.

Vers le même temps, le P. Jérôme Lalemant, oncle du martyr, fut nommé

supérieur général des missions, et directeur des Ursulines. Notre sainte connut par inspiration que ce vénérable serviteur de Dieu, dont l'éminente sainteté égalait la science dans les voies du ciel, était l'ange que le ciel lui envoyait pour consommer le grand ouvrage de sa sanctification. [1] Elle ressentit, dès ses premières communications avec lui, une grande liberté d'esprit et une entière ouverture de cœur ; et le Père, de son côté, fut saisi d'un vif intérêt pour son avancement spirituel.

Lorsqu'il eut pénétré dans le sanctuaire de cette âme, dont l'incomparable beauté le remplit d'admiration, il résolut de l'épurer des plus imperceptibles poussières, et de mettre la dernière main à ce chef-d'œuvre de la grâce. Il la fit passer par une longue série d'épreuves, que l'humble pénitente subit avec une entière abnégation.

---

1. La Mère de l'Incarnation, qui se connaissait en sainteté, écrivait en parlant du P. Lalemant : " c'est le plus saint homme que j'aie connu depuis que je suis au monde."

Elle se sentait inpirée depuis longtemps de s'engager par un vœu à chercher toujours la plus grande gloire de Dieu, et à faire tout ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Elle fit part de son désir au P. Lalemant, qui, après avoir consulté Dieu dans la prière et l'oraison, lui permit de suivre son attrait. Ce grand maître dans la conduite des âmes ne pouvait donner un témoignage plus éclatant de la sainteté de cette femme extraordinaire, qu'en la jugeant mûre pour une telle oblation.

Mais Dieu avait aussi des vues particulières sur notre Mère en lui inspirant cet acte héroïque : il voulait ceindre ses reins pour de nouveaux combats ; il voulait en faire une des colonnes les plus fermes de l'Eglise du Canada, que l'esprit de ténèbres menaçait en ce moment même d'engloutir dans une mer de sang. L'année 1649 ouvre en effet une période de calamités et de sanglantes persécutions pour cette jeune chrétienté. Nous avons raconté ail-

leurs [1] les désastres et la dispersion tragique de cette nation huronne évangélisée au prix de tant de sueurs, depuis plus de vingt ans (1628), et enfin convertie à la veille de sa destruction. Cette navrante nouvelle fut apportée à Québec par le P. Bressani ; elle répandit la consternation dans toute la colonie. Mais nul n'en ressentit le contre-coup avec plus de violence que la Mère de l'Incarnation. Son âme fut déchirée au récit des horribles supplices infligés aux PP. de Brebeuf et Lalemant, et de l'anéantissement de cette église des Hurons qui promettait une si belle moisson pour le ciel. Les tristes débris de cette nation décimée par la famine, la guerre et l'épidémie, vinrent, sous la conduite du P. Ragueneau, se réfugier à Québec, seul endroit où ils se crussent à couvert de leurs implacables ennemis. [2] Ils dressèrent leurs cabanes autour de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

---

1. Voir l'Introduction.
2. Ils arrivèrent à Québec le 28 juillet 1650.

Attendrie à la vue de tant d'infortunes, la ville entière tendit les bras à ces pauvres fugitifs, qui arrivaient dénués de tout, frappés de stupeur, et exténués de fatigue et de misère. " Ah ! que ce coup me fut terrible ! s'écrie la Mère de l'Incarnation. C'était la chose la plus pitoyable qui fût encore arrivée dans cette nouvelle Eglise. Les révérends Pères qui étaient demeurés vifs avaient plus souffert que ceux qui étaient morts. A la vue de ces âmes consommées en vertu, dans lesquelles Jésus-Christ vivait plus qu'elles ne vivaient elles-mêmes, et dont la sainteté était si visible à tout le monde, chacun était ravi. Ils nous amenaient les faibles restes de leur troupeau, environ quatre ou cinq cents chrétiens, échappés à la fureur de leurs ennemis. Dans l'affliction que je ressentais en mon âme, la seule consolation qui me restait en voyant ces pauvres fugitifs, était de me voir proche d'eux et de pouvoir instruire leurs enfants Dans ce but, Notre-

Seigneur m'inspira d'étudier leur langue, que je n'avais pas encore apprise ; car à notre arrivée dans ce pays, je laissai ce soin à la Mère de Saint-Joseph pour m'appliquer à l'étude de l'algonquin et du montagnais, dont nous avions plus de besoin alors. Les citoyens firent leur possible pour assister ces malheureux exilés ; mais les maisons religieuses, madame de la Peltrie et surtout les PP. Jésuites y contribuèrent pour la plus grande partie. Comme j'étais dépositaire, c'était moi qui distribuais la nourriture et les vêtements à ceux dont nous étions chargés, ce qui était pour moi un sujet d'intarissables consolations."

La Mère de l'Incarnation se mit à l'étude de la langue huronne avec toute l'ardeur de la jeunesse. " Vous rirez peut-être, écrivait-elle à son fils, de ce qu'à l'âge de cinquante ans, je commence à étudier une nouvelle langue : mais il faut tout entreprendre pour le service de Dieu et le salut du prochain." Elle eut pour premier précepteur le P. Bres-

sani, naguère captif chez les Iroquois et délivré miraculeusement après avoir été torturé par le fer et le feu. Le saint martyr venait chaque jour s'asseoir près de la grille du monastère, et lui enseignait, avec une patience admirable, les rudiments de l'idiome barbare, lui en traçant les règles de ses doigts mutilés et encore sanglants. Quel spectacle ! d'un côté, un martyr, de l'autre, un archange. Etonnante sublimité de notre histoire ! à chaque page, on rencontre un miracle d'héroïsme ou de sainteté !

CHAPITRE SEPTIÈME

Dangers de la colonie.--Mœurs admirables.

Cependant la douloureuse sympathie qu'avaient réveillée la destruction de la nation huronne et la vue de sa sanglante épave était mêlée d'un profond sentiment d'inquiétude. Jamais l'avenir de la colonie n'avait paru enveloppé de nuages si sombres. La population euro-

péenne, à la veille d'être asaillie de tous côtés, ne dépassait guère mille âmes. Québec, fondé depuis quarante-deux ans, renfermait tout au plus une trentaine de maisons dispersées sur le sommet et autour du promontoire que protégeaient les canons du fort Saint-Louis. La résidence du gouverneur,[1] l'église paroissiale, la demeure des Jésuites, le monastère des Ursulines, celui des Hospitalières, dans la Haute-Ville ; le magasin de la compagnie des Cent-Associés, dans la Basse-Ville, tels étaient les seuls édifices d'importance de Québec. Quelques groupes de maisons s'élevaient çà et là dans le voisinage, le long de la côte de Beaupré, à l'ile d'Orléans, à Sillery. Autour des forts de Montréal et des Trois-Rivières, on commençait de rares défrichements. Le reste du pays n'était qu'une immense forêt hantée par les farouches Iroquois.

Depuis qu'ils avaient jeté aux quatre vents les membres de la nation huronne,

1. C'était alors M. D'Aillcboust.

leur plus formidable ennemi, l'audace de ces barbares n'avait plus connu de bornes. Alléchés par l'odeur du sang, ils avaient suivi leur proie, espérant envelopper dans la même extermination toute la race européenne. Ils apparaissaient partout à la fois, à Montréal, aux Trois-Rivières, à Québec, à l'île d'Orléans, à Tadoussac, rôdant par petites bandes, interceptant les convois de marchandises et de fourrures sur les rivières, brûlant, pillant, massacrant tout sur leur passage.[1] Favorisés par la nature du sol, dont les forêts leur offraient un asile inattaquable, ils se glissaient sans être vus, aux approches des habitations ; là, tapis derrière un arbre, dans un pli du terrain, ou parmi les joncs du rivage, ils épiaient tout le jour, avec cette patience caractéristique du sauvage, le passage de quelque blanc. La nuit venue, ils rampaient comme des serpents autour des maisons, cherchant à surprendre quelques familles éparses et

1. M. l'abbé Ferland. *Notes sur les Régistres de Québec.*

sans défense. Malheur au colon attardé le soir sur la lisière du bois, ou courbé sans défiance sur son champ, ou bien côtoyant de trop près dans son canot le rivage du grand fleuve : une balle inconnue l'atteignait tout à coup, et avant que le malheureux blessé eût eu le temps de se reconnaitre, le féroce Iroquois, poussant son terrible cri de guerre, s'élançait sur lui et lui enlevait la chevelure.

Afin de se défendre contre ces nuées d'ennemis, le nouveau gouverneur, M. D'Ailleboust,[1] avait fait ériger dans les principaux centres d'habitations, des forts environnés d'une enceinte de palissades, et armés de quelques pièces de canons. Au premier signal d'alarme, les colons se réfugiaient dans ces forts, et se mettaient en état de défense. En outre, chaque habitant faisait de sa maison une petite forteresse, où il pouvait tenir tête à un bon nombre d'assaillants. Durant le

1. Il avait succédé en 1648 à M. de Montmagny, et semblait avoir hérité de toutes ses précieuses qualités.

jour, partout où il allait, au champ, au bois, à la pêche, son fusil ne le quittait jamais ; et à la première alerte, la hache ou le hoyau lui tombait des mains, et il couchait en joue son ennemi, avec une dextérité admirable.

Mais malgré toute cette vigilance et cette bravoure, chaque semaine était témoin de lamentables accidents. On entendait sans cesse parler de prisonniers attachés au poteau, de têtes scalpées, de membres mutilés, de femmes, d'enfants torturés, écorchés, brûlés vifs. Le récit de ces malheurs, mêlés à ces horribles raffinements de cruautés, semait l'épouvante parmi la population en deuil.

Incapable d'atteindre, dans sa retraite impénétrable, un ennemi invisible, qui frappait dans l'ombre et s'évanouissait sans laisser aucune trace, on se demandait avec désespoir si la colonie, ainsi harcelée de tous côtés, ne serait pas bientôt décimée et submergée dans son sang. On attendait avec impatience des

secours de France qui n'arrivaient point. La situation paraissait si critique, qu'on députa en Europe le P. Jérôme Lalemant, supérieur des missions, accompagné de quelques-uns des principaux habitants du pays, pour aller exposer l'état désespéré des affaires, et implorer de prompts secours.

Cependant au milieu du deuil et de la consternation générale, la Mère de l'Incarnation et quelques autres âmes fortes et magnanimes restaient fermes dans leur confiance en Dieu, et relevaient les esprits abattus. Dans une lettre adressée à son fils, le 17 septembre 1650, elle trace une peinture fidèle du calme parfait dont elle jouissait.

" Quelque délabrées que soient les affaires, n'ayez point d'inquiétude à mon égard, je ne dis pas pour le martyre, car votre affection pour moi vous porte à me le désirer ; mais j'entends des autres outrages qu'on pourrait appréhender de la part des Iroquois. Je ne vois aucun sujet de craindre, et si

je ne suis bien trompée, j'espère que les croix que l'Eglise souffre maintenant, seront son exaltation. Tout ce que j'entends dire ne m'abat point le cœur ; et pour vous en donner une preuve, c'est qu'à l'âge que j'ai, j'étudie la langue huronne ; et en toutes sortes d'affaires, nous agissons comme si rien ne devait arriver. "

Le P. Lalemant avait été tellement frappé, avant son départ, de cette magnanimité, qu'il y trouvait un nouveau gage d'une protection spéciale de la Providence. " Le quatrième sujet de consolation que je voyais dans ce pauvre pays désolé est le courage et la gén rosité de nos religieuses tant hospitalières qu'ursulines... ; c'est une des espérances que j'ai de la conservation du pays, ne pouvant penser que Dieu abandonne des âmes de cette nature, si saintes et si charitables. Il me semble que tous les anges du paradis viendraient plutôt à leur secours, si tant est que les hommes de la terre manquassent

de procurer leur conservation en ce nouveau monde. "

La main qui conduisait les événements, et couvrait de son égide l'Eglise du Canada, était d'ailleurs trop visible pour n'être pas entrevue par les moins clairvoyants. Chaque jour, elle se manifestait par des merveilles, dont le mystère même révélait son action. Trompant toutes les prévisions humaines, elle mettait à néant toutes les ressources, et lorsque tout paraissait désespéré, elle faisait mouvoir de secrets ressorts, qui opéraient tout à coup la délivrance.

" Dans ce pays, dit encore la Mère de l'Incarnation, et dans l'air de cette nouvelle Eglise, on voit régner un esprit qui ne dit rien qu'obscurité. Tous les événements qui nous arrivent sont des secrets cachés dans la divine Providence, laquelle se plait d'y aveugler tout le monde, de quelque condition et qualité

1. Lettre adressée du Havre-de-Grâce au P. Provincial de France.

qu'il soit. J'ai vu et consulté là-dessus plusieurs personnes, qui toutes m'ont dit : Je ne vois goutte en toutes mes affaires, et néanmoins nonobstant mon aveuglement, elles se font sans que je puisse dire comment. Cela s'entend du pays en général et de l'état des familles en particulier."

Revenant plus tard sur le même sujet elle ajoute :

" Mais la façon avec laquelle Dieu gouverne ce pays est toute contraire. On ne voit goutte, on marche à tâtons ; et quoiqu'on consulte des personnes très éclairées et d'un très bon conseil, pour l'ordinaire les choses n'arrivent point comme on les avait prévues et consultées. Cependant on roule, et lorsqu'on pense être au fond d'un précipice, on se trouve debout. Lorsqu'on entend dire que quelque malheur est arrivé de la part des Iroquois, chacun s'en veut aller en France ; et au même temps on se marie, on bâtit, le pays se multiplie,

les terres se défrichent et tout le monde pense à s'établir. " [1]

Et comment en effet Dieu aurait-il pu délaisser cette chère petite Eglise du Canada, dont les mains pures et suppliantes étaient toujours tendues vers lui ? La ferveur de ses enfants, déjà si admirable, s'était encore accrue par l'imminence du danger ; la colonie comptait autant de saints que d'habitants. Exposés chaque jour à tomber sous les balles des Iroquois, ils se tenaient sans cesse prêts à mourir en héros chrétiens ; ils s'étaient même engagés publiquement par un vœu à se confesser et à communier au moins une fois le mois. Aussi pendant que la guerre sévissait au dehors, au dedans fleurissait une paix inaltérable. L'union, la concorde, cimentée par la piété, liait tous les citoyens. Chaque habitation avait été placée sous la protection d'un saint, et tous les jours, matin et soir, le chef de la famille entouré de sa femme, de ses enfants et de ses serviteurs age-

1. Lettres Historiques, page 460.

nouillés au pied de l'image du saint patron, récitait à haute voix la prière, suivie de l'examen de conscience et des litanies de la sainte Vierge. [2]

Si la vie était si pure aux derniers échelons de la société canadienne, on peut juger de sa perfection parmi les chefs qui en étaient les guides et l'exemple. Pendant que le nouveau gouverneur, M. D'Ailleboust, continuait les précieuses traditions léguées par son prédécesseur, que les missionnaires jésuites donnaient leur septième martyr à l'Eglise, que M. de Maisonneuve, avec une poignée de braves, faisait de son corps un rempart à la colonie, que les Hospitalières se consumaient auprès du lit des malades, les Ursulines recueillaient les débris encore tout tremblants de cette jeune génération indienne échappée au massacre des Iroquois, et leur apprenaient à tourner leurs cœurs vers

2. Relations des Jésuites. Lettres du P. Ragueneau. 1651, page 2.

Celui qui essuie toutes larmes, et guérit toutes blessures.

C'est à cette époque que remonte la touchante tradition qui représente la Mère de l'Incarnation, assise au pied du vieux frêne, dont les antiques rameaux ombragent encore aujourd'hui le cloître des Ursulines, et entourée de petites sauvagesses qu'elle catéchise et console. Quelles pures et intimes jouissances devaient enivrer son âme, quelles actions de grâces devaient monter de son cœur vers Dieu, lorsque promenant son regard sur tout ce qui l'entourait, elle voyait enfin l'entier accomplissement de tous ses vœux : ce pays sauvage ouvert à son apostolat, ces chères néophytes, et surtout ce vaste et beau monastère qui surgissait du sein de la forêt !

Mais, hélas ! un affreux malheur va dans un moment anéantir cette suave réalité, un incendie terrible, dans une nuit fatale, va réduire en cendres ce précieux asile élevé au prix de tant de sueurs !

CHAPITRE HUITIÈME

Incendie du Monastère des Ursulines.

Dans la soirée du vingt-neuf décembre 1650, une sœur converse, chargée de la boulangerie, ayant fait du levain pour le lendemain, eut l'imprudence d'enfermer des charbons incandescents dans le pétrin, pour le préserver de la gelée. Son intention était de les enlever après la veillée ; mais comme c'était pour la première fois qu'elle employait ce moyen, elle n'y songea plus au moment de se mettre au lit.

Vers huit heures du soir, la sœur chargée de la visite de nuit, avait fait à l'ordinaire le tour de l'appartement ; mais elle n'avait remarqué aucune trace de feu, car le pétrin fermait hermétiquement. Peu à peu le rayonnement des charbons en avait séché les parois formées de bois résineux. Il finit par s'enflammer et embrasa tout l'appartement, ainsi que la cave où étaient entassées

toutes les provisions de l'année. Vers minuit, la Mère des Séraphins, qui couchait avec les enfants à l'étage supérieur, se réveilla en sursaut au pétillement des flammes et aux craquements du plancher qui déjà commençait à s'effondrer. "Au feu ! au feu ! sauvez-vous, mes enfants, sauvez-vous," s'écria-t-elle tout effrayée en se jetant hors de son lit et suffoquée par la fumée. Les flammes avaient déjà percé le plancher, et s'engouffraient par l'escalier, projetant une vive clarté dans toute la chambre. Elle monte aussitôt au dortoir de la communauté pour donner l'alarme. En un instant toutes les religieuses sont sur pied, et courent les unes à la cloche pour appeler du secours, les autres au foyer de l'incendie pour essayer de le dominer. Au premier coup d'œil, la Mere de l'Incarnatien reconnut qu'il était trop tard, et que tous les efforts étaient inutiles. "Sortez promptement, dit-elle à ses compagnes, car vous allez périr."

Pour elle, sans perdre un instant son

sang-froid, elle monta vers l'appartement où se trouvaient les vêtements des religieuses, afin d'en sauver une partie, car les sœurs s'étaient échappées nu-pieds et à demi-vêtues. Mais songeant tout à coup aux papiers de la communauté, elle retourna vers sa chambre. " Dans toutes les courses que je fis parmi les flammes, dit-elle, j'avais une aussi grande liberté d'esprit, et une vue aussi tranquille à tout ce que je faisais, que si rien ne nous fût arrivé. Je ne ressentais pas un mouvement de peine, de tristesse, ni d'inquiétude ; mais je baisais en silence et avec amour la main qui nous frappait. Il me semblait que j'avais dans moi-même une voix intérieure qui me disait ce que je devais faire, où je devais aller, ce que je devais jeter par la fenêtre, et ce que je devais laisser périr par le feu. Je vis en un moment le néant de toutes les choses de la terre, et il me fut donné une grâce de dénûment si grande, que je ne puis exprimer son effet ni par paroles, ni par écrit. Les bénédictions

que mon âme donnait à Dieu au milieu de ce désastre étaient aussi fréquentes que mes respirs, et je ne pouvais me détacher de cette union à la volonté divine. "

Ayant aperçu son crucifix sur sa table, elle le saisit pour le jeter par la fenêtre, mais arrêtée par un sentiment de respect, elle le remit à sa place. Ce fut alors qu'en sauvant les papiers, elle mit par hasard la main sur les cahiers contenant la relation de sa vie, qu'elle avait écrite par l'ordre de son directeur. Un premier mouvement d'obéissance lui dicta de les soustraire aux flammes avec le reste : mais reconnaissant ensuite la volonté de Dieu dans l'occasion providentielle qui lui était offerte de les anéantir au moment où ils étaient exposés à tomber en des mains inconnues, elle les rejeta sur la table. Tout cela se passa " en moins d'un *miserere*," car déjà le feu pénétrait dans le dortoir, interceptant l'entrée de la chambre où elle avait d'abord voulu aller, et où elle aurait infailliblement

péri. L'étage inférieur était tout embrasé, tandis que la flamme, activée par les substances résineuses renfermées dans le bois dont le monastère était construit, courait avec une rapidité effrayante tout le long du toit. Ainsi placée entre deux feux, et poursuivie par un troisième qui envahissait tout comme un torrent, elle se fraya un chemin à travers les cloisons enflammées, et les poutres croulantes. Ne trouvant point d'autre issue, elle descendit en passant sous le clocher que des tourbillons de flammes léchaient de tous côtés, et dont la cloche, détachée de ses appuis, faillit l'ensevelir sous les décombres.

Dans l'intervalle, la Mère de Saint-Joseph et la sœur Saint-Laurent avaient rompu la grille, qui n'était que de bois, afin de se sauver avec une partie des enfants qui s'étaient réfugiées toutes tremblantes dans le dortoir. Cependant les plus jeunes étaient encore au milieu du danger ; alors la Mère de Saint-Ignace se dévoua pour les arracher aux

flammes. Elle revint sur ses pas à travers les cloisons en feu, et les ramena saines et sauves, au moment où les planchers craquaient de toutes parts, près de crouler.

Ce fut à cet instant que la Mère de l'Incarnation déboucha dans le dortoir, et se trouva seule dans le monastère devenu un immense brasier. Promenant alors ses regards autour d'elle, avec son calme ordinaire, et voyant qu'elle n'avait plus rien à sauver, et qu'elle allait périr, elle fit une inclination profonde à son crucifix en acquiescement aux ordres de la Providence, et s'échappa, presque étouffée dans la fumée, par le parloir qui s'ouvrait à l'extrémité du dortoir.

Le Supérieur des Jésuites, accouru en toute hâte avec les autres Pères, avait sauvé à grand'peine le Saint-Sacrement, et les ornements de la sacristie. L'un des Pères, ayant voulu enlever quelques autres objets, faillit y périr. Une femme huronne, fervente chrétienne qui logeait

dans le monastère, ne s'étant pas réveillée assez vite, se trouva cernée par le feu, et n'échappa qu'en se jetant du deuxième étage sur un chemin durci par la glace, où elle faillit se tuer. On la releva sans connaissance, la croyant morte ; mais elle revint à elle et ne ressentit aucune lésion grave.

La Mère de Saint-Athanase s'était trouvée la première hors du monastère ; elle s'était hâtée d'aller ouvrir les portes, et avait été se réfugier sous le vieux frêne, se croyant suivie par une partie de la communauté ; mais en se détournant, elle ne vit personne autour d'elle, et crut à un immense malheur. Ses cris déchirants appelaient ses sœurs ; mais la nuit seule répondait à ses sanglots. Enfin elle se jeta, épuisée, à genoux sur la neige, et fit un vœu en l'honneur de l'Immaculée-Conception.

A peine l'eut-elle prononcé, qu'elle les vit venir accompagnées de toutes les élèves qui se rangèrent autour de leur mère. Seule la Mère de l'Incarnation

manquait encore ; tous les regards plongeaient avec avidité au travers de la foule qui accourait de toute la ville et encombrait les avenues. Le plus grand de tous les malheurs serait-il donc arrivé ? Celle dont les jours étaient les plus précieux, l'âme de la communauté, la colonne du monastère aurait-elle péri ? L'anxiété, l'angoisse étouffait tous les sanglots, toutes les lamentations : enfin on la vit venir, et on la reconnut à son pas tranquille et assuré, à sa démarche ferme, qui révélait le calme et la sérénité inaltérable de son âme. Tout le monde respira plus librement.

En rejoignant le groupe désolé, la Mère de l'Incarnation fut témoin d'un spectacle capable d'arracher des larmes aux cœurs les plus insensibles. Toutes les pensionnaires, françaises et sauvages, étaient debout nu-pieds sur la neige, pressées les unes contre les autres, et grelottant de froid, n'ayant pour tout vêtement que leurs chemises. A leurs côtés, madame de la Peltrie, d'une santé

si délicate, et si sensible à la moindre froidure, pieds-nus, comme les autres, sur la neige, n'était couverte que d'une petite tunique qu'elle avait jetée sur ses épaules en fuyant devant l'incendie. Mais ce qui était plus navrant encore, c'était de voir la Mère de Saint-Joseph, toujours souffreteuse depuis plusieurs années et dont la maladie s'était aggravée encore durant l'hiver, aussi peu vêtue que ses compagnes, la pâleur de la mort sur la figure, et toute transie de froid. " Si elle eût eu autant de force que de courage, dit la Mère de l'Incarnation, nous eussions sauvé, elle et moi, une partie de ce qui était au dortoir, mais elle était si faible qu'en voulant remuer son matelas, les bras lui manquaient ; il n'y eut que le mien de sauvé, avec ce qui me couvrait. "

La Mère de l'Incarnation se dépouilla de ses habits pour couvrir la chère malade, malgré ses résistances, et demeura, comme les autres, exposée à la rigueur de l'hiver ; car le peu de vête-

ments, qu'elle avait jetés par sa fenêtre, s'étaient accrochés aux grilles du réfectoire et avaient été consumés avec le reste.

Ce fut alors un combat de charité entre celles qui étaient moins nues que les autres ; chacune voulant donner une part de son vêtement, ses pantoufles, ses bas, un lambeau de costume pour vêtir sa voisine moins fortunée. L'héroïsme de la Mère de l'Incarnation avait tout à coup passé dans le cœur de ses compagnes. Au trouble et à l'abattement avait succédé la plus parfaite résignation, et toutes ensemble se jetèrent à genoux et remercièrent Dieu de les avoir jugées dignes de cette suprême épreuve. Les témoins de cette scène, ravis d'une telle générosité parmi un dénûment si complet, ne pouvaient revenir de leur admiration, et fondaient en larmes d'attendrissement et de compassion. L'un d'eux, tout stupéfait d'étonnement, s'écria : " Voilà de grandes folles ou de grandes saintes. "

" Il ne savait pas, ajoute la Mère de l'Incarnation, ce que celui qui nous touchait de sa main, opérait pour lors dans nos cœurs. "

L'incendie était en ce moment dans toute sa violence. La nuit était sereine, le ciel brillamment étoilé, le froid très vif ; mais un calme parfait régnait dans l'atmosphère. De l'immense brasier jaillissaient des tourbillons d'étincelles, qui retombaient en pluie de feu sur la forêt, le fort Saint-Louis, la demeure des Jésuites et les maisons voisines, menaçant d'incendier la ville entière. Les clameurs de la foule qui s'agitait autour des flammes, les sanglantes lueurs qui illuminaient tous les visages de teintes fauves, et rougissaient le sol et les arbres chargés de neige, l'éblouissante clarté qui se projetait au loin sur la nuit et transformait les ténèbres en un jour éclatant, tout s'unissait pour augmenter l'horreur de ce sinistre spectacle. Au plus fort du danger, une faible brise s'éleva du côté du fleuve et entraîna

les flammes vers l'Esplanade où s'étendaient alors le jardin et les champs des Ursulines. Cet heureux incident préserva la ville d'une destruction imminente.

Enfin, en moins de deux heures tout fut consumé, et il ne resta debout que les murailles noircies, d'où s'échappait une épaisse fumée. Tout ce que les Ursulines possédaient de vêtements, de provisions, de meubles était anéanti.

Après les premiers moments de confusion, le Supérieur des Jésuites [1] rejoignit les malheureuses victimes, et les conduisit à la résidence des Pères. Les enfants furent confiées aux principaux citoyens, qui leur prodiguèrent les soins les plus affectueux : elles avaient tellement souffert du froid que plusieurs furent gravement malades.

A la première nouvelle du désastre, les Hospitalières s'étaient empressées d'envoyer offrir leur maison aux Ursu-

1. Le P. Ragueneau.

lines. Comme c'était l'asile le plus convenable pour elles, le Supérieur les y conduisit lui-même, après leur avoir fait distribuer les objets indispensables à ce trajet.

Les Hospitalières fondirent en larmes en les apercevant dans un tel état de pauvreté. Bien plus touchées de leur malheur que les Ursulines elles-mêmes, elles se jetèrent dans leurs bras et les embrassèrent avec cette effusion de cœur et ces témoignages de sympathie, dont les âmes vouées à Dieu ont seules le secret. Elles les revêtirent de leurs propres habits, et mirent le monastère à leur entière disposition.

Le lendemain, le Gouverneur, accompagné du Supérieur des Jésuites, vint leur offrir ses condoléances, et leur témoigner la part intime qu'il prenait à leur infortune. Il revint ensuite avec elles sur le théâtre de l'incendie, et leur fit visiter les ruines fumantes, dont personne n'osait encore approcher. Toutes les cheminées étaient tombées, les murs

de refend abattus, et les principales murailles crevassées et calcinées jusque dans leurs fondements.

Cette calamité fut une précieuse occasion pour les Fondatrices d'adorer les admirables desseins de Dieu qui prépare toujours le baume à côté des plaies qu'il inflige, qui fait éclore les consolations des malheurs mêmes, les roses des plus sanglantes épines. De toutes parts leur arrivèrent des témoignages de touchante sympathie : preuves éclatantes de l'attachement et de la reconnaissance qui les enracinaient aux entrailles du peuple. Chaque famille s'ingéniait des plus délicates attentions pour alléger leur misère et essuyer leurs larmes.

Mais le ciel leur ménageait une marque de compatissance bien autrement sensible, une naïve démonstration qui devait leur aller droit au cœur, et les dédommager amplement de tous leurs sacrifices. A deux pas des ruines du monastère incendié, gisait une autre ruine bien plus triste, bien plus lamentable :

c'étaient les restes désolés de cette grande tribu huronne, dont la bourgade s'élevait entre l'Hôtel-Dieu et les Ursulines.

Aussitôt après le désastre, tous les capitaines s'assemblèrent dans la cabane du chef de la tribu, et tinrent un grand conseil. Il fut résolu d'envoyer une députation aux " Filles Vierges, " afin de pleurer avec elles sur leurs malheurs communs, et de couvrir les cendres de leur monastère avec des présents. Mais, hélas ! ils n'étaient plus ces jours de prospérité où ils allaient aux assemblées les mains pleines de beaux présents ; ils n'avaient aujourd'hui pour toutes richesses que deux colliers de porcelaine de douze cents grains chacun. Il fut décidé qu'on irait les offrir. Le conseil fut immédiatement levé, et la députation se dirigea vers l'Hôtel-Dieu. Les Ursulines, entourées du P. Ragueneau et des Hospitalières, les reçurent dans une salle de l'hôpital. Le grand chef Taiearonk porta la parole :

" Saintes Filles, dit-il, vous voyez de

pauvres cadavres, les restes d'une nation qui a été florissante, et qui n'est plus. Au pays des Hurons, nous avons été dévorés et rongés jusqu'aux os par la guerre et par la famine. Ces cadavres ne se tiennent debout que parce que vous les soutenez. Vous aviez appris par des lettres, à quelle extrémité de misères nous étions réduits ; mais maintenant vous le voyez de vos yeux. Regardez de tous côtés, et voyez s'il n'y a rien en nous qui ne nous oblige de pleurer sur nous-mêmes et de verser sans cesse des torrents de larmes. Hélas ! ce funeste accident qui vous est arrivé va renouveler tous nos maux, et faire couler encore nos larmes qui commençaient à tarir ! En voyant réduire en cendres en un moment cette belle maison de Jésus, cette sainte maison de charité, en y voyant régner le feu sans respecter vos personnes, saintes Filles qui l'habitiez, nous nous sommes souvenus de l'incendie universel de toutes nos maisons, de toutes nos bourgades et de toute notre patrie !

Faut-il donc que le feu nous suive ainsi partout ! Pleurons, pleurons, mes chers compatriotes, oui, pleurons nos misères, qui de particulières sont devenues communes avec ces innocentes vierges.

" Saintes Filles, vous voilà donc réduites à la même misère que vos pauvres Hurons, pour qui vous avez eu des compassions si tendres. Vous voilà sans patrie, sans maison, sans provisions et sans secours, sinon du ciel, que jamais vous ne perdez de vue.

" Nous sommes venus ici dans le dessein de vous consoler, et avant d'y venir, nous sommes entrés dans vos cœurs, pour y reconnaître ce qui pourrait davantage les affliger depuis votre incendie, afin d'y apporter quelque remède. Si nous avions affaire à des personnes semblables à nous, la coutume de notre pays serait de vous faire un présent pour essuyer vos larmes, et un second pour affermir votre courage ; mais nous avons bien vu que votre courage n'a pas été abattu sous les ruines de cette mai-

son ; pas un de nous n'a vu même dans vos yeux une seule larme pour pleurer sur vous-mêmes à la vue de cette infortune. Vos cœurs ne s'attristent pas dans la perte des biens de la terre ; ils sont trop élevés dans les désirs des biens du ciel !

" Nous ne craignons qu'une chose, saintes Filles, et ce serait un malheur pour nous ; nous redoutons que la nouvelle de l'accident qui vous est arrivé, portée en France, ne soit sensible à vos parents plus qu'à vous-mêmes ; nous craignons qu'ils ne vous rappellent, et que vous soyez attendries de leurs larmes. Comment une mère pourrait-elle lire sans pleurer les lettres qui lui feront savoir que sa fille est restée sans vêtements, sans lit, sans vivres, et sans aucune des douceurs dans lesquelles vous avez été élevées dès votre jeunesse ? La première pensée que la nature inspirera à ces mères désolées, ce sera de vous rappeler auprès d'elles pour se consoler elles-mêmes en procurant votre

bien. Un frère fera de même pour sa sœur, un oncle ou une tante pour sa nièce ; et ainsi nous serons en danger de vous perdre, et de perdre en vos personnes le secours que nous espérions pour l'instruction de nos filles, dont nous avons commencé avec tant de douceur à goûter les fruits.

" Courage donc, saintes filles, ne vous laissez pas vaincre par l'amour de vos parents ; et faites voir aujourd'hui que l'affection que vous portez pour les pauvres sauvages est une charité céleste plus forte que les liens de la nature. Pour raffermir en cela vos résolutions, voici un présent de douze cents grains de porcelaine, qui enfoncera vos pieds si avant dans la terre de ce pays qu'aucun amour de vos parents, ni de votre patrie ne pourra les en retirer.

" Le second présent que nous vous prions d'agréer, c'est un collier semblable de douze cents grains de porcelaine, pour jeter de nouveau les fondements d'un édifice qui sera encore la maison

de Jésus, la maison de prière, et où vous continuerez d'instruire nos petites filles huronnes. Tels sont nos vœux, tels sont aussi les vôtres ; car sans doute vous ne pourriez mourir contentes, si en mourant vous pouviez vous faire ce reproche, que par un amour trop tendre pour vos parents, vous n'eussiez pas aidé au salut de tant d'âmes, que vous auriez aimées pour Dieu ; oui, vous les recueillerez encore, vous leur apprendrez à aimer Dieu, et elles seront un jour votre couronne dans le ciel. " [1]

Ainsi parla le grand chef huron, d'une voix que l'émotion rendait vibrante. " Je n'ajoute rien à ce discours, poursuit le P. Ragueneau qui nous a conservé cette naïve harangue, et je ne puis même rendre la touchante expression que lui donnaient le ton de sa voix, et les regards de son visage. La nature a son éloquence ; et quoique ces hommes soient barbares, ils sont loin d'être privés d'intelligence et de sentiment."

1. Relations des Jésuites, 1651, page 12.

Quand le chef eut fini de parler, il se fit quelques instants de silence. La Mère Supérieure, vaincue par son émotion, ne pouvait proférer une parole. Enfin elle répondit d'une voix entrecoupée de larmes, au milieu de l'attendrissement général, en donnant à ces bons sauvages l'assurance que les Ursulines continueraient d'instruire leurs enfants, qu'aucun désastre ne les ferait retourner en France, et qu'après avoir consumé leur vie sur cette terre du Canada, déjà arrosée de leurs sueurs, un jour leurs os reposeraient tous ensemble.

CHAPITRE NEUVIÈME

Reconstruction du Monastère — Mort de la Mère de Saint-Joseph.

Après trois semaines de séjour à l'Hôtel-Dieu, les Ursulines embrassèrent les amies bien-aimées dont l'hospitalité leur avait été si douce, et s'installèrent dans la maison de madame de la Peltrie

pour y reprendre les fonctions de leur institut. Cette maison, divisée en deux chambres, n'avait que trente pieds sur vingt ; cependant il fallait y trouver non-seulement l'abri de la communauté, qui s'élevait à treize personnes, mais encore l'espace suffisant pour y réunir le petit troupeau dispersé des néophytes.[1] Elles retombèrent dans les mêmes incommodités qu'elles avaient eu à souffrir pendant leur séjour à la Basse-Ville, et revinrent aussi aux mêmes expédients. Les lits s'étendirent à double rang sur les tablettes ; les mêmes appartements servirent à la fois de chapelle et de cellules, de réfectoire et de classe, de parloir et de cuisine. Là aussi était l'infirmerie ; il en fallait une, puisqu'il y avait dans cette petite famille une sœur bien-aimée, dont la vie s'éteignait lentement au milieu des privations et des souffrances.

1. La maison de madame de la Peltrie fut démolie en 1836, et remplacée par un édifice plus spacieux qui sert aujourd'hui d'externat.

2. Histoire des Ursulines de Québec.

Cependant l'on n'était qu'à la fin de janvier, et plusieurs mois devaient s'écouler avant qu'on pût espérer aucun secours de France. Dans cette désolante situation, le courage de nos héroïnes ne faiblit pas ; elles se jetèrent dans les bras de la Providence, et la Providence ne leur manqua point. Déjà à leur départ de l'Hôtel-Dieu, les Augustines avec une incomparable charité, s'étaient dépouillées même du nécessaire pour les assister. Les Jésuites leur donnèrent jusqu'aux étoffes qu'ils avaient en réserve pour se vêtir. Le Gouverneur et sa femme, madame d'Ailleboust, les nourrirent presque à leurs dépens. " Enfin, dit la Mère de l'Incarnation, nous avons été l'objet de la commisération et de la charité de tous nos amis. La compassion était passée même parmi les pauvres : l'un nous apportait du linge, un autre un vieux manteau, celui-ci une volaille, celui-là des œufs, enfin tous les objets dont ils pouvaient disposer. Parmi tant de témoignages de compassion, nos

cœurs étaient dans l'extase de l'attendrissement. Vous connaissez la pauvreté du pays, mais la charité y est encore plus grande." Dans cet état de mendicité, ces âmes " remplies de l'esprit de Jésus-Christ, étaient comblées d'une sainte joie de se voir si pauvres, qu'elles étaient obligées de recevoir l'aumône des pauvres mêmes."

Pour surcroît de malheur, la flotte du printemps n'arriva que très tard. Elle n'apportait d'ailleurs aux Ursulines que leurs secours ordinaires ; car la nouvelle de l'incendie n'était pas encore parvenue en France. Cependant elles ne pouvaient s'attendre à subsister longtemps de la charité publique ; car les ressources du pays étaient encore si faibles que chaque colon recueillait à peine le revenu suffisant pour nourrir sa famille. Cette fois encore elles virent, d'un œil serein, la famine venir à elles, et les enlacer de sa terrible étreinte ; mais Celui qui *nourrit les oiseaux du ciel*, et donne le rayon de soleil et la goutte de pluie au lis des

champs, ne les oublia point. Il ouvrit sa main toute-puissante, et fit tomber à leurs pieds une manne miraculeuse.

Les Ursulines possédaient, aux environs de la ville, une petite métairie, qui n'avait jamais été mise en valeur.[1] Un vénérable prêtre qu'elles avaient pour chapelain depuis l'année 1648, M. Vignal,[2] touché de leur détresse, résolut de cultiver cette terre de ses propres mains. Son zèle et sa charité suppléant à ses forces, il se mit à l'œuvre, conduisit lui-même la charrue et ensemença une grande partie de la terre. Dieu bénit tellement son travail qu'il recueillit, à l'automne, la subsistance de la communauté pour une partie de l'année.

Le désastre de l'incendie avait ébranlé la constance d'un grand nombre d'amis des Ursulines, qui croyaient y voir un

---

1. Cette terre était située près des plaines d'Abraham, et portait le nom de fief Saint-Joseph.

2. En 1657, M. Vignal s'agrégea à la compagnie de Saint Sulpice. Il fut massacré par les Iroquois en 1661, pendant qu'il surveillait l'exploitation d'une carrière que le Séminaire de Montréal avait fait ouvrir sur l'Isle-à-la-Pierre.

ordre providentiel leur intimant de retourner en France. Mais la Mère de l'Incarnation demeura inébranlable contre toutes les sollicitations ; et comme l'extrême pauvreté des Ursulines ne lui permettait pas de payer un grand nombre d'ouvriers pour la reconstruction du monastère, elle monta elle-même sur les décombres, suivie de ses sœurs, et commença le déblayement. Dès le 19 mai 1651, la première pierre du second monastère fut posée.

Tout le fardeau de cette reconstruction retomba cette fois encore sur les épaules de notre Mère, qui fut élue, le 12 juin de la même année, supérieure pour la seconde fois.

Les travaux furent poussés sous sa direction, avec une rapidité si merveilleuse que le 29 mai suivant les Ursulines firent l'inauguration du nouveau monastère. Cette restauration fut uniquement l'œuvre de la Providence.

“ Vous êtes en peine, écrivait la vénérable mère à son fils, de ce que je vous

ai dit qu'il y a du miracle dans notre rétablissement. Il y en a eu en effet. Nous avions tout perdu, et notre incendie nous avait dépouillées de toutes choses. Nous avons fait rebâtir notre monastère ; nous nous sommes vêtues et remeublées, et pour cela il nous a fallu faire des dépenses au montant de trente mille livres. L'on nous en a prêté huit mille sur le pays, qui ne valent pas six mille livres de France. De cela il ne nous reste que quatre mille livres à payer ; encore la personne à qui nous les devons, nous donne le fonds après sa mort, s'en réservant l'usufruit pendant sa vie. Enfin il y a vingt-quatre mille livres de pure Providence."

La Mère de l'Incarnation attribuait ce miracle à une protection spéciale de la sainte Vierge que, peu de jours avant l'incendie, les Ursulines avaient élue, dans un élan de naïve et touchante piété, Supérieure perpétuelle de leur monastère.

La cérémonie de l'installation, qui eut

lieu la veille de la Pentecôte, fut une fête pour la ville entière. Le clergé de la paroisse, suivi d'un grand concours de peuple, se rendit à la maison de madame de la Peltrie, d'où le Saint-Sacrement fut transporté en procession dans la chapelle du monastère. Immédiatement après commencèrent les prières des quarante heures qui durèrent jusqu'au mardi de la Pentecôte. Chaque matin, pendant ces trois jours, une procession solennelle se fit, des différentes églises de la ville à la chapelle des Ursulines, au chant des litanies.

L'allégresse aurait été complète, si parmi le chœur des Fondatrices on n'eût remarqué une place vide, qui, hélas ! ne devait plus se remplir.

Sœur Marie de Saint-Joseph, la douce et angélique amie de la Mère de l'Incarnation, avait fini son laborieux pèlerinage, et était allée recevoir, dans un monde meilleur, la récompense de ses travaux. Depuis plus de quatre ans et demi, elle souffrait d'un asthme et

d'une pneumonie, accompagnés de crachement de sang, et d'une fièvre continue. Elle gardait néanmoins rarement le lit, observait tous les points de la règle, et psalmodiait au chœur, malgré son oppression et ses douleurs de poitrine. Enfin le 2 février 1652, jour de la Purification de la sainte Vierge, lorsque la communauté était encore entassée dans la maison de madame de la Peltrie, elle s'étendit sur son lit de douleur pour ne s'en plus relever. Sa maladie se compliqua d'une hydropisie qui lui causa d'atroces souffrances. On fut obligé de lui faire de profondes incisions aux jambes, pour arrêter le progrès du mal ; mais les sources de la vie étaient épuisées, la gangrène se mit dans ses plaies, et ajouta de nouvelles horreurs à ses maux. Tourmentée par une toux qui ne lui laissait point de relâche, dévorée par la fièvre, couverte de cicatrices douloureuses, elle passait les jours et les nuits sans sommeil, ne proférant jamais une plainte, et bénissant la Providence de

lui avoir donné ce pauvre réduit pour dernier asile.

" Ah ! que je suis heureuse, disait-elle à sa fidèle amie la Mère de l'Incarnation, que je suis heureuse de mourir en un lieu pauvre, loin des délices et des commodités dont on jouit en France. Ecrivez, je vous prie, à mes parents, à mon oncle l'évêque de la Rochelle, et à nos Mères de Tours, que je suis très contente de les avoir tous quittés, et de mourir pauvre religieuse de la mission des Ursulines du Canada."

Dès le 2 février, il avait fallu veiller la chère malade. Cette charge était ordinairement dévolue à la Mère de l'Incarnation, qui lui servait d'infirmière depuis trois ans. " Mais, disait-elle, les nuits se passaient doucement auprès d'elle," tant sa patience était inaltérable.

C'était un spectacle digne du ciel et des anges que celui dont était témoin, pendant ces nuits de veille silencieuse, l'humble cellule où gisait, sur un misérable grabat, dans un des rayons accolés

à la muraille, celle qui avait renoncé à tous les bonheurs de la vie, à sa famille, à sa patrie, à cette France incomparable du dix-septième siècle qui n'a pas d'égale dans l'histoire, en un mot, à tous les prestiges du monde, de la noblesse et de la fortune, pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ, la folie de la croix.

L'appartement n'était éclairé que par la flamme de la vaste cheminée qui seule réchauffait la maison. A la lueur fauve de l'âtre, on apercevait, au chevet du lit, la Mère de l'Incarnation, attentive au moindre signe de sa chère patiente, lui prodiguant tous les soins que peuvent inspirer la tendresse d'une amie et la charité d'une sainte. Dans les intervalles de repos, assise près des chenets, elle charme les longues heures de la nuit par quelque pieuse lecture dans la vie de sainte Thérèse ; ou, agenouillée sur le plancher nu, elle se livre à une de ces méditations extatiques qui lui étaient habituelles.

Un peu en arrière, dans la pénombre,

se dessine la frêle silhouette de madame de la Peltrie, qui malgré sa fragile santé n'a pas voulu laisser à notre Mère seule le privilège des fatigues 'et des veilles auprès de leur commune amie. De temps en temps, les deux veilleuses s'approchent sans bruit de la chère agonisante, et debout, immobiles, près de son lit, contemplent en silence ses traits amaigris, ses lèvres desséchées, sa figure enflammée par la fièvre, et écoutent avec anxiété sa respiration oppressée, entrecoupée d'une toux déchirante. Elles ne profèrent aucune parole, mais l'expression de leur figure ne révèle que trop leurs navrantes pensées. On lit sur chacun de leurs traits cette profonde pitié que les saints déversent avec d'autant plus d'amour sur autrui, qu'ils se la refusent tout entière à eux-mêmes. La jeune malade ne semble pas s'apercevoir de ce qui se passe autour d'elle. Les mains jointes sur la poitrine, elle paraît plongée dans une douce extase ; ses lèvres murmurent une prière ; et tandis que ses regards

limpides, élevés vers le ciel, semblent déjà jouir de la vision béatifique, sa physionomie céleste, qu'illumine d'un pâle reflet la lueur vacillante de l'âtre, est empreinte d'une douce sérénité, et d'une ravissante expression de bonheur.

Une nuit, à la suite d'un de ces colloques intimes, elle parut un peu agitée, un léger nuage passa sur son front, elle fit signe à la Mère de l'Incarnation de s'approcher, et lui prenant les mains dans les siennes avec une expression d'indicible tendresse. " Pardonnez-moi, ma chère amie, lui dit-elle d'une voix pleine de larmes, oh ! pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés pendant les premiers temps de notre séjour ici. Je ne l'ai fait que par obéissance pour mes supérieurs qui voulaient se servir de moi pour vous éprouver. Vous savez quelle violence j'ai dû me faire pour vous contrister ainsi. "

La Mère de l'Incarnation étouffée par son émotion, ne put lui répondre et lui témoigner son admiration et sa recon-

naissance, qu'en la pressant contre son cœur, et en posant ses lèvres sur son front brûlant, qu'elle arrosa de ses larmes.

Dès que la nouvelle de l'état désespéré de la Mère de Saint-Joseph se fut répandue, toute la population prit part à l'affliction des Ursulines. Le gouverneur, M. de Lauzon, dont la piété ne le cédait en rien à celle de ses prédécesseurs, se fit recommander à ses prières, et la conjura de se souvenir, lorsqu'elle serait devant Dieu, des grands besoins de la colonie.

Les Hurons, établis depuis peu à l'île d'Orléans, venaient chaque jour frapper à la porte du cloitre, et s'informaient avec un touchant intérêt des progrès de sa maladie : " Tiens, Mère, disaient-ils à la Mère de l'Incarnation en lui présentant quelques pièces de gibier, donne ces oiseaux à Marie la sainte Fille, afin qu'elle mange et qu'elle vive pour nous instruire encore. "

Mais ni les vœux des bons sauvages, ni les prières des colons, ni les soins, ni

les ardentes supplications de la Mère de l'Incarnation et de sa communauté ne devaient être exaucés. A trente-six ans, sœur Marie était mûre pour le ciel ; son Epoux céleste voulait lui épargner le triste hiver de la vie, et la convier, dès le printemps, aux noces éternelles.

Elle expira entre les bras de sa sainte et fidèle amie, le 4 avril 1652, vers huit heures du soir, après vingt-quatre heures d'une paisible agonie. Elle fut douce envers la mort, comme elle l'avait été envers la vie ; déjà son âme était entre les bras des anges, quand on s'aperçut qu'elle avait cessé de vivre, tant son dernier soupir avait été imperceptible.

L'annonce de sa mort fut un deuil général pour toute la population, française et sauvage. Mais les Hurons surtout pleurèrent, avec d'amers regrets, Marie la sainte Fille, celle qui avait été si longtemps leur mère spirituelle. Ils lui firent un service solennel, le lendemain de sa mort, dans leur petite chapelle de l'île d'Orléans.

Ses obsèques furent célébrées à Québec avec une pompe qu'on n'avait pas encore vue dans ce pays. La nuit même de sa mort, ses restes précieux furent transportés dans le nouveau monastère qui n'était pas encore habité, afin de les exposer à la vénération publique, et d'y faire ses funérailles. L'office funèbre fut célébré par le P. Lalemant, son directeur spirituel, en présence de toute la population, française et sauvage, de Québec et des environs, accourue pour rendre hommage à une mémoire si sainte et si chère.

Ses restes mortels furent inhumés dans le jardin du monastère, en attendant l'érection de l'église conventuelle. Ils y reposèrent pendant dix ans ; et plus tard la piété des Ursulines fit élever en cet endroit, consacré par la présence de cette dépouille bénie, la statue de son saint patron. Jamais les sauvages ne passaient près du monastère, sans jeter un mélancolique regard vers le jardin, et indiquer du doigt à leurs

enfants, le petit monticule de gazon. sous lequel dormait, du sommeil des justes, Marie la sainte Fille, la Mère des pauvres sauvages.

Le Seigneur ne tarda pas à manifester par des prodiges la gloire de celle qui sur la terre n'avait aimé que l'humilité et l'abjection, n'avait vécu que de l'ignominie de la croix. Nous en rapporterons deux des plus remarquables, pour l'édification de nos lecteurs.

Dans le monastère de Tours, vivait une excellente sœur converse, qui avait toujours été l'amie intime de la Mère de Saint-Joseph. Sœur Elizabeth de Sainte-Marthe avait pris un soin tout maternel de la jeune Marie, lorsque celle-ci n'était encore qu'une toute petite enfant au pensionnat. La jeune fille avait été profondément touchée de cette tendre sollicitude, et avait voué une amitié éternelle à sœur Elizabeth. Au moment de son départ pour le Canada, elle avait fait avec elle une société de biens spirituels, toutes deux s'engageant à se faire

part mutuellement de leurs mérites. Or, à peine eut-elle rendu le dernier soupir qu'elle lui apparut " toute resplendissante de lumière, rayonnante d'une beauté ravissante, et d'une majesté incomparable." " Ma chère sœur Elisabeth, lui dit-elle en lui faisant signe de la main, préparez-vous au voyage, car il est temps de partir." La sœur se leva aussitôt, et quoique ce fût à une heure indue de la nuit, elle se rendit à l'instant chez la Mère Supérieure. " Certainement, lui dit-elle, la Mère de Saint-Joseph est morte ; elle vient de m'apparaitre, de me dire de me préparer à la la mort, et que je n'ai que peu de jours à vivre."

Elle retourna ensuite se coucher sans aucune frayeur, et passa le reste de la nuit dans une grande paix. La semaine suivante, elle tomba malade, et mourut treize jours seulement après celle dont l'amitié l'avait suivie au-delà de la tombe, et rappelée vers elle pour continuer dans la gloire cette union des cœurs qu'elles avaient commencée sur la terre.

En 1666, lorsque M. le marquis de Tracy eut forcé les Iroquois de remettre tous les prisonniers français qu'ils tenaient captifs, parmi leur nombre se trouva une jeune fille, nommé Anne Baillargeon, [1] qui avait été enlevée dès l'âge de neuf ans. Elle s'était si bien habituée aux mœurs des sauvages, et à la vie errante et libre des forêts, qu'au moment du départ de ses compagnons d'infortune, la jeune captive refusa de les suivre et courut se cacher au fond des bois.

Elle se croyait à l'abri de toutes recherches, lorsque tout à coup une femme, vêtue du costume monastique, lui apparut, et lui commanda, avec une majesté souveraine, de retourner parmi les Français. Comme l'enfant s'enfuyait effrayée, elle la menaça de châtiments, si elle n'obéissait sans retard.

A son retour à Québec, M. de Tracy se chargea de son éducation et la confia

---

1. Cette jeune fille était la sœur d'un des ancêtres de Mgr Baillargeon, évêque de Tloa.

aux Ursulines. Le jour de son entrée, elle aperçut dans la salle de la communauté, le portrait de la Mère de Saint-Joseph :[1] " Ah ! s'écria-t-elle toute hors d'elle-même, c'est elle ; c'est celle-là qui m'a parlé : elle porte aussi le même habit ! "

Les religieuses, toutes surprises, lui demandèrent l'explication de son étonnement. Elle leur raconta alors la miraculeuse apparition.

" Il ne se put faire, ajoute la Mère de l'Incarnation, que durant sa longue captivité, vivant au milieu des païens, elle ne se livrât à bien des superstitions ; elle avait néanmoins conservé une très grande pureté ; et l'on croit que notre bienheureuse Mère s'était faite son ange gardien pour la conserver dans cette intégrité."

---

1. Ce portrait fut consumé dans le second incendie du monastère des Ursulines qui eut lieu en 1686. On en possède une copie envoyée de France vers l'année 1700.

CHAPITRE DIXIÈME

Etat désespéré de la colonie.

Les dix années qui s'ouvrent maintenant embrassent une des périodes les plus sanglantes des annales canadiennes. L'insolence des Iroquois s'était accrue de jour en jour ; leurs partis, disséminés de tous côtés, dépeuplaient la colonie avec une effrayante rapidité. Il n'était point une famille qui ne comptât un parent, un ami tué ou tombé entre les mains des farouches ennemis. Tout semblait présager la ruine inévitable de la Nouvelle-France.

Le printemps de l'année 1660 fixe la date du paroxysme de cette crise. Les Iroquois ont juré l'extermination de la race française en Canada. Un complot habile est ourdi pour surprendre Québec. " Ils vont couper la tête d'Onontthio, [1] disent-ils, et une fois le chef abattu, ils

1. C'est le nom que les sauvages donnaient au gouverneur du Canada.

viendront facilement à bout des membres. " La consternation règne parmi toute la population. Des prières publiques se font dans toutes les églises, pour détourner la colère de Dieu.

Le mercredi de la Pentecôte, le peuple, venu en procession de la cathédrale, était réuni dans l'église des Ursulines pour l'adoration du Saint-Sacrement, lorsque soudain circule, dans les rangs de la foule, la terrible nouvelle que les Iroquois sont aux portes de la ville. Un prisonnier amené depuis peu à Québec, et qui vient d'être brûlé vif par les sauvages, a déclaré, attaché au poteau, que douze cents Iroquois ont envahi les deux rives du fleuve. Aussitôt on enlève le Saint-Sacrement de l'église, et on ordonne aux Ursulines de se réfugier chez les RR. PP. Jésuites, où un corps de logis, qu'elles partagent avec les Hospitalières, leur est assigné.

L'abandon précipité d'une maison aussi fortement construite et aussi facile à fortifier que celle des Ursulines, mit le

comble à l'épouvante des habitants. Ils quittèrent leurs maisons et se réfugièrent, les uns dans le fort Saint-Louis, les autres chez les PP. Jésuites, quelques-uns enfin dans les salles désertes des Ursulines, le reste se barricada de tous côtés dans la Basse-Ville, où furent placés plusieurs piquets de soldats. Les Hurons, revenus de l'île d'Orléans, où la rage implacable de leurs ennemis les avait encore poursuivis et décimés, dressèrent leurs cabanes dans la cour intérieure du collège des Jésuites. On avait expédié en toute hâte un message aux Trois-Rivières et à Montréal pour avertir les habitants de se tenir sur leurs gardes. Le couvent des Ursulines fut immédiatement mis en état de défense. Aux angles furent érigées des redoutes où factionnèrent des soldats. Toutes les fenêtres furent maçonnées jusqu'à mi-hauteur et percées de meurtrières. Des ponts de communication relièrent les différentes parties de l'édifice, et même la maison des domestiques avec le monas-

tère. Un système de fortification protégea les entrées. " On ne pouvait même sortir dans la cour, ajoute la Mère de l'Incarnation, que par une petite porte à moulinet, où il ne pouvait passer qu'une personne à la fois. En un mot, notre monastère était converti en un fort gardé par vingt-quatre hommes bien résolus."

Au dehors toutes les avenues des cours étaient soigneusement barricadées, et de chaque angle du monastère, la sentinelle pouvait embrasser d'un coup d'œil la crête du mur extérieur. Mais dans cette enceinte se promenait une garde d'un autre genre, et dont la vigilance était bien plus active et plus sûre que celle de toutes les sentinelles réunies : c'était une douzaine de chiens énormes, dressés à la chasse aux Peaux-Rouges. Ils étaient très répandus dans la colonie ; et les Iroquois les redoutaient bien plus que les hommes ; car ces chiens les flairaient avec un instinct merveilleux. Au plus léger bruit, ils étaient debout, et le poil hérissé, les yeux flamboyants,

ils poussaient de formidables hurlements qui signalaient le danger. Malheur alors à l'Iroquois, caché sous les taillis, ou se glissant dans l'ombre ; le fidèle animal s'élançait sur lui d'un bond, et le déchirait en pièces. Telles étaient les sentinelles préposées à la garde des alentours du cloître.

Au milieu du tumulte et de la consternation générale, la Mère de l'Incarnation ne perdit pas un instant sa tranquillité habituelle. Elle demanda et obtint la permission de rester dans le monastère pour fournir les munitions aux soldats, leur préparer la nourriture, et en même temps pour ne pas laisser le cloître à l'abandon, parmi tant d'hommes de guerre. On lui adjoignit trois religieuses pour lui servir d'aides.

La seule chose qui lui fut sensible dans cette circonstance, fut l'enlèvement du Saint-Sacrement, dont l'absence laissait cette âme aimante dans une triste solitude.

La nuit se passa pour le reste des

habitants, dans des transes mortelles, mais sans accident. Le lendemain matin, à l'issue de la messe, la famille émigrée des Ursulines et de leurs élèves, reprit le chemin du monastère. A la tombée de la nuit, elles retournèrent prendre leur gite de la veille. Cette étrange précaution, indice de l'imminence du danger, se renouvela pendant huit jours. On jugea alors que le monastère était suffisamment fortifié, et l'on permit aux religieuses d'y demeurer.

Qu'on se figure les anxiétés et les terreurs de ces nuits passées, sans sommeil, dans l'attente d'un ennemi insaisissable, caché dans les antres des bois, et qui à chaque instant pouvait fondre, à l'improviste, sur les faibles remparts de la ville. Dès que l'ombre du soir s'était épandue sur le promontoire de Québec, toutes les oreilles étaient attentives, le moindre bruit semblait être le signal de l'attaque. En regardant sous les sombres arches des bois, qui enserraient de tous côtés les habitations, et dont les rameaux

s'allongeaient jusque sur les toits des maisons, on croyait voir glisser dans l'ombre la forme indécise de l'Iroquois, ou briller la flamme sinistre de ses prunelles. Un rayon de lune, qui glissait dans une clairière, était l'éclair de son tomahawk ; une rafale de vent, qui faisait tomber une branche sèche, semblait le bruit de ses pas.

Toutefois les heures s'écoulaient sans susciter aucune alerte. Le pas mesuré du soldat en faction, l'aboiement d'un chien, le cri des sentinelles qui se répondaient l'une à l'autre à travers l'obscurité, étaient les seuls bruits qui interrompaient le silence solennel de la nature.

L'incertitude où l'on était sur le sort de Montréal et des Trois-Rivières augmentait encore l'horreur de la situation. Peut-être ces deux villes étaient-elles déjà tombées aux mains de l'ennemi, mises à feu et à sang, et réduites en cendres ? Québec était peut-être en ce moment le dernier boulevard de la

colonie. En jetant les yeux sur les faibles débris des Hurons, on se rappelait involontairement l'épouvantable catastrophe de leur dispersion, leurs bourgades incendiées, leurs familles égorgées, le pays entier noyé dans une mer de feu et de sang ; et l'on se demandait si un pareil sort n'était pas réservé à la race française.

Les imaginations surexcitées voyaient de funestes pronostics dans tous les phénomènes étranges de la nature ou dans les caprices du hasard. Les femmes effrayées entendaient, dans les airs, au milieu du silence des nuits, des voix lamentables, ou des pleurs d'enfants, qu'elles croyaient être les gémissements des malheureux captifs des Iroquois, ou l'écho des pleurs de quelques âmes en peine. Au milieu de son sommeil agité, la mère pressait avec effroi l'enfant qui se cachait tout tremblant dans son sein. La nature sauvage du pays, ces immenses solitudes inconnues, cet océan de forêts qui s'étendaient de toutes parts,

tout prêtait au mystère et favorisait les idées superstitieuses. Si on ajoute à cela les périls incessants, les luttes journalières, les sanglants récits, on se formera une idée des appréhensions et des alarmes de la population.

Rien ne peint mieux la trempe d'esprit et de caractère de la Mère de l'Incarnation, la puissance surnaturelle de sa volonté, que sa contenance en cette conjoncture. Seule, elle conserve une paix et une confiance imperturbable, au moment où tout paraît désespéré. Son air souriant et assuré ramène la sérénité sur tous les fronts. Les plus timides, à son aspect reprennent courage. Ses compagnes, revenues d'un instant de frayeur, retournent à leurs exercices, et le monastère rentre dans l'ordre accoutumé. " Le bruit même de la garde, dit-elle, ne nous donnait aucune distraction. Nos gens n'entraient dans notre clôture que le soir, ils en sortaient le matin pour aller à leur travail, notre dortoir étant tou-

jours bien fermé. La nuit on leur laissait les passages d'en bas et les offices ouverts, pour faire la ronde et la visite.

" Je vous avoue que, pendant tout ce temps, je n'ai eu aucune crainte, ni dans l'esprit, ni à l'extérieur. Mais j'étais extrêmement fatiguée ; car je n'ai guère dormi un instant durant toutes ces alarmes. Encore que je fusse enfermée dans notre dortoir, mon oreille néanmoins faisait le guet toute la nuit, afin de n'être pas surprise, et d'être toujours prête à donner à nos soldats les munitions nécessaires en cas d'attaque. Nous avions vingt-quatre hommes, qu'il fallait fournir d'approvisionnements de guerre et de vivres. Ils étaient divisés en trois corps de garde, et faisaient la ronde toute la nuit par des ponts de communication qui allaient partout. "

Québec fut en cet état de surexcitation et d'angoisse pendant cinq semaines entières ; personne ne pouvait prendre de repos ni le jour, ni la nuit.

Enfin on commençait à se rassurer.

lorsque le 8 juin, un cri d'effroi retentit tout à coup : les Iroquois sont aux portes de la ville ! " En moins d'une demi-heure, continue la Mère de l'Incarnation, chacun fut à son poste, et en état de se défendre. Toutes nos portes furent de nouveau barricadées ; et je munis tous nos soldats de ce qui leur était nécessaire. Les Français étaient si pleins de courage qu'ils souhaitaient que l'alarme fût véritable ; je dis les hommes, car les femmes étaient tout à fait effrayées.

" Mais le ciel détourne toujours les orages lorsqu'ils sont près de fondre sur nos têtes ; c'est une chose admirable de voir les providences et les conduites de Dieu sur ce pays ; elles sont tout à fait au-dessus des conceptions humaines. Nous y sommes si bien accoutumés qu'un de nos domestiques, que je faisais travailler à nos fortifications, me dit avec une ferveur tout animée de confiance : " Ne vous imaginez pas, ma mère, que Dieu permette que l'ennemi nous surprenne, il enverra, par les

prières de la sainte Vierge. quelque Huron qui nous donnera les avis nécessaires pour notre conservation. La sainte Vierge a coutume de nous faire cette faveur en toute occasion ; elle le fera encore à l'avenir. " Ce discours me toucha fort, ajoute la Mère de l'Incarnation, et nous en vîmes l'effet dès le lendemain. "

Deux prisonniers hurons, échappés miraculeusement des mains des Iroquois, arrivèrent à Québec, et apportèrent la nouvelle du dévouement et de la glorieuse mort de Daulac et de ses compagnons, de la retraite précipitée des Iroquois, et de la délivrance de la colonie.

Nous avons raconté ailleurs [1] le sublime fait d'armes de cette poignée de héros canadiens, soutenus par le fameux chef chrétien Anahotaha et quelques Hurons fidèles de la bourgade de Québec, qui se dévouèrent à une mort certaine pour sauver la patrie en danger. Nous avons

---

1, Introduction, page 56.

dit leurs touchants adieux et le serment solennel qu'ils firent tous ensemble au pied des autels d'arrêter le flot de l'invasion iroquoise, ou de mourir les armes à la main ; les dix jours de siège qu'ils soutinrent, à l'abri d'une faible palissade, dans le petit fort du Saut-des-Chaudières, contre sept cents Iroquois ; la résistance désespérée, le dernier assaut soutenu avec tant d'acharnement ; enfin la chute des derniers combattants, ensevelis dans leur triomphe ; l'armée iroquoise, terrifiée de cette lutte surhumaine, comptant ses morts, et reprenant le chemin de son pays, convaincue de l'impossibilité d'anéantir un peuple protégé par de tels défenseurs.

CHAPITRE ONZIÈME

Le tremblement de terre de 1663.

L'étude du jeune peuple, jeté par Dieu sur les rives du Saint-Laurent, nous a fait assister à un contraste plein d'har-

monie ; nous a présenté un tableau tour à tour plein de soleil et d'ombre, de sourires et de larmes, de calme et d'orage. Comme aux jours de la primitive Eglise, nous avons vu au dehors les persécutions, le feu, la guerre, les tortures, les massacres, toutes les horreurs ; au dedans, le calme, la sérénité, la prière, l'enthousiasme du dévouement, la plus riche végétation de vertus. C'est vraiment ce lis éblouissant de l'Ecriture, épanoui au milieu d'une couronne d'épines : *Lilium inter spinas.*

Mais cette candeur du berceau, cette ferveur sans mélange ne pouvait durer longtemps. Dans toutes les sociétés humaines, le mystère d'iniquité s'accomplit à côté du mystère d'amour. L'homme ennemi parvient toujours à jeter le grain d'ivraie dans le champ du père de famille. L'accroissement de la population devait naturellement faire naître ce germe fatal.

Dès l'origine de la Nouvelle-France, s'était révélé un abus que la sagesse des

gouverneurs avait sévèrement comprimé et fait disparaître : c'était la vente des liqueurs enivrantes que les sauvages recherchaient, dès qu'ils y avaient goûté, avec une passion insatiable. Malgré la sévérité des règlements et la vigilance des autorités, ce désordre, nourri par l'amour du lucre, se glissait dans l'ombre, et reparaissait de fois à autre. Toujours retranché, il renaissait sans cesse.

Vers l'époque où nous arrivons, il menaçait d'envahir tout le pays, de semer partout la démoralisation, et d'anéantir la petite chrétienté sauvage, élevée avec tant de labeurs.

Le baron d'Avaugour, gouverneur du pays depuis l'année 1661, après avoir suivi d'abord la sage politique de ses prédécesseurs, changea tout à coup de dispositions, et malgré toutes les protestations du clergé et des citoyens les plus recommandables, il persista dans sa déplorable obstination, et laissa un libre cours à l'infâme trafic.

La Mère de l'Incarnation décrit avec

une tristesse navrante les suites désastreuses de ce système : " Je vous ai parlé dans une autre lettre d'une croix que je vous disais m'être plus pesante que toutes les hostilités des Iroquois. Il y a en ce pays des Français si misérables et si peu touchés de la crainte de Dieu qu'ils perdent tous nos nouveaux chrétiens, leur donnant des boissons très violentes, comme de vins et d'eau-de-vie pour tirer d'eux des peaux de castor. Ces boissons perdent tous ces pauvres gens, les hommes, les femmes, les garçons, les filles même, car chacun est maitre dans la cabane, quand il s'agit de manger et de boire ; ils sont pris tout aussitôt d'ivresse et deviennent comme furieux. Ils courent nus avec des épées et d'autres armes, et font fuir tout le monde ; soit de jour, soit de nuit, ils courent par Québec sans que personne les puisse empêcher. Il s'ensuit de là des meurtres, des violements, des brutalités monstrueuses et inouies.

" Pour satisfaire cette passion enragée,

poursuit le P. Lalemant, les sauvages se mettent à nu, et réduisent leurs familles à la mendicité ; ils vont même jusqu'à vendre leurs propres enfants.

" Je ne veux pas décrire les malheurs que ces désordres ont causés à cette Eglise naissante. Mon encre n'est pas assez noire pour les dépeindre de leurs couleurs ; il faudrait du fiel de dragon pour coucher ici les amertumes que nous avons ressenties.

" C'est tout dire que nous perdons en un mois les sueurs et les travaux de dix et vingt années."

Après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, l'autorité épiscopale sévit contre les prévaricateurs, et fulmina une sentence d'excommunication. Mais ni les prières, ni les menaces, ni les foudres de l'Eglise ne pouvaient triompher des cœurs endurcis, et le torrent du mal poursuivit son cours.

Ce peuple privilégié de Dieu, dont la destinée offre plus d'un trait de ressemblance avec le peuple d'Iraël,—conduit

comme lui, à travers les mers, au fond de la solitude,—comme lui marchant, dans le désert, à la lumière de la vraie colonne de feu, la croix du Sauveur, à la conquête d'une nouvelle terre promise,—gardien comme lui du dépôt sacré de la foi,—oubliait comme lui tous les dons du Seigneur, et imitait sa prévarication. Epris des trésors de l'Egypte, il fléchissait le genou devant le veau d'or. C'en était fait de la Nouvelle-France, et Dieu l'aurait peut-être livrée à ses ennemis et rayée du rang des nations, si l'Eglise, cet autre Moïse qui prie toujours sur la montagne, n'eût détourné la colère du ciel par les prières de ses saints.

La Mère de l'Incarnation, le cœur brisé par tant d'outrages faits à son divin Epoux, s'offrit en victime pour l'expiation des péchés du peuple. Comme Moïse, afin d'obtenir grâce, elle demanda à Dieu d'être effacée du livre de vie. " Je désirais d'être chargée de tous ces péchés, comme s'ils m'eussent été propres, afin de recevoir seule le châtiment

J'eusse voulu même que toutes ces abominations eussent paru aux yeux des hommes, comme mes propres crimes. "

Dieu se laissa fléchir par les tendres gémissements de la Mère de l'Incarnation et des âmes pieuses de la colonie : mais il se chargea lui-même de rétablir l'ordre gravement compromis, et de venger ses lois foulées aux pieds, son Eglise méprisée. Comme autrefois du haut du Sinaï, il fit entendre sa voix formidable au milieu des tonnerres et des éclairs.

Pendant sept mois consécutifs, les phénomènes les plus étranges, des perturbations effrayantes dans les airs et sur la terre, des météores inconnus, des globes de feu, des tremblements de terre épouvantables, se succédèrent sans interruption. La main de Dieu se montra si ostensiblement qu'il fut impossible de la méconnaître.[1] " Quand Dieu parle,

1 M. l'abbé Ferland.

écrivait le P. Lalemant, il se fait bien entendre, surtout quand il parle par la voix des tonnerres et des tremblements de terre, qui n'ont pas moins ébranlé les cœurs endurcis que nos plus grands rochers, et ont fait de plus grands bouleversements dans les consciences, que dans nos forêts et sur nos montagnes."

Dès l'automne précédent, on avait vu " des serpents embrasés, qui s'enlaçaient les uns dans les autres en forme de caducée, et volaient par le milieu des airs, portés sur des ailes de feu. On avait aperçu au-dessus de Québec un grand globe de flamme, qui faisait un assez beau jour pendant la nuit, si les étincelles qu'il dardait de toutes parts, n'eussent mêlé de frayeur le plaisir qu'on prenait à le voir. Ce même météore parut sur Montréal ; mais il semblait sortir du sein de la lune, avec un bruit qui égale celui des canons ou des tonnerres, et s'étant promené trois lieues en l'air, alla se perdre enfin derrière la

grosse montagne dont cette île porte le nom." [1]

Ces phénomènes insolites furent le prélude des convulsions de la nature et des bouleversements inouïs qui devaient bientôt suivre. Déjà de vagues pressentiments, des inquiétudes indécises, annonces de malheurs prochains, circulaient dans les esprits. Tout semblait présager que les châtiments de Dieu étaient proches. De mystérieuses révélations en avaient même été faites à de saints personnages.

Au couvent des Hospitalières vivait une religieuse [2] qui jouissait d'une haute réputation de sainteté. Dans la soirée du lundi gras de l'année 1663 (5 février), étant en prière à l'heure où la société frivole se livrait aux divertissements du carnaval, et où l'on faisait dans toutes les églises des prières publiques pour expier ces désordres, elle eut une vision où lui furent prédits les fléaux dont Dieu menaçait la colonie.

1. Relations des Jésuites.
2. La Mère Catherine de Saint-Augustin.

" Elle vit quatre démons furieux, aux quatre côtés des terres voisines de Québec, qui les secouaient si rudement, qu'ils se proposaient de renverser toute la colonie. En même temps, elle aperçut un jeune homme d'un air majestueux, qui montra l'autorité qu'il avait sur ces spectres, en ce qu'il les arrêta un peu de temps ; puis il leur lâcha la bride, et elle entendit les démons qui disaient que ce qui allait arriver convertirait tous les pécheurs. "

Elle était encore en prière, lorsque vers cinq heures et demie du soir, par un temps calme et serein, on entendit tout à coup, dans le lointain, un bruit sourd semblable au roulement de plusieurs carrosses, lancés à toute vitesse sur un pavé de pierre. Au même instant, un choc violent se fit sentir, accompagné de mille bruits confus, imitant tout à la fois le pétillement du feu dans les greniers, le bruissement d'une grêle de pierres tombant sur les toits, le roulement du tonnerre, ou le mugissement des

1. Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.

vagues en fureur se brisant contre le rivage. La terre bondissait sous les pieds, s'affaissait, se soulevait, ondulait comme les flots de la mer, et se crevassait en mille endroits ; les arbres étaient agités comme dans la tempête, les uns se tordant, s'entre-choquant, les autres s'arrachant et jonchant le sol de débris. Les rochers se fendaient et s'écroulaient ; des quartiers de pierre se détachaient du flanc des montagnes et roulaient au fond des vallées, déracinant et entraînant dans leur chute des troncs d'arbres et des monceaux de gazon. Les édifices ébranlés chancelaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Les clochers des églises se balançaient comme les arbres dans les grands vents ; les cloches sonnaient d'elles-mêmes. Les toits des maisons s'élevaient et se courbaient en ondulations ; les murs se lézardaient ; les planchers, les cloisons craquaient, se disloquaient ; les portes s'ouvraient et se refermaient avec violence. Les animaux domestiques, saisis de frayeur, s'élan-

çaient hors des maisons, en poussant des cris et des hurlements.

L'agitation n'était pas moins grande sur l'eau que sur la terre ; les glaces énormes du fleuve, épaisses de cinq ou six pieds, s'ouvraient avec un formidable fracas, se soulevaient, s'entre-choquaient, comme dans une violente débâcle, et retombaient brisées en mille fragments. Des interstices jaillissaient des nuages de fumée ou des jets de boue et de sable. Les poissons eux-mêmes, saisis de vertige au milieu de cette épouvantable confusion des éléments, s'élançaient hors de l'eau ; et l'on entendit même les sourds ronflements des marsouins, nageant par troupeaux dans les eaux du lac Saint-Pierre, où jamais on n'en avait vu auparavant.

Aux premiers signes de ce cataclysme, les uns crurent à un vaste incendie, les autres à une attaque subite des Iroquois. Tout le monde se précipita en dehors des maisons, criant au feu ou courant aux armes, et se frayant un passage à travers

les meubles renversés, les cheminées écroulées et l'épaisse fumée qui volait de toutes parts.

Cependant les secousses du tremblement de terre devenant de plus en plus violentes, on se crut transporté à la fin du monde. Les femmes tombaient en défaillance, les hommes se prosternaient la face contre terre en se frappant la poitrine, ou élevaient les mains vers le ciel en implorant la miséricorde de Dieu, croyant à chaque instant que la terre allait s'entr'ouvrir sous leurs pieds, et les engloutir. Un grand nombre coururent vers les églises, afin de se préparer à paraître au jugement de Dieu.

Cette première secousse dura près d'une demi-heure. Cependant les oscillations continuèrent longtemps encore à se faire sentir ; mais avec moins de violence et d'une manière irrégulière, tantôt par des chocs rudes et saccadés, tantôt par un balancement analogue à celui d'un vaisseau bercé au roulis des vagues.

La consternation fut universelle par-

mi les Français, comme parmi les Sauvages ; mais ce fut surtout un coup de foudre pour ceux qui se livraient, en ce moment même, aux divertissements du carnaval. Pendant toute la nuit, les églises furent encombrées de fidèles qui entouraient les tribunaux sacrés. D'étonnantes conversions s'opérèrent ; un missionnaire assura plus tard à la Mère de l'Incarnation qu'à lui seul il avait entendu plus de huit cents confessions générales.

Vers huit heures du soir, une seconde secousse eut lieu ; les Ursulines étaient alors au chœur, rangées debout dans leurs stalles et psalmodiant l'office des matines. Le choc fut si fort et si subit qu'elles se trouvèrent toutes instantanément prosternées à genoux.

Les Ursulines passèrent le carême dans des pratiques de mortification extraordinaire. Outre les jeûnes et les macérations qu'elles s'infligèrent, elles couchèrent toutes vêtues sur des paillasses étendues dans la salle de commu-

nauté, et à chaque secousse, elles se jetaient à genoux et récitaient le psaume *Miserere.*[1]

C'est ainsi que ces victimes angéliques conjuraient par leurs veilles pénitentes le courroux du ciel, et lavaient de leurs larmes le sang des crimes qui criait vengeance.

Pendant sept mois entiers, la nature fut dans ces étranges convulsions. Dans toute l'étendue du pays, la surface du sol fut plus ou moins bouleversée. Des montagnes avaient disparu ; d'autres s'étaient élevées tout à coup ; des forêts entières avaient été abattues et englouties dans des lacs ouverts en un jour ; des vallées étaient comblées par d'immenses éboulis. On vit surgir une île nouvelle des eaux du Saint-Laurent ; jaillir des fontaines inconnues ; de profondes crevasses sillonner la terre et servir de lit à des torrents impétueux ; se creuser de larges cratères dont la gueule béante laissait échapper des vapeurs sulfureuses. Le

1. Histoire des Ursulines de Québec.

cours de plusieurs rivières fut détourné ; quelques-unes obstruées inondèrent leurs rives, et entraînèrent avec elles, jusqu'au fleuve, une si grande quantité de sable et de limon, que, pendant plusieurs jours, les eaux en demeurèrent toutes jaunes. [1]

Durant cette longue période, la population vécut dans le tremblement et l'attente continuelle de l'heure suprême de l'univers. L'ange du Seigneur ne cessait de promener sa verge de fer sur cette contrée, qui semblait frappée d'anathème. " Lorsque la journée était finie, raconte la Mère de l'Incarnation, on se mettait dans la disposition d'être englouti durant la nuit ; et le jour venu, on attendait continuellement la mort ; en un mot, tout le monde séchait dans l'attente de quelque malheur universel."

Une seule âme conservait sa parfaite tranquillité au milieu de la désolation générale ; c'était la Mère de l'Incarnation.

---

1. Tous ces détails sont tirés des lettres de la Mère de l'Incarnation, et des Relations des Jésuites.

“ Tandis que les uns tremblent, dit son biographe, que les autres pâlissent, et que tous sont dans une consternation aussi accablante que celle qui surprendra le monde à la fin des siècles, elle seule demeure ferme et assurée ; avec un abandon et une présence d'esprit capables de donner de l'admiration aux anges mêmes, elle s'offre à Dieu pour être seule la victime de tout le pays, et pour expier par sa mort, les crimes qui avaient irrité la justice de Dieu. [1]

Enfin le ciel se laissa désarmer ; avec le calme de la vertu dans les cœurs, reparurent les jours sereins. La nation régénérée par la pénitence, sortit de ce bain salutaire, toute ruisselante des eaux de la grâce, et prête à s'asseoir au banquet d'une vie nouvelle, comme jadis, au jour de la primitive Eglise, ces vierges, nouvellement converties à la foi, qui remontaient les degrés des fontaines sacrées, toutes resplendissantes de la robe

---

1. Dom Claude Mutin.

d'innocence, et allaient prendre place parmi les convives du saint lieu.

De ce jour en effet date une ère de bénédiction et de prospérité inouïe jusqu'alors. La colonie vient de traverser l'âge critique de l'enfance ; elle quitte ses langes, et entre en pleine adolescence. Les temps héroïques sont finis, et le règne de l'histoire commence.

La compagnie des Cent-Associés, dont l'impuissance et l'incurie avaient paralysé si longtemps le développement de la colonisation, est supprimée ; et le Canada rentre dans le domaine royal. Québec est honoré du nom de ville. Le marquis de Tracy est nommé vice-roi de la Nouvelle-France, et met pied à terre le 30 juin 1665, suivi bientôt d'une armée de 14 à 1500 hommes, de ce magnifique régiment de Carignan, dont tant de familles canadiennes s'honorent de tirer leur origine. [1] L'orgueil des Iroquois

1. Le régiment de Carignan, commandé par le colonel de Salières, formait l'élite de l'armée française : il s'était couvert de gloire à la bataille de Saint-Gothard, gagnée en Hongrie (1664) contre une armée de quatre-vingt mille

est humilié ; l'armée pénètre jusqu'au cœur de leur pays, réduit en cendres leurs villages, et les amène à des conditions de paix, qui donnent la tranquillité au Canada pendant près de vingt ans.

Cependant M. de Tracy avait amené avec lui un homme qui valait mieux encore pour la colonie que cette armée et tous les secours matériels : c'était

---

Turcs. Ses charges brillantes avaient décidé de la victoire. Les vainqueurs firent ce jour-là un massacre épouvantable ; plus de dix mille hommes des troupes du Grand Visir furent précipités et noyés dans une rivière. Le comte de Coligny, général de l'armée française, a peint d'un seul trait l'horreur de cette scène : " C'était un cimetière flottant." " La bataille de Saint-Gothard, dit l'auteur de " l'Histoire de Louvois," (M. Camille Rousset) est une de ces grandes actions militaires dont les conséquences politiques et morales effacent le résultat matériel. Elle fut le salut de l'Allemagne et l'honneur de la France."

La plupart des militaires, qui occupaient quelque grade dans le régiment de Carignan, appartenaient à la noblesse de France. On ne peut aujourd'hui jeter les yeux sans émotion sur la liste des noms si connus et si aimés de ces braves soldats, dont la nombreuse postérité peuple maintenant les deux rives du Saint-Laurent, et dont le sang coule dans les veines de presque toutes les branches de la grande famille canadienne. Que d'autres noms bien connus rappellent ceux des De Contrecœur, De Varennes, De Verchères, De Saint-Ours, alliés aux familles De Beaujeu, De Gaspé, De Léry, De la Gorgendière, Taschereau, Duchesnay, De Lotbinière, &c., &c., les noms des De Lanaudière, Baby, qui tous deux servaient dans la compagnie commandée par M. de Saint-Ours : enfin les noms des De la Durantaie, De Beaumont, Berthier, et tant d'autres dont nous pourrions indiquer la filiation avec une foule de familles canadiennes.

l'intendant Talon. Si Cartier fut le découvreur, Champlain le fondateur du Canada, on peut dire que Talon en fut le créateur.[1] Formé à l'école du grand Colbert, doué comme lui d'une vaste intelligence et d'une activité infatigable, il présida à l'organisation civile, politique et même militaire du pays. Sous son habile administration, la colonie prit un tel essor, qu'en moins de trois ans, la population s'accrut de plus du double ; et les années qui suivirent, ne firent qu'accélérer cet élan de prospérité.

L'organisation religieuse avait précédé de quelques années l'organisation civile. François de Montmorency-Laval, connu sous le nom d'abbé de Montigny, avait été nommé évêque de Pétrée, et vicaire apostolique de la Nouvelle-France en 1658. Mais ce ne fut qu'en l'année 1670, que Québec fut érigé en évêché, et que Mgr de Laval en fut nommé le premier titulaire. Nous laisserons à la Mère de l'Incarnation le soin de peindre d'un

1. E. Rameau, *La France aux Colonies.*

trait les vertus de ce premier pasteur de l'Eglise du Canada, dont le génie apostolique eut tant d'influence sur les destinées de la Nouvelle-France.

" C'est un autre saint Thomas de Villeneuve pour la charité et l'humilité. Sans parler de sa naissance qui est fort illustre, car il est de la maison de Montmorency, c'est un homme d'un mérite et d'une vertu singulière. Il est infatigable au travail ; et c'est l'homme du monde le plus austère et le plus détaché des biens de la terre qu'on puisse voir. Il ne se réserve pour sa nécessité que le pire. Il donne tout, et vit de privations ; l'on peut dire en toute vérité qu'il possède la plénitude de l'esprit de pauvreté."

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de retracer la vie de l'illustre prélat ; mais du moins nous est-il permis d'indiquer, en passant, sa plus grande œuvre et son plus beau titre de gloire, la fondation du Séminaire de Québec. Créé par Mgr de Laval en 1663, le Séminaire de Québec n'a cessé

d'être depuis lors une des pépinières les plus fécondes du sacerdoce canadien, et il tient aujourd'hui le premier rang parmi les plus belles institutions de notre pays

---

CHAPITRE DOUZIÈME

Maladie de la Mère de l'Incarnation—Mort de madame de la Peltrie.

L'avènement de la vie sociale, régulière et prospère, en Canada, semble marquer le terme de la mission apostolique de la Mère de l'Incarnation. Suscitée de Dieu parmi une pléïade de grands caractères, pour protéger le berceau, et guider les premiers pas de ce peuple naissant, son œuvre est terminée dès qu'échappé de ses langes, il peut s'élancer seul dans la vie. Ce fut en effet l'année même de cette transformation décisive (1664) qu'elle ressentit les premières atteintes du mal, qui devait mettre un terme à la longue mort de son

existence terrestre, [1] et la réunir pour jamais à son céleste Epoux. Exténuée de macérations, de travaux et de veilles, elle fut attaquée d'une fièvre continue, accompagnée d'un épanchement de bile et de coliques violentes, qui ne lui laissèrent de repos ni le jour ni la nuit. La maladie, agissant sur cette nature épuisée, fit des progrès effrayants ; mais la Mère de l'Incarnation, loin de partager les alarmes de ses sœurs, accueillit avec transport cette messagère de l'éternité qui lui prophétisait sa dissolution prochaine. En quelques jours, elle fut réduite à l'extrémité, et reçut les derniers sacrements, au milieu des larmes et des gémissements de sa famille monastique, agenouillée autour de son lit de douleur. A la première annonce de sa maladie, la ville entière fut dans le deuil. Chaque famille désolée semblait menacée de perdre une mère ; un concert de prières s'éleva, jour et nuit, du monastère des Ursulines et de toute la ville

1. Dom Claude Martin,—M. de Montalembert.

pour faire violence au ciel, et l'arracher des bras de la mort, Dieu se laissa toucher par tant d'instantes supplications, et consentit à prolonger son pèlerinage terrestre ; mais à dater de ce jour, son existence ne fut plus qu'une longue agonie.

Peu de temps après cette première attaque, elle fit une rechute qui se déclara avec les symptômes les plus alarmants, et signala des lésions organiques. Elle éprouva des vomissements continuels, un grand mal de côté et une colique néphrétique, compliquée d'une contraction de tout le système nerveux. Dans cet état d'excessives souffrances, " j'eusse jeté les hauts cris, dit-elle, si Dieu ne m'eût soutenue. Mais pendant toute cette longue maladie, par la miséricorde du Seigneur, je n'ai ressenti aucun mouvement d'impatience. Je dois cette faveur spéciale à l'aimable compagnie de mon Jésus crucifié, qui ne me permit pas de souhaiter un seul instant de relâche à mes souffrances, et m'y fit

goûter une telle suavité que je désirais souffrir ainsi jusqu'au jour du jugement."

Les remèdes qu'on lui appliquait ne faisaient qu'aigrir le mal, et accroître les douleurs, ce qui fit résoudre les médecins de l'abandonner entre les mains de Dieu, dont l'amour semblait vouloir la tenir attachée à cette croix.

Cependant on continuait à faire des vœux et des neuvaines dans toute l'étendue de la colonie pour obtenir son rétablissement. Plusieurs personnes, entre autres Monseigneur de Laval, qui la visitait régulièrement, la conjurèrent de demander elle-même sa guérison. Mais elle leur répondit qu'elle se sentait dans l'impuissance de faire cette demande : " A quoi peut être utile maintenant, leur disait-elle d'une voix défaillante et pleine de supplications, une pauvre sexagénaire infirme ? Ah ! ne prolongez pas davantage mon exil, et laissez-moi m'en aller à Dieu."

L'heure n'était pas encore venue ;

huit années de langueur, de souffrances et d'épreuves devaient encore s'écouler, avant qu'elle fût conviée au banquet des noces éternelles.

Cependant la servante de Dieu, minée par la maladie, et accablée d'infirmités, demanda à être déchargée du gouvernement de la maison, car pour la troisième fois, elle venait d'être appelée à remplir cette dignité. Le P. Lalemant qui, malgré son grand âge, la conduisait encore, qui comprenait tout le prix et les bénédictions attachés à sa direction, et le bonheur que goûtait la communauté de vivre sous sa houlette, se garda bien d'écouter sa prière. L'humble mère se soumit sans murmure à ce nouveau sacrifice, reprit sur ses épaules, " qui penchaient si fort vers la terre," le fardeau de la supériorité, et ne songea plus qu'à profiter des souffrances que le ciel lui envoyait.

" Ma disposition présente est tout aimable, mandait-elle alors à son fils, puisque la croix est le plaisir et les

délices de Jésus. Je ne puis me remettre de ma longue maladie qui a des suites très douloureuses et très pénibles. Mais la nature s'apprivoise aux souffrances, et se familiarise avec les douleurs. J'y ressens même de l'attachement ; et j'ai peur que mes lâchetés n'obligent la divine bonté de me les ôter, ou du moins de les modérer. Tout ce que je prends m'est comme de l'absinthe, et me donne une continuelle mémoire du fiel de la passion de Notre-Seigneur. C'est ce qui me fait chérir cet état."

Sa maladie d'accidentelle était devenue chronique. Son estomac ne pouvait presque plus rien supporter, et elle était d'une telle faiblesse, qu'elle ne pouvait demeurer plus de cinq minutes à genoux, même en s'appuyant, sans tomber en défaillance. On lui ordonnait, dans les beaux jours de l'année, de prendre quelque exercice dans le jardin. On eût pu voir alors cette vénérable sexagénaire se traîner péniblement sous les ombrages des allées solitaires, cherchant par

obéissance une guérison qu'elle ne désirait pas. Ses traits décharnés, sa pâleur mortelle, ses yeux caves, sa tête chancelante, toute sa charpente naguère si robuste, maintenant courbée vers la terre, lui donnaient plutôt l'air d'une apparition d'outre-tombe que d'un être vivant. Mais sous cette enveloppe desséchée battait un cœur embrasé plus que jamais des ardeurs célestes. " Il me semble alors que ce cœur, pressé par de continuels élans d'amour, doive s'élancer et sortir de son lieu pour se perdre en Celui qui est toute sa vie. Car dans cette exténuation des forces de la nature, l'âme se sent plus vigoureuse et plus capable d'agir en toute liberté, parce qu'elle n'envoie rien aux sens et retient tout en soi."

En la voyant dans cet état d'affaissement et d'effrayante maigreur, on était tout surpris qu'elle pût encore vivre. Cependant après trois ans de cette cruelle maladie, elle jeûna encore tout un carême ; et tandis que ses souffrances

auraient dû, ce semble, la tenir clouée sur son lit, elle travaillait sans relâche. Toujours la première levée et la dernière couchée, elle ne prenait aucun repos, assistait à toutes les observances, accomplissait tous les devoirs de sa charge, écrivait un nombre prodigieux de lettres ; et quand la fatigue ou la faiblesse l'empêchait de se livrer à d'autres travaux, elle s'occupait d'ouvrages de peinture ou de broderie pour lesquels elle avait un goût exquis. En un mot, à l'âge de soixante-dix ans, et dans un corps tout cassé et demi-mort, elle faisait ce qui paraissait au-dessus des forces de la meilleure santé. Son existence, dans les dernières années de sa vie, fut un mystère, comme avait été toute sa vie mystique.

Toujours poursuivie par cet amour des sauvages, qui lui avait fait entreprendre tant de travaux, depuis trente ans, pour leur conversion, et voulant prolonger cet apostolat jusqu'au delà de la tombe, elle s'occupait sans cesse de l'ins-

truction des jeunes sœurs destinées à lui succéder. Durant les matinées de l'hiver, elle les réunissait autour d'elle, et consacrait à leur enseigner les langues sauvages les derniers restes de sa voix tremblante et près de s'éteindre.

A la fin de sa vie, ne pouvant plus se trainer seule à la salle des instructions, elle s'y faisait conduire par deux jeunes religieuses, qui soutenaient sa marche chancelante. On se figure facilement avec quelle vénération et quelle sainte avidité les pieuses disciples écoutaient chacune de ses leçons, recueillaient chacune de ses paroles.

Non contente de ces instructions, elle écrivit deux gros dictionnaires algonquins, outre un catéchisme iroquois, et un énorme volume de traductions de l'Histoire Sainte, en langue algonquine.

" Vous voyez, écrivait-elle à son fils en lui parlant de ces études, que la bonté divine me donne encore des forces, dans mon extrême faiblesse, pour laisser à mes sœurs de quoi travailler au salut des

âmes. Mais *après avoir fait tout ce qui nous aura été possible, nous devons croire que nous sommes des servantes inutiles ;* et moi en particulier, qui ne suis qu'un petit grain de sable au fond de l'édifice de cette nouvelle Eglise."

C'est au milieu de ces labeurs, que l'épouse du Christ, le front ceint du diadême de toutes les vertus, sous sa couronne de cheveux blancs, attendait l'immortel repos.

Plus elle approchait du terme, plus sa manière de traiter avec Dieu devenait simple et pleine d'abandon. " Je n'ai plus de paroles aux pieds de la divine Majesté. Mes oraisons ne consistent plus que dans ces aspirations : Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez béni, ô mon Dieu ! Les jours et les nuits se passent ainsi, et j'espère de la bonté divine, qu'elle me fera expirer en ces mots ; je dirais mieux en ces respirs."

Ces délices spirituelles furent cependant interrompues par une de ces épreuves, dont Dieu se sert souvent pour

achever de purifier ses plus fidèles serviteurs. Ce fut une très grande frayeur des jugements de Dieu. Elle se comporta dans cette épreuve comme dans toutes les autres, n'opposant aux pensées accablantes dont elle était tourmentée, qu'une profonde humilité et beaucoup de confiance. Ce tempérament de crainte et d'amour, qui favorise d'autant plus le progrès de l'âme, qu'il la tient plus à l'abri de la présomption, fut une des grâces du ciel dont la Mère de l'Incarnation témoigne une plus vive reconnaissance. C'est par les fruits qu'elle en tira qu'elle termine le récit de sa vie mystique.[1]

" Je me vois remplie d'infidélités ; et j'en suis si souvent accablée devant Dieu, que je ne sais comment y apporter remède. Je vois mes dispositions dans une obscurité qui n'a point d'entrée ni d'issue. Me voilà à la fin de ma vie, et je ne fais rien qui soit digne d'une âme

1. Le P. de Charlevoix.

que le souverain Juge doit bientôt faire comparaître à son tribunal. Néanmoins tout imparfaite que je suis, et quelque anéantie que je sois en sa présence, je me vois toute perdue dans sa divine Majesté. C'est une espèce de pauvreté d'esprit, qui ne me permet pas même de m'entretenir avec les anges, ni des délices des bienheureux, ni des mystères de notre foi. Je veux quelquefois me distraire pour m'y arrêter et m'égayer dans leurs beautés, mais aussitôt je les oublie, et l'esprit qui me conduit me remet plus intimement dans mon premier état. Je m'y perds dans Celui qui me plaît plus que toute autre chose. J'y vois ses amabilités, sa majesté, ses grandeurs, sa puissance, sans aucun acte de raisonnement et de recherches, mais en un moment qui dure toujours. Je ne puis exprimer autrement cette opération. Il n'y a ici rien de matériel, mais une foi toute nue, qui dit des choses infinies."

Cette âme séraphique n'habitait-elle pas déjà les sphères invisibles, avant

même d'avoir rendu à la terre sa dépouille mortelle ? Qui peut savoir ce qui se passe dans le cœur de ces élus, où se consomme dès ici-bas le mystère de l'amour divin ? Eux-mêmes peuvent à peine le balbutier dans notre langue grossière. L'homme, cette chrysalide immortelle qui doit s'ouvrir aux cieux, se transforme parfois sous les rayons de la grâce, et déploie ses ailes avant l'éternel printemps. On dirait que, chez les saints, cette enveloppe d'argile, desséchée par le feu des mortifications et des jeûnes, devient tout à coup translucide, et qu'alors leur œil dessillé contemple, à travers ce voile diaphane, les beautés infinies.

Arrivé à cet endroit de la vie de sa mère, Dom Claude Martin, son fils et son naïf biographe, s'exprime ainsi :

“ Désormais ce n'est plus la Mère de l'Incarnation qui parle : la mort, qui impose silence aux plus grands saints, va lui fermer la bouche, et la mettre dans un état qui ne lui permettra plus

de nous donner davantage connaissance des grands trésors que Dieu avait renfermés dans son âme, et dont nous ne connaîtrons jamais bien le prix que dans l'éternité. Il est temps que cette grande servante de Dieu, qui a porté depuis tant d'années un état continuel de victime en son âme et en son corps, se dispose au dernier sacrifice."

Nous n'entendrons plus en effet résonner dans ces pages cette douce voix qui leur donnait la vie et tout leur charme. La mort va poser son doigt glacé sur ses lèvres ; et désormais nous ne pourrons plus pénétrer à sa suite dans le sanctuaire de cette âme, où il nous a été donné tant de fois de nous prosterner avec un saint respect, de demeurer ravi devant les merveilles de la grâce, et d'adorer Dieu, dont la majesté remplissait tout l'édifice. Il nous faudra maintenant cheminer seul dans la nuit que le trépas fait déjà autour d'elle.

A mesure que l'on avance, la solitude se fait plus profonde. Des trois fonda-

trices venues de Tours, il ne restait plus que madame de la Peltrie auprès de la Mère de l'Incarnation : la Mère de Saint-Joseph était déjà allée depuis longtemps recevoir sa couronne ; et madame de la Peltrie, chargée du précieux fardeau de ses soixante-huit années de mérites, était sur le point d'aller la rejoindre au rendez-vous éternel. Fruit mûr dont la frêle tige ne tenait plus à l'arbre de la vie que par une fibre, le souffle, qui devait la jeter dans les jardins du ciel, s'était déjà levé.

Le 12 novembre 1671, elle fut attaquée d'une pleurésie, qui en peu de jours la conduisit aux portes du tombeau. Toutes les vertus qu'elle avait pratiquées pendant sa vie, parurent s'assembler autour de sa couche funèbre, pour lui faire cortège à ce dernier passage. Jamais en effet on ne la vit plus humble, plus affable, plus patiente, plus mortifiée, plus soumise à la supérieure, plus unie à Dieu, ni plus résignée à sa

sainte volonté.[1] La pauvreté évangélique avait été sa compagne de chaque jour pendant ses trente-trois années d'apostolat ; elle voulut encore l'appeler à son chevet à son dernier soupir. L'opulente héritière d'Alençon ne possédait pour château qu'une pauvre cellule, pour tout ameublement que deux chaises de paille, une table de bois sur laquelle reposaient les saints évangiles et un livre de méditations, et pour lit de repos qu'un misérable grabat. Au-dessus de la table pendait, sur la muraille nue, un crucifix peint sur bois ; c'était là la seule décoration et les seuls ameublements de son austère cellule, ainsi que l'atteste l'inventaire qui en fut fait après sa mort.

Ayant aperçu sur sa table quelques aliments délicats qu'on lui avait préparés pour soulager ses souffrances, elle les fit enlever immédiatement en disant que la pauvreté ne connaissait pas de telles douceurs. Le 15 novembre, quatrième

1. Relations des Jésuites.

jour de sa maladie, elle fit son testament en présence de l'intendant Talon, qui voulut y assister, tant pour honorer sa personne, que pour autoriser ses dernières volontés. Dans son humilité, se croyant indigne d'habiter le monastère qu'elle-même avait fondé, elle y demandait par charité l'aumône d'une tombe dans le caveau des Ursulines. Pour répondre au désir des PP. Jésuites, elle ordonna que son cœur leur fût remis après sa mort ; mais elle recommanda en même temps qu'il fût enfermé dans une petite boite toute simple et non polie, que l'on remplirait de terre mêlée de chaux vive, afin qu'il fût plus promptement consumé. Il devait être porté en cet état dans l'église des PP. Jésuites, et enterré sous le marche-pied de l'autel, où reposait le Saint-Sacrement, afin d'y être réduit en poussière et anéanti en holocauste au pied de la Majesté divine.

Deux jours après, le 17, son médecin lui déclara qu'elle ne passerait pas le lendemain. Bien loin de s'en effrayer,

elle accueillit cette nouvelle avec allégresse, et pria celles qui l'entouraient de ne plus lui parler que de l'éternité.

“ N'avez-vous donc aucun regret de mourir, lui demanda une des religieuses qui l'assistaient ?

—Oh non ! reprit-elle vivement ; j'estime mille fois plus le jour de ma mort, que toutes les années de ma vie. ”

Le ciel réservait à ses derniers moments une suave et délicate consolation. Le grand serviteur de Dieu, le protecteur dévoué qui lui avait aplani le chemin de sa vocation, et qui avait pris une si large part à la fondation des Ursulines, M. de Bernières, revivait en Canada, avec toutes ses vertus, dans un de ses neveux. M. Henri de Bernières, grand-vicaire, et curé de Québec, était en même temps supérieur des Ursulines ; ce fut de sa main que madame de la Peltrie eut le bonheur de recevoir les onctions suprêmes, “ avec des sentiments de componction pleins d'amour et de suavité, disent les Relations. Elle priait

ses chères filles, qui étaient toujours auprès d'elle, de lui remettre souvent en mémoire ce premier verset du psaume 121, *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in Domum Domini ibimus.* " Enfin elle entra en agonie en priant Dieu, et expira doucement deux heures après, sur les huit heures du soir, le dix-huit novembre 1671.

Le lendemain, ses obsèques furent célébrées avec une grande pompe dans le monastère des Ursulines. Le gouverneur général, M. de Courcelles, l'intendant Talon, et tous les citoyens de distinction de Québec et des environs voulurent honorer de leur présence la cérémonie de ses funérailles.

Après le service funèbre, le clergé, suivi des restes mortels de l'illustre défunte, entra dans le chœur des religieuses, pendant que les derniers accents de la psalmodie lugubre se prolongeaient sous les arceaux du cloître. Le corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut descendu dans le caveau.

Cette cérémonie fut suivie immédiatement de la translation du cœur de la fondatrice. La précieuse relique, voilée sous un crêpe noir, était portée par un des principaux citoyens de la ville, précédé du clergé. Le gouverneur, l'intendant Talon, et la foule fermaient la marche. Arrivée devant le portail de l'église des Jésuites, la procession s'arrêta ; M. de Bernières s'avança alors, portant la relique, et la remit entre les mains du supérieur, qui alla la déposer au pied des marches du grand autel, qu'on avait eu le soin d'orner des décorations, dont Madame de la Peltrie elle-même l'avait enrichi pendant sa vie.

La religieuse piété des Ursulines nous a conservé le portrait de leur sainte fondatrice. Toute sa personne offrait le type de l'aménité et de la douceur. Sa figure, d'un bel ovale, était remarquable par l'harmonie des lignes et la perfection des formes. Un nez légèrement aquilin, une bouche bien dessinée et toujours souriante, un regard limpide, voilé sous

de long cils, que l'habitude de la méditation tenait à demi-baissés, imprimaient à sa physionomie une douceur exquise.

Quoique sa taille frêle et délicate ne dépassât pas la moyenne, et que tout en elle respirât la modestie et l'humilité, sa démarche était néanmoins pleine de dignité et de nob esse ; on reconnaissait, en la voyant, la descendante de ces hauts et puissants châtelains, de ces preux chevaliers, dont la vaillante épée avait soutenu le trône et l'autel. A travers la plus charmante simplicité, perçaient toujours ce grand air du dix-septième siècle, et cette distinction parfaite, traditionnelle parmi les vieilles familles de France. Mais ce majestueux ensemble était tempéré par un air de recueillement et d'onction attractive qui donnait à sa conversation un charme infini, et lui avait conquis l'estime et l'affection de tous ceux qui avaient eu le bonheur de la connaître. Telle était la fondatrice des Ursulines, Marie Magdeleine de Chauvigny de la Peltrie, une

des gloires les plus touchantes, un des plus beaux noms que la Nouvelle-France ait gravés au frontispice de son histoire.

CHAPITRE TREIZIÈME

Mort de la Mère de l'Incarnation.

Choisie la première, des trois fondatrices venues de Tours avec elle, la Mère de l'Incarnation, leur guide et leur soutien, était destinée à clore sur la terre leur marche laborieuse vers l'autre rive de la vie.

Jusqu'au commencement de l'année 1672, les Ursulines avaient conservé l'espoir de prolonger encore quelque temps les précieux jours de leur vénérable mère, malgré son excessive débilité et ses souffrances habituelles. Depuis sa dernière maladie, elle avait toujours souffert d'une extrême faiblesse surtout dans les côtés, et d'un épanchement de bile qui mêlait un goût d'amertume à toute sa nourriture. Toutefois aucun

symptôme alarmant ne s'était encore déclaré ; mais dans la nuit du quinze au seize janvier, elle fut prise d'une oppression de poitrine qui faillit l'étouffer. Cette première attaque fut suivie d'un vomissement extraordinaire, qui dura vingt-quatre heures, sans qu'aucun remède pût le calmer. A peine eut-il cessé que l'étouffement recommença et devint extrême. Une douleur de tête accablante se joignit à cette oppression, et ne lui laissa plus un moment de repos, un seul instant de sommeil. La fièvre ardente, qui s'était allumée dans tout son être, avait produit une telle prostration de forces, que son corps n'était plus qu'une masse inerte que trois personnes robustes pouvaient à peine remuer. Deux tumeurs s'étaient en même temps déclarées aux côtés, et devinrent deux foyers de fièvre, dont les élancements lui causaient d'atroces douleurs.

La sublime malade, ainsi gisante sur sa couche funèbre, parut plus grande que dans l'action et les ravissements de

l'extase. Pas un soupir, pas une plainte, pas un muscle de son visage ne trahissait les intolérables souffrances, dont elle était consumée ; sur toute sa physionomie rayonnait une auréole de majestueuse sérénité, de jouissance surhumaine. La paix et l'éclat de son âme rejaillissaient sur sa figure. Ravie de se voir crucifiée avec Jésus-Christ, elle répétait avec un saint transport : *Christo crucifixa sum cruci.*

Cependant le mal faisait des progrès si rapides que, dès le cinquième jour, 20 janvier, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir. A une heure de l'après-midi, elle reçut le Saint-Viatique des mains de M. de Bernières, en présence de la communauté en pleurs. Elle seule éprouvait une joie indicible en s'unissant, dans le sacrement d'amour, à l'époux invisible qu'elle espérait bientôt voir et posséder sans voile. Le lendemain, au moment de recevoir l'Extrême-Onction, elle demanda pardon à M. de Bernières, supérieur du monastère, et au

vénérable P. Lalemant, son directeur ; puis se tournant vers la supérieure, la Mère de Saint-Athanase, elle la remercia, ainsi que toute la communauté, de leur charité à son égard, et leur demanda pardon des fatigues et des peines qu'elle leur avait données pendant sa maladie.

Un instant après, entendant dire que la petite fille d'un des premiers chefs algonquins convertis venait d'entrer au pensionnat, elle la fit venir et lui prodigua les caresses les plus affectueuses. Puis s'adressant à ses sœurs, " elle leur dit des merveilles pour les exciter à l'estime de leur vocation et à l'amour des petites sauvages, qu'elle appelait les délices de son cœur. " Toutes les pensionnaires françaises et sauvages lui furent ensuite présentées pour recevoir sa bénédiction ; la mourante étendit ses mains tremblantes sur le groupe des jeunes vierges agenouillées autour de son lit de mort, et, le regard illuminé d'un rayon céleste, tandis qu'un sourire affectueux errait sur ses lèvres pâles et

desséchées, elle appela sur elles toutes les bénédictions d'en haut. Les sanglots des religieuses et des enfants, qui la vénéraient et l'aimaient comme leur mère, interrompirent seuls ensuite le silence ; et toute la famille se retira, n'attendant plus que le moment fatal.

Cependant les vœux, les prières et les pénitences avaient recommencé avec une nouvelle ferveur pour la prolongation d'une vie si chère. La Mère de l'Incarnation fut contristée de cet empressement de ses sœurs à conserver des jours qu'elle croyait inutiles, et s'en plaignit affectueusement au R. P. Lalemant. Le vénérable vieillard, touché du deuil où la mort de la sainte allait plonger la communauté, lui ordonna alors d'unir ses prières à celles de ses compagnes. Interdite à ce commandement, elle se recueillit un instant, puis joignant les mains, et levant les yeux au ciel : " Mon Père, dit-elle, je crois que j'en mourrai ; mais si c'est la volonté de Dieu que je vive encore, je m'y soumets."

--Tout cela est bon, ma mère, repartit le saint homme, mais vous devez vous mettre de notre côté ; et prier Dieu de vous conserver à cette communauté, qui croit encore avoir besoin de vous."

A ces paroles, l'humble mère se résigna sans réplique, et renouvelant l'admirable dévouement de son compatriote, saint Martin de Tours : " Mon Dieu, dit-elle, si vous jugez que je sois encore nécessaire à cette petite famille, je ne refuse point le travail ; que votre volonté soit faite ! "

De ce moment, elle éprouva un soulagement sensible ; la fièvre la quitta, et peu de temps après, les médecins la déclarèrent hors de danger. Un *Te Deum* d'actions de grâces fut chanté dans l'église du monastère, au milieu de l'allégresse universelle. La malade elle-même y assista, et parut recouvrer ses forces.

La joie d'une convalescence si inespérée fut partagée par la ville entière ; de toutes parts on s'empressa de venir la

féliciter et de lui témoigner, par les attentions les plus délicates, la part que l'on prenait à son rétablissement. Cette convalescence parut se continuer pendant tout le carême. Le dimanche des Rameaux, elle put suivre la cérémonie ; et le vendredi-saint, elle eut encore assez de force pour assister à l'adoration de la croix. Mais le soir même, elle fut obligée de déclarer à la supérieure [1] que les deux tumeurs, qu'elle avait aux côtés lui causaient des douleurs aiguës. Le chirurgien, appelé sur le champ, constata la présence de deux abcès, qu'il fallut ouvrir. L'opération fut très douloureuse ; mais la seule trace de souffrance qui parut sur le visage de l'héroïque patiente, fut un reflet de plus intime sérénité.

Deux fois le jour, le chirurgien visitait la malade, pansait ses plaies, les nettoyait, et souvent y appliquait le fer et

---

1. La Mère de l'Incarnation avait remis sa charge entre les mains de la Mère de Saint-Athanase, peu de temps avant sa maladie.

le feu. Un matin, pendant une de ces cruelles opérations, elle ne put réprimer un léger frémissement ; toute confuse de cette sensibilité involontaire, elle en fit une satisfaction immédiate, comme d'un scandale.

Cependant le médecin déclarait que les plaies étaient vermeilles et en voie de guérison. Mais le huitième jour, il se produisit une altération subite, jointe à un complet épuisement, indices certains de sa fin prochaine. On en fit part à la mourante ; aussitôt ses traits s'épanouirent ; une expression de recueillement extatique se répandit sur toute sa physionomie, et son esprit parut prendre son vol vers les cieux pour n'en plus redescendre. Son regard à demi-voilé resta fixé sur le crucifix, qu'elle tenait entre ses mains.

Lorsqu'on lui adressait la parole, elle répondait " avec une douceur et une affabilité angéliques " [1] mais en peu de mots, et sans sortir de son attitude médi-

1. Dom Claude Martin.

tative. La supérieure, qui se tenait constamment à ses côtés, rappela à son souvenir le fils qu'elle laissait dans le monde, et alors si éloigné d'elle ; elle s'informa si elle n'avait aucune recommandation à lui faire, et s'offrit à lui communiquer ses dernières volontés. En entendant prononcer le nom de son fils, elle tressaillit ; un profond attendrissement se peignit sur sa figure : " Dites-lui, murmura-t-elle, que je l'emporte avec moi dans mon cœur en paradis, où je ne cesserai de solliciter sa parfaite sanctification. "

Le vingt-neuf avril, elle reçut le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, avec une parfaite présence d'esprit, mais sans épanchement extérieur, ni empressement visible, et toujours absorbée en Dieu. L'âme oubliait déjà son enveloppe mortelle et ne communiquait plus qu'avec le monde des esprits.

Plusieurs fois pendant les derniers quinze jours de sa maladie, elle avait demandé à voir les petites sauvagesses ;

et chaque fois elle les avait bénies avec cette effusion et cette tendresse inexprimables d'une mère mourante. Quelques religieuses lui ayant demandé de leur faire part du mérite de ses souffrances : " Tout est pour les sauvages, répondit-elle avec un sourire, je n'ai plus rien à moi. "

Dans la matinée du 30 avril, sentant sa fin approcher, elle voulut voir une dernière fois ses chères petites néophytes, et leur adressa, dans leur propre langue, des paroles d'adieu si tendres, si suaves, si pénétrantes d'amour et de sollicitude, qu'un torrent de larmes s'échappa des yeux de tous ceux qui l'écoutaient.

Vers midi, elle entra en agonie, mais quoiqu'elle eût perdu l'ouïe et la parole, son esprit n'en paraissait pas moins avoir conservé toute sa lucidité. Aucun mouvement, aucune agitation extérieure ne trahissait la lutte suprême de la vie contre les étreintes de la mort. La placidité de la figure indiquait un calme parfait et l'union intime avec Dieu ;

plusieurs fois on la vit porter d'une main tremblante son crucifix à ses lèvres.

Cependant peu à peu les extrémités déjà froides révêtaient cette blancheur mate qui indique que la vie, fuyant devant la mort, reflue vers les sources de l'existence, près de se tarir.

Le silence morne, qui règne dans la chambre de l'agonissante, n'est interrompu que par les soupirs et les sanglots de ses sœurs. Rangées autour de la couche funèbre de leur mère, elles contemplent avec anxiété, à travers la pâleur de la mort, les derniers rayonnements de cette grande lumière, qui s'évanouit à leurs yeux, pour se lever éclatante d'immortalité sur l'horizon de l'éternité. Qui dira leurs angoisses et leurs larmes ? Elles n'osent croire à la triste réalité qu'elles voient venir. Immobiles, les yeux baignés de pleurs, fixés sur le visage de la mourante, elles prient, elles soupirent, elles gémissent.

A chaque défaillance, elles retiennent leurs sanglots, et n'osent respirer dans

la crainte d'enlever le dernier souffle errant sur les lèvres de leur mère.

" Une heure avant sa mort, dit un de ses historiens, elle versa trois ou quatre grosses larmes : Dieu seul, qui était le maître de son intérieur, sait de quelle source elles coulaient." Peu après elle ouvrit lentement les yeux, jeta un long regard sur ses chères sœurs, comme pour leur dire un dernier adieu, puis elle les referma pour ne plus les ouvrir sur la terre.

Enfin à six heures du soir, sans agitation ni effort, elle poussa deux faibles soupirs et ce fut tout.

Un frémissement courut parmi les rangs des assistantes qui toutes restèrent immobiles, partagées entre la douleur et l'admiration, les yeux fixés sur le visage de la morte devenu tout à coup d'une beauté éblouissante : son âme, en prenant son vol vers les cieux, semblait y avoir imprimé un reflet de sa gloire immortelle. Ce phénomène parut si merveilleux que les Ursulines voulurent

en perpétuer le souvenir ; et chaque année, depuis ce jour, un *Te Deum* d'actions de grâces se chante au monastère. en mémoire de ce miraculeux événement, à l'anniversaire de la précieuse mort de la Mère de l'Incarnation.

Le bruit de son décès se répandit avec la rapidité de l'éclair ; de toutes parts on vit accourir les fidèles de toutes les conditions pour rendre les derniers devoirs à celle que la voix publique avait déjà glorifiée du nom de sainte.[1] L'empressement de la foule, avide de témoigner sa profonde vénération, ne se ralentit pas pendant tout le temps qui s'écoula depuis sa mort jusqu'à ses obsèques. On se disputait, comme de précieuses reliques. les objets qui avaient servi à son usage. Tout fut enlevé en un instant ; et c'est à peine si les Ursulines purent conserver son grand chapelet,

1. " Au moment qu'elle cessa de vivre, la voix publique la canonisa dans tous les lieux où elle était connue."

(*Le P. de Charlevoix.*)

qui se voit encore aujourd'hui dans une des chapelles de leur église.

On apportait au parloir des croix, des médailles, des chapelets pour les faire toucher à la sainte dépouille ; et plusieurs religieuses furent employées à satisfaire cette touchante dévotion, jusqu'au jour de l'enterrement.

Mais comment exprimer la désolation des pauvres sauvages en apprenant la mort de leur vénérable Mère ? Dès que cette nouvelle fut parvenue aux villages de Lorette et de Sillery, ils vinrent en foule s'assembler autour du monastère, afin de prier pour celle qui les avait tant aimés. A mesure qu'ils arrivaient, ils sonnaient au parloir, et regardant les religieuses avec une expression d'indicible douleur : " Notre Mère à nous est morte ! " disaient-ils. Puis ils se mettaient le doigt sur les lèvres pour signifier qu'une telle affliction ne s'exprimait pas. Les Ursulines, " qui n'en pouvaient plus de tristesse," dit naïvement la vieille chronique du monastère, les

consolaient en leur montrant le ciel, et chacun s'en allait de son côté pleurer et prier jusqu'à l'heure des funérailles.[1]

Dès l'aurore de ce jour l'église des Ursulines fut encombrée. Toutes les autorités civiles et militaires de la ville, le gouverneur, le clergé accouru d'une grande distance, vinrent rendre un éclatant hommage à la sainteté de cette grande servante de Dieu. La douleur de cette foule immense était profonde ; mais un sentiment d'allégresse se mêlait à ces gémissements. On eût dit qu'un rayon de la gloire dont jouissait la bienheureuse défunte perçait à travers les sombres appareils du trépas, et épanouissait tous les cœurs ; on se sentait plutôt porté à l'invoquer qu'à prier pour elle, et on songeait, avec une douce consolation, à la grande protectrice que la Nouvelle-France avait de plus au ciel.

En l'absence de Mgr de Laval, alors en France, M. de Bernières célébra les obsèques. L'oraison funèbre fut pronon-

1. Histoire des Ursulines de Québec.

cée par le vénérable octogénaire qui depuis tant d'années avait lu dans l'âme de la Mère de l'Incarnation jusqu'aux plus intimes pensées, et avait pu apprécier, par conséquent, toutes les richesses de ce magnifique sanctuaire.[1] Le P. Lalemant fit ressortir avec éloquence le parallèle de la femme forte de l'Evangile, et du grand caractère de la Mère de l'Incarnation, de ses œuvres et de ses vertus sublimes.

Après le service funèbre, lorsque la foule du peuple se fut écoulée, M de Courcelles, M. Talon, M. de Bernières et le P. Lalemant conseillèrent aux Ursulines de faire retirer le corps du caveau, afin de faire esquisser le portrait de la défunte ; car le sommeil de la mort

---

1. Le P. Jérôme Lalemant était arrivé en Canada le 26 août 1638. Il avait été le directeur de la Mère de l'Incarnation pendant la plus grande partie du temps qui s'était écoulé depuis lors. Nommé missionnaire chez les Hurons au mois d'août 1640, il y séjourna jusqu'à l'époque de la dispersion de cette nation, et redescendit à Québec au mois de juillet 1650. La Mère de l'Incarnation écrivait en parlant de lui, le 8 octobre 1671 : " Encore qu'il touche la 80e année de son âge, il a néanmoins le sens et l'esprit aussi sains que jamais." Il mourut le 2 janvier 1673.

n'avait encore rien enlevé de cet éclat et de cette fraîcheur que l'âme en s'envolant avait laissé tomber de ses ailes sur sa dépouille. L'incarnat de la vie animait toujours le recueillement du trépas, et on eût dit que le souffle de la pensée errait encore sur cette noble et extatique figure marquée du sceau de la prédestination.

Le lendemain, le gouverneur envoya un artiste, qui réussit à prendre une ressemblance frappante de ses traits. [1]

La bière fut ensuite refermée, et descendue dans le caveau. Elle portait l'inscription suivante gravée sur une plaque d'étain :

Ci-git
La Révérende Mère
Marie Guyard de l'Incarnation,
Première Supérieure de ce Monastère,
Décédée le dernier jour d'avril 1672,
âgée de
Soixante et douze ans et six mois,
Religieuse Professe venue de Tours.
Priez pour son âme.

---

1. Ce taqleau fut malheureusement consumé dans le second incendie du monastère, en 1686. Celui qui orne le frontispice de cet ouvrage est une copie d'un autre portrait, qui vient de France.

La Mère de l'Incarnation était d'une haute taille, et d'une constitution forte et vigoureuse. Tous ses traits, énergiquement accusés, étaient d'une régularité parfaite, mais d'une beauté mâle, qui révélait toute la grandeur et l'héroïsme de son âme. Sa démarche était d'une majesté sans rivale ; " et tout son air avait quelque chose de si grand, que lorsqu'elle était dans le monde, on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer."

Cependant ce noble extérieur ne respirait pas moins de tendresse que de dignité. Car l'humilité, la charité céleste avaient jeté un voile de grâce et de douceur sur cette grandiose physionomie. Le charme de son regard était irrésistible : et le rayon qui en descendait portait avec lui le calme et la sérénité. Tous ses traits, spiritualisés par la prière, transfigurés par l'extase, et d'où semblait déjà rayonner le nimbe des bienheureux, avaient cette transparence aérienne, particulière aux âmes mystiques. L'éclat de son intérieur jaillissait sur sa figure,

dont les grandes lignes avaient pris peu à peu la direction de ses pensées toujours dirigées vers le ciel.[1]

1. La transformation qui s'est produite dans l'art, sous l'influence du génie chrétien, se renouvelle, on dirait, chaque jour, dans l'architecture de la figure humaine, modelée par le ciseau de la grâce. Dans les chefs-d'œuvre de l'art antique, le Parthénon, le Prytanée, la Maison Carrée de Nîmes, rien ne s'élance, rien ne monte, rien n'aspire au ciel ; tout, au contraire, repose sur la terre. C'est la ligne horizontale qui règne, et qui, en s'harmonisant, immobilise la pensée ; mais une pensée terrestre qui ne s'élève jamais au-dessus de l'horizon.

Mais à peine le mysticisme chrétien s'est-il emparé de la règle, que la voussure, qui s'arrondissait en paix, brise son arc et s'élance en ogive, la ligne horizontale se redresse, et produit une végétation d'aiguilles, de tourelles, de clochetons, de faisceaux de colonnettes aériennes : et la cathédrale gothique,

" agenouillée...dans sa robe de pierre,"

élève en mille flèches sa prière éternelle vers les cieux.

Un phénomène à peu près analogue se reproduit, disons-nous, dans la structure de la figure humaine. Quel contraste entre l'homme enseveli dans la matière, courbé vers la terre, et l'homme livré à l'esprit, spiritualisé par la grâce. Voyez, sur la figure opaque du premier, les rides horizontales qui se creusent pour ensevelir ses espérances ; tandis que sur le visage translucide de l'homme de foi, sur les traits diaphanes de la vierge chrétienne, sur toutes ces figures détendues par la prière, les grandes lignes s'effilent, s'élèvent avec l'âme, et convergent vers les cieux. Au reste, il suffit de considérer les types inimitables de piété, de spiritualisme, qu'a enfantés l'art chrétien ; d'observer sur les tableaux de Cimabuë, de Giotto, du Pérugin, de Fra Angelico, ces têtes contemplatives si recueillies, ces figures idéales, si pures, si placides, si lumineuses, si ravissantes ; ces personnages en extase, qu'un souffle semblerait devoir enlever de la toile. Lorsqu'on suit sur ces figures un peu élancées, se ces traits sveltes, les linéaments caractéristiques, la tendance des lignes vers le ciel, on demeure convaincu de cette vérité frappante.

Telle était la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, surnommée la Thérèse de la Nouvelle-France, l'une des femmes les plus extraordinaires, dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Parmi les noms vénérés de nos annales, parmi tant de saintes mémoires, qui s'élèvent comme un parfum de nos pages historiques, il n'en est aucun qu'une bouche canadienne ne doive prononcer avec plus de reconnaissance et de respect ; aucune devant laquelle nous ne devions nous incliner avec plus de vénération et d'amour.

Et maintenant, avant de dire adieu à ces faibles pages, qu'il nous soit permis de nous adresser une dernière fois à cette vénérable et bien-aimée Mère, et de lui demander humblement pardon, d'avoir osé entreprendre d'écrire l'histoire de sa vie. N'avons-nous pas plutôt terni sa gloire et ses œuvres en essayant de les dire ? Car qui peut comprendre et raconter les merveilles incomparables de la grâce, que Dieu opère dans le

cœur de ses élus ? Mais daignez, ô vénérable Mère ! suppléer, par vos prières, à notre faiblesse et à notre indignité, et conjurer le Seigneur de bénir cet ouvrage écrit pour votre honneur et pour sa gloire !

En terminant ce doux travail une émotion mélancolique, une pensée triste s'élève involontairement dans notre âme. Depuis bientôt quatre ans, nous nous étions habitué à converser avec vous, à vivre à vos côtés, nous vous avions suivie à travers toutes les péripéties de votre existence, depuis votre berceau jusqu'à l'entrée du cloître, à travers tant de travaux et de peines, depuis votre vocation apostolique, jusqu'à votre arrivée sur nos rivages, à travers tant de merveilles et de grâces, tant de périls et de mers, enfin nous vous avions suivie pas à pas dans toute votre carrière si féconde. Vous étiez devenue notre compagne et notre amie ! Que de jours sombres, et de veilles solitaires votre chère image a embellis ! Que de pré-

cieuses larmes nous a fait verser la lecture de vos œuvres, la méditation de vos travaux ! Et maintenant voilà que la tombe ou plutôt le ciel vous a dérobée tout à coup à nos yeux ! Resté seul sur la terre, nous sommes triste et pensif, comme le disciple du prophète, après que le char de feu eut enlevé son maître au ciel. Recevez donc mes adieux, ô vénérable Mère, et daignez implorer la miséricorde du Seigneur pour le plus indigne de vos biographes.

Protégez aussi ce petit peuple que vous avez vu naitre et que vous avez tant aimé, à qui vous avez donné votre vie, vos prières et vos mérites. Priez pour notre cher Canada, pour les descendants de ces pieux colons, que vos exemples ont tant édifiés, et dont vous avez élevé les heureuses enfants devenues aujourd'hui nos ancêtres. Priez pour toute la nation canadienne, afin qu'elle conserve toujours pur et intact le précieux dépôt de la foi. Mais priez aussi, oh ! priez pour vos saintes filles, pour

les Ursulines, héritières de vos vertus, afin que marchant sans cesse sur vos glorieuses traces, elles croissent toujours en grâces et en mérites devant Dieu, et qu'elles continuent toujours à former la jeunesse, comme elles ont déjà élevé cette génération de mères canadiennes, nos mères à nous tous, l'orgueil et la gloire de notre nation, et l'admiration du monde chrétien.[1] Puissons-nous tous ensemble mériter que l'Eglise, à qui seule appartient de définir notre croyance, confirmant l'oracle du peuple, comble un jour tous nos vœux en vous élevant sur nos autels, et nous permette de vous invoquer à genoux et de nous écrier, ivres de joie : Sainte Marie de l'Incarnation, priez pour nous !

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. [2]

---

1. On se rappelle le magnifique éloge des mères canadiennes, qu'a prononcé en 1863, le R. P. Félix, du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris.

2. Depuis la publication de ce livre, la cause de la canonisation de la Mère Marie de l'Incarnation a été introduite et se poursuit à Rome.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

APPENDICE

—

Jugement de BOSSUET, *de* MGR DE LAVAL, *du* PÈRE JÉRÔME LALEMANT, *de* M. LE CAMUS *et de* M. EMERY *sur la Mère de l'Incarnation.*

BOSSUET n'a pas hésité d'appeler la Mère de l'Incarnation une autre Thérèse, et il s'est autorisé de ses écrits pour réfuter la doctrine de certains mystiques de son temps qui regardaient comme " incompatible avec la perfection, de désirer ni de demander à Dieu pour soi-même la gloire éternelle " Après avoir cité contre eux, les témoignages de saint Jean Chrysostôme, de saint Thomas, de saint François de Sales, et commenté les écrits de sainte Catherine de Gênes et de sainte Thérèse, " cette sainte, dit-il, que l'Eglise met presque au rang

des docteurs en célébrant la sublimité de sa céleste doctrine, " il ajoute :

" A l'exemple de ces grandes âmes, la Mère Marie de l'Incarnation, ursuline, qu'on appelle la Thérèse de nos jours et du Nouveau Monde, dans une vive impression de l'inexorable justice de Dieu, se condamnoit à une *éternité de peines*, et s'y offroit elle-même, afin que *la justice de Dieu* fût satisfaite, *pourvu seulement*, disoit-elle, *que je ne sois point privée de l'amour de Dieu et de Dieu même.* "

" Un vénérable et savant religieux, fils de cette sainte veuve, plus encore selon l'esprit que selon la chair, et qui en a écrit la vie, approuvée par nos plus célèbres docteurs, y fait voir que ces transports de l'amour divin sont excités dans les âmes parfaitement unies à Dieu, afin de montrer la dignité infinie et incompréhensible de ce premier être, pour qui il vaudroit mieux endurer mille supplices, et même les éternels, que de l'offenser par la moindre faute.

Mais, sans chercher des raisons pour autoriser ces actes. on voit assez qu'on ne les peut regarder comme produits par la dévotion des derniers siècles, ni les accuser de foiblesse, puisqu'on en voit la pratique et la théorie dès les premiers âges de l'Eglise et que les Pères les plus célèbres de ces temps-là les ont admirés comme pratiqués par saint Paul." (*Voir p. 337 de notre ouvrage.*)

Mgr de Laval, premier évêque de Québec, écrivit de France en apprenant la mort de la vénérable Mère :

"Nous tenons à bénédiction la connaissance qu'il a plu à Dieu de nous donner de la Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de Québec, l'ayant soumise à notre conduite pastorale. Le témoignage que nous pouvons en rendre est qu'elle était ornée de toutes les vertus dans un degré très éminent, surtout d'un don d'oraison si élevé, et d'une union avec Dieu si parfaite, qu'elle conservait sa présence au

milieu de l'embarras des affaires les plus difficiles et les plus distrayantes, comme parmi les autres occupations où sa vocation l'engageait. Parfaitement morte à elle-même, Jésus seul vivait et agissait en elle. Dieu l'ayant choisie pour l'établissement de l'ordre de Sainte-Ursule en Canada, il l'a douée de la plénitude de l'esprit de ce saint institut. C'était une supérieure parfaite, une excellente maîtresse des novices et elle était très capable de remplir tous les emplois d'une communauté religieuse. Sa vie, commune à l'extérieur, était à l'intérieur toute divine, de sorte qu'elle était une règle vivante pour toutes ses sœurs Son zèle pour le salut des âmes et particulièrement pour celui des sauvages, était si ardent qu'il semblait qu'elle les portât tous dans son cœur. Nous ne doutons pas que ses prières n'aient obtenu en grande partie les faveurs dont jouit maintenant l'Eglise naissante du Canada. "

" La mémoire de la Mère de l'Incar-

nation, dit le P. Jérôme Lalemant, sera à jamais en bénédiction dans ces contrées, et pour mon particulier, j'ai beaucoup de confiance en ses prières, et j'espère qu'elle m'aidera mieux à bien mourir que je n'ai fait à son égard. Je lui ai été en tout et partout un serviteur inutile, me contentant d'être l'observateur des ouvrages du Saint-Esprit en elle, sans m'ingérer d'aucune chose la voyant en si bonne main, de crainte de tout perdre."

Parmi les "célèbres docteurs," dont parle Bossuet dans le passage que nous avons cité plus haut, et qui ont approuvé les écrits de la Mère de l'Incarnation, nous citerons M. le Camus, docteur en Sorbonne, Théologal et Chancelier de l'église de Tours.

"Les justes, dit l'Ecriture, ne meurent qu'aux yeux des hommes insensés, car outre que leur mort précieuse devant Dieu, est moins une mort qu'un heureux passage de la vie présente à l'éternité,

c'est qu'ils vivent toujours en terre ou par leurs vertus dont le souvenir édifie, ou par leurs ouvrages dont les lumières instruisent. La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation s'est acquis ce privilège d'immortalité, qui est le partage des âmes prédestinées, non-seulement par sa piété extraordinaire et ses communications avec Dieu, qui en ont fait un exemple admirable et le sujet d'une grande édification pour son ordre, mais aussi par ses maximes très évangéliques et très chrétiennes, qui rempliront dans tous les temps l'esprit de ceux qui liront avec application le livre qui a pour titre : *Lettres de la Vénérable Mère* MARIE DE L'INCARNATION. "

A tous ces témoignages imposants nous joindrons celui du vénérable M. Emery, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Il écrivait en 1800 à Mgr J. O. Plessis, évêque de Québec.

" J'ai beaucoup de vénération pour les Ursulines de Québec, qui, sans doute,

ont hérité des vertus éminentes de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation. C'est une sainte que je révère bien sincèrement et que je mets dans mon estime à côté de sainte Thérèse. Dans ma dernière retraite, sa vie, ses lettres et ses méditations ont seules fourni la matière de mon oraison et de mes lectures. "

TABLE DES MATIERES

TROISIÈME ÉPOQUE

VIE APOSTOLIQUE (1639-1672.)

APPENDICE

Fin de la table des matières.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 02 04 02 002 6